

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES

Année 2005

Thèse

pour obtenir le grade de DOCTEUR DE L'EHESS

Discipline : HISTOIRE

présentée et soutenue publiquement par

André Belo

le 30 novembre 2005

Nouvelles d'Ancien Régime. La *Gazeta de Lisboa* et l'information manuscrite au Portugal (1715-1760)

Directeur de thèse : M. Roger Chartier

JURY

M. Pedro Cardim (professeur à l'Universidade Nova, Lisbonne)
M. Roger Chartier (directeur d'études, EHESS)
M. Christian Jouhaud (directeur d'études, EHESS)
M. François Moureau (professeur à l'Université Paris IV)
M. Jean-Pierre Vittu (professeur à l'Université d'Orléans)

Résumé — Abstract — Resumo

Nouvelles d'Ancien Régime : la Gazeta de Lisboa et l'information manuscrite au Portugal (1715-1760)

Cette thèse propose une lecture historique des nouvelles de la gazette de Lisbonne pendant sa première phase de publication, entre 1715 et 1760, qui coïncide avec une bonne partie du long règne de D. João V (1707-1750) et la première partie de celui de D. José (1750-1777). En essayant d'échapper à un récit sur les origines de la presse périodique au Portugal, l'analyse part des silences politiques des nouvelles de la *Gazeta de Lisboa* pour s'étendre ensuite aux textes manuscrits qui accompagnaient l'actualité parallèlement au périodique imprimé. Les rapports entre ces deux supports de circulation des nouvelles, l'imprimé et le manuscrit, sont observés et caractérisés comme étant à la fois structuraux et complémentaires, chacun jouant un rôle social. En passant par les mêmes personnes, l'information était l'objet d'une publication différenciée selon les contraintes et les caractéristiques relatives de chacun des supports. Le rapport entre nouvelles imprimées et manuscrites est ainsi le socle méthodologique de l'analyse, l'axe autour duquel tournent les autres aspects fondamentaux étudiés: les nouvelles de la gazette comme un genre discursif paradoxal, situé entre l'histoire et la périodicité, et les enjeux idéologiques de la circulation, à Lisbonne et au Portugal, de nouvelles sur les conflits entre les principales puissances diplomatiques de l'Europe du XVIII^e siècle.

Mots clés: Portugal XVIII^e siècle, histoire de la presse, nouvelles à la main, politique, réseaux

Old Régime News : the Gazeta de Lisboa and the handwritten information in Portugal (1715-1760)

This thesis proposes a historical reading of the news of the Lisbon gazette considered in its first phase of existence, between 1715 and 1760, during the kingdoms of D. João V (1707-1750) and D. José I (1750-1777). Starting from the political silences of the gazette's news items, the scope of the analysis extends to the handwritten information that circulated contemporaneously to the printed newspaper. Handwritten and printed news were exchanged within the same social networks. From it resulted a differentiated publication, according to the social and political features of each media. The relationship between these two different media is described as both structural and complementary, and it forms the axis of the research. It will lead us to two other fundamental aspects described in this dissertation: a description of the gazette as a paradoxical textual genre, located between history and periodicity; and the ideological meaning of the circulation of news on European warfare in XVIIIth century Portugal.

Keywords : XVIIIth century Portugal, history of the press, newsletters, politics, social networks

Notícias de Antigo Regime: a Gazeta de Lisboa e a informação manuscrita em Portugal (1715-1760)

Tentando escapar a uma narrativa das origens muito comum na história da imprensa periódica portuguesa, esta tese propõe uma leitura histórica das notícias da *Gazeta de Lisboa* durante a sua primeira fase de publicação, entre 1715 e 1760, coincidente com uma boa parte do longo reinado de D. João V (1707-1750) e com a primeira década do reinado de D. José (1750-1777). A análise parte dos silêncios políticos das notícias da *Gazeta* e alarga-se aos textos manuscritos que acompanhavam a actualidade ao mesmo tempo que o periódico impresso. As relações entre notícias impressas e manuscritas são observadas e caracterizadas como estruturais e complementares. Passando pelas mesmas pessoas, a informação era publicada de forma diferenciada, segundo o suporte e a audiência a que se destinava. A relação entre notícias impressas e manuscritas é assim a base metodológica da investigação, o eixo em torno do qual giram outros aspectos fundamentais: as notícias da *Gazeta* consideradas como um género discursivo paradoxal, situado entre a história e a periodicidade; os aspectos ideológicos da circulação, em Lisboa e no resto do Reino, de notícias relativas aos conflitos entre as principais potências diplomáticas da Europa do século XVIII.

Palavras-chave : Portugal - século XVIII, história da imprensa, notícias manuscrites, política, redes

Remerciements :

First things first : je remercie tout d'abord Jean-Frédéric Schaub qui a eu l'idée, à Lisbonne, dans l'année lointaine de 1998, de me suggérer un doctorat à Paris. Ma vie a un petit peu changé depuis. Je remercie ensuite tous ceux qui ont eu l'amabilité de discuter de ma recherche avec moi. Mais en particulier Jean-Pierre Cavallé, Christian Jouhaud, Dinah Ribard, Nicolas Schapira et Alain Viala pour leur accueil amical dans le cadre du GRIHL. J'y ai rencontré le séminaire collectif le plus stimulant de l'École et j'y ai gagné un intérêt pour le rapport entre histoire et littérature. J'espère que mes gazettes ne le cacheront pas. Dans la rédaction de la thèse, j'ai bénéficié de la révision de mon incorrigible français par les trois magnifiques : Gwenaëlle de Bonviller, Véronique Cohen et Samuel Rodary. La famille *tuga* de Paris m'a fourni un soutien sans failles : obrigado André, Bruno, Catarina, Paula e Zé Eduardo. Dans le hall de la bibliothèque de la MSH j'ai partagé la névrose thésarde avec Dani et Silvina. Je remercie, enfin, ma famille, pour leur amour toujours proche. Et je dédie la thèse à Valeria, ma femme, que com o seu amor me vai tirando do estupor.

Entre 1998 et 2002, ce doctorat a été soutenu financièrement par le Programa Operacional Ciência, Tecnologia e Inovação, de la Fundação para a Ciência e a Tecnologia, Ministério da Ciência e Tecnologia, Portugal.

Pour Valeria

C'est sur la page, et non avant, que la parole — fût-ce celle du raptus prophétique — devient définitive, en devenant écriture. C'est dans les limites de l'acte de l'écriture que l'immensité du non-écrit devient lisible, je veux dire : à travers les incertitudes de l'orthographe, les bévues, les lapsus, les écarts incontrôlables de la parole et de la plume. Autrement, que ce qui est hors de nous ne prétende pas à communiquer par la parole, parlée ou écrite : qu'il envoie ses messages par d'autres voies

Italo Calvino, *Si par une nuit d'hiver un voyageur*

Daí por diante trabalhava de dia ao grande tear
mas desfazia a trama de noite à luz das tochas.

Homero, *Odisseia* (trad. Frederico Lourenço)

Abréviations utilisées

Bibliothèques et Archives

IANTT	Arquivo Nacional da Torre do Tombo (Lisbonne)
BA	Biblioteca da Ajuda (Lisbonne)
BACL	Biblioteca da Academia das Ciências de Lisboa
BGUC	Biblioteca Geral da Universidade de Coimbra
BNL	Biblioteca Nacional de Lisboa
BPE	Biblioteca Pública de Évora

Correspondances

LPF	Lettres de J. F. de Monterroio Mascarenhas à R. X. Pereira de Faria (BPE, CVIII/1-4)
LLM	Lettres de plusieurs personnes au Père L. Montês Matoso (BACL, Ms. Vermelhos 835)

Périodiques

GL	<i>Gazeta de Lisboa</i>
SGL	<i>Suplemento à Gazeta de Lisboa</i>
FL/BN	<i>Folhetos et Mercúrios de Lisboa</i> de la Biblioteca Nacional de Lisboa
FL/BPE	<i>Folhetos et Mercúrios de Lisboa</i> de la Biblioteca Pública de Évora

1. ANACHRONISME, BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

1.1. Questions

1.1.1. Le tremblement de terre

Le 6 mai 1998 un petit séisme a été ressenti à Covilhã, ville située au centre-est du Portugal, à 320 km de Lisbonne. Le lendemain, le quotidien *Público*, un journal portugais de référence, publiait la nouvelle suivante :

«Un séisme d'intensité trois dans l'échelle Mercalli a été enregistré, vers 5h19, à Covilhã, sans qu'il y ait eu des dégâts personnels ou matériels, a informé l'Institut de Météorologie. La secousse a eu son épicentre 52 kilomètres à nord de Castelo Branco, près de Covilhã, et elle a été enregistrée par le réseau sismographique de l'Institut de Météorologie. »

S'agissant d'un événement mineur n'ayant pas provoqué de dégâts, le texte est très court et le récit du séisme ne va pas au-delà d'un rapport factuel. Avec cette nouvelle, peut-on présumer, le lecteur de *Público* a été informé de tout ce qui pourrait l'intéresser à ce sujet. S'il n'a pas pris connaissance du séisme par d'autres sources, la nouvelle lui aura donné une information de première main, en faisant ainsi naître auprès de lui le petit événement de la veille. Sans la médiation

d'un journal de grande circulation, on peut supposer que le séisme ne serait jamais arrivé à sa connaissance.

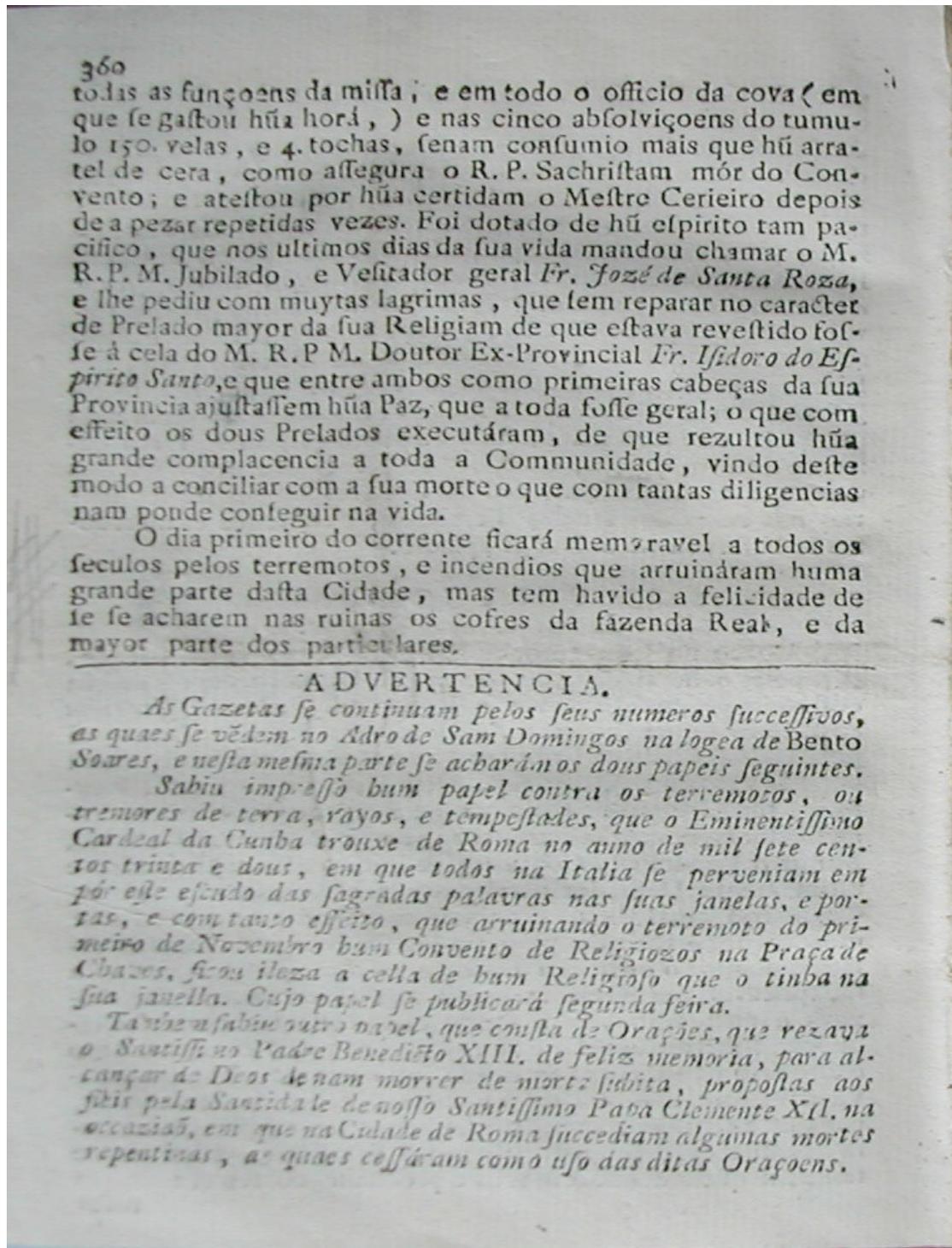


Figure 1 : dernière page de la *Gazeta de Lisboa*, 6-11-1755, avec la nouvelle du séisme.

Vers 9h40 du matin du 1er novembre 1755, un grand tremblement de terre, suivi d'un énorme raz-de-marée et de plusieurs incendies qui ont duré plusieurs jours, a secoué et détruit une grande partie de la ville de Lisbonne. Des milliers de personnes ont été tués ou blessés. Les pertes matérielles ont été immenses. Le Palais Royal, les bâtiments des tribunaux et des conseils de l'administration centrale qui l'entouraient, la majorité des palais des principales familles nobles du royaume, ainsi que des dizaines de couvents et églises, ont été réduits à des décombres par l'action combinée des secousses et du feu. Dans son numéro daté du 6 novembre, l'hebdomadaire *Gazeta de Lisboa*, la seule publication périodique portugaise qui circulait à l'époque, publiait la nouvelle suivante :

« Le jour 1.er du courant mois sera mémorable pour tous les siècles à cause des tremblements de terre et des incendies qui ont ruiné une grande partie de cette ville ; mais par bonheur on a trouvé dans les ruines les coffres des Finances Royales et ceux de la plupart des particuliers »

« O dia primeiro do corrente ficará memorável a todos os séculos pelos terremotos, e incêndios que arruinaram uma grande parte desta Cidade, mas tem havido a felicidade de se acharem na ruína os cofres da fazenda Real e da maior parte dos particulares»¹.

(*Gazeta de Lisboa* [GL], 6-11-1755, n° 45)

Seule la référence au caractère « mémorable pour tous les siècles » des séismes et incendies nous permet de déduire que l'on se trouve face à un

1

Dans les citations, j'ai actualisé l'orthographe du Portugais des sources, mais la ponctuation a été respectée. Dans certains cas, surtout à cause d'importantes différences dans la syntaxe, j'ai simplifié la traduction vers le français.

événement de la plus grande importance. L'ampleur de la destruction de Lisbonne est évoquée également, mais elle est placée dans la phrase d'une façon subordonnée et vague — « une grande partie de cette ville ». Pour le reste, la *Gazeta* se tait sur tout ce que le lecteur actuel pourrait considérer comme essentiel dans un récit journalistique : quels sont les parties de la ville et les bâtiments qui se sont écroulés ? Où et quand les séismes ont-ils été ressentis ? Quand et comment les incendies ont-ils commencé ? Quelle est l'estimation du nombre des victimes ? Combien de répliques ont-elles eu lieu ? Quel a été le sort du roi et de la famille royale, comment les gens de Lisbonne ont-ils réagi ? Enfin, quelles mesures de réaction à la calamité ont été prises ? Ce que la nouvelle entend souligner avec le plus de précision et, pourrait-on dire, avec le plus d'actualité, c'est que les biens précieux de la couronne et des personnes privées ont été retrouvés dans les ruines.

Par le biais d'un anachronisme délibéré, la comparaison entre ces deux nouvelles me permet de marquer un écart entre le présent et le passé, et nous place devant le paysage informatif que j'entends décrire au long de ce travail. Le lecteur d'aujourd'hui pourra être frappé par la brièveté de la deuxième nouvelle, encore plus courte que celle de *Público*. Un événement brutal, une catastrophe majeure de l'histoire du Portugal et de sa capitale, avec des conséquences de tous ordres sur les affaires du royaume, avec des échos lointains et prolongés dans toute l'Europe de l'époque, mérite cinq lignes dans le journal de la Cour. Par le minuscule séisme de Covilhã, à l'inverse, on a accès à une information très succincte, mais qui, avec le support d'une technologie très sophistiquée, est extrêmement soucieuse de détails : l'heure précise du séisme, son degré

d'intensité selon une convention internationale de mesure, l'exacte localisation de l'épicentre. Ce n'est donc pas seulement la dimension de ces deux événements physiques qui est incomparable : c'est la médiation informative elle-même qui est de nature radicalement différente.

Si l'on poursuit l'exercice de comparaison à l'intérieur de ce même numéro de la *Gazeta de Lisboa* du 6 novembre 1755, l'étonnement face à son laconisme sur le grand séisme réapparaît. Juste avant la nouvelle télégraphique que nous avons citée, on trouve le compte-rendu du décès de frère Joaquim de S. José, un théologien, le 23 octobre 1755. Trente huit lignes de texte, où le rédacteur nous renseigne sur le lieu et l'heure exacte du décès, ainsi que sur la durée de la maladie qui a conduit à la mort ce moine du Troisième Ordre Régulier de Saint-François que la postérité a largement ignoré. Cette disparité fait donc ressortir le quasi-silence informatif de la gazette. C'est un silence très parlant et qui demande une interprétation. Mettons tout de suite en évidence la question plus générale qui se cache derrière lui et qui accompagne tout ce travail : pendant l'Ancien Régime, qu'est-ce que c'était qu'un journal ?

Un premier essai de réponse à cette interrogation sur la gazette en tant que véhicule d'information peut venir du constat du caractère restreint de sa circulation à l'époque quand on la compare avec la circulation de *Público* (quelques dizaines de milliers d'exemplaires de tirage) ou de n'importe quel autre grand journal de l'âge de la communication de masses. Les données disponibles nous indiquent que, pendant la période considérée ici, le tirage de la *Gazeta* a oscillé entre un minimum de 450 et un maximum de 1500 exemplaires. La gazette portugaise n'informait pas le grand public. À une époque où, suivant les mots de Daniel

Roche, l'information acquise par les textes imprimés était minoritaire par rapport à celle qui était acquise par le voir et par le dire², on peut affirmer que les lecteurs du périodique n'ont pas été informés du grand événement par la presse. De plus, dans le cas particulier de Lisbonne, la brutalité de l'événement commence par dispenser toute médiation informative : ressenti par tout le monde, le séisme est avant tout connu empiriquement. Ainsi, il est implicitement su de tous lorsque la gazette en parle pour la première fois. Le court récit du périodique semble en effet transporter la marque de cette connaissance locale implicite en parlant des « tremblements de terre et incendies qui ont ruiné une grande partie de cette Ville ». C'est à l'intérieur d'un événement connu de tous qu'on pourra trouver des événements particuliers dignes d'être enregistrés, tel le sort des coffres du trésor royal.

Dans le numéro de la semaine suivante, daté du 13 novembre 1755, la *Gazeta* continuait dans ce même registre, en publiant :

« Parmi les horribles effets du tremblement de terre qu'on a ressenti dans cette ville le premier jour du mois courant, on compte la ruine de la grande tour appelée du Tombo, où étaient conservées les Archives Royales du Royaume et l'on est en train de les ranger ; et de nombreux édifices ont subi le même malheur. »

« Entre os horrorosos efeitos do terremoto, que se sentiu nesta Cidade no primeiro do corrente, experimentou ruína a grande torre chamada do Tombo, em que se guardava o Arquivo Real do Reino, e se anda arrumando; e muitos Edifícios tiveram a mesma infelicidade ».

(GL, 13-11-1755, n° 46)

² D. Roche, «Le livre, un objet de consommation entre l'économie et la lecture», in H.-E. Bödeker (éd.), *Histoire du livre. Nouvelles orientations*, Paris, IMED, 1995, p. 226.

Restant laconique sur les effets de la catastrophe à Lisbonne, le périodique a commencé à inclure dans ce même numéro du 13 novembre des récits nettement plus détaillés concernant l'impact du séisme à Cordoue, Cadix et Séville. Environ six des huit pages de ce deuxième numéro d'après le séisme sont consacrées aux nouvelles d'Andalousie, tandis que Lisbonne mérite seulement les cinq lignes transcrites ci-dessus. En publiant des articles sur les conséquences de l'événement dans des villes du royaume voisin la gazette établit une médiation informative entre des régions relativement éloignées, ce qui semble rejoindre l'idée suggérée auparavant : aux yeux des lecteurs de la gazette publiée à Lisbonne, c'est l'information qui vient de loin sur le séisme qui peut prendre le statut de nouvelle.

Dans les numéros suivants, datés de la fin de 1755 et des premiers mois de 1756, les nouvelles du séisme viennent de plusieurs localités de l'Algarve (dans le sud du Portugal), de Castelo de Vide (intérieur centre), de Guimarães (Nord), d'Alenquer, Mafra et Ericeira (localités situées aux alentours de Lisbonne). Jusqu'en août 1756, des articles sur les effets lointains du séisme, par exemple à Mazagan, possession portugaise au Maroc, continueront de paraître. Les nouvelles d'origine étrangère du périodique décrivent également les effets du séisme dans différentes régions et villes d'Europe et ailleurs. C'est de l'Allemagne qu'arrivent les premiers récits sur l'impact local du tremblement de terre, publiés le 8 janvier 1756. Les nouvelles d'Angleterre et de France répandent des avis arrivés de Gibraltar et du Maroc. De Paris, par exemple, provient un article daté du 9 janvier 1756 qui se fait écho d'avis sur la dévastation, à Mequinez et à Salé, et encore plus loin, des effets visibles du séisme aux Antilles et à Boston. On y trouve également des avis en provenance des îles atlantiques portugaises de Madère et Azores. Tous ces

récits sont différés dans l'espace et dans le temps : ils proviennent d'origines parfois très éloignées de Lisbonne et sont publiés plusieurs mois après le 1^{er} novembre 1755. Ils ont en commun le fait d'être toujours plus longs et riches en détail que l'information donnée sur Lisbonne, qui ne réapparaît que très ponctuellement. Ce n'est que le 8 janvier 1756, presque deux mois après le séisme, que l'on publie un nouvel article sur Lisbonne rapportant que la Cour continuait à habiter à Belém — le bourg à l'ouest de Lisbonne où la famille royale se trouvait lors du séisme et qui a été relativement épargné par la catastrophe— et que « plusieurs mesures » [« varias providencias »] étaient en cours pour la réédification de la ville et pour porter remède à la malheureuse situation de ses habitants (GL, 8-1-1756, n°2). Pendant le mois de février et de mars, d'autres paragraphes courts et épars ont paru dans la section du périodique consacrée aux nouvelles de la Cour. On trouve plus d'information sur les effets du séisme à Lisbonne dans une dépêche de Londres (gazette du 29 janvier) ou de Hambourg (4 mars), qui se réfèrent aux mesures prises par les respectifs gouvernements pour aider le roi portugais ou au sort des commerçants de la ville allemande habitant à Lisbonne. Les adjectifs pour caractériser la situation de la capitale du Royaume du Portugal sont lourds : « regrettable dégât » [« lamentável estrago »], « terrible tremblement de terre » [« terrível terramoto »], « état déplorable » [« estado deplorável »] de ses habitants. Le laconisme des nouvelles de la Cour, contrastant avec une abondance de récits provenant de l'extérieur, confirme l'impression précédente : on pourrait définir l'information de la *Gazeta de Lisboa* comme celle d'un journal local à l'envers. Elle tend à reproduire l'information qui vient de loin et à omettre les nouvelles qui lui sont plus proches. Ce contraste entre

l'information locale et de l'étranger pourrait être élargi bien au-delà du périodique portugais : il trouve une correspondance dans le grand intérêt que l'on a donné au grand séisme de Lisbonne dans toutes les gazettes européennes. Le *Courrier d'Avignon* et la *Gazette de Cologne*, étudiés par L exemple, ont publié chacun plus de 50 articles sur le sujet entre le 22 novembre 1755 et septembre 1756³.

Un article du 11 mars de la *Gazeta de Lisboa* se fait écho de cet intérêt à l'étranger pour la catastrophe de Lisbonne et semble porter à l'extrême l'impression paradoxale que la lecture de ces nouvelles nous laisse. Dans l'espace des nouvelles de la Cour, on publie un récit des nouvelles sur Lisbonne qui circulaient dans les « Royaumes étrangers » :

«Par les Royaumes étrangers court la nouvelle que des milliers d'ouvriers sont en train de fouiller les décombres de Lisbonne ; et [il court] que l'on a déjà récupéré beaucoup d'or, d'argent et de pierres précieuses ; et que les hommes d'affaires ont déjà retrouvé une bonne partie de leurs biens, et que l'on attend pour bientôt le rétablissement du commerce »

« Pelos Reinos estranhos corre a notícia, de que andam a revolver as ruínas de Lisboa muitos mil obreiros, e que se tem já tirado muito oiro, prata e pedraria preciosa, e que os homens de negócio tinham achado uma boa parte de suas fazendas, e que dentro em pouco se esperava ver o comércio no estado antigo ».

(GL, 11-3-1756, n°10)

³ Cf. H.-J. Lüsebrink, «Le tremblement de terre de Lisbonne dans les périodiques français et allemands du XVIIIe siècle», in H. Duranton et P. Rétat (éds.), *Gazettes et information politique sous l'Ancien Régime*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1999, p. 305. Le 250e anniversaire du tremblement de terre de 1755 donne origine à une grande quantité de nouvelles publications sur le sujet. Voir, pour les réactions européennes, Th. Braun et J. Radner (éds.), *The Lisbon Earthquake of 1755: representations and reactions*, Oxford, Voltaire Foundation, SVEC, 2, 2005.

Dans les brefs récits examinés, ce qui se dégage de façon frappante est ce qui ne se publie pas — une espèce de grand texte en creux que la *Gazeta* laisse de côté. Nous pouvons dire que la quasi-absence d'information publiée dans la gazette contraste avec la grande quantité de discours produit à l'époque sur l'événement. Placée au centre de l'événement, elle ne produit presque pas de discours direct sur Lisbonne, et quand elle le fait, elle est extrêmement laconique. Essayer de le comprendre est un des buts principaux de ce travail. Pour le faire, l'insertion des nouvelles imprimées dans un paysage de communication différent de l'actuel — où l'oralité et la connaissance directe des événements auraient joué un rôle primordial — me semble un bon point de départ. Pourtant, tout en étant une façon de commencer à donner du sens au problème posé initialement, cette explication me semble être insuffisante, parce qu'un peu trop générique. Le fait que le périodique ne donnait pas d'informations de première main à une population directement atteinte par le séisme ne peut pas expliquer totalement son laconisme sur l'événement. De nos jours, si un désastre pareil se produisait à Lisbonne, les habitants de la ville directement affectés n'auraient pas moins recours à la presse, à la radio, à la télévision ou à Internet pour voir représenté par l'écrit et par l'image ce qu'ils ont vécu. Toutes proportions gardées, ce qui s'est passé en 1755 n'a pas été très différent : le tremblement de terre de Lisbonne a déclenché une considérable quantité d'images gravées et de textes en plusieurs genres, descriptifs, explicatifs, polémiques, dramatiques⁴. Ces textes et ces images, manuscrits et imprimés, ont commencé rapidement à circuler au Portugal et un peu

⁴ Voir un inventaire d'ouvrages relatives au séisme fait par Brito Aranha: I. F. da Silva et Brito Aranha, *Diccionario Bibliographico Portuguez*, Lisbonne, CNCDP, 2001 [1^{ère} éd. 1858-1923], vol. XVIII, p. 246-256. Il faut noter que ce dictionnaire, qui reste le plus important inventaire de la bibliographie portugaise jusqu'au début du XX^e siècle, ne fait référence qu'aux textes imprimés.

partout où il y avait des lecteurs intéressés par l'événement. L'ampleur de cette circulation se laisse voir dans la *Gazeta* elle-même : parmi les petites annonces [« avisos » ou « advertências »] de livres et de brochures ou *papéis*⁵, comme on les désignait couramment dans le portugais de l'époque, nouvellement mis sur le marché qu'elle publiait régulièrement à la fin de chaque livraison juste après les nouvelles de la Cour, le premier ouvrage sur le tremblement de terre du 1^{er} novembre est annoncé dans le périodique dans un numéro daté du 27 novembre. Pendant l'année suivante, douze nouveaux titres se réfèrent, implicitement ou explicitement, à la catastrophe, un chiffre qui représente plus du tiers du nombre d'ouvrages annoncés dans le périodique au cours de l'année 1756⁶. En suivant cette dernière trace, nous nous rapprochons encore davantage du grand événement : en effet, dans les deux numéros postérieurs au séisme du 6 et du 13 novembre, deux autres annonces de *papéis* avaient déjà été publiées, l'un censé servir comme protection contre les « tremblements de terre, foudres et tempêtes » [« terremotos, ou tremores de terra, raios e tempestades »] et l'autre contenant des prières pour empêcher la mort subite. Bien antérieurs à la catastrophe, le premier ayant été apporté par le Cardinal Da Cunha en 1732⁷ et le deuxième utilisé par le pape Benoît XIII, les *papéis* sont redeviennent d'actualité face aux nouvelles circonstances, et sont donc mis en vente et annoncés dans la gazette. Voici donc

⁵ Littéralement, « papiers ». Dans le portugais du XVIII^e siècle, « papel » était le mot qu'on employait pour désigner tout objet imprimé non relié, du *quarto* de quatre pages aux brochures formées de plusieurs cahiers. Comme je n'ai pas trouvé un équivalent en français totalement satisfaisant, j'emploie au long du texte cette désignation portugaise, attachée au format, un peu comme le castillan *pliego*.

⁶ J'ai quantifié les ouvrages dont la vente a été annoncée dans la *Gazeta de Lisboa* dans une recherche antérieure. Cf. A. Belo, *As gazetas e os livros. A Gazeta de Lisboa e a vulgarização do impresso (1715-1760)*, Lisboa, Imprensa de Ciências Sociais, 2001.

⁷ D. Nuno da Cunha de Ataíde (1664-1750), grand-inquisiteur et l'un des favoris du roi João V.

d'autres indices qui, juste après les laconiques nouvelles de la Cour, témoignent indirectement de la sensibilité du périodique au tremblement de terre.

Si l'on considère l'ensemble de ces témoignages, les petites annonces qui se réfèrent à des *papéis* en rapport avec le séisme, et les nouvelles relativement détaillées sur ses effets en dehors de Lisbonne et à l'étranger, on peut commencer à mettre en cause les affirmations avancées initialement : d'une façon certes indirecte, le séisme a bel et bien été présent dans la *Gazeta*. D'un autre côté, déclarer, comme je l'ai fait au début de ce texte, qu'aucune référence n'a été faite dans le périodique de Lisbonne aux démarches des autorités pour secourir les victimes n'est pas tout à fait exact, quoiqu'il soit nécessaire de chercher cette référence dans un article de la Cour publiée plus de deux mois après le séisme, daté du 8 janvier. Ceci nous oblige à nuancer un peu les affirmations initiales, sans annuler nécessairement l'effet d'étonnement qui en résulte : la *Gazeta* accompagne le séisme de manière quelque peu paradoxale pour un périodique d'information, si on le définit comme une publication qui donne régulièrement des nouvelles sur ce qui arrive dans le présent.

L'interrogation initiale revient et se précise: comment le rapport au temps présent était-il conçu à l'époque dans la rédaction des gazettes ? Quel était, pour évoquer un sujet abordé par B. Lepetit, et J. Hoock, son rapport à la nouveauté⁸? Ce qui, au premier regard, nous semble une absence manifeste d'actualité était-il perçu de cette même manière par les lecteurs de la gazette ?

⁸ B. Lepetit et J. Hoock, « Histoire et propagation du nouveau », in B. Lepetit, *Carnet de croquis. Sur la connaissance historique.*, Paris, Albin Michel, 1999.

1.1.2. Loisirs royaux et enfants abandonnés

Un deuxième exemple me permet d'élargir le questionnement. Cette fois-ci, il s'agit de regarder plutôt du côté du contenu « idéologique » du discours de la gazette. Dans le n° 3 de 1758, daté du 19 janvier, on peut lire, sans autre séparation qu'un paragraphe, les deux nouvelles suivantes :

« Ses Très Fidèles Majestés, après avoir reçu, le jour des Saints Rois, le baisemain de leurs sujets et Ministres, et après avoir reçu les compliments ordinaires, sont parties se divertir pendant quelques jours avec l'exercice de la chasse à la *Coutada de Pancas* .

Depuis l'année 1755 jusqu'à la fin 1757 sont entrés dans l'Hôpital Royal de cette ville, par la *Roda* et la porte de la *Casa dos Enjeitados*, trois mille et quarante quatre enfants exposés : à savoir 1645 garçons et 1399 filles, dont 1987 sont morts ; et la Table a maintenant 1057 enfants à sa charge si l'on prend en compte ceux qui y étaient déjà »

« Suas Magestades Fidelíssimas depois de haverem dado no dia dos Santos Reis a mão a beijar aos seus vassallos, e Ministros, e recebido os cumprimentos ordinários, partiram a divertir-se alguns dias com o exercício da caça na *Coutada de Pancas*.

Entraram no Hospital Real desta Cidade desde o ano de 1755 até o fim de 1757, pela *Roda*, e porta da *Casa dos Enjeitados*, três mil e quarenta e quatro crianças expostas: a saber 1645 meninos, e 1399 meninas, de que morreram 1987 e fica a mesa correndo actualmente com a criação de 1057 entrando neste numero os que já havia ».

(GL, 19-1-1758, n° 3)

Le texte passe sans transition d'un récit centré sur un rituel curial et les loisirs de la famille royale à un bilan des enfants entrés par la *roda* de l'Hôpital Royal. Dans sa brièveté, le premier paragraphe nous rapporte des activités

typiques, sans nouveauté, du quotidien de la Cour, le baisemain et le départ pour la chasse des plus grandes dignités de l'échelle sociale ; le second, au contraire, résume sous une description « statistique » le sort anonyme des plus démunis, et leur mortalité précoce. À nouveau, quand on la lit avec un regard intentionnellement anachronique, ce qui n'est pas dit dans la gazette semble plus important que ce qui l'est : l'abîme social qui sépare la Cour et les enfants abandonnés n'est pas souligné par le discours du périodique. Celui-ci passe d'une extrémité de l'échelle sociale à l'autre sans ressentir la nécessité de marquer une transition, ni discursive ni graphique. La juxtaposition de ces réalités tellement contrastées dans un même espace semble aller de soi. Qu'est-ce qui permet donc qu'il n'y ait pas de remarques explicites dans le discours de la gazette sur cette différence de condition ou, au moins, une séparation typographique qui permettrait peut-être d'introduire une certaine pudeur dans le franchissement de la distance sociale ? Cette question renvoie, encore une fois, à des interrogations plus générales qui accompagnent cette recherche : dans quelles catégories idéologiques et discursives profondes s'insèrent les nouvelles de la gazette ? Comment le discours sur les événements du présent s'articule-t-il avec un ordre social fondé sur la tradition et l'inégalité de statuts ?

Comme dans le cas du séisme, il s'agit là d'une constante très forte dans le discours et la forme du périodique : des nouvelles se succèdent entre elles sous forme de fragments juxtaposés et sans qu'aucun discours éditorial ou une division des nouvelles par sujets ne vienne établir une organisation interne explicitée par la rédaction. L'établissement d'un rapport entre les deux réalités, que ce soit sous la forme de la critique ou sous la forme de l'adhésion, en est absent. L'interrogation

sur l'absence d'une prise de position explicite du rédacteur de la gazette par rapport au contenu social des nouvelles qu'il publie me semble d'autant plus légitime que l'on retrouve des commentaires de caractère moral écrits par le même rédacteur à propos d'autres nouvelles et événements. On peut lire ces commentaires, non pas sous la forme imprimée de la *Gazeta de Lisboa*, mais sous la forme manuscrite de lettres échangées avec des correspondants. Par exemple, lorsque au début de 1749 des conflits ont éclaté à Porto entre les religieuses du couvent de Santa Clara et le Provincial de l'ordre, autour des réformes que celui-ci voulait introduire, José Freire de Monterroio Mascarenhas, le rédacteur du périodique, écrit à Rodrigo Xavier Pereira de Faria, un correspondant à Santarém :

«L'affaire des religieuses est bizarre, et il me semble opposé aux Lois de l'Humanité que de vouloir obliger des femmes à des constitutions plus sévères que celles qu'elles ont professées (...). Plut à Dieu qu'il n'y eut pas de couvents de nonnes dans le Monde, et qu'elles fussent toutes des saintes chez leurs parents et familiers où elles pourraient se rendre utiles, au lieu d'être enfermées dans ces cloîtres où elles dépensent leurs biens. Beaucoup peut l'entêtement, la fausse louange et le favoritisme, qui sont les trois causes principales de cette insolence cachée sous le masque de la justice et de la vertu».

« O caso das religiosas é estranho, e parece oposto às Leis da Humanidade quererem obrigar umas mulheres a constituições mais severas do que professaram (...) Prouvera a Deus que não houvera no Mundo conventos de freiras, e que todas fossem santas na casa de seus pais e parentes onde lhes podiam servir de alguma coisa e não nas clausuras para as quais puxam quanto podem dos parentes e dos conhecidos. Muito pode a teima, a lisonja, e o valimento que são as três principais causas desta insolência com capa de justiça e de virtude».

(LPF, 18-3-1749, f. 220-220v)⁹

⁹ *Cartas originais de José Freire Montarroio Mascarenhas para o Dr. Rodrigo Xavier Pereira de Faria, 1741-1749, BPE, CVIII/1-4.*

Il semblerait que l'on retrouve ici tout ce qui faisait défaut auparavant : un événement d'actualité — un conflit déclenché par la réformation de la constitution des religieuses — est accompagné par un jugement critique de la réforme. Cette position est légitimée par l'invocation de principes abstraits, les « Lois de l'Humanité » ou la « justice » et la « vertu ». Selon le rédacteur, celles-ci ne sont que des masques dans cette affaire, cachant des vices sociaux qui promeuvent l'« insolence ». Le rédacteur va jusqu'à imaginer une alternative radicale au problème, une réforme qui semble de sens inverse à celle du Provincial : la disparition même des couvents de religieuses. La même plume qui avait juxtaposé la nouvelle curiale et celle des enfants abandonnés produit, dans un contexte de communication différent —celui de la correspondance et du manuscrit—, une vision critique de l'ordre social qui semble totalement absente du périodique imprimé.

1.2. Anachronisme

Ce sont des interrogations comme les précédentes qui ont conduit, dès son début, la présente recherche. Le parcours de recherche effectué entre-temps m'a conduit au-delà, vers d'autres interrogations et d'autres tentatives d'explication. Au moment du passage à l'écrit de ces résultats, il m'a paru utile de commencer par réactualiser rhétoriquement les interrogations initiales : l'une, celle du séisme, articulée autour du rapport du périodique au présent et à ce qu'on appelle de nos jours l'information d'actualité ; l'autre, autour du contenu « idéologique » du discours d'information de la *Gazeta de Lisboa*. Ces deux questions, je l'ai déjà suggéré, sont anachroniques. Elles posent à un périodique du XVIII^e siècle des interrogations qui viennent du sens commun d'un lecteur de quotidiens du début du XXI^e siècle. On demande à la *Gazeta de Lisboa* des caractéristiques directement issues de notre sens commun : pourquoi ne possède-t-elle pas les traits qu'on attribue à présent aux journaux, comme l'accompagnement rapide de l'actualité et un positionnement éditorial explicite ? Ce faisant, on établit des comparaisons entre des formes typographiques et discursives qui, au-delà du fait qu'il s'agit de deux périodiques imprimés, ne sont pas forcément comparables. Au contraire d'un journal comme *Público*, la *Gazeta de Lisboa* n'était pas un quotidien. Son rythme de publication le plus rapide pendant la première phase de publication de ce périodique, celle que nous étudions ici, fut bihebdomadaire. Les premiers quotidiens portugais datent du début du XIX^e siècle. De même que la périodicité, tous les aspects liés au format, à la rédaction, production, tirage, vente et lecture,

constituent autant de variables qui renvoient à l'impact social et culturel de la presse à chaque époque et qui ne sont pas, non plus, susceptibles d'être comparés. On peut ainsi considérer le *Público* et la *Gazeta de Lisboa* comme étant séparés par un abîme temporel et social.

Mais la comparaison a été faite également avec l'intention de rendre visible un anachronisme qui est souvent présent chez les auteurs qui ont étudié les origines de la presse périodique en général et ceux qui, au Portugal, ont fait référence à la *Gazeta de Lisboa* en particulier. L'exemple que j'ai choisi du séisme de 1755, avec la citation des courtes nouvelles publiées par le périodique, a été évoqué régulièrement par des auteurs qui ont travaillé sur l'histoire de la presse périodique au Portugal. C'est le cas d'Alfredo da Cunha et de José Tengarrinha, deux auteurs qui ont produit des essais historiques sur le sujet¹⁰. Ils citent les nouvelles sur le séisme en les comparant implicitement à un présent érigé en idéal de l'information d'actualité supposée objective et détaillée. Ils le font sans aucun souci de contextualisation de ces nouvelles ou du périodique qui les publie. L'absence de recherche originale et approfondie sur l'histoire de la presse périodique d'Ancien Régime portugaise aidant, cet anachronisme a contaminé les références éparpillées à la *Gazeta de Lisboa* qu'on peut lire dans le reste de l'historiographie portugaise. On retrouve notamment les nouvelles sur le tremblement de terre publiées par la gazette, et citées par d'autres auteurs, comme

¹⁰ Les principaux ouvrages de ces deux auteurs sur l'histoire de la presse portugaise sont, de Alfredo da Cunha, *Elementos para a história da imprensa periódica portuguesa (1641-1821)*, Lisbonne, Academia das Ciências, 1941, et, de José Tengarrinha, *História da imprensa periódica portuguesa*, Lisbonne, Caminho, 1989 [1965]. L'ouvrage de Tengarrinha constitue un développement de l'article sur la la presse périodique qu'il avait publié auparavant dans le *Dicionário de História de Portugal*, ouvrage de référence de l'historiographie portugaise du XXe siècle, publié entre 1963 et 1971 (J. Tengarrinha, « Imprensa », in Joel Serrão (éd.), *Dicionário de História de Portugal*, Porto, Figueirinhas, vol. III, 1985 [1965], p. 246-272.)

c'est le cas de José-Augusto França¹¹. Les citations, accompagnées toujours d'une perplexité qui peut devenir sarcastique, ont ainsi fait leur entrée dans d'autres textes, d'histoire ou d'autres genres. La perplexité à propos des nouvelles de la *Gazeta de Lisboa* est même entrée dans des ouvrages d'un caractère très différent. La nouvelle du 6 novembre 1755 est en effet citée par Ana Maria Magalhães e Isabel Alçada, deux auteurs à succès de romans destinée aux enfants et aux adolescents, dans *O dia do terramoto*¹². Le contraste entre le laconisme informatif du périodique et la force du séisme est soulignée dans l'interrogation suivante : « Pourquoi une nouvelle aussi brève et sèche sur un événement aussi tragique ? ».

En reprenant cette même interrogation, j'ai voulu en faire le point de départ d'un questionnaire d'où l'utilisation anecdotique ou méprisante des textes de la gazette serait absente. Il s'agissait d'assumer dès le début l'anachronisme de l'interrogation, en le rendant explicite et conscient¹³. Du point de vue méthodologique, le but était d'entreprendre, autant que possible, une réflexion sur les nouvelles contenues dans ce périodique en dehors d'une série connue au préalable qui nous mènerait de façon progressive au temps présent. Ou, cela s'avérant impossible, au moins en dehors de la série établie par la bibliographie qui traditionnellement a cité la gazette portugaise. C'est Arlette Farge qui a évoqué sa nostalgie d'un « utopique rapport au présent » où tout ce qui est arrivé par la suite, y compris l'historiographie, serait oublié par l'historien dans le contact avec les

¹¹ José Augusto França, *Une ville des Lumières: la Lisbonne de Pombal*, Paris, Centre Culturel Portugais, 1988 [1965], p. 69.

¹² Lisbonne, Caminho, 1989, p. 212.

¹³Pour une réflexion sur l'anachronisme comme paradoxe de l'histoire, « péché majeur » rituellement condamné par les historiens mais rarement problématisé dans une réflexion épistémologique, voir Georges Didi-Huberman, *Devant le temps. Histoire de l'art et anachronisme des images*, Paris, Minuit, 2000, en particulier la discussion initiale, avec la bibliographie citée, p. 9-55. Pour l'auteur « il n'y a d'histoire qu'anachronique ». L'anachronisme devient ici partie intégrante, structurelle, du rapport au passé.

sources¹⁴. Ce regard «faussement ingénu », d'une « immédiateté naïve », qui est celui que j'aimerais évoquer également, aura au moins, selon ce qu'affirme Farge, l'avantage d'élargir le questionnement critique à rebours des certitudes et des impensés accumulés sur un objet historique.

1.2.1. Le finalisme dans l'historiographie sur la presse au Portugal

Cette série connue au préalable dont nous voulons nous éloigner prend la forme d'un récit. Lu, incorporé et reproduit en différents moments, nous le trouvons disséminé dans la bibliographie portugaise qui s'est référée aux périodiques d'Ancien Régime et, en particulier, à la *Gazeta de Lisboa* du XVIII^e siècle¹⁵. Je commencerai donc par analyser critiquement la bibliographie de référence sur la presse portugaise ancienne, les articles et les livres qui sont les plus cités par les historiens lorsqu'ils abordent des aspects de l'histoire de la presse périodique au Portugal. D'une certaine manière, ils deviennent des sources, au même titre que celles du XVIII^e siècle dont il sera essentiellement question ici. Il s'agit de contribuer à diminuer la séparation stricte entre sources et bibliographie, et d'intégrer dans l'objet d'étude les regards successifs qui l'ont constitué.

¹⁴ *Dire et Mal Dire. L'opinion publique au XVII^e siècle*, Paris, Seuil, 1992, p. 190.

¹⁵ Ce récit n'est pas, bien entendu, exclusif de l'historiographie portugaise. Le cas portugais doit être entendu ici comme un exemple — particulièrement visible, et disponible à mon analyse — d'une tendance historiographique qui peut être généralisée aux différentes traditions nationales d'études sur la presse.

Mon but est de montrer dans quelle mesure, en différentes époques, ces textes ont contribué — et contribuent encore aujourd'hui en tant qu'ouvrages de référence consultés et cités — à subordonner la presse périodique d'Ancien Régime à une perspective finaliste ou téléologique. En effet, la *Gazeta de Lisboa*, de même que toute la presse d'Ancien Régime portugaise, a durablement été insérée dans une généalogie qui nous mène d'une information des origines considérée comme peu développée, voire primitive, en direction du progrès et du perfectionnement situés dans le présent. La bibliographie a ainsi été responsable de la création d'un récit historiographique du progrès de la presse qui a enveloppé — en les dévalorisant — la perception des gazettes d'Ancien Régime comme source historique. Un tel récit suppose également l'adoration de « l'idole des origines » dont a parlé Marc Bloch dans son *Apologie pour l'Histoire*¹⁶: il est marqué par l'obsession de l'identification d'un moment initial à partir duquel le récit finaliste peut se développer ; il est ensuite orienté, sans ruptures, de façon continue, vers le présent de l'historien. La presse ancienne paraît ainsi comme une simple préfiguration de ce qui vient après. Ce finalisme a comme conséquence la projection anachronique permanente vers le passé des attributs qui caractérisent — ou qui sont censés caractériser — le présent des auteurs qui écrivent l'histoire.

Il s'agit d'un ensemble intertextuel, des ouvrages et des articles qui se renvoient les uns aux autres et qui utilisent les mêmes sources historiques. Il s'agit également d'un *corpus* relativement étroit : pendant le XIX^e et le XX^e siècle, très

¹⁶ « Il n'est jamais mauvais de commencer par un *mea culpa*. Naturellement chère à des hommes qui font du passé leur principal sujet d'études de recherche, l'explication du plus proche par le plus lointain a parfois dominé nos études jusqu'à l'hypnose. Sous sa forme la plus caractéristique, cette idole de la tribu des historiens a un nom: c'est la hantise des origines. » (M. Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1993 [1949], p. 85.

peu de livres ont été consacrés à l'histoire générale des périodiques au Portugal. Parmi les bibliographes, l'intérêt n'a pas été très grand non plus. Il s'est traduit par la parution de quelques petits articles dans des ouvrages de référence bibliographique ou éparpillés dans les journaux pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle. En même temps qu'ils déploraient l'absence de recherche et la nécessité d'une histoire du journalisme portugais, ces articles, ces notices, ces essais ou ces catalogues bibliographiques réactualisaient cycliquement une information connue au préalable et peu critiquée. Dans les histoires du Portugal et dans les histoires de la littérature portugaise, les références aux journaux des XVII^e et XVIII^e siècles manquent également. Quand elles existent, elles se limitent à la reproduction de l'information très sommaire de ce qui avait été écrit auparavant par les ouvrages de référence disponibles, le manque de recherche originale étant bien visible.

Les premiers articles consacrés aux gazettes portugaises et qu'on voit cités dans la bibliographie disponible ont été écrits par Alexandre Herculano et Cunha Rivara dans la revue *Panorama* en 1838. Au premier, grande personnalité du romantisme littéraire et historiographique portugais, sont attribués trois courts articles non signés intitulés « Gazetas », dont le troisième s'occupe spécifiquement de l'« origine des gazettes au Portugal »¹⁷. La principale préoccupation de l'auteur est d'identifier la plus ancienne gazette portugaise. À partir du numéro plus ancien de la collection de la bibliothèque publique de la Cour (future Bibliothèque Nationale de Lisbonne), il établit comme date possible d'origine de publication des gazettes au Portugal le mois de novembre de 1641 ou même la fin de 1640, date

¹⁷ « Gazetas. III. Origem das gazetas em Portugal », *O Panorama. Jornal Litterario e Instructivo da Sociedade Propagadora dos Conhecimentos uteis*, Lisbonne, Sociedade Propagadora dos Conhecimentos Úteis, vol. II, 1838, n° 48, p. 101-102.

d'un événement politique majeur : la conjuration aristocratique qui a mis fin à la domination des Habsbourg au Portugal et qui a fait acclamer le Duc de Bragança comme roi (la *Restauração*).

Après celui des origines, un deuxième thème essentiel peut être dégagé des petits articles d'Herculano : celui de la continuité. La gazette de novembre de 1641 est présentée comme l'ancêtre des gazettes qui ont été publiées jusqu'à l'époque d'Herculano avec le titre de *Gazeta de Lisboa*. Par-delà les interruptions de publication (notamment entre 1667 et 1715), une longue continuité de format (le *quarto*) est détectée, des origines jusqu'en 1820, et une augmentation constante de la périodicité (de mensuelle en hebdomadaire et ensuite quotidienne). Dans un quatrième article publié dans la même revue, Cunha Rivara, bibliothécaire à la Bibliothèque Publique d'Évora, venait étayer les affirmations d'Herculano sur les gazettes portugaises les plus anciennes, en se référant à la collection conservée dans cette ville et commencée, comme celle que Herculano avait consultée à Lisbonne, en novembre 1641.

Les notices bibliographiques de Herculano et de Cunha Rivara ont été reprises et ponctuellement corrigées par le principal ouvrage de référence imprimé de la bibliographie portugaise contemporaine. Il s'agit du *Dicionário Bibliográfico Português*, publié à Lisbonne en 22 volumes entre 1858 et 1923, en résultat du travail érudit de Inocêncio Francisco da Silva, d'abord, et de Brito Aranha, ensuite. Dans le troisième volume, publié en 1859, une entrée intitulée « *Gazeta de Lisboa* » décrit brièvement les titres, le nombre de pages, le format et le prix des différentes publications qui, depuis 1641 et jusqu'en 1820, se sont appelées

gazettes¹⁸. C'est donc le titre *Gazeta de Lisboa* qui, rétrospectivement, donne son unité à une série hétérogène de publications, le titre n'apparaissant qu'en août 1715. Par ailleurs, comme l'avait fait aussi Herculano, Inocêncio introduit dans sa généalogie des publications périodiques portugaises le *Mercurio Portuguez*, rédigé par le juriste, diplomate et haut fonctionnaire de la couronne António de Sousa de Macedo entre 1663 et 1667. À ce propos, le bibliographe s'intéresse à un autre aspect qui retiendra notre attention et qui est présent dans toute la bibliographie que nous sommes en train d'analyser : la nécessité de trouver le nom des auteurs des mercures et gazettes du XVII^e siècle, avec pour but notamment l'identification du premier journaliste portugais.

Après la première révolution libérale portugaise, la *Gazeta de Lisboa* est remplacée, au début 1821, par le *Diário do Governo* (« Journal du Gouvernement »), traité séparément par Inocêncio F. da Silva¹⁹. Cependant, la continuité entre les deux titres est affirmée, et cela se traduit par des renvois entre les articles « Diário do Governo » et « Gazeta de Lisboa ». Le récit du bibliographe est aussi orienté vers le présent. Cette problématique, hantée par la question des origines et par la continuité, est aussi présente dans les travaux d'Alfredo da Cunha, un historien autodidacte mais surtout un journaliste. Directeur et propriétaire du *Diário de Notícias* au début du XX^e siècle, il a publié en 1941 les *Elementos para a história da imprensa periódica portuguesa*²⁰, ouvrage qui parachevait les quelques mémoires sur le sujet que l'auteur avait publiés à partir des années 1890, notamment à l'occasion de congrès internationaux de la presse.

¹⁸ Inocêncio F. da Silva, « Gazeta de Lisboa » in I. F. Silva et Brito Aranha, *op. cit.*, vol. III, p 137-141 et vol. IX, p. 418-420.

¹⁹ « Diário do Governo », in *Ibid.*, Vol. II, p. 135 et vol IX, p. 112-114.

²⁰ A. Cunha, *op. cit.*

Alfredo da Cunha publie avec des intentions commémoratives : il s'agit de célébrer le moment inaugural de la presse portugaise, novembre de 1641, date de publication du premier périodique portugais. L'éphéméride se fonde sur le découpage antérieur, ayant pour base le récit des origines préparé par Herculano et les autres auteurs.

En choisissant ce moment initial, Cunha le fait contre l'avis d'un autre érudit, A. X. Silva Pereira, qui, ayant lui-même dressé un inventaire de la presse ancienne portugaise, avait situé le commencement de la série un peu avant, avec deux « relations » d'événements publiées par Manuel Severim de Faria en 1626 et 1628²¹. C'est la définition même de publication périodique qui est en jeu dans la discussion bibliographique qu'Alfredo da Cunha maintient avec Silva Pereira. Suivant une définition établie par Eugène Hatin, Alfredo da Cunha soutient que, pour que l'on soit en présence d'un journal, deux caractéristiques essentielles doivent toujours être présentes : la périodicité et la continuité de la publication²². Ce sont elles, bien plus que le format, qui font la singularité du journal. Ces deux traits, selon lui, font défaut aux deux *Relações* de Severim de Faria, publiées avec un trop grand écart (environ un an) et n'ayant pas eu de suite après la seconde²³. Trois autres éléments sont définis par Alfredo da Cunha comme étant importants pour caractériser un périodique : la stabilité du titre d'une édition à l'autre, la stabilité de

²¹ Il s'agit de la *Relação Universal do que succedeu em Portugal e mais provincias do Occidente e Oriente, desde o mez de Março de 625 até todo o Setembro de 626*, Lisboa, Geraldo da Vinha, 1626, et la *Relação do que succedeu em Portugal, e nas mais provincias do Occidente e Oriente, desde Março de 626 até Agosto de 627*, Évora, Manuel Carvalho, 1628.

²² L'ouvrage de référence de E. Hatin part précisément de l'identification des origines des journaux à partir d'une définition issue du présent de l'auteur : cf. E. Hatin, *Histoire de la presse en France*, tom. I, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1859, p. 31 et suivantes.

²³ A. Cunha, *op. cit.*, p. XVII-XVIII.

l'atelier d'imprimerie et l'appartenance à un genre rhétorique spécifique²⁴. Aucune de ces caractéristiques, selon l'auteur, n'est présente dans les *Relações*.

Avec celui d'Alfredo da Cunha, le livre de José Tengarrinha *História da imprensa periódica portuguesa*²⁵, publié pour la première fois en 1965, est un deuxième ouvrage de référence sur la presse périodique d'Ancien Régime. Son idéologie sur le rôle de la presse périodique dans la société est différente de celle d'Alfredo da Cunha et il a le mérite de proposer un travail d'ensemble sur l'histoire de la presse périodique au Portugal, tout en essayant d'échapper à la collection anecdotique d'épisodes qui avait caractérisé les articles et mémoires antérieurs²⁶. Cependant, on peut dire que les deux ouvrages partagent largement une vision finaliste de l'histoire de la presse, et c'est pourquoi il me semble légitime de les considérer ensemble. Des origines à l'actualité, leur récit est orienté vers le progrès. Ce progrès a un sens : on va vers une augmentation des titres publiés, vers une présence plus forte de l'actualité et du détail dans l'information, vers une amélioration du style littéraire, vers une liberté et une indépendance croissantes des journalistes. Observons plus en détail en quoi consiste ce récit.

Le découpage chronologique adopté par les deux auteurs est convergent, même si l'ouvrage d'Alfredo da Cunha s'arrête en 1820 et celui de Tengarrinha se

²⁴ Pour Alfredo da Cunha le destinataire « original » du texte du périodique est le « public ». De ce fait, les « relations d'événements » étaient exclues du genre parce qu'elles auraient une origine épistolaire. La première *Relação* s'adressait à « quelqu'un qui habitait l'Entre Douro e Minho » et la seconde à un chevalier français. *Ibid.*, p. 44.

²⁵ Tengarrinha, *História da imprensa periódica portuguesa...*, op. cit.

²⁶ Pour Tengarrinha, ce qui avait été publié au Portugal sur la presse périodique, entre bibliographie et la tentation de collectionner des « petits faits accidentaux » ne constituait pas de l'histoire. Celle-ci, écrit-il, vit des « poutres maîtresses », des lignes de force essentielles et des fondements critiques" (préface à la 1.ère édition de 1965, *Ibid.*, p. 17). Tengarrinha s'insère dans une nouvelle génération d'historiens qui, pendant les années 1960, ont publié des ouvrages d'opposition aux thèmes et au style de l'historiographie nationaliste favorable au régime de Salazar. Sur l'historiographie portugaise au XX^e siècle, voir L. R. Torgal, J. M. Amado Mendes et F. Catroga, *História da história em Portugal*, vol. II, *Da historiografia à memória histórica*, Lisbonne, Temas e Debates, 2^e éd., 1998.

prolonge jusqu'au début du XX^e siècle. Dans les deux ouvrages, 1820 marque la fin de la première époque de l'histoire de la presse portugaise. La date est choisie en fonction d'une rupture politique : la première révolution libérale. Les deux auteurs définissent ensuite une deuxième et une troisième époque (1821-1890, et de 1890 au présent pour Cunha ; de 1820 à 1875, et de 1875 au présent pour Tengarrinha). Pour Alfredo da Cunha, ces différentes époques peuvent être comparées au développement de l'homme : ainsi, on trouverait l'enfance « balbutiante et titubante »²⁷ dans les premières gazettes du XVII^e siècle²⁸. Ensuite, viendrait la « puérité » (*puerícia*) durant le XVIII^e siècle, caractérisée par une plus grande variété des matières et des objectifs des périodiques. Aux grandes hésitations de la croissance qui caractérisent cette phase, ainsi qu'à la phase initiale, correspondrait un pouvoir « absolutiste » et « paternel », plus sévère que tendre. Le début du XIX^e siècle, caractérisé par une augmentation importante du nombre de titres publiés, serait le temps de l'adolescence. On arriverait, enfin, à la « majorité » et à une « virilité robuste » à l'époque de celui qui écrit, placé à la fin de l'histoire. La presse et le journaliste contemporains, nés à la fin du XIX^e siècle, sont idéalisés comme des modèles. Projetés dans le passé, ils président à l'analyse de la presse ancienne. Celle-ci n'existe qu'en négatif : elle se caractérise par l'absence de modernité, et constitue l'origine « primitive » du journalisme contemporain, tels les « primitifs » dans l'histoire de la peinture²⁹. Le caractère téléologique, orienté vers le progrès, du récit d'Alfredo da Cunha est explicité un peu plus loin, lorsque l'auteur se réfère à nouveau aux temps des origines : « Seulement deux siècles

²⁷ A. Cunha, *op. cit.*, p. 25.

²⁸ L'image de l'enfance est utilisée aussi par A. X. Silva Pereira, un bibliographe du XIX^e siècle qui a écrit un *Dicionário Jornalístico Português* qui est resté manuscrit.

²⁹ A. Cunha, *op. cit.*, p. 25.

après, dans le dernier quart du XIX^e siècle, on est arrivé, au Portugal, à la fin de l'évolution »³⁰. L'émancipation politique de la censure et le développement esthétique des esprits aurait alors permis l'apparition de journalistes « remarquables », de grands écrivains, d'hommes politiques « irrévérents »³¹. Les exceptions à cette règle évolutive, comme celle qui est incarnée par António de Sousa de Macedo, l'auteur cité du *Mercurio Portuguez*, ne font que la confirmer avant la lettre. Il préfigure ce qui viendra après. En lui étaient,

« effectivement réunies toutes les qualités d'un grand journaliste à la moderne : sens politique, style soigné, remarquable instruction et finesse d'esprit rehaussée par un humour délicat. C'est pour cela que, dans son genre, son œuvre journalistique surplombe non seulement celle de son siècle mais aussi celui qui suivit »³².

Nous avons ici une très bonne illustration de l'absence d'autonomie du passé face à un présent idéalisé comme modèle. Sousa de Macedo n'a pas vraiment de place dans son temps : il le surplombe par son caractère exceptionnel. Appartenant déjà à ce qui viendra après, passant par-delà les siècles, il semble renverser l'ordre du temps, créant de l'avenir dans le passé. En vérité, sous cette apparence, c'est le présent qui commande l'analyse, ce sont les caractéristiques supposées du journaliste contemporain qui sont projetés sur le « précurseur ». Sousa de Macedo gagne donc le titre, que chronologiquement il ne mérite pas, de premier journaliste portugais. Avec Tengarrinha, un quart de siècle plus tard, nous retrouvons exactement la même logique. Il écrit :

³⁰ A. Cunha, *op. cit.*, p. 65.

³¹ *Ibid.*, p. 26.

³² *Ibid.*, p. 62-63.

« Quoique, chronologiquement, il [A. Sousa de Macedo] n'ait pas été le premier journaliste portugais, il a été en vérité le premier qui, par la diversité de sa culture et par son style direct et concis, a présenté une vraie figure de journaliste »³³.

Le modèle du journal et du journalisme de Tengarrinha se situe également bien après la presse d'Ancien Régime. Il correspond à l'époque industrielle de la presse, celle de l'essor des tirages, des titres et de la lecture des journaux. Le XIX^e siècle assume clairement une position dominante dans l'ouvrage. Le modèle ici n'est pas idéologiquement le même que celui d'Alfredo da Cunha, mais il ordonne de la même manière la compréhension du passé.

L'auteur commence par évoquer brièvement les « antécédents » des périodiques, qu'on peut faire remonter à l'Antiquité. Parmi les antécédents les plus récents, au XVI^e siècle, sont évoquées les nouvelles manuscrites et des publications imprimées non-périodiques comme les almanachs ou les occasionnels. C'est ici que la nécessité de marquer un moment initial intervient pour séparer ce qui est encore antécédent de ce qui fait déjà partie du récit de l'histoire de la presse : Tengarrinha part, comme Alfredo da Cunha, d'une définition préalable du journal qui exclut les manuscrits et les imprimés non-périodiques. Ceux-ci sont laissés à la porte du récit de l'histoire de la presse et n'y trouveront jamais de place par la suite.

Dans l'histoire de la presse proprement dite, trois époques différentes se sont succédées au Portugal selon Tengarrinha. La première, celle qui nous intéresse ici, est baptisée de phase « primordiale » (« primórdios »). La deuxième époque est celle de la « presse romantique ou d'opinion » et la troisième, celle de

³³ J. Tengarrinha, *op. cit.*, p. 41. Cf., dans le même sens, A. Cunha, *op. cit.*, p. 27, où l'auteur dit que Sousa de Macedo continuerait à illustrer et à honorer le titre de journaliste s'il écrivait « aujourd'hui ».

la « phase industrielle de la presse »³⁴. C'est l'industrialisation qui détermine les caractéristiques essentielles de l'organisation économique moderne du journal, avec l'apparition du journal populaire, très bon marché, vendu directement dans les rues, tirant ses revenus de la publicité. Au Portugal, le *Diário de Notícias*, fondé par Eduardo Coelho en 1864, incarne ces profondes transformations dans l'économie de la presse. Il sert à la fois d'aboutissement et modèle à la description précédente. Le caractère intrinsèquement populaire des journaux contemporains explique aussi les caractéristiques de son contenu : c'est l'information, objective et rapide, qui intéresse désormais le journal, et non plus l'opinion qui aurait caractérisé la période précédente. Il ne s'agit pas là forcément d'un progrès. Pour Tengarrinha, l'engouement pour les nouvelles à sensation fait aussi partie de la nouvelle organisation de la presse périodique. Le journal est devenu une marchandise comme n'importe quelle autre, et le journaliste est l'ouvrier aliéné qui la produit. L'analyse s'inspire ici d'une vision marxiste de l'histoire, où les caractéristiques de l'information dans sa phase industrielle correspondent à des changements économiques et sociaux irréversibles. Le sens de l'évolution peut donc ne pas être celui que l'auteur, écrivant son livre dans des temps de censure préalable de la presse, considère le meilleur. Mais le modèle reste téléologique : la « phase primordiale » et la « presse romantique » ne font de sens qu'à la lumière de ce qui s'est passé après. À nouveau, c'est le présent qui commande l'évolution. Même si l'analyse de l'auteur s'arrête chronologiquement au début du XX^e siècle, la suggestion forte laissée au lecteur est que le présent porte toujours les caractéristiques de cette phase industrielle.

³⁴ J. Tengarrinha, *op. cit.*, p. 211 et suivantes.

Comme Cunha, lorsqu'il se réfère aux périodiques d'Ancien Régime, Tengarrinha n'apporte pas d'éléments nouveaux et n'innove guère relativement à ses prédécesseurs: il cite les mêmes sources qui sont invoquées depuis Herculano et Inocêncio (c'est-à-dire, les gazettes conservées et des textes législatifs qui y font référence), il a la même préoccupation d'identifier un premier journal et un premier journaliste. Continuité et périodicité, d'après la définition développée, sont, à nouveau, les critères utilisés pour cette identification. La *Gazeta de Lisboa*, au fond, n'est qu'un point de passage entre les origines et le temps présent. Elle est, pour reprendre une image utilisée par Bartolomé Clavero dans un autre contexte, une conduite d'évacuation où seul compte le mouvement de transition vers des formes plus avancées³⁵. Emblématique de l'infirmité de l'époque ancienne ou « absolutiste » de la presse, la *Gazeta* est globalement considérée par Alfredo da Cunha comme « quasiment sans valeur ni appréciation du point de vue littéraire » et « sans influence ni prestige du point de vue politique »³⁶. Elle était moins bien écrite que les *Mercúrios* du XVII^e siècle³⁷. La grandeur de Sousa de Macedo, situé plus près du moment initial, rend l'appréciation de la *Gazeta de Lisboa* d'autant plus sévère, donnant au style littéraire de celle-ci un aspect de décadence. Les rédacteurs des gazettes du XVIII^e siècle sont décrits de façon péjorative comme des simples « *noticiaristas* », des « *periodistas* » ou des « *diaristas* »³⁸, rien que des « traducteurs » d'information importée ou des mercenaires politiquement soumis³⁹. Les rédacteurs de la *Gazeta de Lisboa* ne méritent pas le titre de

³⁵ B. Clavero, *La grâce du don. Anthropologie catholique de l'économie moderne*, Paris, Albin Michel, 1996 [éd. orig. 1991], p. 39.

³⁶ A. Cunha, *op. cit.*, p. 68.

³⁷ *Ibid.*, p. X.

³⁸ Ces noms n'existent pas dans le vocabulaire portugais courant. Il s'agit de néologismes que l'auteur utilise pour mieux exprimer l'absence de statut des rédacteurs de périodiques.

³⁹ A. Cunha, *op. cit.*, p. 28.

journaliste. José Freire de Monterroio Mascarenhas et, surtout, Pedro António Correia Garção, consacré dans l'histoire de la littérature comme poète éminent du mouvement académique de l'*Arcádia Portuguesa*⁴⁰, s'ils sont dignes de figurer dans les histoires littéraires par leur talent, c'est parce que celui-ci s'est exprimé ailleurs que dans la gazette⁴¹. Celle-ci, au contraire, a contribué à diminuer leur réputation. Pour Tengarrinha, au Portugal, au contraire de ce qui se serait passé dans des pays comme la France, l'Angleterre ou la Hollande, les grands intellectuels auraient pris leurs distances par rapport à la presse périodique. Le caractère peu critique et politiquement soumis de l'information y aurait contribué. Mais, en général, c'est la technique littéraire des périodiques de l'époque qui « est encore très rudimentaire, imparfaite »⁴². Par ailleurs, Tengarrinha peut affirmer que la *Gazeta de Lisboa* « n'a exercé, pendant sa longue existence, aucune influence considérable, ni atteint un niveau élevé »⁴³. Ce qui lui fait défaut est « l'information actualisée et détaillée [qui] est la caractéristique principale du journalisme moderne »⁴⁴. N'ayant pas de concurrent, elle ne se souciait pas trop de l'exactitude des informations qu'elle procurait. La rareté de « correspondants responsables » et la dépendance par rapport à la presse étrangère contribuaient à noircir ce tableau. En résultait la publication fréquente de nouvelles très inactuelles. L'exemple de 1755 est, comme on l'a dit, paradigmatique de l'infirmité du périodique du point de vue informatif et de son incapacité à accomplir ce que ces auteurs considèrent être la mission essentielle de la presse périodique. La disproportion entre les nouvelles et

⁴⁰ Correia Garção a succédé à José Freire de Monterroio Mascarenhas dans la rédaction de la gazette après la mort de ce dernier, en janvier 1760. La publication du périodique a été interrompue entre janvier et juillet 1760. Elle a repris, avec changement de titre et d'atelier d'imprimerie, pour durer deux ans seulement, entre juillet 1760 et juillet 1762.

⁴¹ J. Tengarrinha, *op. cit.*, p. 80.

⁴² *Ibid.*, p. 117 [italique de ma responsabilité].

⁴³ *Ibid.*, p. 44.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 117.

l'événement apporte la preuve la plus concrète et évidente du fait que la gazette du XVIII^e siècle passait à côté des grands événements⁴⁵.

1.2.2. Le caractère « officiel » des gazettes

Un autre domaine où la projection de conceptions anachroniques sur la *Gazeta de Lisboa* a été particulièrement intense est celui de son rapport au pouvoir politique. Dans les ouvrages que nous venons d'évoquer, la division se fait entre une période « absolutiste » de la presse, marquée par la censure préalable et une subordination stricte au pouvoir politique, et la phase libérale où, même si des reculs sont avérés dans certaines conjonctures spécifiques de l'histoire portugaise, la presse apparaît comme libérée du joug politique antérieur. Elle se caractériserait désormais par l'indépendance par rapport au pouvoir politique, par la liberté de critique et de jugement. Dans la métaphore du développement humain employée par Alfredo da Cunha, cette libération équivaldrait à l'arrivée à la pleine maturité, en contraste avec la constitution infantine du moment antérieur, qui justifierait de son côté la nécessité d'un pouvoir paternel. Parlant de façon générale de la presse entre 1641 et 1820, Tengarrinha ne lui donne guère plus d'autonomie : « les limitations imposées aux journaux les transformaient en dociles instruments des pouvoirs politiques et religieux ou bien en de simples véhicules de divertissement, plutôt frivoles »⁴⁶. Cette dépendance politique aurait une incidence directe sur la vérité et l'indépendance de l'information de la *Gazeta* : sa vérité serait, à chaque

⁴⁵ J. Tengarrinha, *op. cit.*, p. 116. A. Cunha, *op. cit.*, p. 75-76.

⁴⁶ J. Tengarrinha, *op. cit.*, p. 116.

moment historique, la vérité du roi ou du gouvernement, bref la vérité officielle. C'est dans cet esprit que la thèse de José-Augusto França sur la reconstruction de Lisbonne cite les nouvelles du séisme publiées par la *Gazeta* : ses références discrètes au séisme seraient le miroir de la réaction « officielle » à la catastrophe, et elle trouverait sa justification dans la préoccupation d' « éviter d'ajouter à la panique » ou de « remonter le moral de la nation »⁴⁷.

L'emploi fréquent de l'adjectif « officiel » quand on se réfère aux gazettes me semble mériter une analyse à part. Dans la définition, encore une fois, de Tengarrinha, la *Gazeta de Lisboa* était, dès ses débuts, la « feuille officielle », suivant l'exemple des différents périodiques « officiels ou officieux » qui avaient paru à partir de la moitié du XVII^e siècle. Le sous-chapitre de son ouvrage où il est question de la gazette du XVIII^e siècle s'appelle, précisément, « la presse officielle »⁴⁸. La *Gazeta de Lisboa* aurait pour but la publication des « nouvelles nationales et étrangères et celles des nominations du gouvernement portugais »⁴⁹.

A ce sujet, pourtant, même si la question n'a pas été approfondie, et au moins en ce qui concerne les gazettes du XVII^e siècle, on peut trouver des avis différents dans notre bibliographie. Selon Cunha Rivara, dont l'opinion est relayée par Alfredo da Cunha,

⁴⁷ J.-A. França, *op. cit.* p. 69. Comme souvent dans l'historiographie portugaise sur cette époque, c'est l'ombre de Sebastião José de Carvalho e Melo, le puissant ministre de D. José et futur Marquis de Pombal, avec sa mémoire despotique, qui se répand sur une telle référence à une intervention gouvernementale dans le contenu du périodique. La responsabilité du ministre est invoquée également pour expliquer la suppression de *Lisboa*, le périodique qui avait continué la *Gazeta* depuis 1760, et dont la publication fut suspendue en juillet 1762. Or, comme on le verra dans le deuxième chapitre, cette décision était du ressort du Secrétaire d'État des Affaires Étrangères, D. Luís da Cunha Manuel. Il ne s'agit pas ici de nier la possibilité de l'intervention de Carvalho e Melo derrière une telle suppression. Mais, dans l'absence de sources pour la justifier, elle semble ici plutôt une manière d'éviter une explication plus complexe.

⁴⁸ J. Tengarrinha, *op. cit.*, p. 43.

⁴⁹ *Ibid.* L'auteur reprend cette définition et sur la filiation de la *Gazeta* dans la série des journaux officiels dans un article récent sur le journal officiel (*Diário do Governo*) au XX^e siècle: J. Tengarrinha, "Diário do Governo", in A. Barreto et M. F. Mónica (éds.), *Dicionário de História de Portugal . Suplemento A/E*, Porto, Figueirinhas, vol. VII, 1999, p. 524-525.

« rien ne nous permet de dire [que ces gazettes de la « Restauração »] (...) aient été vraiment officielles ; au contraire, ce qu'on peut lire dans leurs articles laisse entendre que le rédacteur recueillait les nouvelles où il pouvait, comme n'importe quel autre journaliste particulier, éloigné des secrets du cabinet »⁵⁰.

Dans un cas comme dans l'autre, que le caractère officiel des gazettes d'Ancien Régime soit mis en question par Alfredo da Cunha ou affirmé par José Tengarrinha, on est face à des énoncés non problématisés : quand ils s'appliquent aux périodiques, les textes de ces auteurs ne définissent jamais, ou presque, ce qu'ils entendent par « officiel ». Le souci de revoir le concept à la lumière des réalités politiques et culturelles de l'époque moderne au Portugal, qui entraînerait certainement une discussion sur la question de l'État et du pouvoir politique, est totalement absent des préoccupations de ces auteurs. Au contraire, ils tendent à produire une amalgame entre l'idée de « journal » et celle d'« officiel » pour insérer la gazette dans la série généalogique des périodiques qui publient les lois et décisions du gouvernement ou du Parlement. Or, si on considère les instruments légaux qui instituent la publication des gazettes portugaises du XVII^e et du XVIII^e siècles, c'est-à-dire les privilèges concédés par le roi, on s'aperçoit que rien de ce qui caractérise les acceptions courantes de « journal officiel » n'y est présent, à commencer par l'adjectif même. La vocation principale de la *Gazeta de Lisboa* à cette époque n'était pas de publier, au moins d'une façon systématique, les décisions ou les décrets de l'administration royale. Le périodique était, à l'instar des autres gazettes européennes de l'époque, dominé par l'information en provenance de l'étranger. Appliquée à la gazette portugaise, la désignation d' « officielle » me

⁵⁰ Cité par A. Cunha, *op. cit.*, p. 49.

semble donc plus appropriée pour décrire une période postérieure de la publication, quand la couronne ou l'état publie directement le périodique avec l'ambition et les moyens de contrôler intégralement sa production et son contenu. L'histoire de la *Gazeta de Lisboa* entre 1715 et 1760, avec les conflits qui ont traversé la gestion de la publication et les interventions de la couronne pour les régler, nous permettra de mieux étayer cette affirmation.

Pourtant, même si elle fait un usage peu réfléchi de l'adjectif, ce n'est peut-être pas la bibliographie que nous venons de parcourir qui a contribué le plus à diffuser l'idée que la *Gazeta de Lisboa* était une publication « officielle ». D'une façon générale, on peut dire que la définition des gazettes de l'époque moderne comme étant des périodiques « officiels », l'adjectif indiquant la soumission stricte de l'information de ce genre de périodiques à la volonté du roi ou du gouvernement, est largement diffusée parmi les historiens, et pas seulement les portugais. L'adjectif semble aller de soi quand on parle de gazettes. Cela est certainement dû au fait qu'il a effectivement existé une continuité entre les gazettes et les publications périodiques qui sont considérées comme un organe du gouvernement, comme le *Diário do Governo* (« Journal du Gouvernement »), le titre qui a succédé, après la première révolution libérale au Portugal, à la *Gazeta de Lisboa*. Cette continuité peut même être située à un moment très précis : le 30 décembre 1820, la *Gazeta de Lisboa* publiait : « Celle-ci est la dernière feuille du périodique qui a pour titre *Gazeta de Lisboa*, en place duquel reste désormais le *Diário do Governo*, dont on offre aujourd'hui un exemplaire à tous les abonnés de la *Gazeta*... »⁵¹.

⁵¹ Cité par A. Cunha, *La presse périodique en Portugal. Bref mémoire présenté au cinquième congrès international de la presse, à Lisbonne*, Lisboa, Diário de Notícias, 1898. Il faut ajouter que ce « remplacement » de la *Gazeta de Lisboa* par le *Diário do Governo* a été de très courte durée. Les troubles politiques et militaires qui ont marqué les années 1820 et 1830 au Portugal ont dicté le retour, pendant le règne traditionaliste de D. Miguel, du titre *Gazeta de Lisboa*, une désignation

4652 M) nous donne accès à une deuxième série, de 1715 à nos jours. La principale bibliothèque historique de la ville de Porto (Bibliothèque Publique et Municipale de Porto) range la *Gazeta* sous la cote SL-B-1 et fait de même pour tous les périodiques postérieurs, utilisant une cote légèrement différente à partir de 1914. À la principale bibliothèque de Coimbra, celle de l'Université, le rangement est similaire, sous la cote 7-66-1-1. La Bibliothèque Nationale de Rio de Janeiro suit le même critère pour ranger ses collections, qui arrivent seulement jusqu'en 1881 (cote P 22 A et P 22 B). D'autres bibliothèques portugaises possédant une collection très vaste de la *Gazeta de Lisboa*, comme celle de l'Institut Diplomatique du Ministère des Affaires Étrangères ou celle de l'Académie des Sciences de Lisbonne, celle du couvent de Mafra ou celle des Archives Nationales de la Torre do Tombo, intègrent explicitement le périodique du XVIII^e siècle dans une collection qui va, au moins, jusqu'au XIX^e siècle, sinon jusqu'à aujourd'hui⁵². Enfin, dans les deux bibliothèques de l'Université de Harvard où la possession des gazettes du XVIII^e siècle est recensée, la Law School Library et la Widener Library, la cote des gazettes portugaises du XVIII^e siècle est la même que celle du *Diário do Governo*, du *Diário da Regência* et du *Diário da República*.

La réunion de documents différents sous une même cote atteste que l'unité de ces collections n'est pas donnée simplement ni principalement par la stabilité d'un titre : c'est l'idée d'une continuité de la fonction des périodiques — leur caractère « officiel » —, qui explique que, derrière une considérable diversité de titres entre le XVIII^e — voire le XVII^e — et le XX^e siècle, ces périodiques soient

⁵² À la bibliothèque de l'Academia das Ciências de Lisboa, la *Gazeta* est rangée à côté de journaux du gouvernement du XIX^e siècle, comme la *Chronica de Lisboa*, la *Gazeta do Governo*, le *Diário do Governo* ou le *Diário de Lisboa*. Aux archives nationales de la Torre do Tombo il existe une collection appelée « *Gazeta de Lisboa* » qui va de 1715 à 1833. Elle inclut les titres *Diário do Governo* et *Diário da Regencia*.

rangés physiquement d'une façon continue. La disposition physique des collections en bibliothèque peut donc induire à une certaine pré-compréhension diachronique de l'objet qu'est la gazette chez les bibliothécaires. En outre, comme les autres chercheurs, les bibliothécaires s'appuient sur les instruments de recherche disponibles pour faire leur description bibliographique, notamment l'ouvrage de Inocêncio Francisco da Silva cité, le *Dicionário Bibliográfico Português*⁵³, qui établit des renvois entre les articles consacrés à la *Gazeta de Lisboa* (où il inclut les gazettes du XVII^e siècle et le *Mercurio Portuguez*) et le *Diário do Governo*. On trouve ce phénomène également dans des catalogues de libraires de livres anciens qui ont acheté et vendu des collections de la *Gazeta de Lisboa*⁵⁴.

Par-delà les bibliographes et les historiens cités, ainsi que par-delà le classement des bibliothèques ou les catalogues de libraires, on pourrait recenser toute une quantité de manifestations de cette tendance à identifier la *Gazeta de Lisboa* avec une feuille officielle, dans de brèves références faites au périodique ici et là, dans des ouvrages historiographiques de divulgation, ou encore dans des sites sur Internet⁵⁵. L'identification entre gazette et journal officiel peut même aller plus loin, s'installant dans une pré-compréhension automatique induite par certaines langues : c'est le cas de l'anglais, où une des acceptions du mot gazette

⁵³ Ainsi le catalogue informatisé de la Biblioteca Nacional de Lisboa (disponible en ligne en <http://opac.porbase.org>). Il en va de même pour la Lilly Library, de l'Indiana University (http://www.iucat.iu.edu/index_main.html, accédé le 13 octobre 2005).

⁵⁴ Par exemple, dans celui de Karl W. Hiersemann, un librairie de Leipzig qui, entre 1904 et 1921, a vendu au moins deux collections du périodique à deux bibliothèques d'universités américaines, celle du Harry Ransom Humanities Research Center (Université du Texas, Austin) et celle de l'Hispanic Society of America (New York). Dans la facture, qui m'a été aimablement communiquée, on peut lire la description suivante: « Gazeta de Lisboa. Feuille officielle du Gouvernement Portugais À partir du 10. août 1715-1761, 1778-1870 » [« Gazeta de Lisboa. Folha oficial do Governo português. Vom Beginn 10. AUG. 1715-1761, 1778-1870 ».]

⁵⁵ Par exemple, dans un site conçu par deux libraires de l'Université de Berkeley (Californie), voué à inventorier des sources de codes, législations et jurisprudences dans le monde, la "official gazette" est indiquée comme une des sources de publication du droit portugais. On la fait remonter, avec des variations de titre, des années 1730 jusqu'à l'actualité (<http://foreignlawguide.com/>, accédé le 22 mai 2002, accessible aux seuls souscripteurs en octobre 2005).

dans l'actualité correspond à l'« official journal of any government »⁵⁶. Ceci explique que dans certaines bibliothèques américaines, par exemple celle de l'Université de Harvard, le mot « gazette » puisse devenir un sujet d'indexation pour toutes les publications officielles à travers le monde⁵⁷.

⁵⁶ William Little, H. W. Fowler, J. Coulson, C. T. Onions, *The Shorter Oxford English Dictionary on Historical Principles*, 3^e éd., Oxford, Clarendon Press, 1965, vol. I, p. 781.

⁵⁷ Le catalogue informatisé est disponible à l'adresse <http://hollisweb.harvard.edu/> [accédé le 17 octobre 2005].

1.3. « Retour » aux sources

1.3.1. Encore le tremblement de terre

Ce qui est caractéristique de la projection non réfléchie de concepts et d'idées du présent sur le passé est l'absence d'autonomie de ce dernier. Le passé n'existe que par le présent : c'est celui-ci qui le justifie et, en dernière analyse, l'explique. Le passé a un statut avant-coureur, « préfigurateur » de ce qui est arrivé après. Au lieu d'une caractérisation autonome des réalités passées, nous avons affaire à un creux, un manque, un portrait en négatif. Comparés à un présent imaginé, aux périodiques anciens se collent les caractéristiques qui sont censées être celles de leurs successeurs. Cet anachronisme est également une façon de remplir les espaces en blanc de ce que l'on ignore. Une définition au préalable de ce qui caractérise un objet comme un journal, à travers des caractéristiques comme la continuité et la périodicité, permet ainsi de trancher par rapport aux moments d'interprétation incertaine ou d'incohérence. Elle est à l'origine d'une lecture paresseuse des sources.

C'est sans doute cette paresse explicative qui peut rendre compte de l'aveuglement de la bibliographie citée face à un dernier paradoxe dans le cas du traitement informatif du tremblement de terre de 1755. Car une lecture plus attentive des numéros datés du 6 et du 13 novembre révèle quelques incohérences chronologiques frappantes qui n'ont jamais, à ma connaissance, été remarquées. Dans celui du 6 novembre, une des annonces de *papéis* vendus comme protection

contre les tremblements de terre réfère que cet « écu » imprimé aurait fait preuve de son efficacité lors du tremblement de terre du 1^{er} novembre 1755 : un religieux d'un couvent de Chaves l'aurait mis à sa fenêtre et aurait par là empêché la destruction de sa cellule. Or, Chaves se situe dans le nord-est du Portugal, à plus de 460 Km de Lisbonne... Le même périodique qui a passé en silence tout témoignage concret sur le tremblement de terre de Lisbonne aurait ainsi fait preuve d'une rapidité invraisemblable de réaction aux échos lointains de l'événement, si l'on prend en considération les délais nécessaires pour qu'une telle anecdote, même envoyée en toute urgence, arrive de Chaves à Lisbonne et soit publiée dans la gazette⁵⁸. L'invraisemblance de la possibilité nous oblige à considérer une autre hypothèse bien plus plausible : la livraison datée du 6 novembre n'a été publiée que plusieurs semaines après le 1^{er} novembre. Elle a ensuite été datée de manière à apparaître comme la continuation du numéro précédent du journal, le 44, daté du 30 octobre 1755. Dans la gazette datée du 13 novembre, on note des incohérences similaires entre la date du périodique et les dates des lettres andalouses publiées. Le récit du séisme envoyé de Cordoue est daté du 10 décembre, alors que ceux de Cadix et de Séville affichent respectivement la date du 7 et du 8 novembre. Si une erreur typographique pourrait expliquer la première discordance, les deux suivantes semblent relever de la même logique que les bévues du numéro du « 6 novembre » : il aurait fallu bien plus que cinq ou six jours pour imprimer dans le

⁵⁸ À titre de comparaison, la nouvelle de la destruction de Lisbonne serait, selon un journal manuscrit, arrivée le 7 novembre à Braga, une ville située à un peu plus de 360 km de la cour (cité par M. L. Braga, « A polémica dos terramotos em Portugal », in *Cultura. História e Filosofia*, vol. V, Lisboa, Imprensa Nacional Casa da Moeda, 1986, p. 549). Dans la Bibliothèque de Ajuda se trouve une lettre envoyée de Chaves pour la gazette le 12 décembre 1749. Elle n'a été publiée que presque un mois après l'envoi, le 8 janvier de l'année suivante (Bibliothèque de Ajuda [BA], doc. Avulso, 54-IX-24, n° 165).

périodique des textes envoyés d'Andalousie⁵⁹. La livraison du 13 a donc également été imprimé à une date postérieure que celle qu'il affiche.

La datation apocryphe de ces deux numéros constitue l'indice de la dernière nouvelle sur le séisme que la gazette a passé sous silence : la destruction totale ou partielle de son propre atelier d'imprimerie. L'hypothèse trouve confirmation lorsqu'on apprend, toujours en utilisant les petites annonces comme source, que l'atelier où la gazette était imprimée au moment du tremblement de terre, la typographie de Pedro Ferreira, avait déménagé, depuis quelques mois seulement, à la *rua Nova dos Ferros*, devant l'église de la *Conceição Nova*, en pleine partie basse [*baixa*] de la ville, dans les quartiers les plus dévastés de Lisbonne (GL, 23-1-1755, n°4). L'année d'après son atelier avait changé pour le sommet de la *Calçada de Arroios*, en colline, à l'écart de la *baixa* lisboète (GL, 17-11-1756, n°46)⁶⁰. Les conséquences de cette destruction sur la fabrication et la commercialisation de la gazette, comme d'ailleurs sur toute l'activité des libraires et des imprimeurs de la ville, ont dû se faire sentir durant des semaines, voire des mois. Les différentes séries conservées portent des traces durables de cette désorganisation pendant la fin de l'année 1755 : à l'incohérence des dates il faut encore ajouter des numéros manquants dans quelques unes des collections conservées⁶¹. Il y a donc certainement eu une interruption temporaire de la

⁵⁹ On peut comparer ce décalage avec celui d'une lettre envoyée par un correspondant de Séville, datée du 23 octobre 1731, et qui a servi de source pour une nouvelle que le périodique a publiée le 15 novembre. (Bibliothèque Nationale de Lisbonne [BNL], PBA 672, f. 100)

⁶⁰ Selon une annonce du n° 46, daté du 13 novembre, la gazette se trouvait en vente à l'atelier de Manuel Soares, devant l'église de Nossa Senhora da Pena, à la *calçada de Santa Ana*. Il est possible qu'elle ait été temporairement imprimée dans cet atelier.

⁶¹ Dans le volume de l'année 1755 de la cote principale conservée à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne (J 2510 M.), le numéro 49 et 50 sont manquants. En outre, dans plusieurs séries de la gazette les numéros 47 et 48 — datés du 20 et du 27 novembre dans le fonds de la BNL — portent la date du 2 novembre. C'est le cas, toujours à Lisbonne, des séries de la Bibliothèque de Ajuda et de l'Académie des Sciences; c'est encore le cas de la série conservée au Harry Ransom Humanities Research Center, de l'Université du Texas à Austin. Cf. J. Manaster, «The Gazetas de Lisboa: an

possibilité d'imprimer et il a fallu du temps pour trouver un nouveau point de fabrication du périodique, délai qui a entraîné une discontinuité dans la parution habituelle de la gazette. Dès lors, la reprise de la publication de la gazette aura été marquée par la préoccupation de rétablir la continuité, quitte à « falsifier » la date de parution. Cette préoccupation de rétablir la continuité est en outre visible dans les numéros, datés du 6, du 13, du 20 et du 27 novembre, qui ont publié de façon réitérée des avis indiquant la continuation de la parution de la gazette « par ses numéros successifs » [« as gazetas se continuam pelos seus numeros successivos »] (GL, 6-11-1755, n° 45), avec l'indispensable référence aux nouveaux endroits où le périodique pouvait désormais être trouvé.

Il serait tentant, à l'aide de cet exemple, de défendre un « retour à la source » qui correspondrait à une lecture des nouvelles de la gazette en dehors de la généalogie finaliste que nous avons décrite. Mais, comme chacun le sait après Marc Bloch, il n'est jamais mauvais de continuer par un *mea culpa*. Il n'est pas possible d'opposer au finalisme un regard non biaisé. L'emploi d'expressions téléologiques est présent dans nos opérations de classification les plus élémentaires, le plus souvent inconscientes, à commencer par celles qui prétendent organiser la réalité du passé du point de vue chronologique : ainsi, pour parler de sources comme la *Gazeta de Lisboa*, utilisons-nous des expressions comme « presse ancienne » ou d' « Ancien Régime », de l' « époque moderne » ou « préindustrielle », voire du « XVIIIe » siècle, avec son récit implicite associé à l'époque des Lumières. Tout placement de notre objet dans une série chronologique implique des expressions marquées par une orientation téléologique,

Archive of Portugal», *Portuguese Studies*, vol. IX, 1993, p. 155.

auxquelles sont associées, de façon plus ou moins explicite, des valeurs et des principes d'explication causale entre ce qui s'est produit « avant » et ce qui s'est produit « après ». Comme l'a écrit António M. Hespanha, un auteur qui procède, tout au long de son œuvre, à une critique systématique du finalisme dans l'historiographie du droit, « l'enfermement du passé dans les catégories du présent n'est pas un fait intentionnel, qui puisse être évité par une sorte de réduction volontaire des préjugés actualistes. Le projet d'un effacement de l'historien devant les visions historiques des choses devient problématique justement du fait que ses cadres de compréhension sont immanents à son regard »⁶². Il n'existe donc pas de « retour » aux sources indépendamment du regard qui le constitue. La lecture de la gazette, comme le montre l'exemple du tremblement de terre, peut être accompagnée d'un questionnement incapable de comprendre des traces significatives qui, pourtant, ont toujours été sous nos yeux. Au-delà des faux-semblants de transparence de la source, c'est le chemin qui est fait qui est important : nous sommes partis de l'anachronisme historiographique pour arriver, par la découverte d'une datation apocryphe de certaines livraisons de la gazette, à l'identification d'un anachronisme à l'intérieur de la source elle-même, si l'on peut nommer ainsi le décalage intentionnellement créé par les responsables de la gazette entre le temps réel de la circulation du périodique et le temps chronologique inscrit dans ses pages.

62

A. M. Hespanha, « Pré-compréhension et savoir historique. La crise du modèle étatiste et les nouveaux contours de l'histoire du pouvoir », dans Claus Peterson (éd.), *Juristische Theoriebildung und rechtliche Einheit*. Lund, Bloms Boktryckeri, 1993, p. 53.

1.3.2. Texte et contexte

L'idée d'un « retour » à la source qu'est la gazette devient plus intéressante, me semble-t-il, si l'on entend par là le privilège accordé à un travail de contextualisation le plus rigoureux possible. J'essaye, dans les paragraphes suivants, d'en donner quelques exemples. Ce sera l'occasion d'explicitier un peu mieux quelques-uns des principes et des ouvrages qui ont inspiré méthodologiquement cette recherche.

Il est d'autant plus important de le faire que, pour mettre en évidence l'importance de cette perspective finaliste dans l'histoire de la presse portugaise, je crée moi-même un récit et une généalogie, qui créent eux aussi un « avant » et un « après », des inclusions et des exclusions. Dans les années plus récentes, la recherche sur les périodiques anciens au Portugal, et en particulier sur la *Gazeta de Lisboa*, a connu des développements importants. Elle a été insérée dans une histoire élargie de la communication, où le texte imprimé du périodique est étudié à côté d'autres moyens de communication, comme le manuscrit et l'oralité, et où l'on essaye de reconstituer les rapports complexes entre les différents sens dans la perception des messages⁶³. Ce renouvellement de perspectives bénéficie, d'autre part, de l'internationalisation récente des études sur la presse ancienne et de l'insertion des différents périodiques européens dans une échelle plus large. La *Gazeta de Lisboa* se nourrissait de l'information provenant toutes les semaines de

⁶³ J. L. Lisboa, *Mots (dits) écrits. Formes et valeurs de la diffusion des idées au 18ème siècle au Portugal*, thèse présentée à l'Institut Universitaire Européen de Florence, 1998. L'objet spécifique de J. L. Lisboa est le rapport entre la communication orale et écrite. Il considère dans un même ensemble l'information périodique, imprimée et manuscrite, et autres genres et modalités de communication, en particulier la prédication religieuse. Voir également le dossier sur l'information politique à la fin de l'Ancien Régime édité par le même auteur : *Gazetas : a informação política nos finais do Antigo Regime. Cadernos de Cultura*, n° 4, 2002.

différentes gazettes européennes, dont elle traduisait et composait une bonne partie de ses propres nouvelles⁶⁴. Ce faisant, elle héritait d'une forme, d'une structure typographique et textuelle. La structure interne de la gazette portugaise était commun aux différents périodiques européens du même genre : elle était organisée par des rubriques ou « chapitres » [« capítulos »], comme on les nomme dans nos sources, qui se déroulaient le long de chaque livraison, des régions plus lointaines de Lisbonne jusqu'à celles qui étaient plus proches. Les périodiques européens constituaient ainsi un ensemble intertextuel sur lequel, au-delà des différences — culturelles et linguistiques, de systèmes juridiques et politiques, de systèmes d'édition —, un nombre très important de points communs peuvent être trouvés, en profitant de l'abondance de travaux sur le sujet, notamment dans l'historiographie française⁶⁵.

J'essaie ici de donner plus de profondeur et de spécificité à l'interrogation sur le périodique. J'étudie la gazette dans son contexte plus élargi de circulation d'information, en considérant les nouvelles dans leurs différents supports et en étudiant les différentes règles et contraintes qui organisent le discours

⁶⁴ À titre d'exemple, voici quelques gazettes étrangères mentionnées comme source pour les années 1716 à 1718 dans deux *papéis* imprimés dans le même atelier de la gazette : The Evening Post ; St. James Evening Post ; Flying Post ; The Postman ; London Gazette ; Opregte Leyde Courant ; Gazette Hollandaise de Leyde ; Gazette hollandaise d'Amsterdam ; Gazette Flamande de Harlem ; Gazette de Bruxelles Gazette Française d'Amsterdam ; Gazette de Paris ; Gazette italienne de Vienne » (*Prodigiosas apariçoens & successos espantosos vistos no presente anno de 1716...*, Lisboa, Pascoal da Silva, 1716 ; *Brados do Ceo à insensibilidade dos Homens...*, Lisboa, Pascoal da Silva, 1718).

⁶⁵ Il faut souligner, dans ce travail, l'importance de la contribution des littéraires, en particulier les études menées depuis les années 70 à l'université de Lyon 2. Je me limiterai à citer ici quelques uns des ouvrages plus récents : H. Duranton, Cl. Labrosse et P. Réat (éds.), *Les gazettes européennes de langue française (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1993. Sur la forme, le discours et la fonction des gazettes, voir D. Reynaud et Chantal Thomas (éds.), *La Suite à L'ordinaire prochain: La représentation du monde dans les gazettes*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1999. Grâce aux colloques internationaux, les études assument désormais une échelle européenne: voir les études réunies par H. Duranton et P. Réat, *Gazettes et information politique...*, op. cit. ci-dessus, n. 2; enfin, en partant du monde anglais, B. Dooley et S. A. Baron (éds.), *The politics of information in Early Modern Europe*, Londres et New York, Routledge, 2001.

d'information. Il s'agit, pour reprendre une formule connue, d'aller du « texte » de la gazette au « contexte » qui lui donne sens, à travers une série d'opérations de mise en relation. Ce contexte peut être entendu comme l'ensemble des aspects sociaux et culturels, au sens très large de ces mots, qui sont pertinents pour l'interprétation de cette source. Opération utopique, impossible à délimiter complètement, et qui nous conduirait à étudier tous les aspects liés à cet objet imprimé, de la rédaction à la lecture des nouvelles, en passant par la production, le contrôle politique, la vente. Mais la démarche de contextualisation peut avoir un sens plus spécifique : elle sera entendue ici en premier lieu comme une manière d'articuler entre elles les sources dont l'interprétation est nécessaire pour répondre à un problème posé. Ce problème, tel que nous l'avons formulé initialement, est celui d'une lecture historique des nouvelles de la *Gazeta de Lisboa*. Il s'agit de lire le périodique en prenant en considération les différents aspects qui permettent de comprendre son récit.

Or, le contexte de lecture de notre source principale est tout d'abord le contexte sémantique, le sens des mots et les catégories de pensée et de discours qui encadrent la gazette portugaise. Une partie de notre analyse se fondera donc, en s'inspirant de revendications méthodologiques forgées dans le domaine de l'histoire des idées ou de celle du droit⁶⁶, dans une lecture intensive des mots et des catégories utilisés dans les différentes sources par les agents sociaux liés à la rédaction, l'échange et la lecture des nouvelles. Des objets typographiques comme

⁶⁶ Je fais référence en particulier aux principes méthodologiques défendus par Bartolomé Clavero, *op. cit.*, et António Hespanha, *op. cit.* Des préoccupations convergentes peuvent être trouvées dans la réflexion de Reinhart Koselleck, en particulier dans son article « Histoire des concepts et histoire sociale », in *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, éd. EHESS, 1990 [éd. orig. 1979], p. 104. Voir également les remarques de Roger Chartier dans son introduction à *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 11, et de la prise en compte des concepts utilisés dans les sociétés d'Ancien Régime, comme celui de « représentation », dans la construction de notions historiographiques (p. 79).

la gazette ou la désignation d'une activité sociale comme celle de son « rédacteur » doivent être placés dans leurs champs de significations propres, autres que ceux d'aujourd'hui. De ce travail sur l'interprétation des mots et des catégories de sociétés anciennes sort une idée forte de discontinuité, de rupture, entre nos conceptions et celles du passé. Nous pouvons parler d'un phénomène de « défamiliarisation », de « dépaysement », voire d'« étrangement » : les mots perdent leur sens habituel pour nous et entrent dans un champ de significations différent. L'objet d'étude n'est plus là où il était censé se trouver au départ⁶⁷.

Un exemple du déplacement méthodologique qui résulte de la reconstitution de ces champs sémantiques⁶⁸, en ayant notamment recours aux entrées de dictionnaires ou des recueils bibliographiques portugais du XVIII^e siècle, est la relative dépréciation de ce genre de périodiques en tant qu'objets imprimés. Dans le *Vocabulario Portuguez e Latino* du Père Raphael Bluteau⁶⁹, le plus important dictionnaire imprimé en portugais de l'époque, la « *gazeta* » est définie, après une description de l'étymologie vénitienne du mot, comme un « cahier imprimé qui contient les nouvelles de différentes parties du monde [« papel impresso, que contém as novas de várias partes do mundo »]. C'est le contenu — sans référence à des nouvelles locales — et le format qui la caractérisent. La périodicité ne semble pas être ici son attribut essentiel. Et, à la fin de l'entrée, une citation en provenance d'un ouvrage du siècle précédent⁷⁰, disqualifie ce genre

⁶⁷ Je m'inspire ici directement des chapitres d'introduction au livre cité de B. Clavero, *La grâce du don*, en particulier p. 26 et suivantes.

⁶⁸ Cette étude du sens sémantique des mots anciens correspond, dans une bonne mesure, à un travail de traduction, entre leur sens original et leur sens pour nous. Il s'agit donc ici d'une double traduction, la première étant évidemment le travail, pas toujours évident, de traduire des mots du portugais du XVIII^e siècle en français.

⁶⁹ Coimbra, Colégio das Artes, vol. IV, 1713, « letra G », p. 43.

⁷⁰ La phrase vient de l'*Exortação militar*, de Timóteo Seabra Pimentel, imprimée à Lisbonne en 1650.

d'objet : « peu importent Gazettes et manifestes » [« Pouco importam *Gazetas*, & manifestos »]. Cette disqualification doit être mise en relation avec celle de l'activité de diffuser des « nouvelles » — en portugais, *nova*, *novidade* ou encore *notícia*. Les gazettes étaient associées à un ensemble d'activités, le recueil et la publication de nouvelles sur les événements du temps présent, qui apparaissaient comme socialement dévalorisées dans le champ littéraire de l'époque. L'absence d'un statut propre pour le périodique se transmettait, comme par contamination, au gazetier [*gazeteiro*], José Freire de Monterroio Mascarenhas. La désignation « *gazetas de Monterroio* », telle qu'elle fut diffusée par Inocêncio F. Silva et devint courante dans la bibliographie portugaise postérieure, nous renvoie à un autre paradoxe dérivé de l'anachronisme : non seulement cette façon d'appeler le périodique n'était pas courante du vivant de Monterroio, mais, comme nous le verrons, c'était précisément en partie du fait qu'il publiait des nouvelles dans la gazette que Monterroio fut tout au long de sa carrière un auteur en manque de consécration, quelqu'un dont l'activité comme rédacteur consistait essentiellement dans la traduction et sélection anonyme de nouvelles, et qui n'a jamais signé son nom en toutes lettres dans le milieu de la publication imprimée au Portugal. Cette « mauvaise presse » de la gazette et de son auteur, qui s'étendait aux périodiques en général, prend ainsi un sens totalement différent de celui que l'on trouve dans la bibliographie que nous avons examinée. Essayer de la comprendre devient dès lors un des buts de cette recherche. Pour ce faire, il est nécessaire d'étudier, toujours en considérant les façons de désigner et de classer la gazette, les rapports entre celle-ci et le champ de connaissance plus général qui était explicitement présenté comme son modèle : l'histoire, entendue comme synonyme d'un rapport

au temps et à la mémoire, et d'un ensemble de critères de sélection et d'accréditation de l'information, et aussi d'une rhétorique.

HISTORIA
ANNUAL,
CHRONOLOGICA, E POLITICA
do Mundo, e especialmente
D A
EUROPA,

ONDE SE FAZ MEMORIA DOS NASCIMENTOS,
desposorios, e morte de todos os Emperadores, Reys, Prin-
cipes, e pessoas consideraveis pela sua qualidade, ou em-
pregos; encontros, sitios de Praças, e Batalha terrestres,
e navaes; vistas, e jornadas de Principes, Tratados de
Aliança, tregoa, e paz,

*Com todas as mais acções militares, civis, e negociações poli-
ticas, e successos mais dignos da attenção, e curiosidade.*

POR

JOZE' FREYRE MONTERROYO
Mascarenhas Lisbonense.

P A R T E 2^a.



LISBOA.

Na Officina de LUIZ JOZE' CORREA LEMOS.

Anno 1740.

Com as licenças necessarias, e Privilegio Real.

Figure 2 : page de titre du volume annuel de 1740.

Un autre déplacement vient de la prise en considération, non seulement des mots, mais de la forme physique même du périodique. Elle aussi appartient à son « contexte ». Reprenons la *Gazeta de Lisboa* et feuilletons-la : le périodique n'était pas seulement un cahier au nombre plus ou moins réduit de pages, paraissant un ou deux fois par semaine⁷¹. Il était aussi conçu, dès sa parution au fil des semaines, comme un livre en constitution. Il existait une continuité formelle entre les différentes livraisons du périodique, attestée par la numérotation suivie des pages et dans l'enchaînement du récit informatif d'une livraison à l'autre. C'était dans l'acte d'impression même répété chaque semaine, que le volume de l'année était anticipé. Ainsi, au terme d'une année de publication, le lecteur pouvait archiver et lire ou relire toutes les livraisons qui avaient été publiés au long de 52 semaines. La plupart des nombreuses collections de la gazette portugaise qui nous sont parvenues est ainsi conservée⁷². Même si ces collections ne reflètent qu'une partie, par définition la plus susceptible de durer, des formes de conserver le périodique, nous pouvons dire que ce volume de l'année constituait la forme idéale d'archivage du périodique dans l'esprit de ceux qui le concevaient. Ils ont créé pour le volume annuel une page de titre, également imprimée et vendue dans l'atelier de la gazette, mais ayant un titre différent de celui de la livraison périodique, celui d'une « histoire annuelle » [*« Historia Annual »*]⁷³. Ce titre renvoie d'une part au rapport

⁷¹ Entre 1715 et 1760, la *Gazeta de Lisboa* a eu, à différents moments, 4, 8 ou 12 pages par semaine, ce qui correspondait, respectivement, à une demi-feuille, une feuille ou une feuille et demi d'imprimerie. Entre 1742 et 1752, elle a été bihebdomadaire, composée d'une livraison de 12 pages paraissant le mardi, plus un supplément de 8 pages paraissant le jeudi.

⁷² Pour la période de 1715 à 1760, j'ai pu repérer l'existence de presque une trentaine de collections du périodique, complètes et incomplètes. Elles se trouvent pour la plupart au Portugal, mais on en trouve également un nombre important aux États-Unis, grâce à la politique d'achat de fonds anciens des bibliothèques universitaires, ainsi qu'en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en France et au Brésil.

⁷³ Le titre complet était « Histoire annuelle, Chronologique et politique du Monde, et spécialement de l'Europe. Où l'on fait mémoire des naissances, mariages, et décès de tous les Empereurs, Rois, Princes, et personnes considérables par leur qualité, ou emplois ; affrontements, sièges de

mentionné au genre historique de la gazette et, d'autre part, à une périodicité longue, celle de l'année, qui coexistait avec la périodicité courte. Ni tout à fait un livre, ni uniquement cahier périodique, la gazette était un hybride, indécis entre les deux formes et jouant de cette polyvalence sur plusieurs plans, que ce soit celui de la rédaction, celui de la vente ou celui de la lecture. Si, suivant les leçons de D. F. McKenzie et la lecture qu'en a fait Roger Chartier⁷⁴, nous considérons que le sens des textes ne se limite pas exclusivement à celui qui se dégage des mots et qu'il est affecté par la forme qui le donne à lire, livre, cahier ou feuille volante, il faut en retirer les conséquences et intégrer cette dimension dans notre lecture de la source. Caractéristique fondamentale de la forme gazette partout en Europe⁷⁵, elle aussi radicalement incomprise par une partie de la bibliographie portugaise que nous avons passée en revue, la dépendance de la forme-livre est essentielle pour la définition de la gazette portugaise comme un

forteresses, et Batailles terrestres, et navales ; vues et journées de Princes, Traités d'Alliance, et de Paix, avec toutes les autres actions militaires, et civiles, pourparlers politiques, et événements plus dignes de l'attention et curiosité » [*Historia Annual Chronologica, e politica do Mundo, e especialmente da Europa onde se faz memoria dos nascimentos, despozorios, e morte de todos os Emperadores, Reys, Principes, e pessoas consideraveis pela sua qualidade, ou empregos; encontros, sitios de Praças, e Batalhas terrestres, e navaes; vistas, e jornadas de Principes, Tratados de Aliança, Tregoa e Paz, com todas as mais acçoens militares, & civis, negociaçoens politicas, & sucessos mais dignos da atençaõ, & curiosidade*].

⁷⁴ D. F. McKenzie, *La Bibliographie et la sociologie des textes*, Paris, Cercle de la Librairie, 1991, avec une introduction par R. Chartier.

⁷⁵ La dépendance par rapport au format du livre des gazettes européennes d'Ancien Régime — au moins les continentales — a été soulignée par Jeremy D. Popkin, qui a étudié la Gazette de Leyde et l'a définie comme une « forme typographique visiblement dérivée de la composition des livres » [“typographical form overtly derived from book composition”] (*News and politics in the age of revolution. Jean Luzac's Gazette de Leyde*, Ithaca, Cornell Un. Press, 1989, p. 106.) Cf. les remarques de Jean Sgard dans le même sens : « La multiplication des périodiques », in R. Chartier et H.-J. Martin (éds.), *Histoire de l'édition française*, II, *Le livre triomphant, 1660-1830*, Paris, Fayard-Cercle de la Librairie 1990 [1^{ère} éd. 1984], p. 246.

genre, sans séparer sa forme de son contenu, c'est-à-dire, en la considérant comme une unité qui se propose à la lecture.

Il y a, enfin, une troisième opération de contextualisation qui contribue à modifier l'appréhension de notre source centrale. Il s'agit de considérer le périodique imprimé à l'intérieur d'un système plus vaste de collecte, échange et perception des nouvelles où l'on donne une place fondamentale à l'information manuscrite et orale. Les références que nous avons collectionnées précédemment sur les courtes nouvelles publiées par la *Gazeta* au sujet du tremblement de terre de 1755 ont toutes derrière elles l'idée implicite que la lecture du périodique était faite de manière isolée, comme si la gazette était la seule source d'information possible à l'époque. Longtemps cantonnées dans cet isolement, les gazettes d'Ancien Régime sont aujourd'hui bien plus souvent intégrées dans un paysage informatif mosaïque où différents véhicules de communication coexistaient, chacun avec ces caractéristiques et rôles spécifiques. Au-delà de la presse, dans différentes lignes de recherche en histoire culturelle, c'est l'idée même de publication qui se trouve déplacée, pour incorporer les pratiques de diffusion manuscrite des textes et également leurs multiples formes de présentation à un public, en différents supports, genres et milieux sociaux^{76 77}.

⁷⁶ L'attention particulière au phénomène de la publication manuscrite a été pionnière dans des travaux comme celui de Harold Love sur l'Angleterre du XVII^e siècle (*The culture and commerce of texts. Scribal publication in Seventeenth-Century England*, Univ. Massachusetts Press, 1998 [1993]). Sur le monde ibérique du XVI^e et XVII^e siècles voir les travaux de Fernando Bouza (en particulier, *Corre manuscrito*, Madrid, Marcial Pons, 2001). Pour la France, une recherche collective a permis la constitution d'un dictionnaire de nouvelles à la main: François Moureau (éd.), *Répertoire des nouvelles à la main. Dictionnaire de la presse manuscrite clandestine. XVI^e-XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999. Voir également les études réunies par le même auteur en *De bonne main. La communication manuscrite au XVIII^e siècle*, Paris-Oxford, Voltaire Foundation, 1993. Pour une réflexion récente sur l'importance de la culture manuscrite au Portugal à l'époque moderne, voir Ana Isabel Buescu, « Cultura impressa e cultura manuscrita em Portugal na Época moderna: uma sondagem », dans *Memória e Poder. Ensaios de história cultural (séculos XV-XVIII)*, Lisboa, Cosmos, 2000, p. 29-48.

⁷⁷ Pour les rapports entre les textes dramatiques et leurs performances, voir R. Chartier, *Publishing Drama in Early Modern Europe*, London, The British Library, 1998. Enfin, pour une perspective

Le rapport entre les nouvelles imprimées et les nouvelles manuscrites, circulant essentiellement par voie épistolaire, joue un rôle central dans cette recherche. Il constitue même le point de vue qui la structure, l'angle particulier sous lequel nous observons les nouvelles. Nous essayons d'approfondir, à travers des comparaisons synchroniques, l'idée qu'il existait un rapport structurel entre les nouvelles imprimées et les nouvelles à la main, phénomène qui peut sans doute être généralisé à toute l'Europe du XVII^e et XVIII^e siècles. Ce lien entre l'information publiée dans les gazettes et les nouvelles qui circulaient par le manuscrit correspondait à une structure sociologique profonde. De denses réseaux d'information manuscrite se constituaient autour de la *Gazeta de Lisboa* et en rapport avec elle. La reconstitution des réseaux en rapport avec le gazetier montre que l'échange de nouvelles par le manuscrit jouait un rôle social particulier à l'intérieur de cercles d'érudits liés à l'accumulation d'information généalogique et aux petites académies de la Cour et de province. Le rôle social joué par les différents supports d'information illustre un autre point fondamental qui traverse la recherche : vers l'espace typographique limité qu'était la gazette convergeaient plusieurs types de contraintes et de formes de contrôle à la diffusion de l'information. Ce contrôle était loin de se limiter aux seules contraintes exercées par la censure préalable et par le contrôle politique qui émanait de la Cour.

Nous voici donc, partis du « texte » et arrivés au « contexte » social et politique de notre gazette. De tous ces aspects, il sera question au long du chapitre qui suit. Nous commencerons précisément par aborder la question des rapports

récente sur la publication en tant que procès social, surtout en France, voir les études réunies par Christian Jouhaud, Alain Viala dans le cadre du GRIHL : *De la Publication. Entre Renaissance et Lumières*, Paris, Fayard, 2002.

entre la gazette et le pouvoir politique.

2. LA GAZETTE ET LE ROI

2.1. L'ordre des privilèges

2.1.1. Les privilèges de librairie

Pour aborder la question du rapport entre la *Gazeta de Lisboa* et la politique royale, il est d'abord nécessaire de comprendre quel genre de lien juridique s'est établi, au long du temps, entre le périodique et la couronne. C'est le privilège de librairie (« privilégio de impressão »), avec la concession par la couronne à une personne ou à un corps particulier d'un exclusif d'impression de nouvelles, qui instaure ce lien. L'examen des différentes lettres de privilège pour l'édition des gazettes entre 1715 et 1760 sera donc le point de départ de cette réflexion. Il s'agit de trois instruments juridiques octroyés par la chancellerie du roi, datés de 1715, 1752 et 1760⁷⁸. C'est cet ensemble de textes qui définit le régime légal, celui d'un marché protégé par le monopole, dans lequel s'exercent la propriété, la production et le commerce du périodique à cette époque. Les privilèges de librairie, avec les termes qu'ils fixent, donnent un cadre stable et écrit

⁷⁸ Arquivo Nacional da Torre do Tombo [IANTT], Chancelaria de D. João V, L. 43, f. 219v-220 (privilège de 1715); IANTT, Desembargo do Paço, Corte, Estremadura e Ilhas, liv. 118, f. 26v-27 (privilège de 1760). Je n'ai pas pu localiser la lettre de privilège de 1752. J'utilise ici l'article que la *Gazeta de Lisboa* a publié en reprenant les termes de cette concession et en partant du principe qu'il est fidèle à la lettre de privilège (GL, 6-7-1752, n° 22).

à l'intérieur duquel la gazette peut être publiée et durer. C'était également aux modalités établies dans les privilèges de librairie que les différents propriétaires du périodique, ainsi que les représentants de l'administration royale, se référaient en période de conflit ou de changement. L'existence de trois instruments de privilège reflète précisément les changements que l'administration de la gazette a connus. Le premier propriétaire du périodique, et aussi celui qui le détient pendant le plus de temps, est l'imprimeur de Lisbonne António Correia de Lemos. Après sa mort, le 8 novembre 1741⁷⁹, sa famille hérite de l'atelier d'imprimerie de son père et obtient un prolongement du privilège pour imprimer la gazette pour une durée de 10 ans⁸⁰. Mais, jusqu'en 1748, c'est un neveu d'António Correia de Lemos, José Roiz Roles, qui, au nom de la veuve et des enfants de Correia de Lemos, vraisemblablement encore mineurs, administre l'entreprise. L'information nous est donnée par la seule source dont nous disposons qui nous fournit des données sur l'administration économique du périodique⁸¹ et elle est relayée par les témoignages de la même époque dans la correspondance du gazetier, José Freire de Monterroio Mascarenhas. À partir de 1748, Luís José Correia de Lemos, fils d'António Correia de Lemos, prend l'entreprise en main et donne son nom à l'atelier qu'il hérite de son père. Enfin, en 1752, le tribunal du *Desembargo do Paço* décide d'octroyer le privilège en vie à Monterroio Mascarenhas, qui travaillait dans la rédaction de la gazette depuis 1715.

⁷⁹ IANTT, Registos Paroquiais, Lisboa, freguesia de Santa Catarina, L. 9, óbitos, f. 50 v.

⁸⁰ Je n'ai pas pu localiser le document qui accorde à Luís José Correia de Lemos une succession pendant 10 ans dans le privilège. Son existence et sa durée se déduisent de la lecture du privilège de librairie suivant, celui de 1752.

⁸¹ *Mapa da despeza, que se fazia annualm.te com a impressão da Gazeta, e Suplemento; como tambem os lucros que destes exemplares se percebiam sendo Administrador Jozé Roiz Roles desde o anno de 1740, té 1748*, Bibliothèque Publique de Evora [BPE], CXXVIII/2-16, f. 58-58a.

Tableau 1
 La *Gazeta de Lisboa* entre 1715 et 1760

	privilège	rédaction	imprimeur	périodicité
1715 - n°21, 1752 (entre 1718 et 1741, <i>Gazeta de Lisboa Ocidental</i>)	1715 - 1741: António Correia de Lemos 1741 - 1748: José Roiz Roles (administr.); 1748 - 1752: Luís José Correia de Lemos;	José Freire Monterroio Mascarenhas (avec interférences des imprimeurs propriétaires du privilège)	1715: Ofic. Deslandesiana (Valentim da Costa Deslandes) n°1, 1716 - n° 18 1725: Pascoal da Silva n° 19, 1725 - n° 37, 1725: José António da Silva n° 39, 1726 - n° 46, 1734: Pedro Ferreira n°47, 1734 - n°44, 1741: A. C. Lemos n°45, 1741 - n° 21, 1752: Luís J. C. Lemos	n° 1, 1715-n° 1742: hebdomadaire paraissant jeudis (samedis en 1716 et 1716) n°37, 1742 - 1752: bihebdomadaire paraissant mardis et les
n°22, 1752 - 1760	José Freire Monterroio Mascarenhas	José Freire Monterroio Mascarenhas	Pedro Ferreira	hebdomadaire paraissant jeudis

L'analyse des lettres de privilège se heurte à des limites qui sont dues au manque d'autres sources sur la *Gazeta* provenant des archives de l'administration centrale. La principale institution en rapport avec le périodique pendant cette période était le *Desembargo do Paço*, un des principaux tribunaux de l'administration centrale. Ses archives, très complètes pour la dernière phase de l'existence du tribunal (1756-1833), ont beaucoup souffert du tremblement de terre et des incendies de 1755. Il n'en reste que quelques dizaines de livres, dispersés dans plusieurs fonds⁸². Du *Desembargo do Paço*, institution qui avait la compétence d'administrer la grâce royale, provenaient les concessions de privilèges de librairie. Le *Desembargo* procédait également à la censure préalable des ouvrages imprimés⁸³. Un des privilèges d'impression de gazettes au XVII^e siècle, concédé en 1642 à João Franco Barreto pour la traduction et l'impression de « Relations de France et ses gazettes » [« Relações de França e suas Gazetas »], prévoyait leur examen préalable par la *Mesa do Desembargo do Paço*⁸⁴. L'autre institution qui eut un lien institutionnel avec le périodique est le secrétariat d'État des Affaires Etrangères. Créé formellement en 1736 par le roi João V, ce bureau a obtenu en 1760, après le décès de Monterroio, le privilège et la direction politique formelle du périodique.

Commençons par examiner le premier instrument légal, que l'on peut définir comme l'acte de naissance de la *Gazeta de Lisboa*. Le 29 mai 1715 un

82

À partir de 1756, l'essentiel du fonds se trouve aux archives nationales portugaises (IANTT). Sur le *Desembargo do Paço* au XVIII-XIXe siècles, nous disposons de la thèse de José Subtil, *O Desembargo do Paço (1750-1833)*, Lisboa, Universidade Autónoma de Lisboa, 1996.

⁸³ L'obligation de la « licence » du roi pour les livres, à travers le *Desembargo do Paço*, a été instituée par l' « Alvará » du 4 décembre 1576, inséré dans la compilation des lois royales publiées sous Filipe I, les *Ordenações Filipinas*, livre 5, titre CII, Lisbonne, 1603.

⁸⁴ Venâncio Deslandes, *Documentos para a história da tipografia portuguesa nos séculos XVI e XVII*, Lisbonne, INCM, 1988 [1^{ère} éd. 1988], p. 230.

privilège pour l'impression des « nouvelles de gazettes et autres *papéis* politiques » [« notícias de gazetas e mais papéis políticos »] est accordé à l'imprimeur de Lisbonne António Correia de Lemos⁸⁵. Le privilège est octroyé à titre de compensation pour les frais d'impression de celui qui se prépare à entreprendre l'édition. L'existence d'éventuelles contrefaçons constituerait une injustice portée contre celui qui allait faire l'investissement nécessaire à l'entreprise. C'est cet argument de justice qui compte le plus dans la concession du monopole et il est sensiblement le même que celui qu'on donnait à la même époque pour certains livres ou pour certains genres d'objets imprimés, comme par exemple les petits cahiers de prières [« folhinhas de reza »], auxquelles le privilège de 1760 fait allusion et dont l'exclusif avait été concédé à la congrégation de l'Oratoire. Il en va de même pour les modalités du monopole d'impression et de vente, ainsi que pour les montants des pénalités prévues en cas d'infraction et pour les taxes payées par le demandeur de l'exclusif : du point de vue juridique, il n'y a guère de distinction entre le privilège d'impression de la gazette et celui d'un livre ou d'un autre objet imprimé qui obtient un droit exclusif d'impression à la même époque. À deux différences près : tandis que le privilège pour les livres avait une durée limitée dans le temps, en général de dix ans, celui qui est octroyé à Correia de Lemos en 1715 n'impose pas de limitation dans le temps. En revanche, la volonté du roi est érigée dans ce document comme une limite possible à la durée du privilège (« pendant qu'il me plaira et que je n'ordonnerai pas le contraire » [« concedo [esta provisão] ao suplicante enquanto eu assim houver por bem e não ordenar o contrário »]). La deuxième différence tient à ce que dans les privilèges qui étaient octroyés pour

⁸⁵ IANTT, Chancelaria de D. João V, L. 43, f. 219v-220.

l'impression d'un livre la référence au titre de l'ouvrage suffisait. Le privilège de 1715 ne décrit pas exactement un titre, mais plutôt un genre textuel. L'exclusif comprend non seulement la référence à la traduction, impression et vente de gazettes, mais aussi la référence à d'autres publications qui, quoique sous un autre titre, pourraient inclure le même type de nouvelles qu'une gazette. C'était le cas d'autres périodiques comme les mercures, également mentionnés dans l'exclusif concédé en 1715 (« mercures universels sous le titre d'état du monde » [« mercúrios universais debaixo de título o estado do mundo »]). Mais c'était aussi le cas de publications non périodiques, comme le montre la référence aux « nouvelles de gazettes et autres *papéis* politiques » ou, comme on ajoute un peu plus loin dans le texte, nouvelles « d'autres *papéis* qui viendront imprimés de l'étranger » [« notícias, gazetas e mais papéis que de fora vierem impressos »]. Il n'y avait pas d'opposition entre ces « occasionnels », une désignation d'ailleurs inexistante à l'époque, et le périodique. Arrivés de l'étranger comme les gazettes, ils pouvaient être traduits, imprimés et vendus par Correia de Lemos. Des dizaines de *papéis* seront ainsi publiées, au même titre que la gazette, sous privilège royal, à partir de 1715. Ces textes étaient habituellement traduits par la personne chargée de la traduction et de la rédaction des textes pour la gazette, José Freire de Monterroio, mais parfois aussi par Correia de Lemos lui-même⁸⁶.

⁸⁶ Selon la *Bibliotheca Lusitana*, le grand répertoire bio-bibliographique publié par Diogo Barbosa Machado entre 1741 et 1759, Correia de Lemos a traduit, sous pseudonyme, plusieurs *papéis* au « bénéfice des curieux et amants de nouveautés » [“para beneficio dos curiosos e amantes de novidades”], parmi lesquels se trouvent des almanachs mais également des « relations » d'événements comprises dans le privilège. Cf. « António Correia de Lemos », *Bibliotheca Lusitana, Historica, Critica e Chronologica...* Éd. en CD-ROM de la Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, Lisbonne, 1998 [éd. orig., vol. I, 1741, p. 249].

Ce qui est donc couvert par le privilège de 1715, plus qu'un périodique appelé *Gazeta de Lisboa* — dont le titre, par ailleurs, n'est pas encore mentionné⁸⁷ — c'est l'information propre aux gazettes, identifiée également aux nouvelles « politiques » et à celles qui viennent de l'étranger. Le privilège de 1715 ne fait même pas de référence aux caractéristiques périodiques de la gazette. Même si, implicitement, ce trait est bien connu — et c'est ce qui permet de nommer les gazettes dans le privilège sans avoir besoin de les définir —, il reste que, du point de vue légal, ce n'est pas essentiellement la périodicité qui définit initialement le nouveau projet éditorial, mais un genre de nouvelles. Cette définition du texte de la gazette comme un genre qui va au-delà des frontières du périodique se maintient dans les documents postérieurs qui, en 1752 et 1760, l'encadrent juridiquement. La gazette y est désormais identifiée comme une publication périodique concrète, une « gazette régulière » dont l'« usage » était connu dans le Royaume depuis 1715 [« o uso da Gazeta regular neste Reino »], mais le privilège continue d'inclure toutes les nouvelles étrangères, présentes dans une pluralité d'objets imprimés, périodiques et non périodiques.

Évidemment, ce monopole ne concernait que les nouvelles imprimées au Portugal. Des gazettes, des mercures et des *papéis* en langue étrangère circulaient et étaient lus parallèlement. Le privilège couvrait seulement la traduction, fabrication et commerce de ces imprimés, ce qu'on peut appeler le marché portugais des nouvelles. L'extension du privilège aux mercures — avec les gazettes, un genre de publication périodique de circulation connue au Portugal depuis le siècle précédent — traduit une volonté d'anticipation de la concurrence à

⁸⁷ Le titre *Gazeta de Lisboa* fait son apparition dans la deuxième livraison du périodique, datée du 17 août 1715. Le n° 1, du 10 août, avait comme titre *Notícias do estado do mundo*.

l'intérieur du marché. Cette référence n'a cependant pas empêché la parution, à partir du mois d'août 1741, d'une version portugaise du *Mercurio Historico e Politico* publié à Madrid par Salvador José Mañer, et qui était, de son côté, une version espagnole du *Mercure Historique et Politique* publié à La Haye par Jean Rousset de Missy. C'était le libraire madrilène João Buitrago, établi à Lisbonne, qui traduisait l'ouvrage en portugais, ayant même, en décembre 1742, obtenu un privilège du roi pour le faire pendant dix ans⁸⁸. Pourtant, l'expérience du *Mercurio* ne semble pas avoir duré au-delà de mai 1745, date des dernières références connues du périodique, publiées dans la *Gazeta* même⁸⁹. Il n'est pas impossible que cette interruption dans la publication des mercures ait été provoquée par une intervention des propriétaires du privilège de la gazette. La courte existence d'une autre publication périodique, l'*Expresso da Corte*, dont on connaît seulement trois numéros, publiés de manière irrégulière en 1740, suggère un travail actif et efficace des propriétaires du privilège de la gazette pour empêcher d'autres publications⁹⁰. Leur monopole sur les nouvelles semble avoir fonctionné de façon efficace pendant au moins un quart de siècle. Pendant les années 1730 et 1740, très peu d'initiatives

⁸⁸ IANTT, Chancelaria de D. João V, livro 103, f. 344.

⁸⁹ La *Gazeta* a annoncé chaque parution mensuelle du *Mercúrio* à partir du 8 novembre 1742 (SGL, n°45). La dernière annonce est relative à cette publication date du mois de décembre 1744, annoncé en mai de l'année suivante (GL, 25-5-1745, n° 21).

⁹⁰ Des exemplaires de l'*Expresso da Corte*, imprimé à Lisbonne en 1740 dans l'atelier de António Isidoro da Fonseca, sont conservés à la Biblioteca da Ajuda [BA], 153-I-24. Ce périodique se donnait comme mission d'annoncer, chaque semaine, le nombre de malades entrés dans l'Hôpital Royal de Tous les Saints, ainsi que les fêtes, les sermons, les anniversaires des princes et de la noblesse. Il était vendu, selon la page de titre, dans l'atelier de la gazette. Mais à la fin du numéro 2, daté du 15 janvier 1740, on trouve une notation manuscrite non signée déclarant : « Le gazetier a empêché la publication de ces *papéis*, et c'est pour cela que seulement ces deux numéros-ci ont paru » [« O Gazeteiro impediu estes papéis, e por esta razão não saíram mais que estes dois »]. En réalité, un troisième numéro est paru, le 15 Octobre 1740. L'auteur y déclare son intention de continuer la publication, en dépit des difficultés qui l'avaient empêché de paraître régulièrement jusque-là. Sans nommer les responsables pour ces obstacles, il fait référence au travail continué de l'« envie » [« inveja »] contre son projet.

d'édition de périodiques ont été lancées dans le royaume⁹¹. Par contraste avec l'exemple espagnol voisin, l'absence au Portugal de contrefaçons ou d'initiatives de presse provinciale est également frappante pendant cette période.

La présence de nouveaux titres de périodiques à côté de la gazette est devenue plus importante à partir de la décennie de 1750. Plusieurs titres, appartenant à plusieurs genres différents, ont alors été publiés et sont parvenus à survivre plus longtemps. Ce phénomène se laisse lire indirectement dans l'article de la gazette où le privilège de 1752 est publié. Dans ce texte, les références aux objets imprimés compris dans le privilège, qui en 1715 étaient plutôt vagues, deviennent plus précises : on parle de « Gazettes, Suppléments, Mercures » et « Relations ». Les *Suplementos* étaient la suite de la gazette, devenue bi-hebdomadaire en septembre 1742. Leur publication avait cessé en mai 1752 et, comme nous le verrons, Monterroio n'avait pas l'intention de les reprendre. Il n'a pas non plus fait imprimer des mercures. Dans un contexte de concurrence accrue, ces désignations semblent traduire plutôt l'effort entrepris par le propriétaire du privilège pour préserver l'exclusivité face aux différentes publications qui désormais étaient en circulation et pour élargir son étendue à de nouveaux titres que la croissance de la gazette elle-même avait fait apparaître. Malgré cela, en 1759 un nouveau privilège pour la publication du *Mercure* de La Haye fut accordé à Alexandre Ferreira de Faria⁹².

Pendant la décennie 1750 la concurrence au privilège de la gazette n'était pas seulement, et peut-être pas principalement, le fait des publications périodiques.

⁹¹ Cette affirmation est fondée sur l'aperçu chronologique des périodiques imprimés et manuscrits portugais du XVIIIe siècle dressé par João Luís Lisboa. Cf. *Mots Mots (dits) écrits. Formes et valeurs de la diffusion des idées au 18ème siècle au Portugal*. Thèse de doctorat, Institut Universitaire Européen de Florence, 1998 p. 429-435.

⁹² IANTT, Real Mesa Censória, Caixa 179.

Les « Relations », les *papéis* contenant des nouvelles qui appartiendraient en exclusif à la gazette la provoquaient tout autant, voire davantage. Cette concurrence, accentuée par la guerre de Sept Ans, est documentée indirectement par une plainte de Monterroio au *Desembargo do Paço*. En septembre 1758, le propriétaire du privilège demandait au tribunal royal la prise de mesures contre l'impression et la vente par les aveugles et autres colporteurs de « relations de batailles, *epanáforas*, et autres semblables *papéis* de nouvelles appartenant aux guerres qu'il y a en Europe à présent » [« Relações de Batalhas, Epanáforas, e outros semelhantes papéis de Notícias pertencentes às guerras que presentemente há na Europa »]⁹³. La concurrence, alléguait Monterroio, avait comme conséquence une chute dans la vente des gazettes et allait ainsi à l'encontre de ses droits d'éditeur privilégié.

Environ un an après la réponse du tribunal royal, favorable aux prétentions de l'administrateur du privilège, Monterroio meurt. À partir du 31 janvier 1760, et pour la première fois depuis 1715, il y a une interruption formelle dans la série de la gazette. Le privilège, qui avait été accordé à vie à Monterroio, devait changer une deuxième fois de mains pour être concédé aux officiers du Secrétariat d'Etat des Affaires Etrangères et de la Guerre [« Secretaria de Estado da Repartição dos Negócios Estrangeiros e da Guerra »]. La production et commercialisation de la gazette et « autres *papéis* de nouvelles Étrangères» était incorporée dans l'administration de la couronne, devenant ainsi une source de profit pour les officiers de ce bureau. Le nouveau rédacteur du périodique était Pedro António Correia Garção, officier du secrétariat d'État. La lettre de privilège de 1760 ne le

⁹³ La plainte de Monterroio est incorporée dans le fonds de la Real Mesa Censória cité dans la note précédente. La décision finale du roi, favorable à Monterroio, est datée du 23 janvier 1759.

nomme pas : sa désignation, comme dans les instruments juridiques antérieurs, était du ressort du propriétaire du privilège. La césure avec la période précédente qui se produit à ce moment est visible, en premier lieu, par les changements dans l'aspect de la publication. Quand le périodique réapparaît, le 22 juillet 1760, son titre a changé, ainsi que son aspect graphique. La gazette s'intitule désormais simplement *Lisboa* et elle est produite à l'imprimerie du Secrétariat d'État [« Oficina da Secretaria de Estado »]. On est donc face à une nouvelle publication, où s'affiche une volonté de démarcation par rapport à la période précédente.

Le changement est aussi et surtout d'ordre politique. À partir de 1760, la gazette privilégiée n'était plus administrée par une personne privée, comme António Correia de Lemos ou Monterroio, mais rattachée à un corps de l'état. La logique du privilège prévaut toujours, mais celui-ci est désormais centralisé⁹⁴. Cette centralisation est accompagnée de la subordination explicite de la gazette à l'inspection politique directe du Secrétaire d'État. Le rapport étroit entre le bureau des Affaires Étrangères et le contenu du périodique, dominé par les nouvelles internationales, constitue une des justifications données pour concéder le monopole à ses officiers.

Pour comprendre pourquoi ces changements ont eu lieu, il faut retourner en arrière et rappeler ce qui est arrivé à l'intérieur de l'administration du périodique jusqu'à son incorporation dans un bureau de l'administration centrale. Cette incorporation est en effet le point d'arrivée d'un processus amorcé précédemment.

⁹⁴ Cette incorporation dans l'administration royale du privilèges d'impression des gazettes connaît dans les différentes monarchies catholiques — au Portugal (février 1760), en Espagne (février 1761) ou en France (août 1761) — une simultanéité frappante. Pour le cas espagnol, voir L. M. Enciso Recio, *La Gaceta de Madrid y el Mercurio Histórico y Político, 1756-1781*, Cuadernos de Historia Moderna, n°11, Universidad de Valladolid - Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1957, p. 27-28; pour le cas français, voir G. Feyel, *L'annonce et la nouvelle. La presse d'information en France sous l'Ancien Régime (1630-1788)*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, p. 744-745.

2.1.2. Les conflits pour obtenir le privilège

Plusieurs conflits avaient marqué l'administration du périodique entre 1742 et 1752. La décision royale de 1752 y met un terme. Ils avaient opposé Monterroio Mascarenhas et les héritiers d'António Correia de Lemos. Plusieurs sources, dont la nouvelle concession de 1752, témoignent de ces conflits, mais c'est dans la correspondance du rédacteur de la gazette conservée à Évora et adressée à Rodrigo Xavier Pereira de Faria, son correspondant régulier à Santarém, que l'on peut lire les témoignages les plus éloquents sur l'affaire telle qu'elle est perçue par un de ses protagonistes (LPF, 29-8-1744, f. 164 ; LPF, 3-2-1748, f. 194-194v)⁹⁵. Pendant quelques années, en effet, et de façon visible entre 1744 et 1749, le rédacteur est victime d'une réduction de ses revenus habituels de la part des propriétaires du privilège royal, ce qui l'oblige à faire appel en justice. Cette diminution dans les honoraires du rédacteur doit être insérée dans une conjoncture plus générale dans la gestion du périodique : à partir de juillet 1742, José Roiz Roles, le neveu d'António Correia de Lemos, avait créé les *Suplementos à Gazeta de Lisboa*, faisant passer le périodique d'hebdomadaire à bi-hebdomadaire, paraissant désormais les mardis (*Gazeta*) et les jeudis (*Suplemento*). Le tirage du périodique augmente aussi de façon significative pendant ces années. Selon les témoignages disponibles, on passe de 450 à 1500 exemplaires par semaine (1000

⁹⁵ Dans l'introduction au « *Mapa da despesa...* » (BPE, CXXVIII/2-16, f. 58), Roiz Roles confirme la lutte pour le privilège d'impression entre le rédacteur et Luís José Correia de Lemos.

pour le *Suplemento*)⁹⁶. Un périodique jusque là de circulation très restreinte, considéré cher et lent⁹⁷, arrivait ainsi rapidement à un lectorat bien plus élargi. Ceci fut accompagné d'une politique de diminution dans les facteurs de production. Le salaire du rédacteur et le papier ont fait les frais de cette nouvelle politique de gestion dont Monterroio se plaint à plusieurs reprises. La conséquence en est un conflit qui a pour enjeu la maîtrise de la gestion du périodique et la possession du privilège. Dans la lettre du 3 février 1748, Monterroio affirme explicitement à Pereira de Faria que le conflit avec la famille des imprimeurs l'avait obligé à porter plainte devant la justice [« andar em demanda »]. Le but de cette « demanda », ajoute-t-il dans la même lettre, était d'« obtenir le privilège » [« ficar com o privilégio »] (LPF, 3-2-1748, f. 194-194v). À cette lutte ouverte, bien documentée dans nos sources, il faut encore ajouter l'existence de conflits pour le contrôle du périodique à l'intérieur même de la famille Correia de Lemos, entre l'administrateur et ses neveux. Selon le « *Mapa da despesa...* », ceux-ci auraient écarté Roiz Roles de l'administration en 1748 « pour se débarrasser du salaire que celui-ci recevait comme prime de son travail » [« No] ano de 1748, em que o suplicante se deixou da dita Administração, entrando nela os filhos do dito seu tio, por se livrarem do estipêndio, que o suplicante percebia em prémio de seu trabalho »]⁹⁸.

Le conflit entre Monterroio et la famille d'imprimeurs fait apparaître quelques aspects très importants pour la compréhension de l'histoire de la *Gazeta*

⁹⁶ L'information sur le tirage de 1500x1000 provient du « *Mapa da despesa...* » cité, f. 58a. Le périodique manuscrit *Folheto de Lisboa* nous renseigne sur une première augmentation du tirage en 1742, de 450 à 650 exemplaires (FL/BN, 21-4-1742, n° 16).

⁹⁷ En janvier 1740, dans l'introduction à la série des *Folhetos de Lisboa*, le Père Luís Montês Matoso définit la gazette portugaise comme étant un objet cher et lent, attribuant la responsabilité pour cela aux frais d'imprimerie. Ce phénomène contrasterait avec l'usage des gazettes à l'étranger, tellement répandues qu'on pouvait les trouver dans les mains des porteurs d'eau le jour même de leur parution (FL/BN, 2-1-1740, n°1).

⁹⁸ BPE, CXXVIII/2-16, f. 58.

de Lisboa durant cette période. Il nous faudra donc y revenir plus tard. Pour l'instant, soulignons qu'on est face à un litige qui est plus vaste que la seule question du salaire du rédacteur et traducteur. Des interférences des imprimeurs dans le travail de rédaction sont également dénoncées par Monterroio dans ses lettres, suivies de plaintes pour le *Desembargo do Paço* (LPF, 26-4-1749, f. 234v). Le conflit touche les différentes éthiques sociales et culturelles de ces acteurs sociaux. Différentes conceptions de ce qu'une gazette devait être, du point de vue du contenu et du style littéraire, s'y révèlent.

Avant l'intégration du privilège dans la couronne, la date de 1752 constitue déjà un tournant dans l'évolution du périodique, avec la victoire du vieux rédacteur dans son conflit contre les imprimeurs. La famille qui avait gardé le privilège pendant 37 ans le perd à ce moment-là. Le conflit antérieur entre les imprimeurs et Monterroio est pris en compte par la couronne dans la nouvelle attribution. Le privilège, tel que la gazette le reproduit, prend implicitement le parti de ce dernier dans le conflit en considérant « indécentes » les interférences de l'imprimeur dans la rédaction et, ajoute-t-on, dans les annonces. Dans une référence probable aux anciens propriétaires du privilège, le texte allègue que les demandes « d'autres » prétendants avaient été repoussées et que l'« expérience » avait montré que Monterroio réunissait les « circonstances » et le « crédit » nécessaires pour écrire un genre de texte dont la circulation internationale mettait en jeu la réputation de la « Nation » [« atendendo (...) a ter mostrado a experiência que concorrem no deprecante as circunstâncias necessárias para compôr esta espécie de escritos que, por girarem por grande parte do mundo, necessitam de ser ordenados por pessoa que os possa compôr com crédito, ou ao menos sem injúria da Nação »].

C'est la première fois que nous trouvons dans les termes d'une lettre de privilège une prise de position explicite de la part du tribunal royal par rapport au contenu de la gazette. Pour la première fois aussi, des instructions très précises sont données sur la dimension de la publication. Avec le *Suplemento* et le passage à la parution bihebdomadaire, on en était arrivé à 20 pages de nouvelles par semaine, correspondant à deux feuilles et demie d'imprimerie ; or, en 1752, le nouveau propriétaire voit s'imposer la limite d'une feuille par semaine, soit moins de la moitié de l'espace précédemment disponible. Cette réduction imposée du nombre de pages du périodique a comme conséquence, après une décennie de parution bihebdomadaire, le retour à la forme hebdomadaire.

Malgré cette prise de position du *Desembargo do Paço*, il faut souligner le fait que, dans l'argumentation avancée pour la concession du privilège à Monterroio, la principale raison donnée [« principalement »] pour que l'exclusif change de mains en 1752 est la fin temporelle du privilège antérieur. Les raisons d'ordre littéraire et politique (le « crédit » de Monterroio, en contraste avec l'« indécence » des imprimeurs), restent minoritaires par rapport au respect du temps d'un contrat. Le *Desembargo do Paço*, tout en étant au courant du conflit et saisi au moins depuis 1748, a donc décidé de respecter la propriété du privilège jusqu'à son épuisement temporel.

Évoquer la révocation du privilège par la couronne ne semble pas déplacé dans ce contexte. L'articulé de la lettre de privilège de 1715 légitime cette hypothèse. En Espagne, une révocation du privilège de la *Gaceta de Madrid* a été soutenue par le Secrétaire d'État Ricardo Wall contre l'ayant droit au privilège, Juan

de Goyeneche, exactement à la même époque⁹⁹. Une discussion juridique avait eu lieu pour trancher la question, entre la volonté du roi et les droits acquis par privilège. Vraisemblablement, dès 1752, la Cour portugaise projeta de transférer dans un court délai la production et la vente de gazettes à un bureau de l'administration royale. Le nouveau privilège était octroyé en vie à Monterroio. Or, en 1752, celui-ci avait 82 ans. La nouvelle concession comptait sur la probable courte espérance de vie du gazetier pour pouvoir gagner du temps avant une nouvelle et inévitable décision sur la propriété de la gazette.

Dans l'absence d'autres sources, notre analyse sur l'action de la couronne par rapport à la gazette doit en rester là. Mais la position du *Desembargo do Paço*, avec sa « politique de non intervention » dans le conflit entre les hommes liés à l'administration et la rédaction de la gazette, me permet de revenir à la question du caractère « officiel » du périodique. On peut affirmer que la couronne a eu, au moins jusqu'en 1752, un rapport relativement distancé à la publication. Tout en gardant un contrôle politique direct sur le contenu du périodique à travers la censure, elle n'a jamais fait *tabula rasa* des droits garantis par le privilège qu'elle-même avait accordé. Le changement politique qui intervient en 1750, avec le décès de D. João V et l'accession au trône de D. José, n'y change rien. Cette manière de procéder semble cohérente avec cet « ordre des privilèges », expression employée dans le document de 1715, qui gouvernait juridiquement l'administration de la publication. Octroyé gratuitement par le roi, le privilège instituait un droit détenu par une personne particulière, et ce droit restait ensuite relativement indisponible, sinon formellement, au moins dans la pratique.

⁹⁹ L. M. Enciso Recio, *op. cit.*, p 27.

Cette idée n'est pas incompatible avec l'existence, derrière la concession des privilèges de librairie, d'une stratégie politique de la couronne face au rôle joué par la gazette. Un indice de cette stratégie est le changement progressif d'attitude par rapport à la durée du monopole : on passe d'un premier privilège qui n'impose pas de limite temporelle, à une prolongation limitée à dix ans et, ensuite, à un nouvel octroi fait à vie à une personne très âgée. Il y a, à partir de 1752, une réduction de la distance entre le roi et le contrôle du privilège, suivi, en 1760, par l'attribution du privilège à un corps d'officiers de l'administration de la couronne. Mais cette centralisation ne dure pas longtemps : le silence survient à partir de juin 1762. Le périodique est alors supprimé et ceci au moment où la guerre des Sept Ans faisait son entrée en territoire portugais avec l'invasion franco-espagnole du printemps 1762¹⁰⁰. Il n'y eut pas de publications de périodiques du genre « gazette » au Portugal entre 1762 et 1778. Ceci nous confirme l'existence d'un écart entre la volonté politique de la couronne et le périodique en tant que diffuseur d'information, y compris quand il était produit au sein de l'administration royale.

Ce qu'on a voulu montrer, en reprenant les différents documents de chancellerie dans leur ensemble, c'est que l'histoire de la gazette doit être lue aussi sous l'angle des particuliers. Et cela dès son origine : si l'on s'en tient à la rhétorique des documents de chancellerie, en effet, la gazette « officielle » qui naît en 1715 ne part pas de l'initiative de la couronne, mais de celle d'un maître

¹⁰⁰ La suppression du périodique *Lisboa* a donné lieu à plusieurs spéculations dans la bibliographie sur la presse ancienne, mais elle n'a jamais été réellement étudiée. Inocêncio Francisco da Silva affirme que des articles du périodique auraient déplu à Sebastião José de Carvalho e Melo. (« *Gazeta de Lisboa* », in I.F. Silva et Brito Aranha, *Diccionario Bibliographico Portuguez*, Lisbonne, CNCDP, 2001 [1^{ère} éd. 1858-1923], vol. III, p. 140.) Alfredo da Cunha (*Elementos para a história da imprensa periódica portuguesa (1641-1821)*), Lisbonne, Academia das Ciências, 1941, p. 83-85) met en rapport la suppression du périodique et le conflit diplomatique entre le Portugal et la coalition franco-espagnole, suggérant qu'elle fut provoquée par la publication, dans les derniers numéros du périodique, des mémoires diplomatiques adressés au secrétaire d'État portugais par les ambassadeurs français et espagnol à Lisbonne.

imprimeur de Lisbonne. Les textes de la provision de privilège se structurent comme la réponse personnelle du roi à une pétition faite par des particuliers pour l'obtenir. Les documents de chancellerie reprennent les termes et les arguments de cette pétition, comme il était habituel à l'époque. Ce sont également ces particuliers qui invoquent des arguments de service et de réputation de la « Patrie » ou de la « Nation » pour avoir le monopole de la publication de nouvelles, comme il est écrit dans le texte de 1752 ; ce sont eux qui, dans la lettre de 1715, argumentent politiquement dans le sens de la création de la publication de nouvelles : la capacité pour le faire serait un signe de pouvoir du royaume [« se avaliava por uma das singularidades dos Reinos serem capazes de manifestar notícias »]. La dimension rhétorique de cette argumentation ne doit pas être oubliée : l'attribution du privilège comme une réponse à une demande d'António Correia de Lemos peut occulter d'autres protagonistes et enjeux qui expliquent la création de la gazette en 1715¹⁰¹. Mais la rhétorique transporte des conceptions juridiques et morales qui instituent un rapport des individus graciés au pouvoir du roi. Dans tous les documents issus de la chancellerie royale concernant l'impression de gazettes au Portugal au XVIII^e siècle — et, avant cela, au XVII^e— on trouve la même logique à l'œuvre : le statut privilégié de la gazette est un instrument concédé par la couronne ; il est également manié par des particuliers dans la poursuite de leurs intérêts¹⁰². Ils ont un pouvoir ample qui s'étend aux domaines de la fabrication et de

¹⁰¹ Dans deux des documents que nous avons cités, le privilège de 1752 et la plainte sur la concurrence au privilège adressée par Monterroio au Desembargo do Paço en 1758, celui-ci s'attribue lui-même l'initiative de la création du périodique. De même, dans la lettre qu'il a adressé à D. Francisco Xavier de Meneses, comte de Ericeira, le rédacteur se déclare responsable de l'introduction des gazettes dans le Royaume: ANTT, Manuscritos da Livraria, n° 1096, f. 206v.

¹⁰² Les pages du périodique ont notamment servi de moyen régulier de publiciser la parution de nouveaux livres et *papéis*. Utilisées par les imprimeurs et libraires liés à la fabrication et à la distribution de la gazette pour promouvoir la vente de leurs ouvrages, les annonces se sont progressivement ouvertes à une multiplicité d'annonceurs de tout genre, avec une prédominance des vendeurs de livres de Lisbonne de petite et moyenne dimension. C'est précisément avant

la distribution des objets imprimés compris dans le privilège. António Correia de Lemos et ses successeurs avaient une marge de manoeuvre pour prendre les plus importantes décisions de gestion, comme celles qui concernaient définition de l'atelier d'imprimerie, la distribution, le tirage ou la périodicité. Que ce pouvoir ne soit pas resté lettre morte, l'histoire conflictuelle de l'administration du privilège l'atteste.

La reconstitution des ateliers d'imprimerie où la gazette et les *papéis* de nouvelles ont été imprimés est une autre manière de s'en apercevoir. Une pluralité d'imprimeurs et de statuts ont été associés au périodique pendant la période considérée ici. La gazette n'a pas tout de suite été imprimée par António Correia de Lemos, référé dans le document de 1715 comme « imprimeur de livres et habitant à Lisbonne » [« impressor de livros e morador nesta Cidade »], mais dont l'activité avec un atelier propre n'est pas connue avant 1734. Le premier imprimeur de la gazette, en 1715, fut l'imprimeur du roi (« Impressor de Sua Majestade »), Valentim da Costa Deslandes¹⁰³. En décembre de la même année, Pascoal da Silva lui succédait dans cet office, héritant de l'atelier de Deslandes avec son matériel, situé à la *rua da Figueira*, dans le Bairro Alto, près des *portas* de Santa Catarina. Dans ce même atelier étaient imprimés, à partir de 1720, les ouvrages de l'Académie Royale de l'Histoire (« Academia Real da História »), fondée sous le patronat de la couronne fin 1720. À la mort de Pascoal da Silva en 1725, son fils, José António da

l'entrée de Monterroio dans l'administration, dans la période comprise entre 1731 et 1752, que cette activité a été plus intense, ce qui suggère l'existence de liens de solidarité, traduits dans l'accès aux pages de la gazette, entre la famille d'imprimeurs qui détenait le privilège et la communauté des libraires de Lisbonne. Cf. A. Belo, *As gazetas e os livros. A Gazeta de Lisboa e a vulgarização do impresso (1715-1760)*, Lisboa, Imprensa de Ciências Sociais, 2001, p. 86-90.

¹⁰³ Le nom de cet imprimeur n'apparaît pas dans le périodique. C'est Xavier da Cunha qui est arrivé à cette conclusion à partir de l'examen du matériel typographique utilisé dans la gazette. Cf. *Impressões Deslandesianas. Divagações bibliográficas*, Lisboa, Imprensa Nacional, 1894, p. 920-922.

Silva, a pris le relais de l'atelier royal, désormais connu aussi pour son rapport à l'Académie (« Impressão da Academia Real »). Cependant, à partir du n° 39 de 1726 la gazette n'a plus été produite par l'imprimeur du roi et de l'Académie, mais par l'atelier de Pedro Ferreira, située à l'Arco de Jesus, à côté de S. Nicolau. On ignore les raisons de ce changement, mais au moins une partie du matériel typographique (blason, lettres ornementales) semble avoir transité à l'atelier de Pedro Ferreira. Celui-ci devenait, en 1730, « Imprimeur de livres de la Cour » [« impressor de livros da Corte »]. En tant que tel, il avait droit à exhiber une enseigne avec les armes de la Cour à la porte de son atelier¹⁰⁴. De son côté, José António da Silva continuait son activité d'imprimeur pour l'Académie Royale. À partir de 1732, Pedro Ferreira n'est plus nommé dans la *Gazeta* comme « Imprimeur de la Cour », mais comme « Imprimeur de la Reine ». Enfin, à partir du n°47 de 1734, c'est António Correia de Lemos qui produit la gazette lui-même dans son propre atelier. C'est cet atelier, vraisemblablement situé à la *rua da Vinha* (GL, 20-4-1745, n°16) qui sera hérité par son fils, Luís José Correia de Lemos. En 1752, enfin, avec le changement d'administration, Pedro Ferreira, toujours imprimeur de la Reine, va, de nouveau, produire la gazette. Le retour de la gazette à l'atelier de Pedro Ferreira ne semble pas une coïncidence : selon Inocêncio, qui malheureusement n'indique pas de date ni de sources, il y aurait eu également un conflit autour du périodique entre António Correia de Lemos et Pedro Ferreira¹⁰⁵. Au moment de l'obtention du privilège par Monterroio, ce passage de l'atelier de Correia de Lemos à celui d'un imprimeur plus étroitement associé, par les statuts

¹⁰⁴ Chancelaria de D. João V, L°76, f. 362.

¹⁰⁵ I. F. Silva, « António Correia de Lemos », in I.F. Silva et Brito Aranha, *op. cit.*, vol. I, p. 115.

qu'il avait accumulé, à la maison royale, semble également ré-instaurer une plus grande proximité entre le périodique et la Cour.

Même si nous ne connaissons pas les raisons concrètes de ces conflits et changements, l'existence de ces différents ateliers d'imprimerie suggère comment, outre la lutte pour l'exploitation commerciale du privilège, la gazette constituait un enjeu politique et social pour ceux qui la publiaient. Le statut privilégié de la gazette permettait à ceux qui détenaient le privilège et à ceux qui imprimaient des nouvelles une identification avec des désignations et des insignes associés au lieu de pouvoir par excellence qu'était la Cour. Elles étaient gravées dans les pages du périodique, avec la référence au privilège royal et l'ostentation, à partir de 1718, d'une grande gravure représentant les armes royales dans l'en-tête, occupant la moitié de la première page de chaque livraison de la gazette. L'identification avec la Cour est devenue plus visible, à partir de janvier 1718, avec le changement du nom de la gazette. Pour accompagner la division de la ville et du diocèse de Lisbonne en partie orientale et occidentale qui a eu lieu à la fin 1716, le périodique s'est intitulé *Gazeta de Lisboa Occidental*. La partie occidentale de la ville correspondait à l'emplacement du palais royal. La désignation a duré jusqu'au début 1741, lorsque cette division administrative a été abolie. Le périodique établissait ainsi une correspondance entre la ville et la Cour, siège du pouvoir royal. Présente dans les manières, variables, de désigner le périodique¹⁰⁶, cette identification entre la gazette et la Cour semble avoir fonctionné de manière efficace. Mais elle traduit plus une

¹⁰⁶ La gazette est désignée de différents manières dans les sources et très rarement par son titre exact: « Gazette de la Cour », « Gazette de ce Royaume », « Gazette du Portugal », « Notre gazette », « Une de nos gazettes de chaque semaine », « nouvelles publiques de la Cour ». Cette pluralité de désignations n'empêche pas, comme on voit, son identification avec une publication unique à l'échelle du Royaume.

intention de « participation » à l'aura politique qui émanait du pouvoir royal qu'une délégation de celui-ci.

La publication d'articles dans la gazette, en particulier dans la section du périodique consacrée aux nouvelles de la Cour, était une autre manière d'accéder, par le biais de l'imprimé, à une forme de représentation publique d'un statut social privilégié. Cet accès au « chapitre de la Cour » de la gazette était fortement conditionné, mais n'était pas impossible. Nous essayerons de comprendre au long de ce travail de quelle manière la publication de nouvelles s'articulait avec des formes de publication de la réputation et de distinction sociale dans des cercles sociaux qui en était relativement dépourvus. Mais une illustration immédiate de cette idée est donnée, justement, par la publication dans la gazette de l'article contenant les termes du nouveau privilège royal concédé à Monterroio en juillet 1752. Il s'agit là d'un exemple où, pour reprendre une formulation de Nicolas Schapira¹⁰⁷, le « privilège de librairie publie l'auteur ». En général contraint à publier des récits d'où il devait être absent, Monterroio avait là une rare occasion pour se publier lui-même grâce à la dignité que lui concédait le fait d'être le bénéficiaire d'une concession du roi.

¹⁰⁷ N. Schapira, « Quand le privilège de librairie publie l'auteur », in Chr. Jouhaud, A. VIALA (éds) et le GRIHL, *De la Publication. Entre Renaissance et Lumières*, Paris, Fayard, p. 121-137.

Figure 3 : première page de la *Gazeta de Lisboa Occidental*, 7-1-1740.

2.2. Nouvelles et politique

2 .2. 1. La censure préalable

Après cette première contextualisation du cadre juridique de notre source centrale, il nous faut reconstruire le contrôle politique qui s'exerçait sur les nouvelles du périodique. Ce qui, pour les administrateurs du privilège, était un monopole de production et de commerce se transformait, pour la couronne, en contrôle de la diffusion de nouvelles imprimées. À l'instar de ce qui s'est passé dans d'autres Royaumes européens, le privilège exclusif d'un certain type d'information comme celle qui était publiée dans les gazettes a eu comme conséquence l'échec des initiatives concurrentes¹⁰⁸. Ceci permettait un contrôle efficace du contenu politique de l'information et empêchait l'existence d'une information plurielle imprimée en langue portugaise.

La contrepartie du monopole de la gazette était ainsi la censure préalable. Comme toute autre publication imprimée à l'époque, la *Gazeta de Lisboa* était scrutée sous forme manuscrite avant de paraître sous forme imprimée, son contenu étant modifié en fonction de certains critères politiques et littéraires. Malgré l'absence de sources directes concernant la censure de la gazette provenant des tribunaux de la couronne, il est possible d'en essayer une description générique à partir d'autres documents : la correspondance de Monterroio à Pereira de Faria, ainsi que les journaux contenant des nouvelles et des gazettes manuscrites. On

¹⁰⁸ Cf. Jean Sgard, « La multiplication des périodiques », in R. Chartier et H.-J. Martin (éds.), *Histoire de l'édition française*, II, *Le livre triomphant, 1660-1830*, Paris, Fayard-Cercle de la Librairie 1990 [1^{ère} éd. 1984], p. 247.

commencera par un essai de reconstitution institutionnel de la censure, et cela avant tout pour l'époque de João V, pour laquelle nous disposons de sources plus abondantes.

Si la référence à la censure ne figure pas dans les documents de 1715 et 1752, on en trouve des traces dans le périodique même : la mention « avec toutes les licences nécessaires » [« com todas as licenças necessárias »], apposée à la fin de chaque numéro du périodique, accompagnant le nom de l'imprimeur, marque ce passage obligé par la révision censoriale avant la publication imprimée. Elle figurait également dans le colophon des volumes annuels du périodique. La formule, avec la référence à des « licences » au pluriel, est exactement celle qu'on utilisait pour les livres. Avec l'institutionnalisation de la censure préalable pour les objets imprimés au Portugal, ces licences étaient en général accordées, pour chaque ouvrage, par trois entités différentes, chacune avec sa propre juridiction : l'Inquisition, l'évêché où l'ouvrage avait été imprimé et le *Desembargo do Paço*. Il est très probable en revanche que la gazette ait pu échapper à ce procédé, du fait, précisément, de sa périodicité. Son rythme de parution était incompatible avec la lenteur d'une triple révision. La périodicité hebdomadaire et, entre 1742 et 1752, bihebdomadaire, créait des contraintes de temps très strictes pour les différentes phases de préparation du périodique. Il fallait concilier les délais nécessaires pour la rédaction, la révision censoriale et l'impression. Il semble ainsi logique qu'une routine rapide avec la censure se soit créée : la surveillance politique du manuscrit devait s'adapter au rythme de parution périodique de la gazette. Ceci nous permet d'introduire un critère de distinction entre le système d'édition de livres et de périodiques à l'époque : la périodicité, quand elle était courte, avait la capacité

d'introduire des changements dans des pratiques censoriales instituées depuis le XVI^e siècle¹⁰⁹. Au contraire, lorsque la périodicité était plus longue, comme c'était le cas du *Mercúrio Histórico e Político*, mensuel, la triple approbation avait toujours lieu¹¹⁰.

Les sources manuscrites semblent autoriser ce raisonnement. Si nous n'y trouvons pas de confirmation explicite de l'hypothèse de la censure unique, les quelques références à la censure préalable du périodique concernent toutes la censure royale ; aucune référence n'y est faite à une censure inquisitoriale ou épiscopale. Mais, plus qu'une censure formelle par le *Desembargo do Paço*, les sources citées mentionnent plutôt une censure faite par des moines favoris du roi, voire une lecture directe par le roi de l'original de la gazette. Selon l'information parue dans un journal manuscrit, le texte original de la gazette publiée le jeudi 8 mai 1732 était allé « à la main du roi » [à mão d'El Rei »] deux jours auparavant, le mardi 6¹¹¹. Dans le numéro 2 du *Folheto de Lisboa* de 1742, la série périodique de nouvelles manuscrites publiée par le Père Montês Matoso, on nous informe du décès, le 8 janvier, de Frei Marcos Pinheiro, « moine favori de Sa Majesté qui était, depuis beaucoup d'années, censeur de la Gazette de la Cour, par le Paço » [« monge valido de Sua Majestade que havia muitos anos era Revedor da Gazeta da corte, pelo Paço »]. Enfin, un recueil satirique de dits et anecdotes, se réfère à la

¹⁰⁹ Selon P. Guinard, des mesures inédites ont été prises en Espagne dans les années 1750 pour adapter la censure à une périodicité accrue. Parmi ces mesures, on compte la concession des licences de publication par le tribunal de censure sur simple présentation d'un projet de périodique, ou la révision de plusieurs numéros prêts à l'avance, quand elle était possible. Avec la publication du premier quotidien en Espagne, le *Diario Noticioso* (1758-), un « revisor » était spécifiquement chargé de la censure du journal au fur et à mesure qu'il paraissait (cf. *La presse espagnole de 1737 à 1791. Formation et signification d'un genre*, Paris, Centre de Recherches Hispaniques, p. 28).

¹¹⁰ Le passage obligatoire par la censure inquisitoriale et celle de l'évêché, qui précèdent la censure royale, est prévue dans l'instrument de privilège pour imprimer les mercures, concédé à João de Buytrago le 20-12-1742 (IANTT, Chancelaria de D. João V, livro 103, f. 344.)

¹¹¹ *Diario das novidades q. Socedem em Lx.a, e das noticias q. vem de fora da Corte e Reino*, BNL, Reservados, cod. 10745, f. 4v.

révision de la gazette en 1730 par le Père Martinho de Barros, oratorien, confesseur du Roi¹¹². Les lettres de Monterroio à son correspondant Pereira de Faria se réfèrent aussi à plusieurs reprises à la « revista » de la gazette. Selon les cas, le rédacteur nomme « la Cour » ou « le roi » comme responsables de cette activité¹¹³, et jamais d'autres entités. Écrites entre janvier 1741 et octobre 1749, ces lettres ne nomment pas Fr. Marcos Pinheiro ni Fr. Martinho de Barros.

Ces références à la censure sont toutes relatives au règne de João V. Elles ne sont pas suffisamment précises pour nous aider à en caractériser rigoureusement les ressorts. On ne connaît pas la régularité avec laquelle le roi lisait la gazette ni, surtout, le degré d'institutionnalisation qu'avait le métier de « revedor » cité: s'il avait été formellement nommé par le tribunal du *Desembargo do Paço*, comme peut le suggérer la nouvelle du *Folheto de Lisboa*, ou directement par le roi, sans passer par le tribunal. Au Portugal, à l'instar de ce qui arrivait en Espagne, où le *Consejo de Castilla*, qui traditionnellement exerçait la censure sur les livres, n'avait pas de contrôle sur la *Gaceta de Madrid* ni sur le *Mercúrio*¹¹⁴, les fonctions traditionnelles de censure d'un tribunal royal auraient pu être remplacées par un ou plusieurs favoris du roi, voire par le roi lui-même. On aurait donc affaire à des procédures de révision du texte plus régulières et informelles que celles qui existaient pour les livres. La référence plus ancienne à la censure que nous avons citée, celle de 1730, suggère une révision à tour de rôle : « allant la Gazette de cette semaine à la révision, c'était le tour du Père Martinho de Barros... » [« indo a

¹¹² Cité par J. L. Lisboa, T. Miranda et F. Olival, *Gazetas manuscritas da Biblioteca Pública de Évora, v. I, 1729-1731*, Lisbonne, Colibri, 2002, p. 68.

¹¹³ Références à la *revista* ou à des prohibitions émanant du roi dans: LPF, 6-5-1741, f.18; 20-5-1741, f. 20, 29-7-1741, f- 24; 4-8-1742, f. 66; 14-3-1745, f. 174-174v.

¹¹⁴ P. Guinard, *op. cit.*, p. 26.

Gazeta daquela semana a rever, tocou ao Padre Martinho de Barros... »]¹¹⁵. En même temps, la référence à la longue activité de Fr. Marcos Pinheiro comme censeur de la gazette suggère l'existence de routines de révision par un même censeur. L'existence de plusieurs modalités de censure et la superposition dans le temps de plusieurs entités et individus ayant prétention à contrôler le contenu du périodique ne sont pas à exclure non plus.

Sur la période postérieure à l'ascension au trône de D. José I, en 1750, nous ne disposons pas de témoignages concrets. À partir de 1760, on l'a vu, c'est le Secrétaire d'État des Affaires Etrangères et de la Guerre qui est chargé de l'inspection préalable du texte de la gazette, auquel il doit donner son « consentement et approbation » [« consentimento e aprovação »]. Le Secrétaire d'État était, depuis mai 1756, D. Luís da Cunha Manuel¹¹⁶, qui avait remplacé à cette charge Sebastião José de Carvalho e Melo lorsque celui-ci fut nommé au Secrétariat d'État des Affaires du Royaume [« Secretaria de Estado dos Negócios do Reino »]. C'est donc D. Luís da Cunha Manuel qui, au moins formellement, a été responsable de la suppression, à partir de juin 1762, de la nouvelle version de la gazette intitulée *Lisboa*.

Il faut ajouter que la surveillance du contenu de la gazette ne se limitait pas à la censure préalable. Nous savons, toujours par des témoignages de l'époque de João V, que, outre la révision préalable du manuscrit original, le roi faisait parvenir au rédacteur de la gazette des instructions précises visant à conditionner le contenu du périodique. Ces consignes, envoyées par des secrétaires du roi, arrivaient à la rédaction aussi bien avant qu'après la révision censoriale, et elles

¹¹⁵ J. L. Lisboa, T. Miranda et F. Olival, *op. cit.*, p. 68.

¹¹⁶ Nomination publiée dans la *Gazeta de Lisboa* du 13 mai 1756, n° 19.

concernaient des événements ou des sujets qui ne devaient pas paraître dans la gazette, ainsi que des impressions de lecture du roi par rapport à ce qui avait déjà été imprimé.

2.2.2. Le contrôle social dans les nouvelles de la Cour

Passons maintenant au contenu de la censure. Les témoignages de censure ou de directives politiques pour le gazetier dont nous disposons sont relatifs au règne de João V. Ils concernent les nouvelles de la Cour de Lisbonne, celles qui paraissaient chaque semaine à la toute fin du périodique. Un trait commun à ces interventions est la préoccupation de contrôler les formes de nomination sociale. Le périodique devait s'adapter à une vision de la hiérarchie sociale dictée par la Cour. Et il ne devait pas anticiper sur celle-ci. Par exemple, le 6 mai 1732 une référence au serment de vassalité du Duc de Banhos, en passe d'être nommé Duc d'Aveiro, est rayée par la censure. L'original de la gazette attribuait au Duc son nouveau titre avant sa confirmation par lettre royale. L'information est rapportée par un journal manuscrit:

« Dans la gazette qui est allée aujourd'hui [mardi, 6 mai] à la main du Roi pour être revue on a rayé le titre du Duc d'Aveiro que José Freire donnait au Duc de Banhos. Comme on l'a dit lors du serment de vassalité, le 2 mai, il ne possédait pas

« Na gazeta que hoje [terça-feira, 6 de Maio] foi à mão d'el Rei para se rever, se mandou riscar o título de Duque de Aveiro que José Freire dava ao de Banhos, por que suposto tivesse dado juramento de vassalagem ainda não era Duque de

le titre de Duc d'Aveiro avant la concession de la lettre royale »	Aveiro que não se lhe tinha mandado passar a carta, como se disse no dia em que fez aquele acto que foi em 2 do corrente» ¹¹⁷ .
--	--

Ainsi, dans la livraison de la gazette qui a paru le 8 mai, seul le serment du Comte de Sarzedas comme nouveau gouverneur de São Paulo, qui avait eu lieu en même temps, a été publié. Le nouveau Duc d'Aveiro devait attendre le 12 juin pour voir une nouvelle publiée dans la gazette concernant sa succession au titre : on y retrouve les éléments d'information concernant son serment de vassalité précédemment censuré. La lettre royale ayant été rédigée, la gazette pouvait, avec un décalage de plus d'un mois, reprendre le texte qui avait été rayé (GL, 12-6-1732, n°24).

À partir de 1741, dans la correspondance de Monterroio à Pereira de Faria, on peut suivre les réactions du rédacteur à la censure et aux instructions du roi et, ainsi, avoir une idée plus circonstanciée de leur contenu. La consigne la plus claire qui arrive à Monterroio, à plusieurs reprises, est la restriction de l'éventail social qui doit paraître dans le périodique. Les nouvelles sur les baptêmes et les mariages de la noblesse provinciale ne devaient pas être publiées dans la gazette. Monterroio le dit à son correspondant à deux reprises pendant l'année 1741 : « J'ai des ordres expresses du Roi pour ne pas mettre dans la gazette des mariages et des baptêmes de gentilshommes d'en dehors de la Cour » [« El-Rei me tem ordenado expressamente que não meta nela casamentos nem baptismos de fidalgos de fora da Corte »] (LPF, 25-2-1741, f. 7). C'est en évoquant cette contrainte qu'il justifie l'impossibilité de satisfaire le souhait de son correspondant relatif à l'envoi de

¹¹⁷ *Diario das novidades q. Socedem em Lx.a...*, cit., f. 4v.

nouvelles pour publication dans la gazette. D'autres correspondants se verraient opposer le même refus. Cette restriction sociale doit être rapprochée des recherches récentes sur la noblesse de Cour pendant le règne de João V. Dans un contexte d'exacerbation des conflits de préséances dans la Cour, le monopole sur les formes de désignation sociale semble être alors un enjeu fondamental pour la monarchie¹¹⁸. À partir de 1739, avec la publication de la « Lei dos Tratamentos » du 31 janvier, des mesures sont prises pour renforcer ce monopole et pour établir une ligne de distinction claire entre la première élite et les cercles inférieurs de la noblesse et du clergé. Le contrôle de l'accès aux pages du périodique, des formes de classement des personnages sociaux et du respect des préséances était au cœur des préoccupations entourant les nouvelles de Lisbonne¹¹⁹.

Mais la restriction sociale à la parution dans la gazette est plus complexe qu'une première lecture de la correspondance du gazetier ne le laisserait penser. Quand on croise les affirmations que le gazetier tient dans ses lettres avec les nouvelles que la gazette publiait dans les mêmes années, on s'aperçoit que des naissances, mariages et décès de certains membres de la noblesse provinciale sont bel et bien objet de nouvelles : celles qui ont lieu dans des familles de seigneurs de terres avec juridiction, par exemple, y sont présentes régulièrement. Le problème étant de savoir quels étaient, dans les formes de classification sociale maniées par Monterroio, les critères qui dictaient une appartenance à la noblesse de Cour, il faudrait croiser les remarques présentes dans la correspondance avec

¹¹⁸ Cf. N. G. Monteiro, *O crepúsculo dos grandes. A casa e o património da aristocracia em Portugal (1750-1832)*, Lisboa, Imprensa Nacional Casa da Moeda, 1998, p. 27.

¹¹⁹ La description des actes publics dans la gazette devait reproduire les préséances de ces mêmes actes. Nous en avons un exemple dans le récit de l'acte d'acclamation de D. José I, en 1750. Le Cardinal Patriarche fut mentionné après D. João, le fils du prince D. Francisco, et du Duc de Cadaval, alors qu'il aurait dû l'être avant. La gazette a publié un avis dans la livraison suivante avec la correction (GL, 22-9-1750, n° 38).

une recherche plus détaillée sur les formes de désigner la noblesse dans le périodique.

D'autre part, ces restrictions concernaient seulement un certain type d'événements, les mariages et les baptêmes. Une lecture plus systématique de la section des nouvelles du Royaume révèle une variété de statuts sociaux nommés dans le périodique, de la famille royale aux grands de la noblesse et de l'église, des officiers de la maison royale aux membres des ordres religieux, des militaires de différents rangs aux membres d'académies savantes de Lisbonne et de province. Il semble avoir existé une équation complexe qui mettait en rapport le type d'événement et la qualité sociale de celui ou ceux qui en étaient les protagonistes. La gazette était tenue de respecter une stricte hiérarchisation sociale des nouvelles, définie à partir de la Cour, mais elle pouvait faire exceptionnellement référence, si l'événement le justifiait, à des personnes dont le statut social était considéré inférieur. En mai 1741, une des nouvelles envoyées par Pereira de Faria qui ne concernait pas la noblesse courtisane passe exceptionnellement la « revista » : il s'agit du récit de la mort de Fr. José da Conceição, un théologien du Troisième Ordre de Saint François surnommé « Escotinho », originaire de Santarém comme Pereira de Faria. Monterroio écrivait le 6 mai que l'article risquait de ne pas passer la révision censure, puisque aucune circonstance exceptionnelle n'avait marqué son décès. Deux semaines plus tard le gazetier se réjouit de ne pas voir ses craintes confirmées : la nouvelle avait paru dans l'édition du 11 mai.

Ainsi, si pour les mariages et les baptêmes un seuil est défini en fonction d'une distinction à l'intérieur de l'opposition entre noblesse de Cour et de province,

la règle ne semble pas s'appliquer strictement dans d'autres circonstances. Dans cet exemple, et indépendamment de ce que la révision censurelle pouvait comporter d'imprévisible, le caractère exceptionnel de l'événement émerge comme un critère d'admission de l'élargissement du seuil social. Certains événements exceptionnels qui paraissaient dans la gazette pouvaient inclure jusqu'aux plus bas niveaux de l'échelle sociale. Dans cette catégorie d'événements exceptionnels étaient compris les naissances ou les décès entourés de circonstances extraordinaires, échappant à l'ordre habituel du monde naturel, par exemple, les naissances multiples ou d'enfants à forme monstrueuse, ou les décès de personnes ayant eu une longévité extraordinaire. Les rares apparitions de gens du peuple dans les nouvelles, avec l'identification de leur nom, semblent liés à ce contexte « merveilleux », voire « monstrueux ». Malgré cette étendue de l'objet informatif, ou à cause d'elle précisément, la répression de l'élément populaire est une caractéristique fondamentale des nouvelles de la Cour¹²⁰.

¹²⁰ C'est ce que nous montre, comme en négatif, la lecture du *Folheto de Ambas Lisboas*, un périodique imprimé irrégulièrement dans les années 1730-1731 et attribué à Jerónimo Tavares Mascarenhas de Távora. En reprenant l'aspect graphique de la *Gazeta* et son dispositif formel, avec la structure en dépêches envoyées de différentes parties, le *Folheto* parodie, par l'inversion, le dispositif de la gazette. Le titre [littéralement « Petite feuille des deux Lisbonnes »] fait allusion à l'identification du périodique avec une seule partie de Lisbonne, celle de la Cour. Dans le contenu, à l'oligarchie de Cour de la gazette et à la prédominance des nouvelles de l'étranger, il substitue des types sociaux populaires et les quartiers populaires de Lisbonne, comme le Bairro Alto et Alfama.

2.2.3. Le point de vue du gazetier

Dans la correspondance du gazetier, nous pouvons lire ses réactions à la censure, ses prises de distance et ses formes d'adhésion aux critères de celles-ci. Du point de vue du gazetier, il semble y avoir eu, à partir de 1745, un renforcement du contrôle des nouvelles sur la Cour de la part du roi. Selon le témoignage de Monterroio dans ses lettres, Ce durcissement a été déclenché par le mécontentement du roi envers une nouvelle, envoyée également par Pereira de Faria et publiée dans la gazette du 23 février 1745, concernant une donation royale faite aux Oratoriens en 1745, relative à l'élargissement de leurs domaines à Lisbonne. Monterroio écrit que la nouvelle, une fois publiée, avait déplu au roi qui avait ensuite donné des instructions pour que dans la gazette paraissent seulement des avis provenant du palais : « La nouvelle n'a pas plu au Roi, qui m'a ordonné par João de Leirós de ne plus rien publier concernant le Palais sans avis » [« el Rei não gostou e me mandou escrever por João de Leirós por que não escrevesse mais nem na Gazeta nem no suplemento notícia alguma do Paço sem de lá me ser avisada »] (LPF, 14-3-1745, f. 174-174v). On a donc là un principe d'inversion de ce qui était auparavant, comme on peut le déduire, une pratique courante : l'envoi régulier de nouvelles par des correspondants comme Pereira de Faria sur plusieurs événements, y compris ceux qui, comme dans cet exemple, avaient leur origine au palais royal. Le renforcement de la surveillance dénonce, indirectement, une distance que la Cour, au-delà de la censure formelle, essaye de compenser.

Cette distance est aussi celle que le rédacteur souligne. Dans ses lettres, il exprime protestations et désaccords face à certaines corrections qu'il est contraint

d'introduire dans ses textes. Dans une lettre datée d'août 1742, par exemple, le rédacteur demande de l'aide à Pereira de Faria pour améliorer une de ses « relations », dont le premier paragraphe avait été modifié par ordre supérieur. Il s'en plaint explicitement : « pour un Auteur c'est un grand malheur de soumettre son jugement à ceux des autres » [« É desgraça grande sujeitar um Autor o seu juízo ao dos outros... »] (LPF, 11-8-1742, f. 68). Ces protestations de Monterroio relatives à la censure ne changent pas, bien entendu, sa position de dépendance face aux autorités politiques. Monterroio faisait entendre ses plaintes dans le contexte restreint de la communication épistolaire. Elles ne constituent pas non plus un questionnement explicite de sa position et des contraintes auxquels il est soumis. Cependant, à travers la correspondance, autant qu'une confirmation de sa dépendance effective, très concrète, des instructions de la Cour, on peut lire les prises de distance du rédacteur par rapport aux critères de la censure et au contrôle politique. La question renvoie au travail de rédaction, aux catégories maniées dans ce travail par le gazetier, à son statut social, enfin, à l'existence d'une logique de publication des nouvelles dans la gazette liée à la satisfaction des clientèles et des réseaux d'amitiés du gazetier. Mais la lecture des lettres de Monterroio et les exemples qu'elles nous apportent nous permettent d'approfondir les termes mêmes du statut politique de la gazette. Les prises de distance de Monterroio ne sont pas que des protestations proférées dans le cercle privé des amitiés épistolaires. Elles montrent que le rédacteur disposait d'une certaine marge de manœuvre pour affirmer ses critères de sélection d'information face à la censure.

En continuant à suivre les lettres de Monterroio, on s'aperçoit que celui-ci était soumis à d'autres pressions lorsqu'il publiait des nouvelles. Après avoir inséré un court obituaire de José de Sousa, un poète de basse condition, populaire tant pour son talent que par sa cécité, Monterroio justifie à son correspondant la publication de cette nouvelle: « J'ai voulu honorer dans la mort quelqu'un que la fortune a si peu favorisé de son vivant. Je me doute que quelques-uns me murmureront parce qu'ils veulent seulement voir dans les Gazettes des *fidalgos* de premier rang, mais je fais justice et je me moque des critiques » [« ...e me pareceu honrar na morte a quem a fortuna favoreceu tão pouco na vida. Não duvido que alguns me murmurarão porque só querem ver nas Gazetas fidalgos da primeira classe, mas eu faço justiça e me zombo de criticas »] (LPF, 12-12-1744, f. 168-168v). Les instructions qui arrivaient au rédacteur par les secrétaires du roi n'étaient pas éloignées des préoccupations d'autres lecteurs de la gazette qui n'aimaient pas y voir des nouvelles concernant les catégories sociales de rangs inférieurs. Le rédacteur pouvait prévoir que certaines de ses nouvelles feraient l'objet de « murmures ». Cet exemple illustre la construction par le rédacteur de l'autonomie de son rôle. Celle-ci est affirmée d'ailleurs en des termes éthiques : l'honneur et la justice sont les raisons qui ont justifié la publication de cette nouvelle.

D'autre part, Monterroio, s'il était en désaccord avec certaines interventions concrètes de la censure, partageait, au moins en partie, certains des critères de sélection sociale qui lui parvenaient du palais royal. Dans ses lettres, quelques exemples vont dans ce sens. Généalogiste, il fait de nombreuses références au marché matrimonial de différents personnages de l'espace social, aux bons et

mauvais mariages. Ainsi, par exemple, Monterroio ne publie pas la nouvelle du décès de la femme d'un autre correspondant à Santarém, Simão Nunes Infante. Il se justifie en alléguant la mauvaise origine sociale de sa femme dont le père était barbier. Le mariage devait donc être caché, non publié (LPF, 7-9-1743, f.128-128v). La définition des critères d'accès aux pages du périodique n'était donc pas une préoccupation exclusive de la censure du roi : elle était accompagnée d'une clé de sélection généalogique dans la rédaction — et dans la lecture — des récits de la gazette.

Enfin, la dépendance de Monterroio n'était pas seulement celle qui le rattachait au roi et à ses émissaires. Elle le liait à d'autres personnages puissants, par des rapports de clientèle et d'entraide, basés sur l'échange de faveurs, des rapports de subordination ou égalitaires selon le statut des gens avec lesquels ils s'établissaient. Même si nous n'avons que peu d'information concrète sur cet aspect, nous savons que les consuls et les ambassadeurs des différentes nations représentées à Lisbonne avaient des rapports personnels avec le gazetier, qu'ils lui fournissaient des nouvelles et qu'ils essayaient d'influer sur le contenu de la gazette relatif à l'information sur les pays qu'ils représentaient¹²¹. De son côté, Monterroio les remerciait par la publication de nouvelles dans la gazette et la manifestation publique de sa reconnaissance personnelle: il a notamment dédié

¹²¹ Dans une lettre de 1742, Monterroio présente le consul de Naples comme source d'une nouvelle de batailles en Italie entre espagnols et autrichiens (LPF, 14-6-1742, f. 62). Une lettre également des années 1740, de D. Manuel Caetano de Azevedo, théatin de Lisbonne, mentionne un dîner chez le consul de Gênes auquel Monterroio était présent (*Cartas de Fr. Apolinário da Conceição e de diversos sujeitos ao P.e Luís Montez Matoso*, 1740-1749, Biblioteca da Academia das Ciências de Lisboa [BACL], Ms. Vermelhos 835, f. 141).

deux de ses *papéis* au Résident de l'Empire à Lisbonne, D. Joseph Zignony, et à l'ambassadeur d'Espagne, Domingos Capecelatro¹²².

D'après les sources connues, l'exemple le plus important de ces rapports personnels avec des gens bien placés dans la Cour relatif à l'apport de nouvelles, est celui qui liait Monterroio au 4e Comte d'Ericeira¹²³, D. Francisco Xavier de Menezes (1673-1743), qui, vers 1721, avait parrainé sans succès l'entrée de Monterroio à la nouvelle Académie Royale de l'Histoire. Selon deux lettres conservées à la bibliothèque de Ajuda¹²⁴, on sait qu'Ericeira, à cette même époque, envoyait régulièrement à Monterroio des nouvelles pour le chapitre de Lisbonne de la gazette. Ces nouvelles pouvaient concerner la famille du comte mais aussi d'autres informations de la Cour qui parvenaient à la connaissance de celui-ci et concernaient d'autres maisons nobles, la santé du roi, les mouvements militaires dans le Tage¹²⁵. Il pouvait aussi envoyer au gazetier des copies de lettres qu'il avait lui-même envoyées au service du roi : c'est le cas, par exemple, d'une lettre au Général des moines de Saint Bernard contenant des instructions royales sur l'exécution d'une carte de la ville de Porto par un moine d'Alcobaça, copiée et

¹²² Les deux *papéis* dédiés aux ambassadeurs contiennent des récits de victoires des armées chrétiennes, Autrichienne et Espagnole, contre les Turcs et les Algériens: *l'Eclipse da Lua Ottomana...* (Lisbonne, Pascoal da Silva, 1716) est dédié à Zignony et *l'Oran Conquistado...* (Lisbonne, Pedro Ferreira, 1732), à Capecelatro. Monterroio justifie la dédicace de cette dernière brochure par le dessein de « correspondre aux honneurs que Votre Excellence [l'ambassadeur] a l'habitude de me faire dans le peu d'occasions que nous nous rencontrons » [“para corresponder às honras que V. Excelência costuma fazer-me nas poucas vezes que nos vemos”].

¹²³ Dans sa correspondance, le gazetier fait référence à l'élaboration de résumés de nouvelles pour S.A. [Son Altesse], initiales derrière lesquelles peut se cacher le frère du roi, l'*infante* D. Francisco (LPF, 15-7-1741, f. 22). Dans une lettre écrite juste après la mort de ce prince, en juillet 1742, Monterroio se réfère aux « nombreux signes d'honneur » [“muitas honras”] que l'*infante* lui avait fait. La même lettre semble suggérer que Monterroio louait une chambre située dans une demeure de ce prince. (LPF, 28-7-1742, f. 64).

¹²⁴ Cette bibliothèque dispose d'un fonds très riche pour l'histoire du périodique. Dans les documents épars inventoriés par Maria da Conceição Geada (*Inventário dos Documentos Avulsos da Biblioteca da Ajuda*), on trouve des dizaines de lettres destinées à Monterroio et à la publication dans la gazette. Voir une liste des cotes relevantes, non détaillée et probablement non exhaustive, dans l'inventaire des sources à la fin de cette thèse.

¹²⁵ BA, doc. avulso, 54-XIII-13, n°6. BA, doc. avulso, 54-XIII-11, n°25.

envoyée à Monterroio¹²⁶. Dans ces lettres, la soumission du gazetier à une figure de la haute noblesse est visible, non seulement dans la forme d'adresse, mais aussi dans le stricte respect dont le gazetier fait preuve pour l'information transmise. Dans une lettre de juin 1723, on peut lire :

« Son ami et très respectueux serviteur, José Freire de Monterroio, baise les mains de M. le Comte d'Ericeira et lui demande l'habituelle grâce d'une nouvelle pour le Chapitre de Lisbonne ; et [aussi] si la nouvelle que M. le Comte Vice Roi se trouve déjà à Madrid est certaine et si je pourrai la publier dans la gazette ; car je ne veux rien faire sans l'approbation de Son Excellence, et si en tout je suivrais ses avis et me soumettrais à son obéissance, encore plus dans ce sujet particulier »	« Ao exmo. Sr. Conde da Ericeira beija as mãos seu muito amigo e respeitoso criado José Freire de Monterroio e lhe pede a costumada mercê de alguma notícia para o Capítulo de Lisboa e se é certa a notícia de se achar já em Madrid o Sr. Conde Vice Rei; e se poderei publicá-la na gazeta porque não quero fazer nada sem aprovação de Sua Excelência, menos neste particular; quando em todos seguira sempre os seus ditames; e em tudo quer estar à sua obediência» ¹²⁷ .
--	--

Dans la réponse jointe à cette lettre, Ericeira envoie au gazetier les nouvelles demandées. L'obéissance proclamée par Monterroio trouve une correspondance dans les termes dans lesquels Ericeira lui répond, en lui indiquant textuellement le récit à insérer dans la gazette. Il écrit « Dans le chapitre de Madrid *vous pouvez dire les mots suivants seulement* : le 24 mai le Comte d'Ericeira D. Luís de Meneses est arrivé ici... » [«No capítulo de Madrid *pode dizer só estas palavras*: a 24 de Maio chegou aqui o Conde da Ericeira D. Luis de Meneses... »¹²⁸]

¹²⁶ *Carta de Conde da Ericeira para o P.e [sic] José Freire, acerca das plantas das cidades do Porto e Braga feitas pelo P.e Fr. Luiz de S. José - 1729. Cópia.* BNL, Pombalina, n° 672, f. 77-77v.

¹²⁷ BA, 54-XIII-13, n°6.

¹²⁸ BA, 54-XIII-13, n°6 [l'italique est de ma responsabilité].

Si l'on compare le reste de la nouvelle avec ce qui a été publié dans la gazette (GL, 17-6-1723, n° 24), on observe que le gazetier a respecté l'ordre et le sens du récit, se limitant à quelques menus changements de forme. Dans ses multiples rapports sociaux, dans lesquels les nouvelles qu'il publiait jouaient un rôle, Monterroio était tenu de respecter une pluralité d'autorités. En outre, cet accès à des sources d'information privilégiées, comme le comte d'Ericeira, n'était pas forcément acquis dans d'autres espaces sociaux soumis à des hiérarchies propres. Très attachée à la grande autonomie dont elle jouissait, l'Académie Royale de l'Histoire, où le comte était une des figures les plus importantes, a ainsi débattu en octobre 1721, peu après sa fondation, de la question de la publication de nouvelles sur ses activités dans la gazette. La prohibition pure et simple de références dans le périodique a été envisagée, mais la position qui a prévalu, avec l'argument que la censure préalable garantissait la bienséance des récits qui y paraîtraient, a été celle de l'autorisation. Le gazetier n'en était pas moins réduit à utiliser comme source le récit des conférences que les académiciens imprimaient régulièrement eux-mêmes¹²⁹.

Comme le montre une autre source, le roi lui-même prenait ces différents liens de dépendance du gazetier en considération. Au printemps 1748, Monterroio avait demandé au palais l'autorisation de publier dans la gazette un texte qui lui avait été envoyé. On ne connaît pas le contenu ni l'origine de ce texte, si ce n'est qu'il provenait d'une personne de haut rang qui vient traité, dans la réponse donnée au gazetier, comme « Senhora ». L'article ne pouvait pas être publié dans la

¹²⁹ Le débat est résumé par l'académicien Manuel Teles da Silva, Marquis de Alegrete, dans son *História da Academia Real da História Portuguesa* (cité par Isabel F. Mota, *A Academia Real da História. A história e os historiadores na primeira metade do séc. XVIII*, thèse présentée à l'Université de Coimbra, 2001, p. 70.)

gazette. Mais Jacinto da Costa, l'émissaire du roi, ajoute : « et, pour ne pas déplaire à la personne qui veut publier ce texte, dites-lui que vous avez des ordres très stricts en cette matière. Si sa Seigneurie veut une permission pour l'insérer, qu'elle la demande [à Sa Majesté] d'abord, à cause des divers inconvénients qui en résultent » [« e para não ficar mal com quem pretende se ponha, V.M. lhe responda que tem ordens muito apertadas nesta matéria, e se Sua Senhoria quer que se ponha, requeira a Licença de cima primeiro, sem a qual o não pode fazer, por vários inconvenientes, que se têm seguido »¹³⁰].

2.2.3. Nouvelles de l'étranger et nouvelles de la Cour

Comme nous le verrons plus loin, l'absence de témoignages directs sur la censure des nouvelles internationales ne veut pas dire que celles-ci étaient politiquement insignifiantes. Au contraire, comme on le verra, la publication de nouvelles étrangères dans la gazette avait une importance politique liée à un enjeu diplomatique. Pourtant, les nouvelles sur la Cour faisaient incontestablement l'objet de contraintes politiquement plus importantes que celles qui venaient de l'extérieur. Ces contraintes politiques étaient antérieures même à la censure préalable formellement existant, et plus profondes qu'elles parce qu'intégrées dans la structure même du périodique. C'est pour cette raison que nous devons aller au-delà de la censure et examiner le texte de la gazette plus en profondeur, à partir de quelques études de cas.

¹³⁰ BA, 54-VI-53, n°22. Lettre du 4 avril 1748.

La lettre de privilège de 1715 nous sert une deuxième fois de porte d'entrée : les nouvelles propres aux gazettes y sont identifiées aux nouvelles étrangères, à celles qui viennent « du dehors ». Cette identification est accompagnée de la réduction du travail de rédaction à celui de traduction en portugais des gazettes étrangères. Aucune référence n'est faite à la rédaction originale de nouvelles sur le royaume du Portugal. Les nouvelles de l'étranger propres aux gazettes sont également désignées comme étant des nouvelles « politiques ». Par l'adjectif « politique » on entendait les faits relatifs à la guerre et à la diplomatie, aux relations internationales entre les différents états. Cette définition à la fois de la politique et du contenu des gazettes n'est pas l'exclusivité du périodique portugais. Même si on a du mal à trouver cette définition de « politique » dans les dictionnaires contemporains, on la trouve couramment dans les gazettes européennes de l'époque soumises au privilège, aux XVII^e et XVIII^e siècles¹³¹. L'absence de référence à l'information nationale et la réduction de la gazette à une collection de textes traduits de l'étranger ne peuvent ne pas être interprétées comme « politique ». En faisant des nouvelles internationales le seul objet de la gazette, l'attention se déviait des nouvelles dont la diffusion était considérée comme plus sensible par la monarchie. La référence à une politique intérieure était ainsi chassée des pages du périodique.

L'absence de mention aux nouvelles sur le royaume dans la lettre de privilège n'a pas été suivie au pied de la lettre : dès ses premiers numéros de 1715, le périodique a publié des nouvelles portugaises à la fin de chaque livraison. Cette section est pourtant toujours restée largement minoritaire dans l'économie

¹³¹ P. Rétat, « Politique et administration », in H. Duranton et P. Rétat (éds.), *Gazettes et information politique sous l'Ancien Régime*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1999, p. 270. Voir également les remarques de K.-M. Baker sur le sujet dans le même ouvrage, p. 9-10.

textuelle du périodique. La définition « politique » de l'objet du périodique trouvait sa correspondance dans une économie textuelle largement dominée par les nouvelles étrangères. Les nouvelles issues de la Cour de Lisbonne ne dépassaient en général une, parfois deux, pages de la gazette. Parfois, elles n'étaient composées que de quelques lignes. Cette caractéristique se maintient durant toute la période considérée dans notre travail et, d'une manière générale, dans toute la presse de l'Europe continentale pré-révolutionnaire¹³².

Des raisons liées à la périodicité et au rapport de la gazette au temps aident à expliquer cette économie textuelle. La parution à jours fixes du périodique et les délais nécessaires pour la rédaction, censure et impression de la gazette rendaient difficile la conciliation entre la toute dernière actualité et la publication de textes longs. Pour échapper à leur dépendance du temps court, les gazetiers pariaient sur l'anticipation, autant que possible, du contenu de chaque nouveau numéro. Chaque livraison de la gazette se fondait sur une mosaïque de dépêches d'actualité différente et arrivées à des moments différents à la rédaction. Une partie du numéro, correspondant aux nouvelles plus anciennes, était préparée à l'avance, et seule une autre partie du numéro dépendait de la toute dernière actualité¹³³. Cette gestion des temps de production du périodique et de l'espace disponible allouait aux nouvelles du Portugal une dimension fixe : elles commençaient dans la dernière ou avant-dernière page du périodique et ne pouvaient guère s'étendre. Exceptionnellement, les nouvelles portugaises commençaient à l'avant-avant-dernière page. Même si des changements de dernière minute étaient possibles, la

¹³² J. D. Popkin, « La presse et la politique étrangère de l'Ancien Régime à la Révolution », in H. Durantou et P. Rétat (éds.), *op.cit.*, p. 285.

¹³³ Pour comprendre cette méthode de travail complexe, il faut se référer à la démonstration détaillée de J. D. Popkin dans son étude sur la *Gazette de Leyde: News and politics in the age of revolution. Jean Luzac's Gazette de Leyde*, Ithaca, Cornell Un. Press, 1989, en particulier p.107-113.

nécessité de planifier une bonne partie de la livraison à l'avance rendait la distribution globale de l'espace typographique peu flexible.

2.2.4. Un incident diplomatique avec l'ambassadeur français

Mais la différence fondamentale entre les nouvelles locales et celles de l'étranger résidait dans le contenu politique. Essayons de voir comment cette différence politique se laissait lire dans les nouvelles. Prenons comme exemple l'incident qui a déclenché un conflit diplomatique entre la Cour Portugaise et celle de la France, dont les relations sont restées interrompues pendant une quinzaine d'années, entre 1725 et 1739. Il a été déclenché après l'arrivée à Lisbonne du nouvel ambassadeur français, l'Abbé de Livry, le 15 Septembre 1724. Six jours après la gazette racontait son entrée cérémoniale dans la ville :

« Samedi dernier l'Abbé de Livry, ambassadeur du Roi Très-Chrétien, est arrivé à cette Cour, et le Comte de Coculim, D. Francisco Mascarenhas, accompagné de trois de ses carrosses avec des Gentilshommes, est allé le conduire dans un carrosse de Sa

« Sábado passado chegou a esta Corte o Abade de Livry, Embaixador d'El-Rei Cristianíssimo, a quem foi conduzir em um coche de Sua Magestade, que Deus guarde, e por ordem sua, para o palácio do Conde de Soure, que lhe estava preparado, o Conde do Coculim, D.

<p>Majesté, que Dieu garde, et par Son ordre, au Palais du Comte de Soure. Une grande partie de la noblesse va saluer Son Excellence et revient très satisfaite de son grand talent et obligeance»</p>	<p>Francisco Mascarenhas, acompanhado de três coches seus, com Gentishomens. Tem concorrido muita parte da nobreza a comprimentar a S. Exc. e toda volta mui satisfeita do seu grande talento, e agrado »</p>
--	---

(GL, 21-9-1724, n°38)

Tout de suite après, des conflits de cérémonial ont éclaté entre l'Abbé de Livry et le Secrétaire d'Etat portugais, Diogo Mendonça de Corte Real : avant d'aller présenter au roi ses lettres de créance, l'envoyé français a attendu une première visite du Secrétaire d'Etat, alléguant que celle-ci était la forme du cérémonial qui avait été pratiqué avec ses prédécesseurs ainsi qu'avec ses homologues ambassadeurs d'autres pays¹³⁴. Le Secrétaire d'Etat, de son côté, s'était refusé à le faire, alléguant que cette obligation n'était pas formelle : elle ne faisait donc pas partie du cérémonial. Le conflit dura plus de trois mois, sans qu'aucune des parties ne cède. En Janvier 1725, l'Abbé de Livry recevait de France des instructions pour abandonner le Portugal, ce qu'il fit le 25 du même mois, partant sans avoir jamais présenté au roi ses lettres de créance. La gazette portugaise, qui pendant tout ce temps n'avait fait aucune référence à l'impasse diplomatique, donne alors, le 1er février, la nouvelle du départ en restant complètement muette sur les circonstances décisives qui l'entourent : « « L'abbé de

¹³⁴ *Portugal, Lisboa e a corte nos reinados de D. Pedro II e D. João V. Memórias Históricas de Tristão da Cunha de Ataíde, 1° Conde de Povolide*, introd. António V. Saldanha e Carmen M. Radulet, Lisboa, Chaves Ferreira, 1990, p. 373.

Livry est parti de cette Cour jeudi dernier [le 25 Janvier], et les Ministres étrangers l'ont accompagné jusqu'à Aldeia Galega » [O Abade de Livry partiu desta Corte quinta-feira passada [25 de Janeiro], e o foram acompanhando até Aldeia Galega os Ministros estrangeiros »] (GL, 1-2-1725, n°5).

Le laconisme de ce récit de départ, qui contraste avec l'ambiance décrite à l'arrivée de l'Abbé, devient plus évident si l'on observe la nouvelle du point de vue de la gazette française. Le départ de l'Abbé de Livry y est raconté pour la première fois dans la rubrique parisienne du 17 février 1725. La raison du départ est donnée selon un point de vue favorable à l'ambassadeur français : le roi Portugais avait refusé d'ordonner à Diogo de Mendonça de faire la première visite à l'Abbé, « comme cela s'est pratiqué à l'égard des autres Ambassadeurs ses prédécesseurs » (*Gazette de France*, 17 février 1725, n°7). La nouvelle est reprise une semaine après dans le bulletin envoyé de Lisbonne, avec le même argument, auquel vient s'ajouter l'ancienneté du cérémonial et sa pratique généralisée envers d'autres ministres.

Si l'on observe maintenant le conflit diplomatique à partir d'une source plus éloignée par rapport aux Cours engagées dans le conflit, la gazette en français publiée à Amsterdam, on s'aperçoit que l'affaire y est accompagnée de beaucoup plus de détail que dans les gazettes publiées à Lisbonne et Paris. Entre septembre 1724 et janvier 1725, lorsque « les différens » ne trouvaient pas de solution et que le conflit couvait, les gazettes de Paris et de Lisbonne n'en parlent pas. Elles le font seulement en février 1725 lorsque la rupture est irréparable. De son côté, la gazette hollandaise en parle dès le 3 novembre 1724 et note immédiatement l'enjeu du conflit : « on dit que c'est au sujet du refus qu'à fait le Secrétaire d'Etat de S.M.

Portugaise de lui rendre la première visite, ayant allégué que ce n'étoit point l'usage... » (*Gazette d'Amsterdam*, 3-11-1724, LXXXVIII). Dès la fin décembre, précise cette même gazette que la Cour française allait rappeler son envoyé et, le 6 février 1725, lorsque les gazettes portugaises et française interrompaient enfin leur silence, une longue lettre racontant les détails du conflit diplomatique depuis l'arrivée de Livry à Lisbonne paraissait. La dépêche faisait suite à un suivi régulier de l'affaire, avec pas moins de six nouvelles publiées auparavant : en février 1725, donc, le départ de l'abbé est perçu par le lecteur habituel de la *Gazette d'Amsterdam* comme le point d'arrivée d'une chaîne d'information, un récit qui permet au lecteur une prise de sens progressive. Au contraire, la *Gazeta de Lisboa* a choisi de taire l'affaire de l'abbé Livry pendant qu'il a existé comme événement non-terminé. C'est seulement quand la rupture diplomatique est consommée que la gazette en parle. Il s'agit d'un récit qui intervient seulement après-coup. Et ce récit cache au lecteur tout ce qui est sensible dans l'événement, n'en laissant paraître qu'une version politiquement neutralisée, le réduisant à un récit qui, se limitant à raconter le départ du diplomate, l'expurge de tout son contexte significatif. La gazette a même préféré cette version à l'adoption d'un point de vue favorable aux intérêts de la Cour, comme l'avait fait la gazette française.

Ces différentes façons d'accompagner le conflit diplomatique sont liées aux contraintes politiques qui pesaient sur chacun de ces périodiques. Là où la pression de la Cour portugaise ou française ne se faisait pas sentir, une information politiquement plus abondante pouvait être publiée. Dans une définition donnée par Monterroio dans sa correspondance, les informations à caractère politiquement sensible « se confient plus rapidement au lointain qu'au proche » [« mais depressa

se fiam dos longes, que dos pertos »] (LPF, 17-11-1742, f. 80). Une espèce de loi centrifuge de la circulation de nouvelles se mettait ainsi en place. Loin de la Cour, décalés dans le temps et imprimés hors frontières, les événements politiques pouvaient être racontés autrement. Ce récit politiquement moins surveillé pouvait ensuite faire son retour à son lieu d'origine, suivant les réseaux des lecteurs abonnés aux gazettes étrangères. Ce phénomène avait une échelle européenne et il est bien connu des spécialistes de la presse d'Ancien Régime : le système de gazettes monopolistes, vivant sous le régime du privilège, se caractérisait par une surveillance politique rigoureuse à l'intérieur des frontières du royaume, mais il était poreux dans ses marges. On a ainsi pu parler, d'un « double système d'information », qui résultait de la lecture croisée de gazettes de la Cour et de celles qui venaient de l'extérieur¹³⁵ ; cependant, tandis qu'en France ce double système a pu constituer, à partir du milieu du XVIII^e siècle, une menace politique importante pour la couronne, l'obligeant à entreprendre une réflexion sur le meilleur moyen de la contenir¹³⁶, il n'en allait pas de même dans des pays comme le Portugal. La langue étrangère créait une importante frontière sociale dans l'accès au texte de la *Gazette d'Amsterdam* qui atténuait sensiblement l'impact politique de la lecture des nouvelles.

On peut voir la même logique à l'œuvre dans d'autres conflits diplomatiques qui ont traversé le règne de João V, comme celui qui eût lieu avec la Papauté et eût comme conséquence l'interruption de rapports diplomatiques entre

¹³⁵ G. Feyel, *L'annonce et la nouvelle*, op. cit., p. 504-546.

¹³⁶ Le document qui illustre le mieux cette menace est le rapport de Malesherbes, *Mémoire sur la gazette d'Hollande donné à M. le chancelier au mois de mars 1757*, publié dans Pierre Rétat, Claude Labrosse, Henri Duranton, eds., *Les Gazettes européennes de langue française*, Presses Universitaires de Saint-Étienne, 1993, p. 319-326.

le Portugal et Rome entre 1728 et 1731¹³⁷. Depuis 1720, le roi portugais s'était efforcé d'obtenir de Rome l'équivalence au cardinalat de la nonciature de Lisbonne, à l'instar de ce qui se passait avec celles de Madrid, Paris et Vienne. Le roi João V soutenait la nomination du cardinal Bichi, nonce à Lisbonne. Sa non-nomination par Benoît XIII en 1728, alors que la Cour portugaise la pensait imminente, déclenche la rupture. À nouveau, on peut trouver dans la gazette portugaise des références à des événements ou des pièces fondamentales du conflit, mais sans que le contexte politique ne soit jamais explicité. Dans le chapitre consacré à Rome de la *Gazeta* n° 12 du 18 mars 1728, on peut lire le récit du fait qui a déclenché le mécontentement portugais : la nomination papale d'un nouveau cardinal qui contrariait les prétentions portugaises. Mais ce récit n'est pas accompagné de la lecture politique que la Cour portugaise en avait fait. Jusqu'en juillet de cette année, il n'y a dans la gazette portugaise aucune référence aux principaux épisodes de la crise, notamment les décisions de rappeler à Lisbonne l'ambassadeur à Rome et d'expulser de Lisbonne les deux nonces. Le départ, le premier avril 1728, du nonce auquel le roi portugais était hostile, Monseigneur Firrao, n'y figure pas non plus. Le 5 juillet 1728, le roi publie trois décrets avec les principales mesures d'interdiction touchant les rapports avec le Saint Siège. Le 8, enfin, la gazette interrompt son silence : « le 5. de ce mois ont été publiés dans cette Cour trois Décrets de Sa Majesté, dont on donnera des informations la semaine prochaine » [« em 5. do corrente se publicaram nesta Corte três Decretos de Sua Majestade, de que se dará notícia na semana próxima »]. Mais - indice d'une intervention de la censure ?- la semaine suivante, au lieu de développer son récit concernant les

¹³⁷ Cf. F. de Almeida, *História de Portugal*, Coimbra, Imprensa da Universidade, vol. IV, 1926, p. 269-270.

décrets, la gazette se limite à annoncer, dans l'espace des petites annonces de librairie, la vente des décrets royaux aux mêmes endroits où le périodique était vendu (GL, 15-7-1728, n°29).

Dans la section des nouvelles de l'étranger, traduite pour l'essentiel de gazettes comme celle d'Amsterdam¹³⁸, la *Gazeta* pouvait nommer en portugais, dans ses propres pages, ces mêmes tensions qu'elle taisait dans le chapitre de la Cour. Lorsque les conflits diplomatiques ont lieu ailleurs et engagent d'autres états, ils sont suivis : l'échec des négociations est décrit et la spéculation sur l'avenir des affaires politiques va bon train. Le 15 novembre 1731, dans son chapitre sur Varsovie, le périodique parle des différents (« diferenças ») entre le roi de Pologne et le Saint-Siège, de l'insuccès du Nonce papal dans les négociations avec la Cour polonaise et de son possible retour à Rome (GL, 15-11-1731, n°46). Le même ton domine, la semaine suivante, le récit des conflits entre le Conseil Collatéral du Royaume de Naples et la Curie Romaine dans le chapitre sur Naples : les différents entre les deux parties sont croissants et le lecteur est informé, à partir d'un point de vue favorable à la position napolitaine, sur les raisons du conflit et les mesures prises. Sans contradiction apparente, des discours politiquement très différents coexistaient ainsi dans une même livraison.

La lecture des nouvelles de l'étranger pendant le conflit avec la Papauté nous remet sur la piste de la censure : à partir du mois d'avril 1728, la rubrique des nouvelles envoyées de Rome fut supprimée. Cette suppression représentait une interruption soudaine dans une rubrique qui, à cette époque, était présente toutes

¹³⁸ La *Gazette d'Amsterdam* est citée comme source dans la correspondance de Monterroio (LPF, 19-1-1743, f. 92). Une comparaison à partir d'une livraison de la *Gazeta de Lisboa*, celle du 23 février 1745, permet de constater qu'une partie importante des nouvelles étrangères, d'Italie et d'Allemagne, ont un texte commun à différentes livraisons du périodique hollandais: celles du 15, du 17 et du 22 janvier 1745.

les semaines dans le périodique. À l'instar de ce qui se passait dans d'autres gazettes¹³⁹, cette interruption d'une section associée à un état avec lequel il y avait un conflit pouvait être lue comme une prise de position diplomatique. En effet, les lecteurs bien informés reconnaissaient clairement le sens politique de ces soudaines interruptions dans le flux régulier d'information internationale de la gazette : c'est ce que nous révèle le correspondant habituel du gazetier portugais à Seville, le père jésuite André de Sá y Avila. En octobre 1731, après avoir transmis à Monterroio la confirmation de la nomination de cardinaux qui rejoignait enfin les prétentions portugaises et ouvrait la porte à la réconciliation diplomatique, il ajoute : « nous attendons maintenant dans la Gazette de Lisbonne le chapitre de Rome ; on l'estime beaucoup par ici en ces temps » [« Aora esperamos en la Gazeta de Lxa. capítulo de Roma; que es lo que mucho se estima por aca en estos tiempos »]¹⁴⁰. Connaissant bien les contraintes politiques qui pesaient sur la gazette, ce lecteur savait qu'il pouvait attendre la reprise d'un discours interrompu pour des raisons politiques. Nous avons là une clé de lecture politique du périodique qui resterait invisible si nous ne lisions que la section des nouvelles de Lisbonne. Face au conditionnement des nouvelles sur le Royaume, c'est indirectement, par le biais de changements plus ou moins discrets dans la section des nouvelles internationales, en rapport avec une affaire diplomatique, qu'une éventuelle identification entre le périodique et la politique internationale de la couronne devient possible. Le même phénomène, dans un contexte de rapports diplomatiques très

¹³⁹ Le même phénomène se produit, par exemple, dans la gazette française en 1757, lors de l'attentat de Damiens : dans le contexte d'un conflit diplomatique entre la République et le Saint-Siège, le message de solidarité que Venise avait envoyé au roi de France n'est pas publié. Cf. A. Machet, « 6. Censures », in P. Rétat (éd.), *L'attentat de Damiens. Discours sur l'événement au XVIIIe siècle*, Lyon, P. U. Lyon, 1979, p. 164-165.

¹⁴⁰ BNL, Pombalina, n°672, f. 100-100a.

tendus entre le Portugal et l'Espagne, semble s'être vérifié dans le traitement de l'information en provenance de Madrid. En 1735, une crise diplomatique éclatait, suite à des incidents arrivés à Madrid avec des domestiques de l'ambassadeur portugais. La publication de la rubrique de Madrid, qui se faisait déjà rare dans les années précédentes, fut interrompue pendant l'année 1735.

Il faut ajouter que l'enjeu politique des nouvelles internationales ne se limitait pas à la gazette portugaise. La monarchie, à travers son réseau diplomatique, essayait, dans les différentes villes, de conditionner le contenu des gazettes. L'exercice de pressions visant à influencer les gazetiers était une pratique généralisée, et cela nourrissait une lecture politique de leurs récits, entendus comme révélateurs de prises de position. Nous en avons un exemple sous la plume du roi João V lui-même qui, dans une lettre au Cardinal Da Mota de juillet 1736, mentionne des articles contraires aux intérêts diplomatiques portugais publiés dans la gazette de Mantoue. Après une attaque de vaisseaux portugais par les Espagnols à la fin de l'année 1735 dans la « Colónia do Sacramento », région disputée par les deux couronnes entre le Brésil et l'Uruguay, ce périodique de langue italienne publie des lettres conciliatrices en provenance de Madrid, niant toute responsabilité directe de la Cour sur ces graves incidents. Le roi portugais y voit très clairement la main des diplomates espagnols sur le gazetier de Mantoue : « et il est certain que le gazetier de Mantoue (qui, comme Votre Eminence le sait, nous a déjà tant favorisé) ne donnerait pas de telles nouvelles sans qu'Aquaviva ou un autre Ministre d'Espagne les eut transmises » [« e é certo que o gazeteiro de

Mântua (qua já nos favoreceu tanto como V. E. sabe) não daria semelhantes novas sem que Aquaviva, ou outro Ministro de Espanha lho insinuasse... »]¹⁴¹.

Cette citation, ainsi que celle du correspondant de Séville, nous montre comment l'analyse de cet objet typographique du point de vue politique — ou de n'importe quel autre point de vue — ne peut pas être dissociée d'un essai de reconstitution des horizons et des pratiques de lecture. C'est la lecture, en effet, qui est politique : elle permet d'articuler, de mettre en rapport, ce que le texte de la gazette, par le fort conditionnement imposé aux nouvelles de la Cour, entendait séparer. Dans le dernier chapitre, nous procéderons précisément à une reconstitution plus systématique des horizons de lecture des nouvelles internationales de la gazette dans la guerre de Succession d'Autriche afin de rendre évidentes les fortes prises de position politiques et diplomatiques contenus dans les récits de la gazette. Pour l'instant, nous devons encore avancer dans l'interprétation politique de son discours.

2.2.5. L'horreur du désordre

Nous avons réuni deux des caractéristiques politiques fondamentales des nouvelles de la Cour : une forte sélection sociale et l'absence de référence aux conflits politico-diplomatiques. Mais, comme c'était déjà le cas du traitement informatif donné au tremblement de terre de 1755, on ne saurait parler d'un silence

¹⁴¹ Les articles qui ont motivé cette réaction du roi portugais sont parus dans les rubriques de Madrid de la gazette de Mantoue numéros 19 et 21 de 1736, du 11 et 25 mai. La lettre de D. João V a été publiée par Eduardo Brazão dans *D. João V. Subsídios para a história do seu reinado*, Porto, Portucalense editora, 1945, p. 117-119.

pur et simple de la *Gazeta de Lisboa* par rapport à ces événements d'importance. Le périodique suit les événements au présent, leur faisant référence dès la première occasion, si possible dans la première gazette après les faits. Ce qui manque c'est, à l'évidence, le récit suivi des tensions diplomatiques : on ne peut pas, au moins à une première lecture, reconnaître le conflit diplomatique en le lisant dans la *Gazeta*.

On peut aller maintenant un peu plus loin : au-delà de la politique diplomatique, le récit de tout événement pouvant exprimer un trouble politique et social, que ce soit des conflits de préséances ou des révoltes populaires, des polémiques religieuses ou culturelles, en est relativement absent. La gazette avait ce qu'on peut désigner comme une horreur du désordre. Le récit d'événements qui pouvaient transmettre une idée de désordre au sein du corps politique tendait à être chassé du périodique. Mais, encore une fois, ce silence n'était impératif que pendant que le conflit était d'actualité, c'est-à-dire pendant que les effets de l'événement conflictuel pouvaient être prolongés par le récit qu'on en faisait. Dans les exemples que nous avons analysés, la gazette choisit ce qu'elle raconte de l'événement, en l'expurgeant de son côté politiquement dangereux et en empêchant qu'on en fasse une lecture alors même qu'il est en train de se dérouler. D'autres articles publiés dans le périodique montrent que la référence à des conflits au moment où ils avaient déjà pris fin était possible. En octobre 1732, par exemple, une nouvelle envoyée de Braga se réfère à la « désunion » [« desunião »] survenue dans une confrérie de la cathédrale et qui avait empêché la tenue d'une fête traditionnelle. La gazette en parlait après coup et dans un article consacré à

une fête organisée dans une autre confrérie pour compenser l'absence de la fête habituelle.

Un événement très important, bien étalé dans le temps, nous permet de mieux illustrer cette idée : la maladie du roi João V qui allait affaiblir l'état de santé du monarque pendant 8 ans et le rendre à demi paralytique jusqu'à sa mort en juillet 1750. Affaire politique par excellence, la débilite physique du roi est causé par un accident vasculaire survenu le 10 mai 1742, et nous offre un exemple emblématique de la manière qu'a la gazette de raconter les événements politiquement sensibles. Là encore, on ne peut pas dire qu'elle taise l'accident survenu au roi. Elle donne la nouvelle cinq jours après, le 15 mai 1742, et elle le fait avec des détails, indiquant le jour, l'heure, le type d'accident et ses conséquences sur le corps du roi : « un évanouissement qui aussitôt s'est fait connaître comme une attaque de Paralytie, car il lui a affaibli la partie gauche du corps » [« um delíquio, que brevemente se deu a conhecer por ataque de Paralisia, porque lhe debilitou a parte esquerda do corpo »]. Mais aussitôt le récit de la gazette cherche la « bonne nouvelle » à l'intérieur de la mauvaise : le roi n'a pas eu de fièvre, il a gardé sa conscience et la faculté de parler. Ceci a permis de commencer tout de suite, à côté des médecines du corps, celles de l'esprit : la confession, le viatique, les absolutions. Le récit s'achève avec l'espoir d'amélioration de la santé du roi, un espoir accompagné par des prières ordonnées par le Cardinal Patriarche.

Dans les semaines suivantes, et tout au long du reste de cette année 1742, les courtes nouvelles sur l'amélioration progressive de la santé du roi, toujours évoquée sans d'autres détails, s'enchaînent. L'espoir du « parfait rétablissement de Sa Majesté » [« restabelecimento perfeito de Sua Majestade »] est démenti par des

rechutes successives de son état de santé, survenues le 27 septembre et le 15 décembre. Pourtant, la gazette ne s'attarde jamais sur ces mauvaises nouvelles et insiste régulièrement sur l'amélioration de l'état de santé du roi : « L'état de Sa Majeste continue de s'améliorer nettement » [« Sua Majestade continua com grande melhora na sua queixa... »] (GL, 26-6-1742, n° 26). L'emploi récurrent du verbe « continuer » tout au long des semaines, une « continuation d'amélioration » qui se renouvelle sans vraiment parvenir à bout de la maladie, nous montre que le périodique cherche à exorciser le caractère dangereux de l'événement, un événement qui est sans cesse remis à l'ordre du jour du fait de ces rechutes. La durée de la maladie rend particulièrement évident le rôle symbolique du périodique, celui d'exorciser un événement qui, rendant malade le corps du roi, risque de rendre malade tout le corps politique.

Ce rôle est très présent aussi dans le traitement d'autres événements majeurs de l'époque, liés à la survie de la monarchie et au roi, à des moments où le corps de ce dernier souffre, est blessé ou s'éteint : le décès de João V, le 31 juillet 1750, suivi de l'acclamation de son fils, D. José I, et surtout, à l'instar de ce qui s'était passé en France peu de temps auparavant, l'attentat manqué contre ce dernier à Lisbonne, le 3 septembre 1758. La comparaison avec l'analyse faite par Pierre Réétat et les autres auteurs de l'ouvrage sur les discours et les images produits après l'attentat de Damiens est ici très parlante¹⁴². La gazette portugaise assume, après l'attentat contre D. José I et tout au long de l'année 1759, le rôle de contribuant à restaurer et à reconforter le corps de la monarchie, incarné par la figure du roi. Elle le fait en publiant au long des semaines et des mois, voire des

¹⁴² P. Réétat (éd.), *L'attentat de Damiens*, op. cit.

années, une succession de témoignages solennels de fidélité et d'amour envers la personne du souverain de la part des différents corps de la monarchie situés dans les différentes villes et provinces du Royaume. En réaffirmant leur horreur face à l'attentat et leur lien affectif et politique au roi, les couvents, les communes, les confréries des différentes communautés d'étrangers siégeant à Lisbonne, les églises des différents diocèses, font parvenir à la gazette les descriptions d'un cérémoniel ordonné, enraciné dans la tradition, organisé par les notables et les personnes principales de chaque communauté. Chaque partie du corps politique menacé publie ainsi dans la gazette pour aider au rétablissement de l'ordre. Le périodique crée ainsi un récit prolongé de la restauration de l'ordre, qui se superpose au cours du temps à la portée subversive de l'événement initial. À la limite, comme l'a montré Claude Labrosse toujours à propos de l'attentat de Damiens, les bulletins périodiques servaient à ramener un événement extraordinaire à une série. Les gazettes suivaient un dispositif de décomposition et d'organisation en différentes parties de cet événement visant à le réintégrer progressivement dans une série thématique simple. Suivant les mots de Labrosse, « la série vertigineuse » de l'événement se trouve ainsi « portée et absorbée par un tissu de séries plus proches des énoncés habituels de gazettes. Le rôle des sous-séries est de déplier en fragments organisés l'émergence inattendue de l'événement, de capter son énergie irrationnelle pour la dépenser en juxtapositions et en expansion narrative »¹⁴³.

La gazette ne se limite donc pas à taire un récit du désordre. Elle doit le remplacer par une narration alternative, d'où se dégage une impression d'ordre.

¹⁴³ Cl. Labrosse, « Le récit des gazettes », in P. Rétat (éd.), *L'attentat de Damiens*, op. cit., p. 43-46.

L'ordre de ce discours est un ordre utopique, celui, idéal, d'un temps cyclique, un temps sans nouveautés. Périodique devient ainsi synonyme de régularité, de continuité, voire de répétition. Le 30 octobre 1755, la *Gazeta* publiait :

<p>« La Cour continue son assistance dans le site Royal de Belém, jouissant d'une parfaite santé. Ses Majestés et Altesses viennent parfois à cette ville [de Lisbonne] pour s'amuser avec la représentation des opéras »</p>	<p>«A Corte continua a sua assistência no Real sítio de Belém, logrando saúde perfeita, e Suas Majestades, e Altezas vêm algumas vezes a esta cidade [de Lisboa], para se divertirem com a representação das óperas».</p>
---	---

Deux jours après, le désastre de Lisbonne avait lieu. L'endroit où les opéras étaient représentés, le grandiose *Ópera do Tejo*, fraîchement construit, était réduit à des décombres. Dans le numéro du 8 janvier 1756, la gazette se référait à la Cour pour la première fois après la catastrophe, en rapportant :

<p>« La Cour continue dans le site Royal de Belém, où ses Très Fidèles Majestés et Altesses jouissent d'une parfaite santé. On met en œuvre plusieurs mesures pour venir en aide aux habitants de cette ville [de Lisbonne] et on tâche de la réédifier»</p>	<p>«A Corte continua no Real sítio de Belém, onde SS. Majestades Fidelíssimas e SS. Altezas logram perfeita saúde. Tem-se dado várias providências para o remédio dos habitantes desta cidade [de Lisboa], e se cuida na sua reedificação»</p>
--	--

La première moitié de la nouvelle se répète presque mot par mot. La répétition s'oppose ici à l'événement inattendu, signe d'irruption d'un désordre dans le rythme régulier des événements. La succession répétitive de dépêches sur la santé du roi, sur les audiences concédées par le roi et la reine lors de leurs anniversaires, sur les déplacements cycliques lors des principales fêtes religieuses,

typiques des gazettes, avait précisément ce rôle. Le récit de ces événements inchangés, rituels, prévisibles, permettait au périodique la publication de récits *avant* qu'ils n'aient eu lieu. Nous en avons un exemple dans les cérémonies funèbres du bris des écus à Évora, lors de la mort de João V. De cette ville, un correspondant envoya, avant l'acte funèbre, l'ordre du cérémonial qui devait être observé. Monterroio le publia dans la gazette, en ne changeant pratiquement que les temps verbaux. Écrit au futur, le récit est imprimé au passé. Tout changement qui aurait pu intervenir dans le présent de l'événement est ainsi évité¹⁴⁴. À l'inverse de la succession royale de 1750 ou de l'attentat régicide manqué de 1758, où la répétition de dépêches décrivant les cérémonies funèbres, les fêtes d'acclamation du nouveau roi ou du rétablissement de sa santé après l'attentat exécutent ce travail de restauration d'un ordre, le tremblement de terre semble être, par sa proximité et par sa brutalité irréversible, un cas où le périodique ne parvient pas à accomplir ce rôle. La destruction de Lisbonne n'a pas fait l'objet d'un tel travail de recomposition dans les pages du périodique. Ce n'est qu'indirectement, par le biais de récits qui concernent d'autres régions et pays, que le thème est présent dans la gazette.

¹⁴⁴ La description de l'acte funèbre d'Évora fut publié dans la *Gazeta* du 8-9-1750, n° 36. Le manuscrit qui lui a servi de base se trouve, comme d'autres nombreuses lettres et articles destinés à la gazette, dans les « documentos avulsos » de la bibliothèque de Ajuda (BA, 54-X-6, n° 54).

L'anticipation de l'événement cérémoniel n'était pas une originalité de la gazette portugaise: cf. D. Reynaud, *Cultura*, « Le temps de l'information dans la presse politique au XVIIIe siècle. Grandeur et décadence du modèle gazette », *Gazetas : a informação política nos finais do Antigo Regime. Cadernos de Cultura*, n° 4, coord. J. L. Lisboa, 2002, p. 17.

2. 2. 6. Refoulement et retour du refoulé

L'image du refoulement, qui a été employée par d'autres auteurs¹⁴⁵ pour caractériser le discours des gazettes, me semble adéquate pour décrire ce rapport du périodique aux événements porteurs de désordre et d'angoisse, ou traumatisants. Cette métaphore a en effet plusieurs avantages : d'abord, elle permet d'envisager ensemble les pratiques de censure formalisées avec d'autres moins formelles, voire inconscientes, qui étaient à l'œuvre dans la sélection d'information. Ensuite, elle nous aide à comprendre intuitivement l'idée selon laquelle le périodique procédait à la suppression de faits dont la diffusion était considérée comme sensible, mais qu'il se trouvait aussi inscrit dans une contradiction : en tant que publication diffusant régulièrement des nouvelles qui avaient lieu dans le temps présent, la gazette cherchait aussi la nouveauté. Elle devait proposer un discours sur le présent, fondé sur des événements qui avaient lieu dans un présent en cours. Tout subversif que cela fut, enregistrer dans ses pages un événement mémorable faisait partie des fonctions du périodique. Si l'on suit la définition d'événement proposée par Claude Labrosse comme tout phénomène capable de susciter et de stimuler la parole sociale, la faisant vaciller d'abord et se cristalliser ensuite en narrations et commentaires¹⁴⁶, on est ici face à un des rôles primordiaux de la gazette. On peut même dire qu'une certaine

¹⁴⁵ H.-J. Lüsebrink, «Le tremblement de terre de Lisbonne dans les périodiques français et allemands du XVIII^e siècle», in H. Duranton et P. Réat (éds.), *Gazettes et information politique sous l'Ancien Régime*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1999. Lüsebrink analyse le traitement du grand séisme dans le *Courrier d'Avignon*, la *Gazette de Cologne* et la *Gazette d'Utrecht*. Il conclut que ces gazettes ont essayé de limiter, en le ramenant à un discours sur l'union affective entre le peuple portugais et son souverain, la dimension tragique et traumatique de l'événement.

¹⁴⁶ Cl. Labrosse, in *L'attentat de Damiens...*, op. cit., p. 15.

fascination face au spectacle de la destruction, qu'elle ait lieu dans la nature ou dans le monde social, se décèle derrière les récits que la gazette consacre à certains de ces événements¹⁴⁷. Le caractère exceptionnel ou spectaculaire des événements suscitait son attention. Un rôle de naturalisation des phénomènes extraordinaires, visant à rendre familier l'inconnu, était également assigné au périodique. Les nouvelles sur les naissances prodigieuses ou sur les phénomènes célestes avaient pour fonction de donner à voir quelque chose d'extraordinaire à laquelle on essayait de trouver une explication, que l'on tentait de classer dans le cours ordinaire des événements déjà connus, car racontés dans les « histoires », voire de l'interpréter comme des signes avant-coureurs des événements de l'avenir¹⁴⁸. Au désir d'accompagner les événements spectaculaires ou importants succédait la nécessité de contenir leurs effets : voilà la contradiction que le périodique essayait de résoudre à chaque moment et que l'on peut comparer à un grand, lent, régulier travail de refoulement. Une méfiance envers les nouvelles, alors même que son rôle était de les raconter, parcourait paradoxalement la gazette, et plus particulièrement les nouvelles de la Cour. L'image du refoulement nous permet donc de comprendre que le choix de mise sous silence des nouvelles

¹⁴⁷ C'est le cas, par exemple, de la grande tempête qui a ravagé le port de Lisbonne le 19 novembre 1724, traitée dans plusieurs numéros de la gazette, ou encore, dans la même année, la grande foudre qui attint la ville de Campo Maior, un désastre décrit également au long de plusieurs livraisons. En février 1745, la grande explosion des magasins de poudre dans la Ribeira de Lisbonne est également présente dans les nouvelles de la Cour.

¹⁴⁸ Parmi les lettres envoyées à Monterroio pour publication de nouvelles dans la gazette, on en trouve une qui reconnaît cette vocation du périodique à « rationaliser ». Écrite par un habitant de Niza le 16 février 1730, elle décrit un « phénomène dans le ciel » qui a « provoqué un grand étonnement aux habitants de cette ville », raison pour laquelle « on désire savoir dans la gazette par la bonne mathématique la cause de ces signes et exhalations » [“um fenómeno no céu (...) que causou grande espanto aos moradores desta vila e se deseja na gazeta saber pela boa matemática a causa destes sinais e exalações”] (BNL, Pombalina, n° 672, f. 41).

On doit ajouter que les rares gravures que la gazette publie concernent précisément ce genre d'événements: faites à partir du bois, elles représentent des météores et des phénomènes merveilleux observés dans le ciel, des naissances monstrueuses d'enfants, de grands poissons d'une espèce inconnue qui arrivent à la côte portugaise.

n'était pas que politique, qu'il était aussi liée à ce rapport du périodique au temps et à l'ordre cosmique, un rapport paradoxal entre la recherche de la nouveauté et un souci d'intégrer tout de suite cette nouveauté dans un récit enraciné dans la tradition, dans un ordre préalable qui venait du passé. Dans le cinquième chapitre, lorsqu'on abordera les problèmes spécifiques posés par la périodicité, on verra comment cette tension paradoxale avait une traduction dans le format même de la gazette.

Rapport à la politique, rapport au temps. Une troisième dimension de ce travail de refoulement n'a pas encore été mentionnée : les nouvelles locales du périodique ne se réfèrent jamais, ou presque jamais, aux modes de communication non-imprimée, l'oralité et le manuscrit. Nous retrouvons le décalage typique du discours gazetier entre nouvelles issues de la Cour et nouvelles venues de l'extérieur. Tandis que la restriction par le silence, des nouvelles qui circulaient à Lisbonne et au Portugal par l'oralité ou par les textes manuscrits était un des rôles assignés au périodique, dans la section des nouvelles étrangères on pouvait lire,

« On emprisonne beaucoup de personnes à la *Bastille* parce qu'elles ont murmuré sur quelques chapitres de nos Gazettes, en publiant qu'ils sont ridicules et que nos victoires et projets d'expéditions ne sont autre chose que des fictions politiques pour amuser le peuple et pour qu'il ne ressente pas les contributions exorbitantes qui pèsent sur lui »

« Tem-se preso na *Bastilha* muitas pessoas por haverem murmurado de alguns capítulos das nossas Gazetas, publicando que são ridículos, porque as nossas vitórias, e projectos de expedições, não são outra cousa mais, que umas ficções políticas para entreter o povo, a fim de que sintam menos as exorbitantes contribuições e taxas com que se acha carregado »

(GL, 7-6-1759, n° 23)

Comme dans tout refoulement, l'événement chassé des nouvelles de Lisbonne avait tendance à faire retour quand sa dimension était importante, trop grande pour être totalement cachée. Ce retour se manifeste dans le reste du texte du périodique, en dehors du petit espace assigné aux nouvelles locales. Par exemple, dans les petites annonces publiées dans les toutes dernières lignes, où l'on peut retrouver des allusions indirectes à certains événements cachés, comme dans l'exemple du conflit diplomatique avec Rome. Le retour du refoulé se manifeste de manière plus forte encore à travers ce grand « lapsus » révélateur qu'est l'anecdote de Chaves liée au *papel* annoncé dans la gazette après le tremblement de terre, et à l'aide duquel, dans le premier chapitre, nous avons identifié une impression *a posteriori* des premiers numéros de la série du périodique après la catastrophe.

On l'a vu, le retour du refoulé se fait aussi dans les nouvelles qui viennent du dehors de Lisbonne, celles de l'étranger mais aussi celles de la province. Dans le cas du tremblement de terre, encore une fois, la succession de nouvelles sur les effets du séisme dans les différentes localités du Royaume témoigne de la présence indirecte, mais régulière, de l'événement dans les pages de la gazette. C'est surtout dans les nouvelles internationales, l'objet principal de l'attention du périodique, que l'on retrouve de façon plus évidente et plus fréquente des manifestations de ce retour du refoulé. C'est cela qui justifie méthodologiquement la comparaison de la gazette portugaise avec les gazettes étrangères ou avec les nouvelles étrangères qui sont publiées dans la *Gazeta* elle-même. En publiant dans ses propres pages des nouvelles d'une teneur qu'on ne pouvait pas trouver dans la rubrique de Lisbonne, le périodique nous fournit des exemples sur ce qui, en

l'absence de témoignages plus directs, a pu en être exclu. En nous montrant, par un détour dans l'espace qui correspond également à un temps différé, ces mêmes conflits qu'elle taisait à l'échelle locale, la gazette trahit, à nos yeux, ce qu'elle a exclu. Elle met, d'une certaine manière, son propre silence en perspective.

3. LA GAZETTE ET LES NOUVELLES À LA MAIN

3.1. *Les nouvelles à la main*

Après un premier effort de contextualisation des nouvelles de la *Gazeta de Lisboa*, une question fondamentale peut être posée : compte tenu des contraintes qui pesaient sur la publication des nouvelles, et en particulier celles de la Cour, quel statut leur attribuer finalement ? Comment étaient-elles perçues par leurs lecteurs ? Est-ce que les nouvelles de la gazette suscitaient l'adhésion, cristallisant en quelque sorte des représentations socialement partagées ? Ou bien est-ce que, face à la brièveté des nouvelles et aux évidents silences de la gazette, elle suscitait un mouvement inverse de distanciation et de critique ? Comme souvent, il est possible de trouver dans les sources des témoignages pour soutenir chacune de ces deux positions. Ma démarche consistera dans l'approfondissement de la perspective adoptée au long du chapitre précédent : j'ai essayé de décentrer la gazette par rapport à la politique royale en utilisant le point de vue des hommes liés à la conception du périodique, les propriétaires du privilège et le rédacteur. Les abondantes sources produites par celui-ci permettent de poursuivre l'interrogation sur les nouvelles. Ayant ses propres conceptions sur ce qui devait être inséré dans le périodique imprimé, Monterroio procédait lui-même à la sélection de l'information. Il avait ses propres sources, tels Pereira de Faria ou le 4^e comte d'Ericeira, avec qui il développait une logique autonome de collecte et d'échange

d'informations. Avant la censure royale et avant la publication dans le périodique imprimé, le gazetier était inséré dans des circuits d'échange de nouvelles où passait une information manuscrite abondante, contrastant avec le laconisme de ce qui paraissait dans la gazette imprimée. L'adoption du point de vue du gazetier me permettra ainsi de poser les questions précédentes d'une manière plus spécifique : qu'est-ce que le gazetier lui-même savait lorsqu'il publiait ces nouvelles ? Quels étaient ses horizons de lecture, d'abord, et ensuite d'écriture de nouvelles ?

3.1.1. Une relecture des conflits diplomatiques

Reprenons l'exemple du conflit diplomatique entre le Portugal et la France, avec le départ conflictuel de l'Abbé de Livry de Lisbonne. La lecture de la *Gazette d'Amsterdam* nous avait déjà donné un exemple concret des sources dont Monterroio disposait au moment où le conflit avait lieu. Les nouvelles qui rapportaient explicitement les incidents diplomatiques, non publiées dans la *Gazeta de Lisboa*, sortaient des plumes des correspondants des gazettes étrangères à Lisbonne et étaient imprimées loin de la cour. Elles revenaient à Lisbonne avec le décalage de temps créé par le voyage aller des lettres et de retour des gazettes étrangères, entre-temps passées par des ateliers d'imprimerie et soumises à des censures préalables. À l'arrivée, et à l'intérieur d'une frontière socioculturelle lettrée constituée par la capacité de lire une langue étrangère comme le français et aussi par la possibilité d'être abonné à des gazettes internationales, la crise diplomatique se laissait lire autrement. En fait, il est certain que les premiers récits du périodique

hollandais sur l'affaire, publiés au début novembre 1724, sont arrivés à Lisbonne bien avant que la gazette portugaise n'en parle pour la première fois, le 1er février 1725. Trois mois après les premiers récits hollandais sur l'affaire, Monterroio avait eu largement le temps de les lire, ainsi que ceux des autres gazettes étrangères qui auraient fait référence à l'affaire¹⁴⁹.

Mais on sait que Monterroio a pu observer certains aspects du conflit vraiment de très près. Dans le journal tenu par le premier comte de Povolide, contemporain des événements, la gazette portugaise apparaît mêlée à la tension diplomatique. Après avoir décrit les développements de l'affaire jusqu'au début 1725, le comte écrit :

« Deux mois environ ont passé, et dans ce temps une de nos gazettes hebdomadaires a dit que la France était affaiblie et en manque de navires. L'abbé de Livry fit appeler l'imprimeur des gazettes, António Correia, et lui dit qu'il trouvait étrange qu'on ait publié cela dans la gazette, ce à quoi António Correia répondit qu'il y mettait ce qu'on lui disait et que c'était José Freire Monterroio qui avait cette charge. Le dit abbé Ambassadeur fit alors appeler José Freire, qui s'excusa de ne pouvoir venir, mais lui envoya la gazette anglaise en disant qu'il en avait tiré ce que la gazette portugaise disait. Et que la gazette

« Passaram-se dois meses pouco mais ou menos nisto, e dentro neles sucedeu que em uma das nossas gazetas de cada semana dizia uma que a França estava atenuada e falta de navios, e mandou o Abade de Livry chamar o impressor das gazetas António Correia, e lhe estranhou que pusesse aquilo na gazeta, ao que lhe respondeu que ele punha o que lhe mandavam e que José Freire Monterroio era quem tinha essa incumbência. Mandou o dito Abade Embaixador chamar a José Freire, que se escusou de ir, porém mandou-lhe a gazeta inglesa dizendo que dela tirara o que dizia a portuguesa, e que ainda a

¹⁴⁹ En prenant pour base le numéro de la *Gazeta* de 1745 du 23 février 1745, dont plusieurs paragraphes ont vraisemblablement été traduits du périodique hollandais, on observe un décalage d'environ un mois entre la parution d'un article dans la *Gazette d'Amsterdam* et sa publication dans celle de Lisbonne. Des nouvelles parues à Amsterdam les 15, 19 et 22 janvier paraissent à Lisbonne le 23 février.

<p>anglaise disait encore plus là-dessus, comme il pourrait voir lui-même. Et après on a dit que l’Ambassadeur en avait parlé à l’envoyé d’Angleterre et que celui-ci lui avait répondu qu’il n’y avait rien à reprendre sur ce que la gazette disait ni à s’en plaindre».</p>	<p>inglesa diria mais naquela matéria em que reparara como dela veria. E depois se disse que falando nisso o Embaixador de França ao enviado de Inglaterra este lhe respondera que não tinha para que fazer reparo naquilo que dizia a gazeta nem queixar-se disso »¹⁵⁰</p>
--	--

Plusieurs aspects dans cet extrait peuvent être soulignés, à commencer par le fait que, dans la logique de la narration, les deux hommes liés à la fabrication de la gazette, António Correia et Monterroio, mis en position de difficulté face à l’ambassadeur, semblent suivre la même démarche : ils se dégagent de leur responsabilité sur le texte publié en niant en être les auteurs ; António Correia nie toute responsabilité sur le contenu et le renvoie à Monterroio; de son côté, celui-ci s’efface derrière l’autorité d’une gazette anglaise dont il ne serait que le véhicule en tant que traducteur. Un troisième responsable éventuel est alors recherché, le représentant de la diplomatie anglaise à Lisbonne, en face duquel les protestations semblent s’estomper.

Il faut remarquer ensuite que ce qui motive le mécontentement de l’abbé n’est pas une nouvelle qui aurait fait référence directe aux incidents survenus, mais un autre récit, sans rapport apparent avec la crise diplomatique, issu — puisque traduit d’une gazette étrangère — d’une des sections des nouvelles européennes, et faisant état de difficultés dans la flotte française. La nouvelle est pourtant susceptible d’une lecture à la lumière des rapports difficiles existant entre le

¹⁵⁰ *Portugal, Lisboa e a corte nos reinados de D. Pedro II e D. João V. Memórias Históricas de Tristão da Cunha de Ataíde, 1° Conde de Povolide*, introd. António V. Saldanha e Carmen M. Radulet, Lisboa, Chaves Ferreira, 1990, p. 374.

Portugal et la France à cette époque. Même en taisant l'affaire Livry, la gazette n'est donc pas restée à l'abri d'une lecture politique, faite par un des protagonistes mêmes de l'affaire. Comme dans l'exemple de l'omission du chapitre de Rome, l'investissement politique se fait sur les nouvelles internationales : c'est un témoignage de lecture transmis par le manuscrit qui nous révèle cette valeur politique, autrement cachée par la surface du texte imprimé.

Ceci nous mène à un troisième aspect : l'énorme distance existant entre ce qui se lit dans la gazette imprimée sur cette question et l'information qu'on peut lire dans le manuscrit. Avec ce récit, le protagoniste de l'incident diplomatique que la gazette portugaise avait omis fait une apparition abrupte auprès des deux principales personnes liées à la gazette, António Correia de Lemos et Monterroio. En même temps qu'ils passaient sous silence l'impasse diplomatique, les gazetiers étaient engagés dans un rapport de grande proximité avec l'affaire. Au moins dans un moment particulier, si l'on donne crédit au comte de Povolide, ce rapport va jusqu'à un contact direct avec l'ambassadeur motivé par un rappel à l'ordre sur le contenu du périodique. Ils ont participé à de menus incidents associés à la conjoncture diplomatique et viennent intégrer le récit qui en est fait par un observateur contemporain des événements de la Cour.

Le comte de Povolide ne livre pas d'informations sur les sources de son récit. Le caractère approximatif de sa citation rend difficile la localisation dans la gazette de la nouvelle à laquelle il fait référence. Pendant le séjour de Livry à Lisbonne, aucune nouvelle des chapitres anglais ou français de la gazette ne parle explicitement d'un manque de navires dans des flottes françaises. Son récit nous livre quand même un excellent exemple de la différence entre l'information qui a

tout de suite circulé sur l'affaire, immédiatement enregistrée sur le manuscrit, et celle qu'on a pu lire dans la gazette imprimée.

Le première mention concernant l'abbé de Livry du journal du comte de Povolide date du 18 septembre, trois jours après l'arrivée de Livry¹⁵¹. On y apprend notamment que les divergences entre les deux parties avaient éclaté tout de suite après l'entrée de l'ambassadeur, faite selon l'usage traditionnel, et décrite par le comte dans des termes qui reproduisent l'ordre cérémoniel de cette réception, dans le même genre de l'article de la gazette qui devait paraître trois jours plus tard, le 21. Au moment où le comte prend la plume pour rédiger son journal, pourtant, « le Secrétaire d'Etat] n'a pas visité cet Ambassadeur de France qui est à Lisbonne depuis trois jours » [«porém agora [o Secretário de Estado] não tem visitado a este Embaixador de França que está há três dias em Lisboa »¹⁵². C'est seulement quelques mois plus tard que Povolide reprend son récit sur cette question diplomatique, une question qui se termine avec la rupture et le départ de l'ambassadeur¹⁵³. Il nous raconte les épisodes les plus importants qui ont scandé la crise depuis septembre 1724 : les allégations faites par le Secrétaire d'Etat et par l'ambassadeur autour du cérémonial, l'échange de courrier diplomatique entre Paris et Lisbonne, les prises de position de la diplomatie espagnole et anglaise à Lisbonne. C'est dans ce contexte qu'il évoque le mécontentement de Livry vis à vis du contenu de la gazette.

La comparaison entre ce manuscrit et la gazette imprimée est saisissante : entre les nouvelles sur l'arrivée et le départ de l'ambassadeur qui encadrent le récit de ces deux sources, un long récit qui ne paraît pas dans l'imprimé est développé

¹⁵¹ *Portugal, Lisboa e a corte...*, op. cit., p. 367-368.

¹⁵² *Ibid.*, p. 368.

¹⁵³ *Ibid.* p. 373-374.

dans le support manuscrit. Povolide inclut non seulement une narration des événements mais aussi de la lecture de gazettes dans le contexte des événements. Le compte-rendu de l'événement y est aussi livré plus rapidement que dans le support imprimé. Il s'agit là de deux différences essentielles par rapport à l'imprimé qu'on peut trouver dans toutes les recueils manuscrits de nouvelles de l'époque.

Les principaux événements qui ont été analysés dans le chapitre précédent peuvent être relus à cette lumière. Par exemple, dans le *Diario das Novidades q. socedem em Lisboa...*, on peut lire le récit développé et continu de la rupture diplomatique entre le Portugal et l'Espagne en 1735 que la gazette avait passé sous silence : suite à des incidents entre deux domestiques de l'ambassadeur portugais et la justice espagnole, la maison de celui-ci se trouve encerclée par des militaires. L'ambassadeur se retire et une série de mesures est prise dans les deux Cours ibériques pour l'éventualité d'une guerre. Le « cas de Castille » [« caso de Castela »] est présent dans ce journal manuscrit, on peut le dire, au jour le jour : dès les premiers jours de mars, on y suit la réaction du roi portugais et de ses conseillers, avec différents avis sur la réponse politique à donner à Madrid, les représailles exercées sur l'ambassadeur espagnol à Lisbonne, suivies de nouvelles réactions et justifications de la part de l'Espagne¹⁵⁴. Dans les semaines qui suivent, le récit de ce journal reste dominé par les conséquences de la rupture diplomatique, les mouvements contrastés des chancelleries et par la perspective d'un conflit militaire. Le contenu du *Diário das Novidades*, dont le registre est parfois très détaillé et régulier, coïncide partiellement avec celui d'un autre recueil manuscrit de nouvelles, bien plus fragmentaire et moins régulier,

¹⁵⁴ *Diario das novidades q. Socedem em Lx.a, e das noticias q. vem de fora da Corte e Reino*, BNL, Reservados, vol. II, cod 10746, f12v et suivantes.

conservé à la bibliothèque de l'Université de Coimbra. On y fait également part d'événements qui ne sont pas explicitement mentionnés dans la gazette, comme l'expulsion de Lisbonne, en mars de 1728, des nonces Firrao et Bichi, ou bien le soulèvement anti-fiscal des femmes du peuple du 7 janvier 1737¹⁵⁵. Cette dernière nouvelle est précédée d'une mention qui énonce clairement l'objet du recueil. Il s'agit d'un « Mémoire des Choses plus grandes qui ont eu lieu dans le Royaume du Portugal en l'an 1737 principalement à Lisbonne » [« Memórias das Cousas maiores que sucederam no Reino de Portugal no ano de 1737 principalmente em Lisboa »]. Les événements du Royaume et de la Cour, comme le montre également le titre du *Diário das novidades...*[« Journal des nouveautés qui ont lieu à Lisbonne »], sont très clairement l'objet principal de l'attention de ces manuscrits. Le même intérêt pour les nouvelles de la Cour et aussi pour celles d'autres localités du Portugal apparaît dans la série de périodiques manuscrits rédigés à Santarém par Luís Montês Matoso et Pereira de Faria. Ces nouvelles à la main ont la particularité de prendre les périodiques imprimés comme modèle y compris dans la périodicité : elles circulent avec numérotation propre, en cahier séparé, à des jours fixes, et permettent une comparaison de livraison à livraison avec la gazette. On le lira plus en détail. Un premier exemple nous permet d'insister encore sur les différences de contenu entre les nouvelles imprimées et les nouvelles manuscrites. La gazette parle de la procession de la Fête-Dieu de 1745 dans la forme habituelle,

¹⁵⁵ *Várias notícias dos sucessos acontecidos desde os annos de 1699 até 1746*, Biblioteca Geral da Universidade de Coimbra [BGUC], cod. 586, f. 45v et f. 50, respectivement.

« Jeudi, 17 du courant mois, on a fait dans cette ville la procession de *Corpus Domini* avec la magnificence habituelle. Son Eminence le Cardinal Patriarche a porté le *Très Saint Sacrement*, et il a été accompagné du Prince notre Seigneur, du Seigneur « Infante » *D. Pedro*, Grand Prieur de *Crato*, et des Seigneurs « Infantes » *D. António* et *D. Manuel* »

« Quinta-feira 17 do corrente se fez nesta cidade com a magnificência costumada a procissão de *Corpus Domini*, levando o Eminentíssimo Senhor Cardeal Patriarca o *Santíssimo Sacramento*, que acompanharam o Príncipe nosso Senhor, o Senhor Infante *D. Pedro*, Grão Prior do *Crato*, e os Senhores Infantes *D. António* e *D. Manuel* ».

Le périodique manuscrit s'intéresse aux conflits qui ont marqué, la veille, la préparation des structures en bois pour assister au défilé,

« De Mercredi à Jeudi [17 juin], où toutes les rues par où la Procession devait passer étaient couvertes et charpentées avec la grandeur habituelle des fêtes du Corps du Christ, beaucoup de personnes sont venues voir les constructions. Mais le rassemblement de gens a causé mille troubles et beaucoup de bagarres. Et nonobstant la présence des soldats, le *Corregedor* et *Porcil* (?) qui a arrêté plus de 150 personnes, dont beaucoup avec des armes prohibées. Et parmi elles il y avait un moine avec des habits de séculier. »

« Da Quarta para a Quinta feira, em que todas as ruas, por onde a Procissão havia de passar, estavam toldadas, e armadas com a grandeza costumada em todas as funções da festa do corpo de Deus [que teve lugar na 5ª fª 17 de Junho], concorreu muita gente a ver as armações, mas o mesmo concurso causou mil distúrbios, porque se armaram muitas bulhas, e não obstante estarem todas guarnecidas de soldadesca, andou sempre rondando o *Corregedor* e *Porcil* (?) que prendeu a mais de 150 pessoas, a muitas das quais achou armas proibidas, e entre elas saiu um frade vestido em hábitos seculares. »

(FL/BN, 16-9-1745, n°25)

Les différences entre ce qu'on peut lire dans les recueils manuscrits de nouvelles et ce qui se publiait dans la gazette imprimée peuvent être observées par d'autres voies. À la réserve de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne, parmi les manuscrits de la collection « Pombalina », se trouvent plusieurs volumes de mélanges, avec beaucoup de poèmes et oeuvres récités dans des académies savantes, rassemblés par la « curiosité » du gazetier et qui ont vraisemblablement fait partie de sa bibliothèque personnelle¹⁵⁶. Un autre volume contient une compilation de sources d'information sur les événements dont le gazetier a été contemporain¹⁵⁷. Parmi d'autres documents plus anciens, on y trouve des copies de documents des années 1731 et 1732 qui ont servi de base à la rédaction de nouvelles de la gazette. Par exemple, un rapport avec des chiffres sur les victimes de l'accident qui, le 16 septembre 1732, a fait exploser le magasin de poudre à Campo Maior, et qui a été une des sources pour la rédaction de la nouvelle publiée dans la gazette, le 2 octobre de la même année¹⁵⁸. Ce document est archivé à côté de plusieurs autres lettres et documents manuscrits destinés à la gazette, dont des lettres contenant des nouvelles envoyées par André de Sá y Ávila, le correspondant de Séville, où figurent les références à la nomination des cardinaux et à l'attente de la reprise des nouvelles de Rome dans la gazette portugaise. Une transcription de l'ordre du roi portugais concernant la levée des interdictions sur le Saint-Siège précède cette lettre¹⁵⁹. On y trouve aussi une liste de nominations pour des magistratures de la couronne faites en juillet 1731 par le *Desembargo do Paço*,

¹⁵⁶ BNL, Pombalina, n° 126 à 131.

¹⁵⁷ BNL, Pombalina, n° 672.

¹⁵⁸ *Rellação dos mortos e feridos com maez algumas particularidades q. ocasionou o Rayo que cahio no Armazem da polvora na madrugada do dia 16 de 7.bro de 1732 em Campo mayor*, BNL, Pombalina, n° 672, f. 102-103.

¹⁵⁹ BNL, Pombalina, n° 672, f. 99.

envoyée à Monterroio par l'un des magistrats désignés, Francisco José da Serra Crasbeck de Carvalho, et également publiée dans la gazette¹⁶⁰.

Mais, surtout, ce volume atteste de l'énorme quantité de textes concernant les affaires les plus importantes de son temps dont disposait le rédacteur de la gazette et qui n'étaient pas destinées à l'impression. Ils concernaient aussi bien des événements qui avaient eu lieu à Lisbonne, comme les copies de pièces juridiques ou politiques sur la succession du Duc d'Aveiro ou le procès judiciaire d'Isaac Elliot, « cause célèbre » de l'époque, que ceux qui avaient eu lieu dans d'autres endroits, proches ou éloignés de la Cour, de Madrid à Pernambuco, de Coimbra à l'Inde. Dans les autres volumes poétiques, se trouvent des centaines de pièces poétiques manuscrites qui se réfèrent aussi aux événements du temps de Monterroio. De nombreux dizains [« décimas »] et sonnets satiriques, d'autres compositions poétiques de plusieurs genres qui prenaient pour sujet des événements ayant eu lieu à la Cour ou à l'étranger, que ce soit les triomphes de l'armée autrichienne dans la Guerre de Succession d'Autriche, la *Passarola* — célèbre engin volant inventé par le père jésuite Bartolomeu de Gusmão — ou la maladie du roi. Des poèmes galants, des motifs pornographiques et satiriques, notamment sur les *freiráticos*, le nom qu'on donnait à ceux qui courtoisaient des religieuses à la porte des couvents, y sont conservés également.

¹⁶⁰ f. 100-100V et f. 97-98, respectivement. La liste de nominés fut publiée dans la gazette du 2 août de 1731, n°31.

3.1.2. Un réseau d'échange d'informations

Les manuscrits de la « Pombalina » sont composés pour l'essentiel de copies de textes qui ont été mis à la disposition du gazetier. Par là, ils témoignent de l'étendue des relations de Monterroio. Mais c'est à partir de la correspondance qu'il est possible de reconstituer un faisceau de relations régulières liées à l'échange d'information. Un des pôles très actifs de ces relations se trouvait, comme on le sait déjà, à Santarém, une ville dont la position géographique, à 70 kilomètres de Lisbonne en amont du Tage, permettait un relais très efficace de la communication entre le centre et le nord du Royaume et Lisbonne. Rodrigo Xavier Pereira de Faria était greffier municipal (« *Escrivão da Câmara* ») et de la Maison de Miséricorde (« *Misericórdia* ») de la ville de Santarém¹⁶¹. Il avait pour associé le Père Luís Montês Matoso¹⁶², notaire apostolique, résidant à Santarém comme le précédent, mais, d'après les lettres, faisant des allers-retours réguliers à Lisbonne. Ces deux hommes étaient des érudits, spécialistes de l'histoire locale et généalogique de Santarém, et animateurs du mouvement académique de cette ville. L'appartenance à des sociétés savantes et l'intérêt commun pour la recherche généalogique placent ces correspondants dans le même environnement socio-culturel que le gazetier.

Pereira de Faria et Matoso envoyaient à Monterroio des nouvelles qu'ils voulaient voir publiées dans la *Gazeta de Lisboa*. De son côté, Monterroio envoyait

¹⁶¹ Monterroio félicite Pereira de Faria pour l'obtention de l'office de greffier municipal dans une lettre du 11 novembre 1741: LPF, 11-11-1741, f. 52. Dans une lettre du 19 juillet 1749, il le décrit comme « *Escrivão da Misericórdia* » (f. 242).

¹⁶² Sur Luís Montês Matoso, voir l'entrée de Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana...*, op. cit., Éd en CD-ROM de la CNCDP, Lisbonne, vol. III, 1998 [1752], p. 120-122. Voir également les informations réunies par M. L. de Almeida (éd.), *Algumas notícias de Luiz Montez Mattozo referentes à universidade e ao corpo académico. 1740*, Coimbra, Imprensa da Universidade, 1965.

à Santarém des nouvelles à la main dans des lettres, écrites en général le samedi, et dans des cahiers manuscrits qu'il appelait *folhetos* et qui accompagnaient ces lettres¹⁶³. Deux exemplaires de ces *folhetos* de Monterroio se trouvent parmi sa correspondance (LPF, f. 37-38. f. 41-42v). Il s'agit de cahiers de papier de quatre pages, comme celui qui était utilisé pour les lettres, mais rédigés de façon autonome, contenant exclusivement des nouvelles. Datés de Lisbonne et du jour du départ de la lettre, ils consistent en une suite de paragraphes avec les nouvelles plus récentes, de l'étranger ou de la Cour, en circulation dans la ville.

Ces nouvelles manuscrites de Monterroio, contenues dans la lettre ou dans le *folheto*, allaient nourrir celles que diffusaient les deux érudits de Santarém dans leurs propres *folhetos*. Les deux hommes de Santarém, ensemble ou séparément, ont coordonné la rédaction d'une série de périodiques manuscrits ayant eu une diffusion certaine à cette époque et dont on mesure l'importance ces dernières années. Le fonds le plus important, celui de la bibliothèque d'Évora, contient la série d'un journal [un « Diário »] avec des nouvelles plus ou moins régulières qui débute en 1729. Mais c'est à partir de 1740 que se constituent des séries périodiques bien plus individualisées, avec titre, numérotation et date fixe de parution, ainsi que d'autres éléments qui montrent une forte influence du modèle constitué par les publications imprimées. Ces périodiques ont connu différents titres, dont *Folheto de Lisboa*, *Folheto de Lisboa Ocidental*, *Mercúrio de Lisboa* et *Mercúrio Histórico de Lisboa*. Par-delà la diversité des titres, la collection s'intitulait,

¹⁶³ Le mot *folheto*, tel qu'il est employé à cette époque dans plusieurs sources manuscrites semble l'équivalent d'un cahier de papier contenant des nouvelles à la main. Dans une lettre de José da Cunha Brochado, agent diplomatique portugais à Paris à la fin du XVIIe siècle on fait référence à une "gazette de main" [«gazeta de mão»] qui ensuite est appelée aussi « folheto ». Cf. J. C. Brochado, *Cartas*, Lisbonne, Sá da Costa, 1944, p. 31-32, lettre à personnage non identifié, du 15 juin 1698. Par contre, dans le *Folheto de Ambas Lisboas*, périodique burlesque cité dans le chapitre précédent, le mot est associé à une publication imprimée.

selon une page de titre imprimée qui paraît dans plusieurs volumes, *Anno Noticioso e Histórico*¹⁶⁴. Son auteur, selon la même page de titre, était Luís Montês Matoso. Je les appellerai ici, par commodité, de *folhetos*. Sa circulation est attestée par la présence de plusieurs copies des mêmes numéros dans différentes archives portugaises et par l'existence, dans le fonds de la Bibliothèque d'Évora, de traces du matériel ayant servi à la copie : des cahiers blancs préparés pour être remplis, contenant une série d'éléments gravés ou pré-écrits dans la première page, notamment une grande figure représentant la Renommée (quand le périodique s'appelait *Folheto*) ou Mercure (quand il s'appelait *Mercúrio*), le titre, la date, une ou plusieurs grandes lettres initiales pour servir d'*incipit* au texte, parfois même les premiers mots de la première nouvelle¹⁶⁵.

¹⁶⁴ L'année de 1740 fut publiée dans les années 1930, par la Bibliothèque Nationale de Lisbonne : *Anno Noticioso e Histórico*, 1740, 2 vols., Lisboa, Biblioteca Nacional 1933-1934.

¹⁶⁵ Le fonds d'Évora, ainsi que la correspondance de Monterroio, et beaucoup de manuscrits concernant l'Académie de Santarém, étaient propriété de Fr. Manuel do Cenáculo (1724-1814), évêque, grand intellectuel, collectionneur et fondateur de la bibliothèque publique d'Évora. La quantité de nouvelles manuscrites réunie est impressionnante. En considérant ensemble *Diários*, *Folhetos*, *Mercúrios* et un volume intitulé *Adições à Gazeta*, 20 recueils de nouvelles rédigées au fil des semaines y sont conservés pour les années de 1729 à 1754, avec, certes, quelques répétitions et discontinuités (cod. CIV/1-5 à cod. CIV/1-24). Des cahiers en blanc se trouvent dans le cod. CIV/1-14 et sans doute dans d'autres volumes. Des copies des *Folhetos*, comme on l'a déjà vu, existent aussi à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne (Reservados, cod. 8065 (1740), cod. 8066 (1742) et cod. 554 (1743-1745). À l'Académie des Sciences de Lisbonne, enfin, on trouve un autre volume, relatif à l'année 1744 (Ms vermelhos 873).

Figure 4 : *Mercurio de Lisboa*, 24-10-1744 (BACL, Ms. Vermelhos 873).

Leur circulation est en outre attestée par les témoignages de lecture et copie présents dans les lettres adressées aux deux nouvellistes de Santarém, celles de Monterroio à Pereira de Faria et dans un autre ensemble de lettres conservées à la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Lisbonne, datées des années 1740, adressées au Père Montês Matoso et destinées, elles aussi, à envoyer des nouvelles pour les *folhetos* rédigés à Santarém¹⁶⁶.

C'est le croisement entre ces deux fonds épistolaires qui nous permet de représenter schématiquement un réseau d'échange d'informations plus vaste. À partir de la rédaction de Santarém, en effet, d'autres réseaux de correspondance s'établissaient, avec d'autres régions, villes ou cercles savants. Un des pôles de ce réseau se trouvait à la *Casa da Divina Providência*, le couvent des théatins de Lisbonne¹⁶⁷. Dans les années 1740, Montês Mattoso était en rapport régulier avec plusieurs théatins, y compris le supérieur (« Prepósito »), D. Alberto Caetano de Figueiredo, qui lui avait confié la mission d'organiser le catalogue de la bibliothèque du couvent (LLM, 30 ?-12-1741, f. 184). D'après les lettres conservées, D. Manuel Caetano de Azevedo et D. Francisco de Portugal étaient les théatins qui envoyaient le plus régulièrement des nouvelles de Lisbonne pour les périodiques manuscrits. En retour, ils recevaient les *folhetos* où ils pouvaient relire les nouvelles dont ils avaient été la source. Quand ceux-ci étaient diffusés après avoir été « édités » par leurs rédacteurs, les nouvelles qu'ils contenaient avaient déjà circulé, d'une manière ou d'une autre, par la voie épistolaire. Les correspondants étaient aussi

¹⁶⁶ *Cartas de Fr. Apolinário da Conceição e de diversos sujeitos ao P.e Luís Montez Matoso*, 1740-1749, BACL, Ms Vermelhos 835. Je ferais référence dorénavant à ce fonds par l'abréviation LLM. Un troisième fonds de correspondance apporte des éléments importants sur la circulation de ces nouvelles manuscrites: il s'agit des lettres que Caetano José da Rocha a envoyé de Benavente et de Salvaterra à Pereira de Faria, toujours à Évora : cod. CX/1-20 (années 1744-1754).

¹⁶⁷ *Cartas de Fr. Apolinário da Conceição e de diversos sujeitos ao P.e Luís Montez Matoso*, 1740-1749, BACL, Ms. Vermelhos 835. Cette correspondance apparaîtra dorénavant citée dans le texte sous l'abréviation LLM.

bien des lecteurs que des écrivains de nouvelles. Cette même dynamique circulaire est présente dans les lettres d'autres correspondants pour les *folhetos*, qui écrivaient d'autres localités du Royaume, de Coïmbra ou de Porto, par exemple.

Les lettres des théatins à Montês Matoso permettent de clore un premier triangle: elles font état de rapports communs avec Monterroio. Les théatins étaient parfaitement au courant des rapports entre le gazetier et les nouvellistes de Santarém. Monterroio est cité dans certaines lettres comme source commune de quelques nouvelles (LMM, s.d., f. 141 ; 16-6-1742, f. 158v ; 1-3-1749, f. 173). Dans les deux fonds épistolaires, les lettres de Monterroio à Pereira de Faria et celles qui ont été reçues par Montês Mattoso, apparaît également le capitaine Guilherme José Carvalho Bandeira, lui-aussi notaire et greffier apostolique (« Notário Apostólico e Tabelião público de Sua Santidade »¹⁶⁸). Cet homme semble avoir eu un rôle particulier d'intermédiaire parmi les diffuseurs de nouvelles manuscrites. D'une part, il avait un rapport très proche avec Monterroio, qu'il aidait dans la rédaction de nouvelles : celui-ci lui dictait le contenu des *folhetos* et Guilherme José les mettait par écrit (LPF, 15-1?-1742, f. 60). Il est possible que cette activité se soit étendue à la gazette imprimée. Monterroio témoigne du fait que Guilherme José vendait des exemplaires de volumes annuels du périodique. Il envoyait, en outre, des gazettes, dès leur parution, à Pereira de Faria. D'autre part, Guilherme José était en contact avec les hommes de Santarém, ce qui est attestée par les lettres des théatins. Cité régulièrement par D. Francisco de Portugal et D. Manuel Caetano de Azevedo, il apparaît comme un intermédiaire entre eux et Montês Mattoso, avec qui il partageait le statut de notaire apostolique. Se déplaçant entre

¹⁶⁸ Les offices sont ainsi désignés dans le titre de son ouvrage *Rhetorica Sagrada ou arte de pregar...*, imprimée à Lisbonne dans l'atelier de l'imprimeur de la gazette, Luís José Correia de Lemos, en 1745.

ses différents lieux de circulation de nouvelles avec une grande rapidité, il est cité par les différents correspondants comme étant très au courant de toute l'information qui, par lettre ou oralement, circule entre les différents pôles du circuit. On doit ajouter que Guilherme José développait très certainement sa propre activité de diffusion et rédaction de nouvelles à la main. D. Francisco de Portugal y fait allusion (LMM, 22-2-1744, f. 175) et Guilherme José est repertorié par Barbosa Machado comme l'auteur d'un *Diario Historico, Critico, e Chronologico dos sucessos mais memoraveis de Portugal, e suas Conquistas*, manuscrit en douze volumes¹⁶⁹, à n'en pas douter un ensemble de nouvelles à la main, écrit et diffusé de façon autonome ou en collaboration avec les autres nouvellistes mentionnés qui faisaient partie de son cercle de relations régulières.

Une dernière figure essentielle est le 4e comte d'Ericeira, D. Francisco Xavier de Meneses, qu'on a identifié précédemment comme source régulière de nouvelles pour publication dans la gazette, de façon documentée pendant la décennie de 1720. Il a fait insérer aussi, à plusieurs reprises, des petites annonces dans la gazette, concernant la collection ou la recherche de manuscrits. Le comte était lui-même, à l'instar de Monterroio, Guilherme José et les hommes de Santarém, un généalogiste engagé dans la diffusion de nouvelles à la main. Il était l'auteur d'un *Diário*, un journal manuscrit de nouvelles qu'il communiquait à des proches. La découverte récente de la coïncidence entre le contenu de ce journal et les premières années de la série de nouvelles à la main d'Évora montre que les hommes de Santarém, directement ou par le biais du gazetier, avaient accès aux

¹⁶⁹ Barbosa Machado, « Guilherme José de Carvalho Bandeira », *Bibliotheca Lusitana...*, Éd en CD-ROM de la CNCDP, Lisbonne, vol. II, 1998 [1747], p. 422.

nouvelles manuscrites du comte d'Ericeira¹⁷⁰. Indépendamment de la spécificité des rapports de personne à personne et des intérêts particuliers pour un certain type de nouvelles aux dépens d'autres, on peut affirmer que, d'une manière générale, le même type d'information arrivait aux différentes parties du réseau.

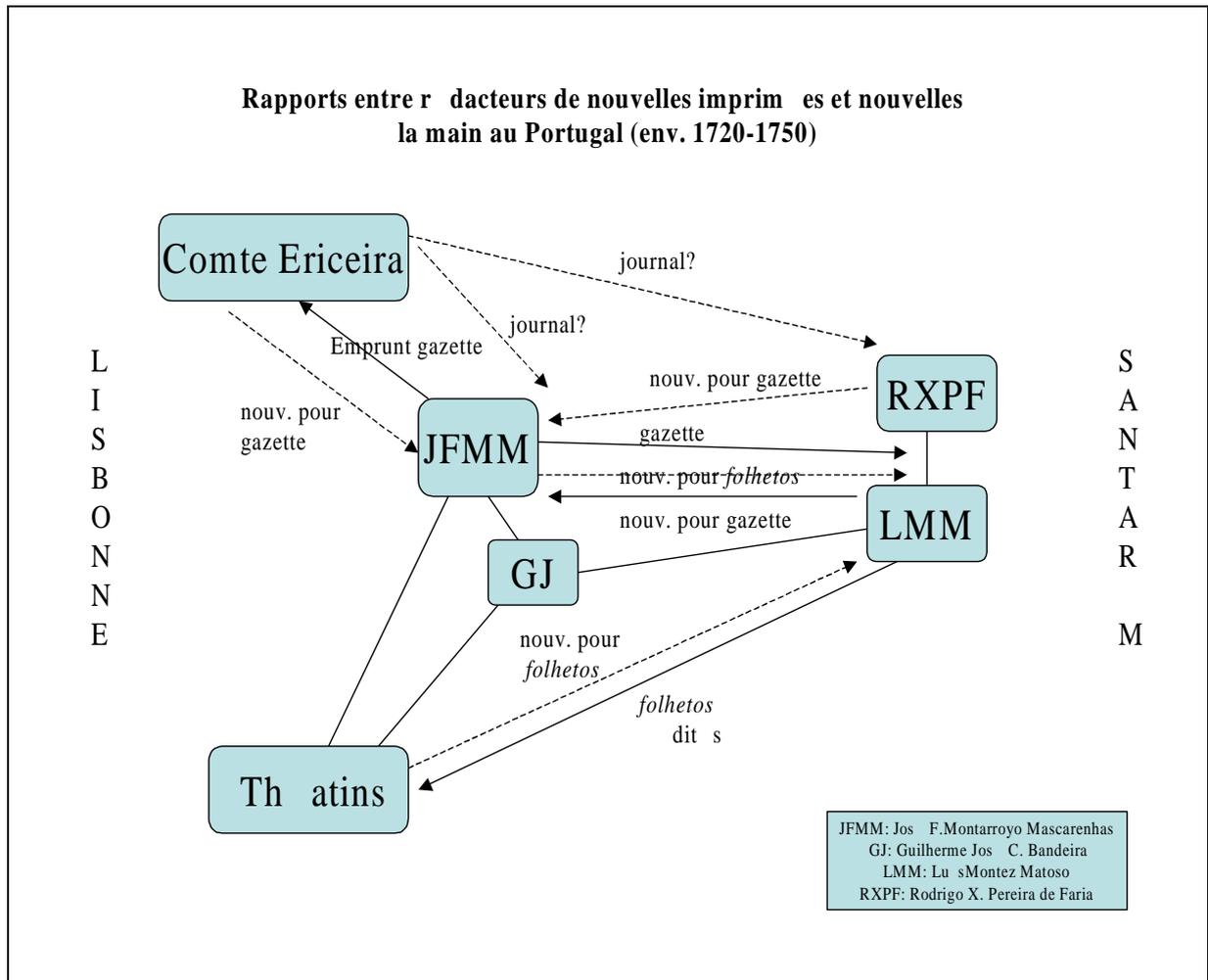


Figure 5

¹⁷⁰ C'est la publication récente du premier volume de la série de nouvelles à la main de Évora, contenant le *Diario* de 1729 à 1731, qui a mis en lumière cette coïncidence (J. L. Lisboa, T. Miranda et F. Olival, *Gazetas manuscritas da Biblioteca Pública de Évora, v. I, 1729-1731*, Lisbonne, Colibri, 2002). On connaissait depuis longtemps une copie du *Diario* du comte d'Ericeira de la bibliothèque de Ajuda, éditée par Eduardo Brasão.

La figure 5 représente les rapports entre ces différents agents¹⁷¹. La position particulière du gazetier dans ce réseau tenait à sa participation dans deux mondes différents, mais tout à fait liés, de diffusion de nouvelles, l'imprimé et le manuscrit. Les nouvelles imprimées et manuscrites avaient, à travers lui, des correspondants communs. Si on l'observe du point de vue de la circulation de nouvelles manuscrites, Monterroio est un correspondant et un nouvelliste parmi d'autres. Il collaborait, avec ses propres nouvelles manuscrites, à des entreprises autonomes comme les *folhetos* de Santarém. Mais, en tant que rédacteur de la gazette, il avait le pouvoir, quoique non illimité, de conférer l'accès à l'imprimé. De deux manières : d'une part, en envoyant des gazettes à ses correspondants ; les lettres de Monterroio montrent que, outre les nouvelles manuscrites, celui-ci envoyait toutes les semaines à Pereira de Faria la *Gazeta de Lisboa* ; il fait parfois référence à l'envoi, à Montês Matoso, de la *Gaceta de Madrid*. Il envoyait régulièrement la *Gazeta* au comte d'Ericeira, qui la restituait¹⁷². D'autre part, Monterroio insérait dans la gazette, dans la mesure de ses possibilités, des nouvelles envoyées par ses pairs.

Les nouvelles d'actualité n'étaient qu'une partie de la grande quantité d'information écrite échangée entre ces érudits. Une grande quantité de biens, matériels et immatériels, circulait : beaucoup de manuscrits sur tous les événements de l'époque, du monde politique et du monde littéraire et académique ; des objets imprimés, comprenant l'échange ou le don de gazettes, de brochures,

¹⁷¹ Il s'agit d'une représentation simplifiée de ces rapports. J'ai omis notamment les correspondants des érudits de Santarém qui envoyaient régulièrement des nouvelles d'autres villes importantes du Royaume, comme Porto et Coimbra. Je me suis également limité à la description de l'échange de nouvelles, faisant abstraction d'une grande quantité d'autres biens échangés.

¹⁷² BA, 54-XIII-13, n°6; BA, 54-XIII-11, n° 25 ; BNL, Pombalina, n° 672, f. 77-77v. Dans ce dernier cas, le comte demande les « gazettes » pour une demi-heure seulement.

de portraits, de livres; d'autres biens étaient envoyés de Santarém, comme du vin de messe pour la communauté des théatins et même des oiseaux en cadeau pour le jeune fils de Monterroio, Manuel Álvaro. Il s'agissait d'un échange très intense, à contextualiser dans un cadre de rapports sociaux plus vastes.

Dans les lettres, ces rapports sont décrits comme des rapports d'amitié, celle qui liait les membres d'une communauté idéalisée, une « République des Lettres » composée de savants appartenant aux différents cercles littéraires du Royaume. Le rapport entre eux était conçu comme un rapport d'égal à égal, non monétarisé, où fonctionnait l'économie de la grâce typique de la morale catholique de la société d'Ancien Régime : à ce qui était reçu gratuitement, il fallait répondre par des contre-dons. Une économie morale de l'échange de textes fonctionnait sur cette base. Cette économie morale créait des déséquilibres, des crédits et des débits qui devaient être compensés. C'est ce déséquilibre, suivi de la nécessité de compensation, qui mettait le circuit en mouvement.

À distance, le nerf de ces échanges était le rapport épistolaire. C'étaient les lettres qui mettaient en communication régulière ces érudits situés à distance les uns des autres, c'étaient elles qui nourrissaient en nouvelles les périodiques manuscrits et imprimés. Mais l'échange épistolaire, à son tour, prolongeait des rapports personnels noués ailleurs. C'est notamment dans le monde de la sociabilité académique, dans l'appartenance commune à différentes académies, de Lisbonne, Santarém et autres localités, qu'il faut chercher des raisons pour expliquer les rapports entre ces différents correspondants. Ericeira était un des plus importants académiciens du Royaume, mécène littéraire, lié aux principales réunions savantes de la Cour depuis la fin du XVII^e siècle. Il avait fait partie du

cercle fondateur de l'Académie Royale fondée à la fin 1720. Dès son jeune âge, Monterroio a participé à ce mouvement, et ses liens avec Ericeira sont à comprendre à la lumière du pouvoir de celui-ci dans le milieu. En outre, le gazetier était lié au mouvement académique de différentes localités du Royaume. Il échangeait, dans les années 1740, des avis avec Pereira de Faria sur l'académie de Santarém et en est même devenu un membre vers la fin de sa vie. Comme l'atteste la quantité de copies de textes académiques dont il disposait dans sa bibliothèque personnelle, ses rapports avec d'autres académies du pays avaient la même intensité.

L'insertion de Monterroio dans des réseaux académiques et sa position particulière de gazetier dans un ensemble d'échange d'informations explique le rôle que la *Gazeta de Lisboa* a eu, tout au long de cette période, dans la publication régulière des activités académiques. L'insertion de comptes-rendus de cette activité dans le périodique était pour Monterroio une manière de récompenser les informations manuscrites qu'on lui envoyait. L' *Academia Portuguesa*, fondée par le comte d'Ericeira, est fréquemment évoquée dans le chapitre de la Cour entre 1717 et 1722¹⁷³. Les académies de province bénéficiaient également de références régulières dans la gazette, grâce à la publication du nom de leurs principaux membres.

Il y avait un gain réciproque dans ce commerce sans monnaie qui, toujours à partir de l'exemple de Santarém, peut-être synthétisé ainsi : d'un côté, les correspondants envoyaient des nouvelles de leur région à Monterroio. Cette information ne se résumait nullement aux nouvelles d'actualité : l'accès à

¹⁷³ Cf. E. Vonk Matias, *Guia ilustrativo das Academias Literárias Portuguesas dos séculos XVII e XVIII*, Lisboa, éd. polycopiée, 1995, p. 65-70.

l'information généalogique locale était un des principaux intérêts du gazetier dans la correspondance avec Matoso et Pereira de Faria. Grâce à son office de notaire apostolique, Matoso avait accès aux archives notariales de Santarém, où il pouvait copier une grande quantité d'informations sur les familles locales, la possession et transmission des propriétés et l'institution des majorats [« Capelas » et « Morgados »]. Pereira de Faria pouvait faire de même : en 1741 il obtient l'office de « Escrivão da Câmara » de Santarém et, en tant que tel, dispose du droit d'accéder aux cartulaires [« cartórios »] de la région (LPF, 9-12-1741, f. 58). En échange, Monterroio vendait de la réputation dans la gazette. Il faisait écho des activités des académiques locales et, occasionnellement, d'autres événements auxquels leurs correspondants pouvaient paraître associés. Discutée par lettre entre Monterroio et Pereira de Faria, la fondation d'une nouvelle académie à Santarém, est racontée dans la gazette le premier mars 1746. Elle était présidée par le Père Luís Montês Matoso, « très connu pour sa littérature et extraordinaire curiosité » [« mui conhecido pela sua literatura, e extraordinaria curiosidade »]. Les références aux conférences de Santarém sont régulières pendant les années suivantes, avec parfois six références au long d'une année¹⁷⁴. Un des plus réguliers des correspondants provinciaux, et qui a utilisé très souvent la gazette pour publier son nom et celui de sa famille, est Tadeu Luís de Carvalho Camões, de la noblesse locale de la région de Guimarães, animateur de l'académie Vimaranense. Paulo Botelho de Morais e Vasconcelos envoyait à Monterroio des documents de l'académie de Torre de Moncorvo¹⁷⁵ et il est cité dans les récits des séances académiques de la gazette. De l'Algarve, c'était Damião António de Lemos Faria e

¹⁷⁴ E. Vonk Matias, *op. cit.*, pp 150-170.

¹⁷⁵ BNL, Pombalina, n° 126, f. 84 et suivantes.

Castro, historien et généalogiste, qui, en 1748, envoyait régulièrement des nouvelles pour la gazette. La publication dans la gazette d'obituaires pour des hommes comme José de Sousa, «l'aveugle» [« o cego »] ou Fr. José da Conceição « Escotinho » s'explique à la lumière de ces solidarités académiques, établies directement avec le gazetier ou par le biais d'échange de faveurs avec des intermédiaires comme Pereira de Faria ou Montês Matoso.

3.2. Principales caractéristiques des nouvelles à la main

La reconstitution d'une partie du réseau du gazetier permet d'arriver à ce constat fondamental : les agents qui diffusaient des nouvelles imprimées et manuscrites étaient en liaison étroite et celles-ci circulaient par les mêmes voies. Ce constat peut être comparé à ceux qui ont été faits pour plusieurs autres cas dans l'Europe du XVII^e et XVIII^e siècles. Dans l'ouvrage collectif consacré aux séries de nouvelles à la main dans la France de l'Ancien Régime, François Moureau fait remarquer la coïncidence chronologique quasiment parfaite entre la naissance, mais aussi la disparition, des gazettes privilégiées et celles des gazettes manuscrites, qu'il a définies comme « soeurs »¹⁷⁶. Loin d'être une simple coïncidence, cette existence parallèle correspond à une structure politique, sociale et même technique fondamentale. On peut en effet parler d'un « système » qui, selon les chronologies propres aux différentes régions européennes, perdure jusqu'à l'abolition des privilèges d'impression et du monopole des gazettes sur les nouvelles de la politique intérieure. À l'instar de la circulation et de la lecture des nouvelles, ce système ne connaissait pas de frontières ni territoriales ni linguistiques. On ne doit pas négliger les différentes caractéristiques des gazettes imprimées et manuscrites européennes, ainsi que les différents systèmes juridiques, la pluralité des conceptions politiques et religieuses, des milieux sociaux. Mais, partout où ont existé des gazettes imprimées avec un privilège de librairie, et

¹⁷⁶ F. Moureau, « Les nouvelles à la main dans le système d'information de l'Ancien Régime », *De bonne main. La communication manuscrite au XVIII^e siècle*, Paris-Universitas/Oxford-Voltaire Foundation, 1993, p. 118.

donc en régime de monopole, le rôle informatif complémentaire joué par le manuscrit semble avoir été en place. Il servait, comme l'a montré Harold Love pour l'Angleterre de Charles II, de contrepartie domestique des gazettes imprimées¹⁷⁷. En plein XVIII^e siècle, le cas portugais, où le monopole sur les nouvelles périodiques imprimées a longtemps fonctionné, donne une illustration saisissante de ce fonctionnement.

La complémentarité entre les deux supports se basait sur les qualités relatives du manuscrit par rapport à l'imprimé. Ces qualités étaient, en premier lieu, d'ordre technique et économique: la diffusion de nouvelles à la main était plus rapide et moins coûteuse que celle d'une gazette ; le manuscrit permettait, ensuite, une personnalisation des copies que l'imprimé n'admettait pas, rendant ainsi possible l'adaptation du contenu des nouvelles à chaque destinataire¹⁷⁸. Enfin, le manuscrit était relativement affranchi des contraintes politiques qui pesaient sur la publication de nouvelles dans la gazette. Ce qui ne pouvait pas être écrit dans l'imprimé était relativement toléré dans les nouvelles à la main. Dégagées de la censure préalable et ayant un rayonnement social plus restreint, les lettres et autres manuscrits de circulation périodique, comme les *folhetos* ou les *diários*, véhiculaient bien plus de nouvelles sur la Cour et sur le Portugal que la gazette. Tandis que l'imprimé écartait de ses pages toute référence explicite aux conflits sociaux et politiques du royaume, les manuscrits pouvaient s'en faire l'écho. Ils

¹⁷⁷ H. Love, *The culture and commerce of texts. Scribal publication in Seventeenth-Century England*, Univ. Massachusetts Press, 1998 [1993], p. 12.

¹⁷⁸ Une lettre de D. Francisco de Portugal, correspondant du Père Montês Matoso, fait référence à des nouvelles pour un *folheto* qui se destinerait spécifiquement à Rome ["*folheto para Roma*"]. (LMM, 1-3-1749, f. 173). Fr. António de S. José Guedes, lui, mentionne un *folheto* de l'étranger ["*folheto de fora do Reino*"], (10-12-1748, f. 67v).

véhiculaient également une partie des nouvelles qui circulaient oralement, y compris des rumeurs ou des nouvelles non confirmées.

3.2.1. La rapidité

Il s'agit maintenant de mettre plus systématiquement en lumière cette complémentarité, à travers une comparaison entre les nouvelles manuscrites et celles de la gazette. Les *Folhetos* et *Mercúrios* de Santarém, par les caractéristiques plus clairement périodiques qu'ils assument, sont la meilleure source pour le faire.

Les nouvelles à la main vont s'installer dans la grande marge de discours qui est exclu de la gazette privilégiée. L'avant-propos [« Antiloquio »] du n° 1 du *Folheto de Lisboa*, daté du 2 janvier 1740, montre bien quelle est la place que le périodique manuscrit s'assigne à lui-même. Montês Matoso y écrit :

« On publiera dorénavant un <i>Folheto</i> chaque semaine qui inclura toutes les nouvelles non seulement de l'étranger en <i>anticipant</i> sur la Gazette, mais aussi celles du Royaume, principalement celles qui, du fait d'être particulières, ne sont pas imprimées d'habitude. »	Publicaremos daqui em diante em todas as semanas um Folheto com todas as noticias não só de fora <i>antecipadas</i> á Gazeta, mas tambem com as do Reino, principalmente as que por particulares se não costumam estampar. »
--	--

(FL/BN, 2-1-1740, n°1)

Les deux avantages fondamentaux présentés par Montês Matoso sont la plus grande rapidité dans la diffusion des nouvelles, qu'elles viennent de l'étranger ou du Royaume, et, dans ce dernier cas, la diffusion de nouvelles du Royaume qui n'avaient pas de place dans l'imprimé. L'examen du contenu du périodique manuscrit, mis en rapport avec celui de la *Gazeta de Lisboa*, montre comment ce dessein se concrétisait.

Commençons par comparer la rapidité des nouvelles¹⁷⁹. Le tableau n°3 contient un aperçu des nouvelles de l'étranger et du Portugal publiées dans les trois premiers numéros du *Folheto de Lisboa* et qui ont été aussi publiées dans la *Gazeta*.

Tableau 2 : rythme de publication de nouvelles communes

Origine des nouvelles	Date de parution dans le <i>Folheto</i>	Date de parution dans la <i>Gazeta</i>
diverses de l'étranger	2-1-1740	31-12-1739
Viseu	2-1-1740	14-1-1740
Estremoz	2-1-1740	31-12-1739
Santarém	2-1-1740	31-12-1739
Lisbonne	2-1-1740	7-1-1740
annonce de livre	2-1-1740	7-1-1740

¹⁷⁹ La difficulté d'une telle comparaison est qu'elle prend en considération seulement les dates affichées par les périodiques, qui correspondent à la date de publication. Or, comme l'a synthétisé D. Reynaud, le temps de la gazette était marqué par une série de décalages, dont le dernier était celui d'une lecture différée par rapport à la date de début de circulation. Mais la prise en considération de ce décalage, commun aux deux périodiques, ne change pas les conclusions que l'on peut extraire de la comparaison des dates de publication. Cf. D. Reynaud, « Le temps de l'information dans la presse politique au XVIIIe siècle. Grandeur et décadence du modèle gazette », dans *Gazetas : a informação política nos finais do Antigo Regime. Cadernos de Cultura*, n° 4, 2002, p. 16-19.

diverses de l'étranger	9-1-1740	14-1-1740
Guimarães	9-1-1740	21-1-1740
Porto	9-1-1740	28-1-1740
Lisbonne	9-1-1740	14-1-1740
Lisbonne	9-1-1740	21-1-1740
Lisbonne	9-1-1740	21-1-1740
diverses de l'étranger	16-1-1740	28-1-1740
Lisbonne	16-1-1740	14-1-1740

Le premier numéro du *Folheto* commence par constituer une exception à la promesse du rédacteur. Toutes les nouvelles de l'étranger avaient déjà été publiées dans la gazette imprimée deux jours avant et la même chose se vérifie avec une partie des nouvelles du Royaume et de la Cour. À partir du numéro 2, pourtant, le *Folheto* donne les nouvelles de l'étranger avec une avance nette sur la *Gazeta*, de 5 à 12 jours auparavant. Toutes les nouvelles de l'étranger que le *Folheto* donne dans ses premiers numéros se retrouveront plus tard dans les pages de la gazette. Littéralement, d'ailleurs : il s'agit, en effet, de nouvelles qui ont une source commune. Elles sont rédigées de façon presque identique dans les deux publications. La source commune des nouvelles étrangères était, très probablement, Monterroio. Abonné aux gazettes étrangères à travers la rédaction du périodique, il faisait immédiatement un résumé traduit de leurs nouvelles et les mettait en circulation. Plus tard, ces nouvelles seraient imprimées dans la gazette. Elles pouvaient commencer à circuler par le manuscrit d'abord.

Si on prend un exemple postérieur, on constate que, même quand les sources ne sont plus communes, le manuscrit anticipe encore sur l'imprimé. Par exemple, en septembre 1742, la *Gazeta* et le *Folheto* incluent des récits sous la forme de journal sur le siège de Prague par l'armée autrichienne commandée par le prince Charles de Lorraine. C'est à ce moment précis que la gazette devient bi-

hebdomadaire, la publication des *Suplementos* commençant le 13 septembre 1742.

Voici le rythme de description de cet événement dans les deux périodiques :

Tableau 3 : rythme de publication de nouvelles sur le siège de Prague

événements du 28 au 30 juillet 1742	FL, 8-9-1742
événements du 9 août au 14-8	FL, 15-9
événements du 29 juillet au 17-8	SGL, 20-9
événements du 9 août au 19-8	FL, 22-9
événements du 5 août au 15-8	GL, 25-9

Cependant, la règle de la plus grande rapidité du manuscrit n'était pas absolue. En certaines occasions, les nouvelles internationales de la gazette parvenaient à anticiper sur le manuscrit. À partir de 1742, au moment de la Guerre de Succession d'Autriche, la gazette paraissait deux fois par semaine et parvenait à augmenter son rythme de diffusion de nouvelles. Le récit d'un événement important de cette guerre, le passage du Rhin par l'armée autrichienne de Charles de Lorraine, survenu dans les premiers jours de juillet de 1744, en est un exemple. La nouvelle paraît dans le *Suplemento* du 30 juillet (SGL, n° 30, 1744, chap. Bruxelles du 6 juillet) et le *Folheto* n'en parle que deux jours après, dans son numéro du premier août 1744 (FL/BN, n°31).

Pour ce qui est de l'information locale, la logique était la même. Le manuscrit parvenait en général à anticiper sur l'imprimé. Si l'on observe à nouveau le tableau #3, on constate que les nouvelles du n° 2 et 3 du *Folheto* du 9 et 16 janvier anticipent aussi sur celles de la gazette, à une exception près, celle qui

figure au dernier rang du tableau. Dans la gazette du 14 janvier, une nouvelle d'un mariage dans la Cour paraît avant que le *Folheto* n'en parle, le 16 janvier. En 1740, il existait une différence de cinq jours entre la parution du *Folheto* (un samedi) et celle de la gazette (un jeudi). Dans cet intervalle, le périodique imprimé avait parfois du temps pour insérer une nouvelle sur la Cour avant le manuscrit. Mais, en général, la capacité à anticiper sur les nouvelles imprimées, qu'elles viennent de l'étranger ou du Royaume, est une caractéristique essentielle des nouvelles à la main. Un des atouts du *Folheto* est d'offrir à ses lecteurs des nouvelles de la gazette avant que celle-ci ne les publie.

3.2.2. Le récit du désordre

La deuxième promesse du Père Matoso concernait la diffusion de nouvelles qu'il appelle « particulières », celles qui d'habitude ne trouvaient pas de place dans la gazette portugaise. En faire le récit est une deuxième vocation essentielle du manuscrit. On va lire dans le *Folheto* non seulement de l'information sur le Portugal et sur la Cour avant que la gazette n'en parle, mais aussi, et surtout, les nouvelles qui en sont absentes. Elles constituent, comme dans les autres recueils de nouvelles à la main cités, la partie la plus importante de leur récit.

L'importance de l'information « portugaise » se voit aussitôt dans la façon dont l'information s'organise dans le périodique manuscrit. Dans le *Folheto* de Montês Matoso, en effet, fonctionne essentiellement le même dispositif que celui de

la gazette imprimée, mais il se trouve comme inversé. Comme dans la gazette, il y a un ordre chronologique dans la disposition des nouvelles et l'information arrivée de l'étranger, plus retardée, est donc présentée en premier. Mais, tandis que la gazette offre un éventail très large de nouvelles de diverses provenances, le *Folheto* ne présente qu'une partie de l'information internationale. Il se concentre sur une sélection des nouvelles considérées comme plus importantes, celles des conflits entre les principales puissances européennes. Ces nouvelles sont alignées sous un même titre « Nouvelles de l'Europe » [« notícias da Europa »]. Au-delà de la division en paragraphes, aucune division géographique et chronologique ne vient marquer la transition entre les nouvelles internationales. Tandis que la gazette offrait un éventail relativement élargi de nouvelles de diverses provenances, le manuscrit peut choisir de se concentrer sur une sélection des nouvelles étrangères qu'il considère plus importantes et où il peut anticiper sur la gazette. Ce sont les nouvelles du Royaume qui sont organisées dans des rubriques géographiques qui correspondent aux différentes provinces du Portugal (Beira, Estremadura, Alentejo, Entre Douro e Minho, Trás-os-Montes) et, à l'intérieur de celles-ci, aux villes où aux lieux d'origine des nouvelles. Cette inversion de l'économie textuelle de la gazette donne une illustration immédiate de ce qu'offre le manuscrit : il s'agit, en quelque sorte, d'une continuation de la gazette par un autre moyen¹⁸⁰.

Examinons maintenant le contenu des nouvelles. Dans l'univers de la circulation moins publique du manuscrit, le refoulé des nouvelles imprimées fait un retour foisonnant. Commençons par observer le traitement donné à cet événement

¹⁸⁰ D'autres *folhetos* semblent avoir eu une information internationale plus abondante que la série de la bibliothèque nationale. Le « folheto de fora do Reino », cité par Fr. António de S. José Guedes, avait, selon ce correspondant, des nouvelles de l'étranger plus développées [“notícias com mais individualização”] que la gazette (LMM, 10-12-1748, f. 67v).

majeur et de longue durée suivi dans la gazette : la maladie du roi. Elle est annoncée par un *Folheto* du 12 mai 1742, soit trois jours avant sa publication dans la *Gazeta de Lisboa*. Donnée plus rapidement, la nouvelle y est aussi bien plus circonstanciée : on y apprend par exemple que le Prince a été tout de suite informé de l'accident et que le roi, en se préparant au pire, lui a fait une exhortation ainsi qu'aux autres *Infantes*. L'ordre donné par le Cardinal Patriarche de faire des prières pour la santé du roi dans toutes les églises, mentionné dans la gazette, est accompagné dans le manuscrit d'une transcription de la lettre que ce prélat avait expédiée pour donner cet ordre. On y ajoute des références aux prières faites par les Franciscains et aussi par la Reine. Dans la livraison suivante, du 19 mai, tout le discours du périodique est marqué par la maladie du roi et par les événements auxquels elle a donné lieu tout au long de la semaine : on y trouve notamment un résumé du discours que le roi a fait au Prince héritier le lendemain de son accident, de nouveaux détails sur les traitements qu'il a reçus, et l'énumération d'une longue série de processions effectuées par les congrégations religieuses de la Cour. Le 26 mai, le *Folheto* informe déjà sur la réception de la mauvaise nouvelle à Santarém, avec les différentes processions et prières publiques que la ville a ordonnées pour l'amélioration de la santé du roi. De la Cour viennent en même temps de nouveaux récits sur l'évolution de l'état physique de João V, avec des nouvelles de rechutes suivies d'améliorations ; il est fait référence aux saignées successives infligées à João V et aussi aux conséquences de ces traitements. Le lecteur est aussi informé de la transmission du gouvernement à la Reine, le 23 mai, à travers une transcription du décret royal. Entre temps, dans la gazette imprimée, on pouvait seulement lire de courts paragraphes annonçant l'amélioration de l'état de santé du

roi, sans qu'aucune circonstance nouvelle ne vienne s'ajouter au récit initial. On doit attendre le 3 juillet pour que, dans la gazette, paraissent des informations concrètes sur le corps du monarque, faisant état d'améliorations significatives, avec une reprise du mouvement du bras et de la jambe affectés par l'accident. On pourrait continuer à comparer dans la diachronie les développements de cet événement dans les deux périodiques. Tandis que dans la gazette imprimée le récit de la maladie du roi, relativement abondant au début, donne lieu à un raccourcissement ou même à une interruption de l'information, celle-ci est continuée dans le manuscrit. Partant du palais royal, un récit initial de l'événement se ramifie à travers le récit de ses effets dans le temps et ses échos dans l'espace (conséquences immédiates dans le gouvernement du royaume, processions dans plusieurs villes et régions, reproduction des premiers ouvrages poétiques sur le sujet)

La façon dont le *Folheto* décrit la réaction de la reine quand elle a appris que le roi avait subi un accident mène à un deuxième aspect fondamental : « notre Dame la Reine après qu'on lui a donné la nouvelle de la maladie du Roi (*on dit*) s'est enfermée dans son Oratoire pendant une heure... » [A Rainha nossa Senhora depois de lhe darem a notícia da moléstia d'El-Rei (*dizem*) se encerrou no seu Oratório por espaço de uma hora... »¹⁸¹] (FL/BN, 12-5-1742,n°19). À l'intérieur de la narration, entre parenthèses, se glisse une précision importante sur le mode de transmission de la nouvelle. Véhiculée par l'oralité, la nouvelle reste conditionnée par le verbe « dire » : elle n'est pas confirmée. Au contraire de ce qui arrive dans les nouvelles sur la Cour de la *Gazeta*, les nouvelles transmises oralement et les

¹⁸¹ Italique de ma responsabilité.

rumeurs trouvent leur place dans le *Folheto*. Dans sa thèse, João Luís Lisboa a souligné l'importance de ce rapport entre le manuscrit et les nouvelles transmises oralement. Il a défini les nouvelles à la main comme étant insérées dans des réseaux de conversation qu'elles essayent de prolonger par l'écrit¹⁸². Le *Folheto* puise des informations dans les lieux où les nouvelles sont objet de discussion et de commentaire, en particulier les cafés de Lisbonne. Alors que la gazette imprimée, surtout dans les nouvelles sur la Cour, procède à un refoulement de la communication orale des nouvelles, l'ensemble des sources manuscrites où l'on peut lire des nouvelles d'actualité, témoigne, au contraire, de l'importance de l'oralité comme véhicule de l'information. L'information sur ce que l'« on dit », dans la Cour ou ailleurs, fait partie des renseignements transmis par les *folhetos* et, d'une manière générale, par les nouvelles à la main. Les rumeurs ont une composante politique évidente : elles se forment, d'une part, autour des nouvelles qui sont déjà arrivées et dont la diffusion est encore entravée par le secret. Par exemple, dans cette nouvelle du *Folheto* n° 3 de 1740, du 16 janvier : « On fait déjà des arrestations pour l'Inde, et on dit que Sa Majesté va y envoyer un Vice-Roi : les uns disent qu'on nommera le Comte d'Assumar, et d'autres que ce sera le Comte de Ericeira, le jeune, qui a déjà gouverné cet Etat » [« Já se vai prendendo para a Índia, para onde se fala mandar a Sua Magestade Vice Rei : uns dizem nomeará o Conde de Assumar, e outros que o Conde de Ericeira moço, que já governou aquele Estado. »]. D'autre part, les rumeurs instituent un rapport au temps qui n'existe pas dans les nouvelles de la Cour de la gazette. Ce que l'on dit est souvent une spéculation sur ce qui va arriver dans un avenir proche. Monterroio écrit : « Je

¹⁸² J. L. Lisboa, *Mots (dits) écrits. Formes et valeurs de la diffusion des idées au 18ème siècle au Portugal*, thèse présentée à l'Institut Universitaire Européen de Florence, 1998, p. 377 et suivantes.

n'ai même pas le temps pour parler de nouvelles, je dirai seulement que le Père Évora me dit que la semaine prochaine les Bulles pour les évêques vont arriver et que l'Europe se prépare toute entière pour être le théâtre de grandes nouveautés » [« Não tenho tempo nem para falar em novas mais direi só que o P.e Evora me diz que para a semana chegam aqui as Bullas para os Bispos e que a Europa se aparelha toda para Teatro de grandes novidades. »] (LPF, f. 5, 21-1-1741).

L'irruption des conflits et du désordre est une troisième marque fondamentale des nouvelles des *Folhetos*. Le tableau #5 montre un aperçu des nouvelles publiées dans les trois premiers numéros de 1740 du *Folheto*, en présentant les nouvelles communes aux deux périodiques et celles qu'on ne trouve que dans le manuscrit.

Tableau #4 : nouvelles communes et nouvelles « particulières » au périodique manuscrit (*Folheto* n° 1 à 3 de 1740)

Nouvelles communes aux deux périodiques	Nouvelles paraissant seulement dans le <i>folheto</i>
Mort de Colonel d'Infanterie (Viseu)	Inondations à Santarém
Anniversaire du frère du comte d'Atalaya (Estremoz)	décès de D. Anna Maria Brandoa (Santarém)
abjuration d'un musulman de Mazagão à Santarém	décès de religieuse vertueuse du couvent de Santa Ana (Lisbonne)
naissance dans la famille de Luís Saldanha da Gama (Lisbonne)	naissance dans la famille de l'Almotacé Mor (Lisbonne)
départ de flotte pour le Brésil, l'Afrique et les Îles atlantiques (Lisbonne)	inondations à Tomar
entrée de flotte hollandaise à Lisbonne	inondations à Tancos
naissance de fils du comte de Tarouca (Lisbonne)	vol du trésorier de l'église de S. Nicolau (Lisbonne)
baptême du fils de Saldanha da Gama (Lisbonne)	Assassinat d'un espagnol par un laquais dans une taverne
décès de Cirurgião Mor do Royaume (Lisbonne)	Découverte d'antiquités par un « curieux naturel » de Lisbonne (Torre

	Moncorvo)
nomination de Dames de Compagnie de la Reine (Lisbonne)	Inondations à Braga
séance de l'Académie de Guimarães	Inondations et neige à Guimarães, avec décès d'un muletier
décès de Pantaleão Álvaro Brandão Perestrelo, gentilhomme de la Maison Royale (Porto)	continuation des séances de l'Académie de Guimarães
déplacements du roi et de la reine (Lisbonne)	Inondations dans le Douro
décès de religieuse vertueuse du Monastère de Odivelas (Lisbonne)	Martyre barbare de jeune fille par un « homme » et prison du même (Porto)
décès de religieuse vertueuse du Monastère de Odivelas (Lisbonne)	prisons pour l'Inde, spéculations sur qui sera nommé (Lisbonne)
Mariage de Bernardo de Almada de Noronha	travaux dans la tour de S. Gião (Lisbonne)
	Tentative de vol du trésorier de l'église des Mercês à Lisbonne

L'existence de nouvelles communes montre qu'il n'y avait pas de frontières étanches entre le contenu des deux périodiques : l'information qui paraît dans la gazette intéresse également le *Folheto*. Mais, dans ce dernier, on remarque une présence récurrente des conflits et de la violence, qu'elle vienne de la nature ou des personnes. L'attention particulière des nouvellistes de Santarém envers les crimes, et souvent des crimes violents, est frappante : des vols et des assassinats, souvent commis par des gens de basse condition, y sont souvent présents. À côté des déplacements de la famille royale, nouvelle typique de la gazette imprimée, les *folhetos* parlent beaucoup de crimes commis par des laquais, des muletiers, des gens inconnus. Les lettres des correspondants des nouvellistes sont remplies de ces menus événements où souvent affleure une violence sociale apparemment sans motif, pour laquelle on ne trouve pas d'explication ni de contexte. Souvent le rédacteur de la nouvelle ne ressent pas la nécessité de dater. L'identification des

personnes impliquées ne semble pas non plus retenir son attention : seul le caractère violent de l'événement semble l'intéresser. Ainsi cette nouvelle écrite en juin 1745 : « Un ecclésiastique passait un de ces jours dans la rue des Douradores. Un homme est allé devant lui, en lui donnant beaucoup de coups publiquement avec un bâton : les deux étaient inconnus ; on ne connaît pas la cause de cette altercation; et ils se sont éloignés vers on ne sait où » [« Passando um destes dias um clérigo pela rua dos Douradores, lhe saiu ao encontro um homem, que lhe deu muita pancada com um pau publicamente: ambos eram desconhecidos: não se sabe a causa por que lhe deu; e ambos se apartaram sem saber para onde »] (FL/BN, 5-6-1745, n°23).

Un commentaire explicite sur les troubles tend à affleurer dans les lettres des correspondants des *Folhetos*, surtout à propos des vols. On se réfère alors aux agressions permanentes des voleurs (LMM, 18-11-1748, f. 55) ou bien à ce « mal des vols tellement important dans le Royaume » [« mal da ladroeira tão transcendente pelo Reino »] (LMM, 7-4-1742, f. 215). Une conséquence de l'échange de nouvelles entre correspondants situés à distance et en divers endroits est cette création d'une conscience du désordre à une échelle plus grande, celle du Royaume. Cette conscience est transmise dans les lettres et peut donner lieu à un discours qu'on pourrait appeler éditorial, une réflexion du périodique sur son propre contenu. On écrit dans la rubrique de Lisbonne : « cette semaine presque toutes les nouvelles que notre Mercure publie sont l'effet des innombrables voleurs dont cette Cour est remplie, sans que l'on puisse donner remède à leurs troubles une fois pour toutes » [« Nesta semana quase todas as notícias que o nosso Mercurio nos publica são efeitos dos infinitos ladrões de que

esta Corte se acha cheia, sem que por uma vez se lhes possa dar remédio aos seus desatinos» (FL/BN, 27-2-1745, n°9]. Dans un numéro de l'année suivante, on écrit: «On ne peut plus voyager avec sûreté sur les routes de ces régions, parce que partout on se trouve face aux agressions des voleurs» [« Já se não pode seguramente caminhar pelas estradas destes países, porque em toda a parte se encontram insultos de ladrões »] (FL/BN, 5-8-1745, n°32).

La particularité des nouvelles manuscrites ne consiste donc pas seulement dans la plus grande quantité de nouvelles sur la Cour et sur le Portugal, données avec plus de rapidité. C'est l'ensemble du récit qui change. Les conflits entre les différents membres des corps sociaux parcourent les nouvelles et se trouvent associés à des crimes violents, créant un récit implicite de nouvelle en nouvelle, souvent rédigés sans transition, dans un seul paragraphe. Une lettre du magistrat António Martins Fernandes, correspondant de Montês Matoso, à Porto, en offre un exemple éloquent :

« Il y a ici un litige entre les chanoines sur le *Provisor* de la Vicairie de Vilanova de Porto, ou de Gaia, qui est décédé la semaine dernière. Notre Chancelier est incommodé mais il peut marcher. À Santo Ovídio, de lundi à mardi, on a tué un homme avec un coup à la tête. Ils l'ont par la suite écrasée avec une pierre, en la laissant en très mauvais état, et on a trouvé la pierre à côté de lui. À Viseu, on a tué l'Archidiacre et trois clercs, ou chanoines, et on dit que dans la cathédrale l'évêque a tout de suite donné

« Aqui anda um litígio com os cónegos sobre o Provisor da Vigariaria de Vilanova do Porto, ou de Gaia, que faleceu a semana passada. O Nosso Chanceler ainda molesto mas de pé. de segunda para 3^a f^a mataram em Santo Ovídio um homem com uma pancada que lhe deram na cabeça. a qual depois lhe machucaram com uma pedra fazendo-a quasi em um bolo, e a pedra se achou junto dele. Em Viseu mataram o Arcediago, três clérigos, ou Cónegos, e dizem alguns que dentro na Sé o Bispo

<p>le canonicat à son secrétaire. Dans la même ville, un fils du docteur Miguel da Veiga a tué son oncle, frère de son père, d'un coup de feu. Et, présumant qu'il n'était pas mort à la suite du coup de feu, l'agresseur, après qu'il fut tombé, lui donna quelques coups de couteau. On ne dit pas les motifs de ces morts... »</p>	<p>logo deu a conezia ao seu secretário. na mesma cidade um filho do Dr. Miguel da Veiga matou com um tiro um seu tio irmão de seu Pai, e entendendo não ficaria morto com o tiro depois de cair lhe deu algumas facadas não se disseram as causas destas mortes... »</p>
--	---

(LMM, 14-12-1748, f. 112-112v)

3.2.3. Plusieurs degrés de publicité

La complémentarité des *Folhetos* du Père Montês Matoso en tant que moyen d'information par rapport aux nouvelles imprimées est due aux avantages spécifiques que le manuscrit possède, liés à son agilité et à sa discrétion. Il faut maintenant établir quelques distinctions à l'intérieur des différentes séries de nouvelles à la main connues. Les périodiques manuscrits de Santarém constituent un type très particulier de nouvelles manuscrites, dont l'originalité semble bien être la reproduction manuscrite de caractéristiques du périodique imprimé. Différents éléments graphiques rapprochent les *folhetos* d'une gazette, comme l'existence de gravures ou la disposition des articles par ordre géographique et chronologique. Mais surtout, il s'agit d'une vraie *publication* périodique, formée de livraisons indépendantes, numérotées, dont l'unité est donnée par un titre, qui paraît à un jour régulier de la semaine. Régularité et continuité ; ce sont là deux des

caractéristiques qui définissent les périodiques selon la bibliographie et l'historiographie qui s'est penché sur les origines de la presse. Ces caractéristiques marquent aussi le rapport spécifique qui s'établissait avec les lecteurs des *folhetos* de Santarém. Même si les séries de *folhetos* ne sont pas uniformes, le début de la publication est bien marqué, avec un avant-propos qui présente la publication à ses lecteurs. Ce contrat, si un changement intervient — par exemple dans le titre¹⁸³ —, doit être modifié au fur et à mesure de l'évolution du périodique.

De la recherche plus détaillée reste à faire pour comprendre la fabrication, reproduction et distribution des *Folhetos* de Santarém. Selon João Luís Lisboa, derrière ces périodiques manuscrits on trouverait un grand atelier de copie et une vente de rue faite à Lisbonne par les aveugles¹⁸⁴. Il s'agirait, pour reprendre la typologie d'Harold Love, d'une « entrepreneurial publication »¹⁸⁵. La conservation de matériel préparé pour la copie parmi les manuscrits de Pereira de Faria ou Matoso fait pencher en faveur d'un atelier, tout comme l'activité notariale des deux nouvellistes, travaillant avec la copie officielle de documents au quotidien et pouvant vraisemblablement disposer de greffiers à leur service. Certains numéros des *folhetos* montrent qu'il y avait un contrôle de l'authenticité des copies : en tant que notaire apostolique, le Père Matoso procède à la transcription de documents et il les certifie à travers sa signature et son cachet de notaire apostolique.

Par contre, les sources ne fournissent aucun témoignage concret démontrant la vente de ces périodiques manuscrits. Il est étrange que l'existence de pratiques commerciales dans l'échange de nouvelles à la main n'aît pas laissé

¹⁸³ Dans la série d'Évora, par exemple, le *Folheto de Lisboa* est remplacé, dans le premier numéro de 1743, par le *Mercúrio Histórico de Lisboa*. Un avant-propos instruit le lecteur sur le changement de titre. Le *Mercurio* imprimé y est affirmé comme le modèle du manuscrit (BPE, cod. CIV/1-11).

¹⁸⁴ J. L. Lisboa, *op. cit.*, p. 378.

¹⁸⁵ H. Love, *op. cit.*, p. 47.

de traces dans les sources, ne serait-ce que littéraires. En Angleterre, la vénalité qui caractérise la circulation de nouvelles à la main, pendant le XVII^e siècle, donne origine à des pièces de théâtre dont l'exemple le plus connu est *The Staple of News*, de Ben Jonson. La figure du « nouvelliste » est bien connue en France, citée dans les dictionnaires, satirisée dans des comédies¹⁸⁶. On ne trouve rien de tel au Portugal, où l'échange de nouvelles à la main paraît rester dans des cercles érudits non monétarisés : un commerce intellectuel pratiqué entre des « amis », basé sur les « lois de l'amitié » où il n'est en général pas question d'argent. Tout ce circuit d'échange de nouvelles dont les lettres témoignent était fondé sur le don. Les correspondants remercient Matoso et Pereira de Faria pour « l'honneur » (« honra ») ou la « grâce » (« mercê ») de l'envoi périodique d'informations. En outre, dans les lettres à Matoso de l'Academia das Ciências et aussi dans la correspondance de Caetano José da Rocha à Pereira de Faria, on trouve plusieurs témoignages qui vont dans le sens d'une publication faite par les auteurs eux-mêmes, une « author publication » : les correspondants de *folhetos* recevaient de Matoso des exemplaires, les copiaient eux-mêmes et les rendaient à son auteur (LMM, 16-1-1749, f. 47 ; 1-9-1742, f. 162 ; f. 171). Le correspondant de Pereira de Faria à Benavente faisait de même. Cette idée n'est pas incompatible avec l'existence d'un atelier de copie. On aurait ainsi affaire à un système mixte, avec l'existence d'un atelier à Santarém et l'existence de copies faites par les destinataires des périodiques, avec restitution de l'original qui a servi de base à la reproduction. Dans les deux cas, la circulation semble marquée par le contrôle sur le contenu de la part du rédacteur.

¹⁸⁶ Cf. plusieurs exemples transcrits dans E. Hatim, *Histoire de la presse en France*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, vol. I, 1859, p. 31 et suivantes.

Les autres séries de nouvelles à la main portugaises connues ne présentent pas le même aspect ni les mêmes caractéristiques que les *folhetos* de Santarém. On y trouve des éléments qui indiquent un accompagnement de l'actualité et une continuité, mais la périodicité stricte fait en général défaut : c'est le cas des *diários*, les journaux du comte de Povolide ou celui du 4^e comte d'Ericeira. En outre, il est clair que plusieurs des manuscrits contenant des nouvelles à la main sont des objets qui n'ont pas circulé eux-mêmes. Quelques séries constituent simplement des copies d'autres manuscrits qui ont circulé. Les sources contenant des nouvelles manuscrites recouvrent une grande diversité de pratiques d'écriture et de lecture. Cette diversité et la difficulté d'interprétation qu'elle pose invitent à ne pas proposer une typologie rigide dans leur définition. La fluidité de la notion de « nouvelles à la main » a été aussi signalée dans les recherches récentes menées en France. Parmi les historiens portugais, la découverte de la spécificité des nouvelles à la main est aussi récente et plusieurs questions restent ouvertes. J'adopterai ici la définition qui a été proposée par João Luís Lisboa, où ce qui est valorisé est le « témoignage de circulation des nouvelles »¹⁸⁷. Les nouvelles à la main sont, dans cette définition, non pas forcément un objet qui circule, mais un objet qui, même s'il ne constitue qu'une copie d'autres nouvelles qui, elles, ont circulé, témoigne de la circulation de ces nouvelles, sous une forme orale ou écrite. C'est le cas du journal du comte de Povolide ou de la *Gazeta em forma de carta* de José Soares da Silva : on ne peut pas démontrer la circulation de cette source en elle-même, mais elle est un lieu de réception et réélaboration écrite de nouvelles qui ont circulé sous plusieurs formes. La souplesse de cette définition s'adapte bien

¹⁸⁷ « Gazetas feitas à mão », in *Gazetas manuscritas da Biblioteca Pública de Évora*, op. cit, p. 16.

à la mobilité des nouvelles elles-mêmes, capables de « courir » facilement, comme on le disait à l'époque, d'un support à l'autre.

À cette pluralité de manuscrits contenant des nouvelles correspondait une extension variable de leur diffusion. Les indices de circulation sont plus forts dans les *folhetos*. Le 11 août 1742, D. Francisco de Portugal, du couvent des Théatins, écrivait à Matoso, se plaignant du manque de lettres et de *folheto* : « L'absence de *folheto* fait une grande privation aux nombreux curieux qui rassasiaient leur curiosité avec ce loisir. Et si vous voulez le continuer, je l'apprécierai beaucoup. Venons-en aux matières pour les remplir ; les nouveaux ministres ont fait plus de cent et quelques prisons de courtisans de religieuses... ». [« A falta de folheto, tem-me feito grande falta aos muitos curiosos que saciavam a sua curiosidade com aquele divertimento e se vm me quiser continuar o estimarei sumamente. Vamos às matérias para eles; os novos ministros tem feito mais de cento e tantas prisões de freiráticos... » [LMM, 11-8-1742, f. 163-163v]. Sans que l'on puisse extrapoler à partir de ce nombre, les lettres adressées à Montês Matoso et à Pereira de Faria permettent d'individualiser, parmi les correspondants, une douzaine de lecteurs de *folhetos*.

Plus ou moins restreinte, la circulation des nouvelles à la main s'intègre dans le domaine de la *scribal publication* qui a été si bien caractérisée par Harold Love. Le moment de la publication, dit Love, est celui où un agent abdique consciemment au contrôle sur l'usage social futur d'un texte¹⁸⁸. Un autre témoignage du phénomène, cette fois-ci à l'intérieur même du texte, se trouve dans le *Diario* du comte d'Ericeira : « Quelques embarras insurmontables ont retardé le

¹⁸⁸ H. Love, *op. cit.* p. 39.

journal de la semaine dernière, que l'on fournit maintenant incorporé avec celui du présent, le chroniqueur craignant qu'un voyage aux Caldas, pour accompagner la Comtesse sa belle-fille, n'interrompe ou ne retarde pour un mois *les nouvelles qu'il communique avec tant de plaisir à ses amis et parents absents* auxquels il s'intéresse le plus» [«Alguns embaraços invencíveis retardaram o diário da semana passada, que agora se restitui incorporado com o do presente, temendo o cronista que uma jornada que faz às Caldas acompanhando a Sra. Condessa sua nora, interrompa, ou dilate por um mês as *notícias que com muito gosto participa aos amigos, e parentes ausentes* em que mais se interessa »]¹⁸⁹.

Le contrôle de l'usage social des textes était clairement plus fort dans le cas des lettres autographes, échangées de personne à personne. Mais même celles-ci avaient, ou pouvaient toujours avoir, un certain degré de publicité. Les lettres de Monterroio à Pereira de Faria n'étaient pas privées en sens strict. Monterroio les écrivait toujours en pensant qu'elles allaient être lues ou, au moins, qu'une idée de son contenu serait transmise à Matoso. La lecture implicite des lettres par un troisième lecteur, voire plusieurs, est également perceptible dans plusieurs lettres de la correspondance adressée au notaire apostolique de Santarém.

Le caractère plus ou moins public du support de transmission des nouvelles structurait ensuite l'écriture et la perception des informations. Ainsi, si les nouvelles passaient d'un support à l'autre gagnant une amplification de leur publicité, de la lettre au *folheto* par exemple, des procédures d'autocensure avaient tendance à intervenir. C'est certainement grâce à son caractère plus ouvertement

¹⁸⁹ *Gazetas manuscritas da Biblioteca Pública de Évora*, op. cit., journal du 10 au 24 juillet, 1731, p. 140 [l'italique est de ma responsabilité].

public que, à la fin des volumes des années 1740 et 1742 du *Folheto* conservés à la Bibliothèque National de Lisbonne, on trouve une déclaration signée par Montês Matoso lui-même qui récusé le contenu du volume en cas de contradiction avec la foi, les bonnes mœurs ou le roi¹⁹⁰. Cet élargissement de la diffusion de la nouvelle pouvait aller, plus tard, jusqu'à l'impression dans la gazette. À travers ses différentes formes, le support manuscrit ne constituait donc pas la face cachée, plus agile et non censurée, d'un imprimé qui aurait la lumière. Plus que d'une opposition entre le public et le privé, il faut penser ici à des actes de publication plus ou moins restreinte ou élargie, intervenant dans différents supports.

L'idée d'une publicité à divers degrés n'est pas contradictoire avec la perception d'une forte différence entre le monde de la circulation de nouvelles manuscrites et celui des nouvelles imprimées. Pour reprendre des catégories employées par les nouvellistes, une opposition majeure structurerait la perception des nouvelles : celle qui distinguait nouvelles publiques et nouvelles particulières. Cette distinction, qui était déjà celle que Matoso employait dans l'avant-propos de 1740 où il déclarait vouloir publier les « nouvelles *particulieres* » du Royaume qui d'habitude n'étaient pas imprimées, est exprimée d'une façon très claire par l'auteur du *Diario das Novidades*... Il y oppose les nouvelles publiques de la gazette, à celles, « particulières », de son manuscrit: « on peut supposer que quelques-unes [des nouvelles du *Diario*] aillent à l'encontre de la Gazette que compose José Freire Monterroio Mascarenhas, mais j'espère que les unes et les autres seront suffisamment courtoises pour passer libres et sans offense, car les unes et les autres ont leur place, les siennes pour le public, et celles-ci, qui sont miennes, pour

¹⁹⁰ Cf. BNL, cod. 8066, f. 699.

le particulier » [« suposto se encontrem algumas [das notícias do *Diário*] com a Gazeta que compõe José Freire Monterroio Mascarenhas, espero que umas e outras sejam tão corteses que passem livres sem ofensa porque umas e outras têm seu lugar, aquelas para o público, estas por minhas, para o particular »]¹⁹¹.

La distinction entre nouvelles particulières et nouvelles publiques est opératoire. Elle recouvre largement, mais pas totalement, celle qui se faisait entre nouvelles manuscrites et nouvelles imprimées. En effet, il s'agit d'une définition des nouvelles en fonction de leur publicité et qui traverse ainsi leurs différents vecteurs. Des nouvelles de circulation manuscrite pouvaient en même temps être déjà publiques, car déjà bien répandues. La même chose valait pour certaines nouvelles de circulation orale, même dans les cas où elles ne pouvaient pas paraître dans la gazette. Mais, si toutes les nouvelles publiques n'étaient pas dans la gazette, le fait d'insérer une nouvelle dans la gazette était synonyme de la rendre publique et de la faire sortir d'une circulation seulement « particulière ». Le partage de l'information entre nouvelles publiques et particulières avait, d'une manière générale, cette dynamique, décrite par Monterroio dans ces lettres : tandis qu'une nouvelle publiée dans le manuscrit pouvait ensuite paraître dans la gazette, l'inverse n'était pas vrai. Si une nouvelle paraissait dans la gazette, elle était devenue publique et n'avait donc plus de valeur dans l'univers de la circulation manuscrite (LPF, 5-8-1741, f.26).

On doit ajouter à ce schéma la dynamique que les diffuseurs de nouvelles y introduisaient eux-mêmes. Comme l'ont écrit Christian Jouhaud et Alain Viala, au lieu de concevoir l'espace public comme une structure donnée au préalable, il faut

¹⁹¹ *Diario das novidades q. Socedem em Lx...*, cit., BNL, Cod. 10746, f. 35.

voir dans chaque acte de publication une prise de position sur l'espace public de la part des acteurs sociaux¹⁹². Dans la publication de nouvelles, on va retrouver une réflexion permanente de la part des agents sur les différences des vecteurs d'information disponibles et leur différent degré de publicité. Par la poste, Monterroio envoyait à Pereira de Faria des nouvelles sur différents supports : des nouvelles imprimées et des nouvelles manuscrites, qui pouvaient être écrites à part, dans son propre *folheto*, ou bien être intégrées dans la lettre elle-même. On a donc là au moins trois vecteurs différents de nouvelles, la gazette imprimée qui arrivait à un public plus élargi, le *folheto* manuscrit, qui nourrissait un cercle plus restreint de circulation de nouvelles, et la lettre, qui arrivait normalement à un cercle encore plus restreint. Écrite au dernier moment, après les folhetos et la gazette, la lettre qui les accompagnait pouvait inclure des nouvelles encore plus récentes. Par exemple, pour parler des derniers développements de la maladie de João V : « Vous pouvez ajouter à votre *folheto* que Sa Majesté va mieux, et qu'elle s'assied sur le lit, qu'un des pieds est sain et l'autre en bon espoir, et que, selon les médecins, la brûlure fut mystérieuse parce qu'elle s'est améliorée grâce aux caustiques » [« Pode VM acrescentar no seu folheto, que El-Rei se acha melhor, e se assenta sobre a cama; que um dos pés está são e outro em boa esperança e que na opinião dos médicos a queimadura foi misteriosa porque foram os cáusticos que a foram comendo a sua melhora ». [LPF, f. 122, 13-7-1743]. Cette même procédure était appliquée aux dernières nouvelles des guerres européennes. Monterroio écrit : « en plus du *folheto* on a par des lettres particulières la nouvelle que le maréchal Broglio... » [« além do folheto temos por cartas particulares a

¹⁹² L'idée est de Chr. Jouhaud et A. Viala : *De la Publication. Entre Renaissance et Lumières*, Paris, Fayard, 2002, p. 10.

notícia de que o marichal Broglio... » [LPF, f. 62, 14-6-1742]. La lettre était complémentaire du *folheto* du point de vue de son contenu, moins public, et de sa plus grande rapidité de circulation. De la même manière, donc, que les *folhetos* se plaçaient en position complémentaire par rapport à la gazette imprimée, la lettre de correspondance entre nouvellistes se plaçait de façon complémentaire par rapport aux *folhetos* et, *a fortiori*, à la gazette. On peut parler d'un phénomène d'emboîtement des nouvelles, selon les différentes caractéristiques, plus ou moins publiques et plus ou moins rapides, de leurs supports.

En sachant que les lettres à Pereira de Faria et à Matoso pouvaient être aussi bien lues par l'un que par l'autre, Monterroio y ajoutait aussi des nouvelles qu'il n'aurait pas eu le temps ou l'espace d'inclure dans une première lettre : « Dans celle [la lettre] du P.e Montês je dis quelque chose en plus de ce que dit le *folheto*, gazette et supplément inclus » [« Na do P.e Montês digo alguma cousa mais do que diria o folheto gazeta e suplemento inclusos » [LPF, f. 80]. Dans une autre lettre, tous ces aspects complémentaires de la correspondance deviennent particulièrement évidents : « Après le *folheto* que recevra le Père Montês, et qui a été fait d'après les gazettes d'Amsterdam, j'ai reçu celles de Cologne qui contredisent totalement la nouvelle de la levée du siège de Braunau en disant que cette place s'est rendue au Prince de Lorraine la huitième nuit (...) On verra dans le prochain courrier lequel de ces Auteurs est le plus véridique » [« Depois do folheto que receberá o P.e Montês o qual foi feito pelas gazetas de Amsterdam recebi as de Colonia que encontram totalmente a noticia do Levantam. do sitio de Braunau dizendo que esta praça se rendeu a 8.^a noite ao Pr.e de Lorena (...) veremos no correio que vem qual destes Autores é mais verídico. » [LPF, f. 92, 19-1-1743]. La

dernière lettre, plus actuelle, vient compléter l'information — en actualisant celle des gazettes étrangères, également arrivée par la poste — qui avait déjà commencé à circuler dans un *folheto*.

Une multiplicité de sources d'information est ici utilisée et transmise. La transmission de cette information prend en considération la quantité d'information dont les destinataires disposent ou disposeront au moment de l'arrivée de la nouvelle. Dans cette considération il y a une évaluation des canaux de transmission habituels des nouvelles avec un calcul du temps que celles-ci prennent pour arriver. Cette réflexion était nécessaire à la maîtrise pratique de la publication des nouvelles, avec les virtualités que supposait chaque véhicule, complémentaires les uns par rapport aux autres. C'était cette conscience qui faisait que souvent les correspondants ne développaient pas certaines nouvelles, en calculant qu'elles avaient déjà été connues par d'autres moyens. Pour prendre un exemple parmi tant d'autres possibles, Fr. António de S. José Guedes, correspondant à Coimbra, écrivait à Matoso le 4 novembre 1748 : « la nouvelle du chapitre est déjà arrivée ici. Je ne vous envoie pas la liste parce qu'un extraordinaire est déjà parti pour cette ville [de Santarém, où Matoso était], et il y arrivera avant le courrier » [« Já aqui chegou a notícia do capítulo. Não mando a lista porque já para essa vila [de Santarém] foi também próprio que lá chegará primeiro que o correio » (LMM, 4-11-1748, f. 57).

Le même genre de calcul s'appliquait à la transmission d'informations dont la divulgation était considérée comme sensible. Le risque de perte ou de violation des courriers étant toujours présent, les correspondants laissent implicite le contenu de certaines nouvelles ou de certains commentaires sur les événements

auxquels ils se réfèrent. La divulgation de textes manuscrits s'approche alors de la clandestinité et les lettres de nouvelles y font référence avec pudeur. De Benavente, Caetano José da Rocha Freire écrit à Pereira de Faria à la fin de sa lettre habituelle : « On vient de me raconter une histoire et une affaire qui a réellement eu lieu pas très loin de Santarém ; je ne la cite pas par scrupule, et si cela devient plus important, alors je la raconterai, et déjà son début révèle qu'il s'agit peut-être de quelque chose de grave » [« Agora me contaram uma história, e caso sucedido na realidade não muitas léguas de Santarém, por escrúpulo não o refiro, e se passar a mais, então o contarei, e já o princípio mostra que poderá dar de si caso grave »]¹⁹³. La semaine suivante, il ajoute : « En ce qui concerne l'histoire dont j'avais dit qu'elle avait eu lieu pas très loin de Santarém, je ne la raconte pas, parce qu'elle se heurte à des couronnes, et elle n'est pas encore dans les *autos* publiques, même si elle a été très publique» [« Quanto à história que eu disse sucedera não muitas léguas de Santarém, não declaro, porque topa com coroas, e não anda ainda em autos públicos, ainda que foi publicíssima »]. Même le contenu « particulier » des lettres n'était pas à l'abri de regards indiscrets. Au-delà — ou mieux, en deçà — des lettres on arrive à l'indicible des affaires les plus secrètes, dont la divulgation était considérée comme trop dangereuse. Comme l'écrit exemplairement Monterroio, « il y a des choses qui sont si particulières qu'elles ne doivent pas être confié aux lettres ni même être dites, ou alors seulement à l'oreille » [« há coisas tão particulares que se não devem fiar de cartas; nem dizer se não ao ouvido »] (LPF, 23-9-1741, f. 40).

¹⁹³ *Cartas de Caetano José da Rocha Freire a Rodrigo Xavier Pereira de Faria, 1744-1754*, cod. X/1-20, n°12, 13-4-1744, f. 45.

Dans les nouvelles à la main, que ce soit dans des lettres ou dans des manuscrits de circulation plus élargie comme les *folhetos*, tout n'est donc pas publié. Les textes manuscrits renvoient toujours à une circulation plus large et hétérogène de messages que ceux qu'ils diffusent. Ces citations semblent pourtant montrer, non pas l'absence de communication entre nouvelles publiques et nouvelles particulières, mais les passages existant entre elles. L'oralité, le secret de la communication face à face, avec l'annulation totale d'intermédiaires dans l'horizon, devient alors le dernier rempart contre un usage non contrôlé de l'information.

3.3. Le contrôle social de l'information

3.3.1. Sélection des nouvelles et distinction

On peut maintenant approfondir la réflexion sur les rapports sociaux associés aux échanges de nouvelles. Une des conséquences de cet échange était la publication d'articles dans la gazette. Il s'agissait, pour Monterroio, d'une manière de rétribuer des faveurs reçues des correspondants. Mais la circulation de l'information manuscrite avait également une fonction sociale à l'intérieur de ces réseaux. Si la circulation d'une information manuscrite abondante, en particulier sur le Royaume, n'était possible que parce que sa circulation était restreinte, cette circulation restreinte de l'information jouait, dans le manuscrit, un rôle social. Pour le comprendre, les brèves pages qu'Habermas a consacrées il y a longtemps aux origines de la presse, peu commentées par rapport à l'ensemble de sa réflexion sur l'espace public, ouvrent encore des perspectives¹⁹⁴. Selon Habermas, tout autant que diffuseurs de nouvelles, les agents qui échangeaient de l'information imprimée et manuscrite étaient aussi leurs gardiens. Ils « filtraient » l'information avant sa publication imprimée. La meilleure façon de caractériser le rôle de ces agents serait à travers l'expression latine *custodes novellarum*. En conséquence, parmi les nouvelles qui circulaient dans les correspondances manuscrites, seule une faible partie arrivait à la typographie. Avec la collecte d'informations, un formidable travail de tri était entrepris par les nouvellistes. Situés au centre de l'afflux des nouvelles,

¹⁹⁴ J. Habermas, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1997 [1962], p. 27-32.

ils procédaient, semaine après semaine, à une sélection permanente des nouvelles.

On peut développer l'idée d'Habermas à la lumière du concept de publication par le manuscrit : la sélection de l'information avait également pour objectif sa diffusion dans le cercle plus restreint du manuscrit. L'échange d'information entre les réseaux de nouvellistes, où était inséré le gazetier, permettait à certains milieux sociaux de conserver l'information en deçà d'un certain seuil de publicité qui devenait par là un instrument de distinction par rapport à d'autres milieux sociaux. La complémentarité existant entre l'imprimé et le manuscrit ne peut pas être dissociée d'une ségmentation de l'information selon des critères de distinction sociale¹⁹⁵.

Ce travail de sélection de l'information était fait à travers le support du manuscrit, et, notamment, à travers l'échange épistolaire. La lettre était, pour ainsi dire, le laboratoire où se faisait la sélection des nouvelles. La lecture de la correspondance entre Monterroio et Pereira de Faria, ainsi que celle des différents correspondants du Père Matoso, montre cet inépuisable travail de tri en train de s'effectuer. Cette sélection était, comme la circulation de nouvelles, collective. Elle fonctionnait en réseau. Pour la comprendre, il faut reconstruire une théorie de la valeur des nouvelles, celle que partageaient les gens impliqués dans l'écriture, l'échange et la lecture de nouvelles dans le marché social de l'information qui était le leur. Les différents correspondants échangeaient entre eux de l'information, et aussi des avis sur cette information. Ces avis concernaient, en premier lieu, sa valeur relative.

¹⁹⁵ Voir, dans le même sens, les remarques de H. Love sur les usages sociaux du texte manuscrit en Angleterre, *op. cit.*, p. 177-178.

Dans le manuscrit, grâce aux caractéristiques qu'on a essayé de dégager, les nouvelles avaient plus de valeur que dans l'imprimé. Cette valeur était, d'une part, liée aux contraintes qui conditionnaient la publication élargie des événements, en particulier sur les questions politiques concernant les affaires portugaises. Ces contraintes étaient intériorisées dès l'envoi d'un texte par un correspondant. Une nouvelle envoyée pour publication dans la gazette était tout de suite pensée pour un discours considéré « digne de la gazette » et d'où, comme on l'a vu, la référence à des conflits devait être absente. Par contre, le récit de ces derniers avait de la valeur pour circuler dans le manuscrit. Nulle autre source ne montre mieux cette sélection, et le décalage entre ce qui est destiné à la gazette et ce qui est destiné à une circulation « particulière », qu'une lettre envoyée de Faro à Monterroio par Damião António de Lemos Faria e Castro sur l'arrivée dans cette ville du prétendant au trône d'Angleterre, James Stuart, prince de Galles. Intégrés dans une même lettre, deux récits, l'un destiné à la gazette, et l'autre au gazetier, apparaissent comme presque incompatibles entre eux. Pour le support imprimé, le correspondant réserve un *papel* séparé, où l'arrivée du prince et sa réception par les principales dignités locales n'est marquée par aucun incident et où le correspondant profite pour se placer au-dessus de toute la noblesse locale dans les compliments échangés avec le prétendant anglais. Il profite également pour glisser dans le récit un éloge circonstancié de lui-même en tant qu'homme de lettres. Dans la lettre adressée personnellement à Monterroio, au contraire, les louanges donnent lieu aux critiques : la réception est décrite comme un « discrédit total pour l'Algarve », le prétendant ayant été reçu comme un indien ou un noir par les mêmes autorités locales qui, dans le récit destiné à l'imprimé, auraient accompli

sans tache leur rôle cérémonial [« e para total descrédito do Algarve não podia descarregar-lhe a fortuna maior golpe. Porque foi aqui tratado como um Tapuia, ou um Cafre »]¹⁹⁶.

Une deuxième valeur ajoutée du manuscrit était sa rapidité. C'est la capacité d'anticipation du manuscrit par rapport à l'imprimé qui permet à ses nouvelles d'avoir toujours — ou presque — un pas d'avance sur les nouvelles publiées dans la gazette imprimée. Enfin, associée à la rapidité, un troisième élément qui donne valeur à la nouvelle manuscrite est le fait qu'elle est peu connue. Sa valeur est inversement proportionnelle à sa divulgation sociale. Du point de vue du nouvelliste, les nouvelles ont d'autant plus de valeur qu'elles ne sont pas *encore* publiées. C'est la définition même d'une nouvelle : le récit d'un événement qui n'est pas encore connu, qui se présente comme une nouveauté à son lecteur ou auditeur. Une nouvelle manuscrite, c'est à dire « particulière », perd de sa valeur à partir du moment où elle devient publique. Dans l'audience élargie de la gazette, une nouvelle cesse d'être une « nouvelle ». Ben Jonson, qui a moralisé sur l'échange de nouvelles manuscrites dans le théâtre, met dans la bouche d'un nouvelliste une phrase qui pourrait résumer à elle seule cette idée : « Je n'aurai pas de nouvelles imprimées ; car quand elles sont imprimées elles cessent d'être des nouvelles ; et quand elles sont écrites [manuscrites], même si elles sont fausses, elles demeurent des nouvelles » [« I would have no newes printed ; for when they are printed they leave to be newes ; while they are written, though they be false, they remaine newes still »¹⁹⁷].

¹⁹⁶ BA, 54-XIII-11, n° 42 et 43. Il vaut la peine d'ajouter que, même s'il garde toute sa valeur, le récit de Faria e Castro destiné à la gazette n'a pas été publié.

¹⁹⁷ Dans *News from the new world discover'd in the moone*, cité par Harold Love, *op. cit.*, p. 10. La citation est reprise dans la pièce *The Staple of News*: Acte I, sc. V, 48-50, p. 96. (*The Staple of News*, éd. par Anthony Parr, Manchester et New York, Manchester Univ. Press, 1999 [1631-1640]).

Les nouvellistes avaient ainsi un certain intérêt à ne pas rendre publiques les nouvelles ou à retarder leur publication. Dans l'échange et la circulation de nouvelles manuscrites fonctionne ensuite un mécanisme bien connu des spécialistes de la culture manuscrite à l'époque moderne, celui de la distinction. À l'intérieur des réseaux de communication fondés sur la correspondance, la distinction se faisait par rapport aux gens qui étaient en dehors de ce cercle. La « participation » à l'accès aux nouvelles dont on dispose est un signe de distinction, un « honneur » [« honra »], une « faveur » [« favor »] ou une « grâce » [« mercê »]. Les correspondants du *folheto* de Matoso remercient régulièrement le don distinctif qu'il leur fait, en échange des nouvelles qu'ils envoient. Et ils essaient de leur côté de maintenir fermé ce cercle et d'empêcher son élargissement, comme le fait Fr. António de S. José Guedes, correspondant à Coimbra. Il écrit : « J'entends qu'ici un certain étudiant, en sachant que vous me faisiez l'honneur de votre *folheto*, vous écrit sous un faux nom pour obtenir la même grâce. Vous ferez ce qui vous bon semblera mais, si vous voulez éviter le leurre scolastique, évitez-le » [«Aqui certo estudante sabendo vmce me fazia a honra do seu folheto entendo escreve a vm.e com nome suposto para alcançar a mesma mercê vm.e fará o que melhor lhe parecer mas se quer evitar o logro escolástico evite também este trabalho»] [LMM, f. 71, 24-2-1749].

Mais la distinction fonctionnait aussi à l'intérieur du cercle qui avait accès aux nouvelles. D. Francisco de Portugal l'écrit au Père Matoso : « Je vous envoie maintenant ce petit papier contre l'*arte de furta*¹⁹⁸, qui fut bien apprécié par un

Sur cette pièce, Voir l'analyse récente de R. Chartier, « Nouvelles à la main et gazettes imprimées. Cymbal et Butter », *Inscrire et effacer : culture écrite et littérature, XIe-XVIIIe siècle*, Paris, Gallimard, Le Seuil, 2005, p. 79-100.

¹⁹⁸ L'*Arte de Furta*, un livre de critique politique et sociale imprimé clandestinement pour la première fois en 1652, fut un des ouvrages célèbres à l'époque au Portugal. Il a été réimprimé deux

curieux, cependant ne le dites pas au Capitaine Guilherme, car il me l'a demandé et je le lui ai refusé. Ce ne sont pas des choses vulgaires et c'est pour cette raison que je vous fais ce cadeau » [« Agora lhe mando (...) este papelinho contra a arte de furtar, e cotado por um curioso porém não o diga ao Cap.am Guilherme que mo pediu, e eu lho neguei, e não são vulgares, por cujo motivo lhe faço este mimo. »] (LMM, 4-4-1744?, f. 177). Le rapport personnel entre les correspondants, établi par la communication épistolaire et qui prolongeait un rapport d'amitié, valorise la personnalisation de l'échange et la distinction. Ce sont là des caractéristiques générales de la circulation manuscrite de textes : elles expliquent l'existence de copies différentes du *folheto*, adaptées aux nécessités, au statut social, aux intérêts de chaque destinataire ou groupe de destinataires des nouvelles.

La contrepartie de la distinction est un contrôle social qui s'exprime en permanence dans les lettres, un contrôle, aggravé par la distance, de la distinction qui est faite aux autres et non à soi. Comme l'écrit Monterroio à Pereira de Faria :

<p>« Je ne sais pas si Santarém existe encore parce que dans ce Courier je n'ai pas eu de lettres, ni de vous ni du Père Montês ; et je croirais [vos justifications] si je n'avais pas vu notre ami Guilherme José si plein de papiers qui sont arrivés de là-bas. Et ainsi par les nouveaux saints on oublie les vieux ; et en voilà un qui le mérite : hier, pour ne pas rentrer tard à la maison, il n'a pas voulu écrire le</p>	<p>[«Não sei se há ainda Santarém por que não tive neste Correio nem carta de vm nem do P.e Montês; e de todo o crera se não vira tão cheio de papéis que de lá chegaram ao nosso amigo Guilhelme José, que pelos s.os novos se esquecem os velhos; porém ele tudo merece que ontem por não ir tarde para casa, não quis escrever o folheto e cá o fizemos como pudemos; por não faltar a vm este</p>
--	---

fois, toujours illicitement, en 1744. Cette lettre se fait certainement écho de la polémique causée par ces réimpressions.

folheto, et nous l'avons fait comme nous | subsidio para que lá fabricam» [LPF,
l'avons pu, de façon à ce que celui-ci ne | f.102, 30-3-1743]
vous manque pas »

3.4. Le manuscrit comme point de vue sur l'imprimé

Le contrôle social de l'information dans l'univers de la circulation manuscrite des textes invite, pour terminer ce chapitre, à une inversion de perspective : historiquement, ce ne sont pas les nouvelles manuscrites qui sont nées pour pallier à de nouvelles imprimées politiquement trop contrôlées, perspective qui est souvent présente lorsqu'on invoque le rapport entre les deux, mais bien le contraire. C'était du monde de l'échange d'information manuscrite et de ses réseaux que dépendait l'information imprimée. Les nouvelles à la main, avant ou après 1715, ne sont pas créées parce qu'il y avait trop de contraintes pesant sur la gazette imprimée. La création de la *Gazeta de Lisboa* s'est au contraire produite à l'intérieur d'un système d'échange de nouvelles préalablement existant, système où d'ailleurs l'imprimé — avec la circulation de gazettes étrangères et de *papéis* — et le manuscrit jouaient déjà le rôle complémentaire qu'on a examiné au long de ce chapitre. En commençant à donner des nouvelles périodiques en portugais en août 1715 la *Gazeta* structurait autrement un paysage informatif qui était déjà bien en place. D'ailleurs, seule cette idée permet d'expliquer le fait, autrement bien extraordinaire, que la toute première livraison du périodique, datée du 10 août 1715, commence par une nouvelle qui continue des nouvelles précédentes : « Par les nouvelles de la Cour de Vienne on apprend que l'Empereur des Turcs *continue* ses préparatifs militaires contre l'Europe... » [Pel as noticias da Corte de Viena se sabe, que o Emperador dos Turcos *continua* os seus aprestos militares contra a Europa... »] (GL, 10-8-1715, n°1)¹⁹⁹. Ce récit que l'imprimé

¹⁹⁹ Mon italique.

continue est celui des nouvelles de gazettes étrangères et aussi celui des nouvelles manuscrites. Le texte fleuve du périodique, un texte sans commencement ni fin, émerge de la quantité de textes imprimés et manuscrits qui étaient déjà en circulation et est livré au lecteur sans aucune marque de transition par rapport à eux.

Les *folhetos* et journaux manuscrits existant à l'époque réagissent alors à l'apparition de l'imprimé et vont l'incorporer dans leur horizon d'écriture et de lecture de nouvelles. On en a une très bonne illustration dans la *Gazette en forme de lettre* [« *Gazeta em forma de Carta* »], attribuée à José Soares da Silva. Sa rédaction débute bien avant le commencement de la *Gazeta*, datant au moins de la fin de l'année 1701. Le 10 août 1715, le nouveau périodique en langue portugaise fait son apparition. Le chroniqueur annonce un nouveau décret militaire et il s'abstient de le développer parce que la *Gazeta de Lisboa* en parle de façon détaillée. Il écrit :

« Le décret pour la réforme militaire va être expédié. Tous les grades sont concernés, exceptés les capitaines et les sous-lieutenants, et tout est rapporté par le menu dans nos gazettes, qui paraissent tous les samedis, avec les nouvelles de la Terre, et du Monde, lesquelles ont commencé le samedi 10 du courant mois. Et on dit qu'elles sont faites par José Freire, un jeune homme avec beaucoup d'érudition et nouvelles »

« Vai baixar o decreto para a reforma militar que toda veio de cima, excepto os capitães e alferes, o que tudo se refere miudamente nas nossas gazetas, que saem todos os sábados, com as novas da Terra, e do Mundo, e me poupam deste trabalho, as quais começaram em sábado 10 do corrente e se diz serem feitas por José Freire um moço de bastante erudição, e notícias. »²⁰⁰

²⁰⁰ *Gazeta em forma de carta*, BNL, FG, 512, f. 285.

Pour Soares da Silva, le partage des rôles évoqué plus haut peut donc commencer. Mais, en vérité, il existait déjà avant 1715. Le titre même du recueil montre l'emprise du dispositif gazetier, alors qu'il ne circulait qu'en langue étrangère, sur ce journal manuscrit. Et dans la « *Gazeta em forma de carta* » on trouve régulièrement des traces de lecture de la *Gazeta de Madrid*. Certaines nouvelles sont incorporées dans son récit. Avec l'apparition d'une gazette imprimée contenant des nouvelles en portugais et sur des événements qui ont lieu dans la Cour, le manuscrit n'a plus besoin de rapporter certaines nouvelles. Ceci est réitéré bien explicitement un peu plus tard par Soares da Silva : « ...je dis ceci parce que nos gazettes ne le mentionnent pas (...) et ainsi, en ce qui concerne cette nouvelle comme les autres, désormais je me réfère à elles [les gazettes], et je ne dirai que ce qu'elles ne racontent pas » [« digo isto porque as nossas gazetas o não referem (...) e assim no que toca a esta como as demais novas daqui por diante me refiro a elas [às gazetas], e só direi o que elas não contarem »²⁰¹]. Si certaines nouvelles se trouvent désormais dans la gazette imprimée, il devient redondant de les relater dans le manuscrit. À partir de ce moment, le rôle du manuscrit se trouve déplacé : il donne de l'espace à la *Gazeta* et s'installe dans ses marges. La citation implicite ou explicite de la *Gazeta* devient fréquente. Le manuscrit incorpore la *Gazeta* dans son horizon de lecture-écriture des nouvelles. Le partage des fonctions entre l'imprimé et le manuscrit ne peut se faire que parce que l'imprimé est implicitement présent dans la lecture — et donc dans l'écriture — de nouvelles manuscrites.

L'incorporation de la gazette imprimée dans l'horizon de lecture des nouvelles manuscrites est une caractéristique présente dans tous les recueils de

²⁰¹ f. 285v.

nouvelles à la main du genre « gazette » connus pour cette époque au Portugal. La gazette y est citée et, surtout, sa présence est implicite dans la rédaction et lecture des nouvelles. Les rédacteurs partent du principe que son contenu est connu des lecteurs. C'est à cette incorporation de la *Gazeta* dans l'horizon de lecture des nouvelles à la main que procédait également, en 1740, le Père Montês Matoso dans son avant-propos. Les *folhetos* se positionnent explicitement par rapport à la gazette. C'est seulement par référence au périodique imprimé qu'ils ont du sens, en comblant ses insuffisances informatives, mais aussi en prenant en compte implicitement son récit dans le protocole de lecture qui est établi avec le lecteur. Le manuscrit lui donne de l'information qu'il ne trouve pas dans la gazette ou qui l'anticipe. Si les nouvelles à la main sont complémentaires de la gazette, elles dépendent d'elle pour exister.

La même idée s'applique, évidemment, aux nouvelles dont disposait le gazetier : il était lui-même, avant de commencer à publier des textes dans la gazette, inséré dans des réseaux d'échanges de nouvelles à la main. On ne dispose pas de sources manuscrites pour reconstituer les réseaux d'information manuscrite dont disposait Monterroio au moment du commencement de la *Gazeta* en 1715. Il n'en reste pas moins que l'existence du nouveau périodique imprimé dépend de l'insertion préalable du gazetier dans un maillon plus vaste d'échange de nouvelles. Sa qualification comme quelqu'un de grande érudition et « notícias » par Soares da Silva va exactement dans ce sens-là.

Ce rapport du manuscrit à l'imprimé n'est pas uniquement propre à la gazette. D'autres ouvrages imprimés, périodiques ou non, contenant des nouvelles ou de l'information, font l'objet d'un même type d'incorporation. À l'origine d'un

changement de titre dans la série des *Folhetos* se trouve précisément ce genre de phénomène où l'on assiste à l'émulation de l'imprimé par le manuscrit. Dans le premier numéro d'une série du *Mercúrio Histórico de Lisboa*, un avant-propos justifie le changement de titre avec l'exemple très « politique » et de « leçon tellement profitable » du *Mercurio* imprimé, traduit de l'espagnol en portugais par João Buitrago à partir d'août 1741²⁰². Et, dans le *Diario* du comte d'Ericeira, à propos de la « grande opinion de Sainteté » qui a entouré le décès d'un moine de Xabregas, on fait référence non seulement au récit des gazettes, mais aussi à une « *Relação particular* » sur le même sujet, où il est possible d'entrevoir une référence à une brochure imprimée²⁰³.

Les considérations précédentes ont des conséquences méthodologiques très importantes sur notre travail de lecture historique des nouvelles de la *Gazeta de Lisboa*. C'est l'incorporation de celle-ci dans l'horizon de lecture des nouvelles à la main qui permet de trouver dans les recueils de nouvelles à la main des informations sur le périodique. Ceci fait de ces manuscrits, dans leurs différentes formes, une source fondamentale pour étudier la *Gazeta de Lisboa*. La reconstitution des ressorts de la censure, présentée dans le chapitre précédent, a été faite à partir de renseignements présents dans les *folhetos* de Santarém, la correspondance de Monterroio et des recueils de nouvelles à la main comme le *Diario das Novidades*. De même, c'est dans les *folhetos* qu'on peut trouver des informations importantes concernant le périodique imprimé, comme par exemple l'augmentation de son tirage au moment exact où celui-ci survient. Ces renseignements très précis sur la gazette et son atelier typographique avaient

²⁰² BPE, cod. CIV/1-11, 5-1-1743, n°1.

²⁰³ *Gazetas manuscritas da Biblioteca Pública de Évora*, op. cit., journal du 24 avril au 7 mai de 1731, p. 125.

certainement pour origine le gazetier lui-même, qui était correspondant des *folhetos*.

Les nouvellistes qui étaient en rapport direct avec Monterroio représentaient un premier cercle de lecture de la gazette, très proche du gazetier, très bien informé sur le contenu du périodique. C'était aussi le cas du comte d'Ericeira. Son *Diario*, tout comme les *folhetos* de Santarém, le *Diario das Novidades* ou la *Gazeta em forma de Carta*, incorpore la gazette imprimée dans son protocole de lecture. À l'instar d'autres recueils manuscrits, le *Diario* a la capacité de corriger rapidement certaines nouvelles parues dans la gazette qui se sont révélées fausses, comme celle de la naissance de la fille de D. Rodrigo de Noronha, que la gazette avait annoncée comme étant celle d'un garçon²⁰⁴. Ericeira ajoute que la nouvelle de la gazette sur cette naissance aurait été écrite avant même la naissance : « Ce n'est pas un garçon, comme on l'a dit dans la Gazette avant qu'il ne soit né, qu'a eu D. Rodrigo de Noronha, Seigneur de Pancas, mais une fille » [« Não foi filho como disse na Gazeta antes que tivesse nascido o que teve D. Rodrigo de Noronha Senhor de Pancas, mas uma filha »]. Lorsqu'il écrit, le comte d'Ericeira connaît donc non seulement l'erreur que la gazette a commise, mais aussi les circonstances, à l'intérieur de la rédaction, dans lesquelles cette erreur s'est produite. D'autres passages du *Diario* révèlent une connaissance intime du contenu du périodique, au point de pouvoir le prévoir. La semaine du 27 novembre 1731, le comte écrit : « Le Cérémonial du Duc de Lorraine en Angleterre a créé ses controverses. Il parut à beaucoup que, même s'il voyageait incognito, il méritait davantage d'honneurs. Et, comme on le verra [le cérémonial] dans les

²⁰⁴ *Diário de D. Francisco Xavier de Menezes, 4º Conde da Ericeira (1731-1733)*, éd. Eduardo Brazão, Coimbra, Coimbra Editora, 1943, journal du 11-8-1733, p. 173. La nouvelle de la gazette est parue le 6-8-1733, n°32.

gazettes, je dirai seulement qu'on l'a fait traverser une Cour à pied, que deux gentilshommes de la chambre l'attendaient, et que le prince lui a parlé dans la chambre où était son lit » [« O Ceremonial do Duque de Lorena em Inglaterra tem suas controvérsias, porque pareceu a muitos que ainda incógnito merecia maiores honras, e como [o cerimonial] há de ver-se nas gazetas direi só que o fizeram atravessar um pátio a pé, que o esperavam dois gentis homens da câmara e que o príncipe lhe falou na [câmara] do seu leito »]²⁰⁵. En fait, cette citation permet de considérer la possibilité que le comte ait eu accès au manuscrit original du périodique avant l'impression. Il se pourrait que, en échange des nouvelles qu'Ericeira lui donnait du Paço et de sa propre maison nobiliaire, le gazetier lui ait fait régulièrement l'honneur de connaître le contenu de la gazette encore à l'état manuscrit. Le prêt d'exemplaires de la gazette au comte que l'on a évoqué plus haut pourrait être un prêt d'un manuscrit avec le texte qui serait imprimé plus tard. Le comte aurait sur d'autres lecteurs l'avantage de la connaissance anticipée du périodique. Une même capacité d'anticipation, ou de connaître l'état du texte avant son impression, se trouve dans les citations de différents recueils manuscrits qui renseignent sur la censure de la gazette : leurs auteurs avaient accès, ou au moins l'ont-ils eu en un moment particulier, non seulement au contenu la gazette imprimée, mais aussi au contenu de l'original manuscrit de la gazette et aux corrections que la censure y avait imposé.

À travers ces différents exemples, on arrive à un modèle de lecture de la *Gazeta de Lisboa*. On peut la définir, suivant les catégories dominantes dans le monde ibérique de l'époque moderne, structurées autour de l'opposition entre

²⁰⁵ *Gazetas manuscritas...*, op. cit., journal du 27 novembre 1731, p. 172.

« vulgo » et « discreto »²⁰⁶, comme une lecture *discreta* ou savante de la gazette. Le lecteur *discreto* était celui qui connaissait aussi bien l'information qui était publiée dans la gazette imprimée que celle qui circulait par d'autres moyens, le manuscrit et l'oralité. Ericeira et les autres auteurs de nouvelles à la main qui étaient en rapport étroit avec le rédacteur de la gazette imprimée et avec les nouvelles manuscrites que celui-ci diffusait, connaissaient aussi bien les nouvelles qui étaient publiques que celles qui ne l'étaient pas. Ils connaissaient préalablement dans la sphère plus restreinte du manuscrit ce qui plus tard serait rendu public dans la sphère élargie de l'imprimé. Gardiens de l'information « particulière », ils assistaient, à partir du point de vue du manuscrit, à sa transformation en nouvelles publiques. Ils accumulaient l'information sur les nouvelles « particulières » jusqu'au moment où elles devenaient publiques et ils pouvaient enfin les développer : « La nouvelle qu'on occultait de la perte que le Roi a eue de l'or qui venait du Cuyabâ se confirme, et on l'a publiée maintenant par un navire qui este venu de Bahia en Mars, et sa forme est la suivante... » [« A nova que se ocultava da perda que teve El-Rei no ouro que vinha do Cuiabá se confirmou e publicou agora por um navio que veio da Baía em Março e é na forma seguinte... »²⁰⁷.]

Puisant dans plusieurs sources d'information, le lecteur *discreto* était capable de lire la gazette avec une quantité considérable d'information préalable. Sa lecture de la gazette était appuyée sur une grande capacité critique. Il était capable d'établir un rapport entre plusieurs sources d'information et de donner au

²⁰⁶ R. Chartier, « Lectures et lecteurs 'populaires' de la Renaissance à l'âge classique », dans G. Cavallo et R. Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 2001 [1^{ère} éd. 1995], p. 350.

²⁰⁷ *Gazetas manuscritas...*, op. cit, journal du 10 au 24 juillet 1731, p. 141.

récit de la gazette le contexte politique qui, souvent, lui manquait. Il avait accès au récit de l'ordre, typique de la gazette, et aussi à celui du désordre, typique du manuscrit. Capable de comparer ce que la gazette publiait avec le grand texte qui en était exclu, il pouvait repérer les omissions significatives dans le discours du gazetier. La non publication de nouvelles ou l'omission de certains éléments dans le récit habituel des événements lui permettait de se forger une clé de lecture de la politique de la Cour. C'est cette capacité à lire le sens politique des omissions du périodique qu'avait démontré le correspondant de Seville lorsqu'il avait manifesté à Monterroio qu'il attendait la reprise du chapitre de Rome de la gazette, une fois terminé officiellement le conflit entre la couronne portugaise et le Pape. Un autre exemple est présent dans le journal du comte de Povolide. Attentif à un très important conflit de préséances dans lequel il était engagé lui-même, celui qui opposait les comtes portugais aux chanoines de l'église patriarcale²⁰⁸, le comte de Povolide fait une lecture politique d'une omission dans le récit gazetier. Il écrit à la fin 1723 : « Notre gazette, qui raconte avec menus détails l'entrée et l'audience de l'Ambassadeur [d'Espagne], n'a rien dit sur les chanoines de l'église patriarcale » [«A nossa gazeta que relata com grande miudeza a entrada e audiência do Embaxador [de Espanha], não falou palavra alguma nos cónegos patriarcaes »] (Povolide, p. 361). L'absence de référence aux chanoines est considérée par le comte comme politiquement significative. Le lecteur *discreto* était celui qui était capable, dans l'univers des nouvelles à la main, de produire toute cette information

²⁰⁸ L'église patriarcale naît de l'élévation de statut de la chapelle royale, souhaitée par le roi portugais et obtenue en 1716. Les nouveaux privilèges qui entourent ses membres sont à l'origine du conflit de préséances avec les comtes, un des plus importants du règne de João V. Cf. N. G. Monteiro, « Identificação da política setecentista. Notas sobre Portugal no início do período joanino », *Análise Social*, vol. XXXV (157), 2001, p. 981-983.

sur l'information imprimée — y compris sur son absence. Il était capable, en un mot, de produire des nouvelles sur les nouvelles²⁰⁹.

²⁰⁹ L'expression « nuevas sobre cartas de nuevas » a été employée par Fernando Bouza dans son analyse des lettres de nouvelles au XVI^e siècle. Cf. *Corre manuscrito. Una historia cultural del Siglo de Oro*, Madrid, Marcial Pons, 2001, p. 146.

4. LE GAZETIER ET L'HISTORIEN

La reconstitution d'un réseau d'échange de nouvelles et la description de son rôle actif dans la sélection d'information nous donne une clé d'interprétation sociologique pour la question posée au long des deux chapitres précédents : on établit ainsi que le décalage entre l'information imprimée dans la gazette et celle qui circulait dans le manuscrit ne s'explique pas uniquement par les contraintes politiques. Mais lorsqu'on adopte l'idée que les agents liés à l'échange et à la publication d'information étaient essentiellement des gardiens des nouvelles, des *custodes novellarum* qui maintenaient dans le réseau des nouvelles manuscrites l'information de valeur, on court le risque de considérer, comme le fait Habermas, que ce qui parvenait aux journaux imprimés comme la gazette n'était que les « rebuts du matériel qui eut été virtuellement disponible » dans le manuscrit²¹⁰. Or, l'existence d'un rapport complémentaire entre les nouvelles imprimées et manuscrites n'a du sens que dans un monde qui faisait de la place et aux nouvelles « publiques » et aux « particulières ». Dans ce système à publicité variable, Il faut prendre en considération la valorisation positive qui était faite des récits publiés

²¹⁰ J. Habermas, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1997 [1962], p. 31. L'intention d'Habermas n'était pas celle de faire une histoire de l'information à l'époque moderne. L'auteur, puisant dans des ouvrages d'histoire économique et de sociologie historique sur les origines du capitalisme, s'attachait essentiellement à expliquer sociologiquement la genèse d'un espace public, celui qui a été créé à partir du XVIIIe siècle dans l'Europe des Lumières. C'est seulement dans cette mesure qu'il fait référence aux origines de la presse. Préoccupé par ce qui vient après, Habermas ne donne pas une valeur en soit à ce qu'il décrit comme une « sphère publique structurée par la représentation ». Avec la sociologie historique d'Habermas se réintroduit ce récit des origines dont nous avons essayé de nous éloigner dès le premier chapitre.

dans la gazette. La sélection des nouvelles pour le périodique était faite selon des critères qui prenaient en compte les caractéristiques attribuées au support imprimé et l'identification entre la gazette et les lieux du pouvoir.

Or, ces catégories trouvent leur sens dans une certaine conception de l'histoire qui était socialement partagée, et qu'on trouve d'ailleurs également dans le manuscrit. L'association entre le discours d'information, dans ses différents supports, et le discours historique est en effet récurrente dans nos sources. Au long des deux prochains chapitres, nous décrirons ce rapport entre gazette et histoire, et la manière contradictoire dont il s'articulait avec la périodicité.

L'association entre la gazette et l'histoire allait de pair avec la revendication par le gazetier et les nouvellistes d'une identité entre leur activité de récolte d'information et celle de l'historien. Pour Monterroio, cette revendication avait un enjeu social très concret : elle servait la cause de la construction d'une identité d'homme de lettres. Le parcours social et intellectuel du gazetier nous permet de comprendre que cette revendication n'a jamais été accompagnée d'une vraie reconnaissance sociale comme auteur. La gazette, considérée comme un genre discursif, a eu sa part de responsabilité dans cet échec fondamental. Nous avons là donc deux modalités du lien entre le périodique et l'histoire, celui de la trajectoire sociale frustrée du gazetier, et celui de la gazette comme « genre ».

4.1. Le parcours de Monterroio

4.1.1. L'entrée frustrée dans l'Académie Royale de l'Histoire

Le 8 décembre 1720 était créé, par décret royal et sous protection directe de João V, l'*Academia Real da História Portuguesa*²¹¹. Elle devait être composée de cinquante membres, dont un premier cercle nommé directement par le roi et le reste choisi par une junta [« junta »] dans ce premier groupe de nominés. Parrainé par le comte d'Ericeira, José Freire Monterroio a été un des noms que la *junta* a considéré — et refusé. La lettre que le gazetier a écrite au comte d'Ericeira tout de suite après le choix des cinquante académiciens, en lui signifiant l'amertume provoquée par cette exclusion, est un document fondamental pour comprendre la carrière littéraire du gazetier²¹². Elle nous permet également de comprendre que, malgré le rapport établi autour de l'échange de nouvelles et le support déclaré du comte dans cette nomination, Monterroio n'a visiblement pas reçu les bénéfices d'un vrai patronage de la part de ce titulaire, au contraire de nombreux autres hommes de lettres qui, eux, ont été nommés à la nouvelle académie²¹³. Monterroio n'avait déjà pas fait partie de l'*Academia Portuguesa* instituée en 1717 dans le

²¹¹ Sur l'*Academia Real da História* et le parcours social de ses membres, voir la riche thèse de Isabel Ferreira da Mota, *A Academia Real da História. A história e os historiadores na primeira metade do séc. XVIII*, Université de Coimbra, 2001 (publiée en livre en 2003: *A Academia Real da História: os intelectuais, o poder cultural e o poder monárquico no séc. XVIII*, Coimbra, Minerva, 2003).

²¹² IANTT, Manuscritos da Livraria, n° 1096, f. 204v-206v. Cette lettre a circulé en plusieurs copies, comme l'atteste sa présence à la British Library (Add. 15199, f. 297) et à Évora (CIX, 1-4, f. 145-148).

²¹³ C'est le cas de quelqu'un comme le Père Raphael Bluteau, dont l'ascension littéraire a été faite avec l'appui visible de la maison Ericeira. Cf. I. F. da Mota, *op. cit.*, p. 137. Sur les rapports clientélares de plusieurs hommes de lettres avec la noblesse titulaire, en retraçant leurs différents parcours, *ibid.*, p. 225-251.

palais du comte et qui s'est révélée un point de passage fondamental pour arriver à la consécration académique : ses membres transitent tous en 1721 à l'Académie Royale.

La lettre est en outre un témoignage unique de l'auto-représentation que le gazetier faisait de son activité. Selon la version des faits transmise à Monterroio, un argument fondamental a été utilisé par la *junta* pour justifier son exclusion : sa « grande occupation avec la gazette de la Cour » [« a grande ocupação que tenho com a gazeta da Corte »]. À cet argument, Monterroio répond de deux manières : d'un côté, en dévalorisant la quantité de temps exigé par la gazette, à laquelle il dit consacrer deux jours par semaine, ce qui serait bien moins que les engagements qu'avaient d'autres candidats dans leurs offices, et qui, contrairement à lui, ont été élus pour l'académie²¹⁴ ; de l'autre, et surtout, en insistant sur son *curriculum* d'homme de lettres, sa grande érudition acquise dans les voyages et la lecture, ses ouvrages imprimés et manuscrits, ses importantes découvertes dans la recherche généalogique, ses contributions en tant qu'antiquaire. Cette érudition dont le gazetier énumère concrètement les principales réalisations — par exemple, les « Mémoires de la paix de Rysvick » imprimées à Amsterdam par Moetjens ou l'élaboration de l'arbre généalogique du comte Henri, le père du premier roi du Portugal, et de sa femme, la Reine Dona Teresa —conféraient à Monterroio un statut et une expertise qu'il estimait dignes de récompense. C'était ce même statut qui lui avait valu d'être président dans les séances de deux académies de la Cour, celle des *Anonymos* et celle des *Unicos*. Il termine en argumentant que son labeur d'érudit, qu'il se soit exercé dans la publication de nouvelles dans la gazette ou

²¹⁴ IANTT, Manuscritos da Livraria, n° 1096, f. 205. Monterroio énumère concrètement les noms et les offices de chacun de ces candidats.

dans l'émission d'attestations généalogiques, était un service prêté à la « Patrie » et au « Royaume » et, moins abstraitement, aux tribunaux et à la noblesse qui sollicitaient ses services. Sa non admission à l'académie la plus importante qui avait été créée de son vivant ne pouvait être vécue par Monterroio que comme une « injure » (« injúria »), une ingratitude en face de tels services. C'est cette injustice qui justifie l'écriture d'une lettre d'autojustification qui serait moralement reprochable dans d'autres circonstances.

Pourtant, on peut dire que l'allégation de Monterroio en sa propre défense rejoint, bien malgré lui, l'argument utilisé par la junte académique : le périodique dévalorise objectivement le *curriculum* de Monterroio. Si, à ses yeux, le travail hebdomadaire exigé par la gazette n'a été qu'un « prétexte » pour l'exclure, lui-même n'invoque pas particulièrement son activité comme gazetier pour valoriser son autoportrait d'homme de lettres. C'est plutôt sa connaissance des livres d'histoire ancienne et récente, sa familiarité avec les langues étrangères et avec les différentes disciplines des humanités — politique, mathématique, histoire —, et, enfin, une particulière expertise en matières de généalogie et de science héraldique ou dans la lecture de caractères anciens — qui pourrait être confirmée par des érudits patentés tels José de Faria, Luís do Couto Félix ou João Couceiro de Abreu — qui permettent à Monterroio, de s'autoqualifier comme quelqu'un pouvant se placer au même rang que d'autres savants nommés pour la nouvelle académie. Surtout son « génie » de travailleur infatigable, « laborieux », « investigateur » et « critique » qui l'autorise à se comparer à la plus grande éminence savante de la nouvelle Académie, celui qui a été à l'origine même de sa constitution, le théatin D. Manuel Caetano de Sousa. Cette comparaison fait suite à d'autres :

antérieurement, en France, Eusèbe Renaudot a concilié le travail de la gazette avec l'appartenance à l'Académie Française. Et, au Portugal même, un demi-siècle auparavant, António de Sousa de Macedo rédigeait ses *Mercures* en même temps qu'il était Secrétaire d'Etat.

Si Monterroio se compare à des auteurs consacrés qui ont écrit des gazettes ou des *mercures*, c'est évidemment pour revendiquer ce statut pour lui-même. L'enjeu fondamental dont cette lettre témoigne est celui-ci : refusé par l'Académie de l'Histoire, il reste à la porte de la consécration littéraire que la nouvelle institution, directement associée à l'éclat de la monarchie, entourée de privilèges et d'argent pour imprimer des ouvrages monumentaux, promet à ses membres. Pendant toute sa carrière, Monterroio n'est jamais parvenu à se hisser au niveau des académiciens de l'*Academia Real*. Il a appartenu à plusieurs académies de Lisbonne, où il a pu avoir quelquefois des rôles importants, mais jamais il n'a pu dépasser le seuil des petites académies pour arriver à celle qui était la plus importante du point de vue du statut social.

La longue carrière littéraire de Monterroio prend du sens si on la lit à la lumière de cet échec. C'est l'importance de cet événement qui motive une ébauche d'autobiographie dans cette lettre, écrite quand il a déjà environ cinquante ans. Nous pouvons la compléter à l'aide d'autres sources. Issu d'une branche illégitime des Mascarenhas, une famille grâciée de titres et juridictions par la maison du roi depuis la fin du XV^e siècle, Monterroio a hérité de la culture nobiliaire mais pas des privilèges²¹⁵. Après avoir fait, selon Barbosa Machado, ses premières études à Lisbonne et amorcé sa participation aux académies de la Cour, il a entamé un long

²¹⁵ Pour la généalogie de Monterroio, voir M. J. da C. Felgueiras Gaio, *Nobiliário de Famílias de Portugal*, Braga, éd. Carvalhos de Basto, vol. VI, 1992 [1938], p. 575-586.

périple en Europe qui, à partir de 1693²¹⁶, l'a mené en Espagne, en France, en Hollande et en Allemagne²¹⁷. Le voyage a duré plusieurs années. Sur la façon dont il fut conduit et financé, les gens avec qui Monterroio était en relation et qui l'ont aidé dans son parcours, nous n'avons pas beaucoup d'informations. Associé à l'activité diplomatique du Prince de Ligne, envoyé du roi du Portugal à Vienne, Monterroio a possiblement exercé des fonctions de secrétaire d'ambassade, un des points de passage possibles dans la construction d'une carrière d'homme de lettres²¹⁸. De la lecture du récit qu'il a écrit sur l'entrée publique du Prince de Ligne à Vienne, publié dans les *Lettres Historiques* de A. Moetjens, on peut déduire sa présence dans la suite du diplomate entre les mois de novembre 1695 et avril 1696²¹⁹. Ensuite, nous savons que sa traduction d'un avis sur la prétention du roi portugais au trône espagnol a été écrite à Anvers en juin 1697. Dans la lettre qui sert d'introduction à cette traduction, Monterroio dit qu'il avait déjà séjourné en Hollande, en Allemagne et en Flandres.

On ne sait pas exactement quand le retour au Portugal eut lieu. Mais la participation, entre 1704 et 1710, aux campagnes militaires portugaises dans la Guerre de Succession d'Espagne, comme capitaine de chevaux dans les troupes anglaises [« capitão de cavalos dos regimentos da Rainha de Inglaterra »], dirigées par Galway, marque une deuxième étape du parcours de Monterroio. L'activité de

²¹⁶ Barbosa Machado, « José Freire Monterroio Mascarenhas », *Bibliotheca Lusitana...*, éd. en CD-ROM de la CNCDP, Lisbonne, vol. II, 1998 [1747], p. 853.

²¹⁷ IANTT, Manuscritos da Livraria, n° 1096, f. 205v.

²¹⁸ Voir par exemple le parcours contemporain de António Rodrigues da Costa, avec une période comme secrétaire du comte de Vilar Maior, envoyé comme ambassadeur auprès de l'Électeur Palatin. I. F.da Mota, « Os historiadores, o mecenato e o clientelismo. Autonomia e dependência (1700-1750) », *Revista de História das Ideias*, vol. 19, 1998, p. 487-490.

²¹⁹ *Relation de l'Entrée publique de M. le Prince Seneschal de Ligne, Ambassadeur Extraordinaire du Roi de Portugal, à la Cour de Vienne, & de l'Audience publique qu'il eut de l'Empereur*, in *Lettres historiques contenant ce qui se passe de plus important en Europe ; et les Réflexions nécessaires sur ce sujet*. Tome X. Mois de Juillet, 1696, à la Haye, Chez Adrian Moetjens, Marchand Libraire près la Cour, à la Librairie Française, 1696, p. 47-56.

copie et de récolte de documents n'a jamais cessé et ceci, possiblement, à partir d'une position de secrétariat auprès du commandant anglais. C'est au moins ce qu'on peut déduire de la référence, faite dans la lettre au comte d'Ericeira, aux six volumes de manuscrits qu'il a rassemblé en ces années, contenant des lettres du commandement portugais reçues par Galway et d'autres nombreux documents pour servir à l'histoire de cette guerre²²⁰.

À partir de 1715, Monterroio met son érudition accumulée au service de l'édition du périodique et de *papéis*. De manière très claire après l'entrée ratée dans l'Académie, il n'aura plus — il n'en aura jamais eu vraiment — d'autres ressources dans sa carrière en dehors de celles qui proviennent de la vente des travaux de sa plume. Dépendant du marché de l'imprimé, il ne parviendra pas à se hisser au mécénat des titulaires lettrés, tels le comte d'Ericeira ou le marquis d'Abrantes, ni à celui du roi. Il vendra son érudition dans le marché d'objets imprimés de plus large circulation. À preuve, l'impressionnante liste de titres de *papéis* recueillis par les bibliographes Barbosa Machado et Inocêncio. Monterroio a traduit et publié, surtout à partir de 1715, des dizaines de *papéis*, notamment des « *relações de sucessos* », des traités de paix et des *manifestos* publiés par les souverains européens.

Le fait de dépendre financièrement de l'imprimé et la faible affirmation du statut d'auteur vont de pair. La gazette était anonyme : dans les livraisons hebdomadaires de la gazette, le nom du rédacteur n'était pas censé apparaître. Dans les *papéis*, en général, son nom était aussi absent de la page de titre. Du moins en toutes lettres, car on pouvait parfois lire dans la page de titre, tant des

²²⁰ IANTT, Manuscritos da Livraria n° 1096, f. 205v.

brochures que du volume annuel des gazettes, les initiales de son nom, « J.F.M.M. », un sigle qui permettait une identification relativement simple de l'identité de l'auteur par les lecteurs *discretos*. Mais pour trouver une signature *in extenso* de nom d'auteur dans l'ouvrage, il fallait la chercher à l'intérieur du texte, par exemple à la fin d'une lettre de dédicace.

Faisant essentiellement des traductions de récits d'information, Monterroio avait une faible autorité sur les textes qu'il publiait. Les travaux écrits qui conféraient un statut d'auteur se trouvaient ailleurs, dans des ouvrages plus importants et plus volumineux, dans les livres. La *Bibliotheca Lusitana*, œuvre monumentale qui visait précisément la consécration des auteurs et de leurs œuvres dans la république des lettres portugaise, n'accorde pas de place propre aux périodiques et aux *papéis* anonymes. Pour inclure la gazette parmi les ouvrages de Monterroio, ce n'est pas le titre du périodique qui est mentionné par Barbosa Machado mais le volume de l'année, cette *Historia Annual* en format *quarto* qui en 1747, lorsque Barbosa Machado écrivait son entrée consacrée à Monterroio, arrivait à « 32 Parties, chacune paraissant dans son année propre, et contenant les *Gazetas de Lisboa* » [« até o presente [ano] de 1747 tem o autor proseguido esta História que chega a 32 Partes, e cada uma sai em seu ano, a qual consta das *Gazetas de Lisboa* »²²¹]. Ce n'est donc qu'en tant que livre d'histoire, assigné à un auteur, que le texte de la gazette peut être intégré dans cette bibliothèque idéale de l'époque de João V.

L'autre domaine où Monterroio pouvait revendiquer un statut d'auteur était celui de sa production manuscrite de textes, qui n'était pas moins importante en

²²¹ Barbosa Machado, *op. cit.*, vol. 2, p. 854.

dimension que sa production imprimée. Quelques-uns des plus importants ouvrages que Monterroio pouvait revendiquer comme siens, sont restés manuscrits, non imprimés par absence de ressources ou destinés à la seule circulation manuscrite. Des livres, non plus des *papéis* : quatre volumes *in octavo* sur « l'Etat » de l'Europe qui n'ont pas pu être imprimés par « manque de moyens », un volume de « mémoires sépulcrales », un récit de son voyage en Europe et les six volumes rassemblant des documents et des mémoires sur la Guerre de Succession d'Espagne. C'est dans le monde lettré lié par la circulation manuscrite des textes que Monterroio entend faire valoir ses capacités érudites, son statut d'homme de lettres digne de l'*Academia Real*. Dans la culture du manuscrit (au contraire de ce qui arrivait dans l'imprimé dont il dépendait de façon vénale) Monterroio pouvait se placer comme un égal. Il nouait des échanges érudits *inter pares*, avec des hommes qui se plaçaient, sous le signe de l'amitié, en position d'égalité, un « commerce » intellectuel caractérisé par la gratuité des dons. En même temps, partagé entre deux mondes de publication, il était forcé de vendre sa plume pour traduire les ouvrages de petite dimension où il ne signait pas de son nom d'auteur. Monterroio était dans une position d'hétéronomie structurale. Elle est confirmée par son conflit avec les imprimeurs, dans les années 1740, où le rédacteur a été privé d'une partie de ses revenus. Jusqu'en 1752 il ne maîtrise pas la production du périodique ; il n'est pas responsable des principales décisions éditoriales et il ne maîtrise même pas complètement la rédaction du texte. L'acquisition de la propriété du privilège, faite seulement en 1752, à l'âge de 82 ans, est le dernier indice de l'échec ou du caractère très tardif de l'autonomie du gazetier.

4.2. Les catégories du discours gazetier

Les expériences du voyage européen et de la guerre font de Monterroio, au moment où il commence à écrire la gazette, un spécialiste de la « politique » : les affaires de la guerre et de la paix entre les principales diplomaties européennes. Les voyages avaient donné à Monterroio, comme il l'explique dans sa lettre au comte d'Ericeira, en plus des connaissances préalablement acquises par la lecture de « toutes les histoires du Royaume et du monde » [« as histórias do Reino todas, e as do mundo » (f. 205v)], un contact direct avec les « gens les plus instruits » [« as pessoas mais eruditas »] de différents pays de l'Europe. La connaissance de la diplomatie européenne, de son « système » de la fin du XVII^e siècle, avec les états et leurs alliances, les familles royales et leurs ministres, généraux et batailles célèbres, qui s'approfondit par la participation à la guerre de Succession d'Espagne, l'autorise particulièrement, en plus de l'indispensable compétence linguistique pour la traduction des imprimés étrangers, à sélectionner et à rédiger les textes du périodique.

La généalogie était l'autre compétence qui habilitait Monterroio à écrire les nouvelles de la gazette, en particulier celles du Royaume. La culture nobiliaire, dans laquelle s'intégrait la recherche généalogique et antiquaire, définissait très fortement sa culture intellectuelle. Il a voué une bonne partie de sa vie à l'établissement des titres [« títulos »] des différentes familles nobles portugaises. Cette application particulière à la généalogie fait de lui un des plus prolifiques auteurs de son temps en ce domaine, avec des traces d'une activité incessante de

copie, correction et échange d'informations manuscrites. Dans la lettre au comte d'Ericeira, il la décrit ainsi : « J'ai écrit huit grands volumes in-folio des généalogies du Royaume, non seulement en les copiant, mais en comparant les nobiliaires de plusieurs Auteurs les uns avec les autres, réfutant les erreurs de quelques-uns, et justifiant ou ajoutant d'autres nobiliaires avec des documents dignes de crédit » [« Tenho escrito oito grandes volumes in folio das genealogias do Reino, não meramente trasladando, mas conferindo os Nobiliários de vários Autores uns com outros. Refutando os erros de alguns, justificando ou acrescentando outros com documentos dignos de crédito »]. À la généalogie était associée la recherche antiquaire, l'accumulation d'informations sur les épitaphes et les monuments lapidaires, ce que Monterroio appelait des « mémoires sépulcrales » (« memórias sepulcrais »), avec le but également de connaître les origines familiales plus anciennes. D'un côté, la généalogie servait à Monterroio dans des procès de certification généalogique pour lesquels les tribunaux de la Cour ou les familles de la noblesse le sollicitaient. De l'autre, c'étaient ses connaissances généalogiques qui le rendaient apte à publier des nouvelles sur la Cour dans l'espace typographique restreint, mais à forte visibilité, qu'était celui de la gazette. Ses archives accumulées lui permettaient, pour chaque événement concernant des personnalités importantes de la Cour ou de la province, de procéder à la désignation correcte de son statut social ou, si la nouvelle lui était envoyée de la province, de vérifier et corriger, le cas échéant, cette désignation. Il était à même de faire accompagner le récit de l'événement de l'énumération du statut, des titres, offices et distinctions liés à la personne ou aux personnes qui étaient nommées dans l'événement.

4.2.1. Le discours historique de la gazette

Dans l'écriture de nouvelles, les connaissances spécifiques du gazetier étaient au service d'un discours qui s'autodéfinissait comme historique. Confiné par les académiciens du roi aux récits d'actualité, Monterroio prenait, dans l'écriture de la gazette et des *papéis*, le discours historique comme modèle. Cette association entre le discours de la gazette et celui de l'histoire n'était pas seulement propre à la gazette portugaise. Par exemple, en 1770, à la tête de la Gazette de Leyde, Etienne Luzac se définissait lui-même comme un « vrai historien », caractérisé par l'indépendance et la bonne foi, qualités qui le protégeaient de la partialité et de la vénalité²²². La comparaison avec l'histoire, genre plus consacré que celui de la gazette, était un leitmotiv commun pour décrire leur travail par plusieurs gazetiers européens en manque de reconnaissance en tant qu'auteurs. Mais il ne faut pas voir dans cette revendication le produit d'un simple instinct « corporatif » des gazetiers : comme le montre le classement du recueil annuel de la gazette par Barbosa Machado, l'idée que l'histoire constituait le modèle du discours gazetier faisait partie d'un discours commun, largement partagé.

Dans les sources qui décrivent le contenu du périodique, plusieurs témoignages l'associent explicitement à l'histoire. Dans le privilège de 1752, octroyé à Monterroio et publié dans la gazette, il est écrit que celle-ci était ordonnée selon « une méthode non seulement Historique, mais Chronologique et Géographique » [« um método não só histórico, mas Cronológico e Geográfico »]. Dans cette phrase, la référence complémentaire à la Chronologie et à la

²²² J. D. Popkin, *News and politics in the age of revolution. Jean Luzac's Gazette de Leyde*, Ithaca, Cornell Un. Press, 1989, p. 12-13.

Géographie ne fait que renforcer le rôle central de l'Histoire dans la « méthode »²²³. Les deux disciplines sont invoquées pour justifier l'organisation interne du périodique, avec sa disposition des nouvelles comme une suite de lettres ordonnées, de la date la plus ancienne à la plus récente. L'ordre chronologique s'articulait avec un ordre géographique qui faisait insérer dans les premières pages les nouvelles originaires des régions les plus éloignées de Lisbonne, pour progressivement se rapprocher, dans l'espace et dans le temps, du lieu d'impression de la gazette. Cette organisation suivie du texte donnait lieu à un recueil qui se présentait comme une histoire chronologique de l'année. Nous discuterons plus loin le statut de ce recueil et les limites que la périodicité imposaient à sa portée « historiographique ». Son titre n'en est pas moins significatif d'une intention de projeter un ouvrage périodique dans l'histoire.

En commun avec l'histoire, la gazette avait le rapport à la vérité, l'obligation d'écrire seulement ce qui était considéré comme vrai. Les récits sur les événements du temps présent n'étaient pas considérés comme essentiellement différents des récits historiographiques. Dans la définition donnée par un auteur engagé dans la discussion sur les guerres européennes de l'époque, on entendait par historien « toute personne qui réfère par écrit les événements qui ont eu lieu » [« em cujo número entra qualquer que refere por escrito sucessos acontecidos »²²⁴]. Dans les années 1750, lorsque la concurrence au privilège de la *Gazeta* s'accroissait avec la publication de brochures de récits de batailles et de nouvelles de la guerre en Europe par différents auteurs et ateliers typographiques,

²²³ La référence à la chronologie comme « gouvernail » et « pôle » de tout récit [« o leme, ou pólo, que deve ter, e seguir toda a narração »] est également présente dans le *Folheto de Lisboa Occidental* de l'année 1741, conservé à Évora (FL/BPE, CIV/1-9, 7-1-1741, n°1).

²²⁴ Joseph Caetano, *Censura politica, e catholica sobre o papel intitulado resposta a huma carta, que certo cavalheiro escreveo...*, Miguel Rodrigues, 1745, p. 19.

un des arguments utilisés par Monterroio, à côté de l'usurpation dont il se considérait victime, est le caractère fictionnel, «souvent fabuleux» [« muitas vezes fabulosos »] de ces récits. Dans la réponse favorable qu'il apporte à ses prétentions, le *desembargador* Inácio Ferreira Souto approuve ce raisonnement qui considère comme dangereuse la divulgation de nouvelles « fabuleuses »²²⁵.

Cet engagement avec la vérité était partagé par les nouvelles à la main. À l'image de la gazette, les *Folhetos* du Père Matoso adoptaient un titre pour le recueil annuel, l'*Anno Noticioso e Histórico*, qui se présentait comme une histoire de l'année. Dans le premier numéro des *Folhetos* de 1740, Matoso établissait la distinction entre ses propres « folhetos », qui traitaient exclusivement des « vrais événements des jours où ils se vulgarisent » [« [folhetos] que só dão notícia dos sucessos verdadeiros daqueles dias em que se vulgarizam »]²²⁶ et d'autres, « tous composés de mots piquants, équivoques, cas supposés avec beaucoup de galanteries » [« todos compostos de ditérios, equívocos, e casos supostos com muitas galantarias ».] L'auteur du *Folheto* s'engage ensuite auprès de son lecteur à lui donner seulement des nouvelles crédibles et qui ne soient pas « apocryphes ». Au contraire, elles devaient toujours avoir « la foi avec laquelle on accrédite la vraie Histoire » [« nos prezaremos de que [as notícias] não sejam apócrifas, mas que em todo o tempo tenham a fé, com que se acredita a verdadeira História. »]. L'écriture et la lecture des nouvelles ont toujours derrière elles un travail destiné à leur conférer du crédit, pour qu'elles puissent être crues. Par le biais du crédit, nous retrouvons ici la question de la valeur des nouvelles. La vérité d'une nouvelle était la première chose qui lui conférait un prix : comme l'écrivait Monterroio, « vaut très

²²⁵ Real Mesa Censória, Cx 179.

²²⁶ « Antiloquio », BNL, cod. 8065, p. 2.

peu ce qui n'est pas certain et vrai » [« Vale muito pouco tudo o que não é certo e verdadeiro »] (LPF, 12-10-1743, f. 134). La distinction entre le vrai et le faux était ainsi un premier et fondamental tri effectué parmi les événements. Ou, plus exactement, compte tenue des différentes contraintes politiques et sociales qui, en particulier dans l'imprimé, régissaient cette publication, il s'agissait du premier tri qui était déclaré par ceux qui le faisaient.

4.2.2. Nouvelles et mémoire

Le rapport à l'histoire était aussi, de façon indissociable, un rapport à la mémoire. En tant que publication imprimée, la gazette apparaît comme une technologie de la mémoire : elle est citée comme faisant durer le souvenir des actions humaines. Imprimer dans la gazette était inscrire dans la mémoire, prolonger la mémoire de ce qui venait d'arriver par un récit. Toute une idéologie sur l'imprimé comme instrument de la mémoire et de la réputation sociale entoure les sources qui se réfèrent à la publication de récits sur des événements du temps présent, en particulier dans des « relations ». Très visible et conservé pour la postérité, l'acte d'impression était considéré comme un geste qui prolongeait la renommée de chaque événement et des personnalités qui y étaient associées, que ce soit un roi ou une nation, un général ou le représentant d'une maison aristocratique, une congrégation ou une académie. D'où l'importance d'un récit adéquat à la représentation correcte de ces renommées. Il faut voir dans les

revendications d'une méthode historique dans la rédaction de la gazette, non seulement une référence à la vérité, mais aussi à une rhétorique. L'association entre l'imprimé, l'histoire et la mémoire renvoie à une manière adéquate d'écrire l'histoire, un « style historique »²²⁷. Cette écriture trouvait ces modèles dans des auteurs anciens, surtout ceux qui ont écrit l'histoire de Rome et aussi des auteurs modernes, notamment ceux qui, au Portugal, s'étaient rendu célèbres dans l'écriture des grands faits de l'histoire du Royaume.

C'est également le lien avec la mémoire qui explique l'importance, outre la distinction entre le vrai et le faux, de procéder à la distinction entre ce qui était digne de postérité et ce qui ne l'était pas. Le long titre du recueil annuel porte, en soi, tout un programme de sélection des événements en vue de la préservation pour l'histoire, assimilée à la mémoire. Il s'agit d'un ouvrage où l'on « fait mémoire », non de toutes les personnes, mais des Empereurs, Rois, Princes et autres personnes « considérables par leur qualité, ou offices », non de tous les événements, mais de ceux qui sont considérés les « plus dignes de l'attention et de la curiosité ». La gazette était ainsi, à la fois, un instrument de production de mémoire et un filtre. Comme l'a écrit le Père Francisco da Cunha dans l'*Oração Académica...*, un long panégyrique de Marie-Thérèse d'Autriche, publié en 1743, les nouvelles de la gazette passaient par son « creuset le plus fin » [« toda a notícia que (...) passa pelo mais fino crisol da Gazeta da Corte »²²⁸]. L'image du refoulement trouve peut-être sa meilleure justification dans ce contexte, celui du travail de la mémoire qui est en même temps celui de l'oubli. Ce rapport particulier

²²⁷ João Couceiro de Abreu, censeur pour le *Desembargo do Paço*, considère que la *Epanaphora Bellica...*, *papel* contenant le récit de la marche de l'armée impériale en Italie, publié par Monterroio en 1735, est écrite avec un style « si purement historique » [« tão puramente histórico »].

²²⁸ *Oração académica, panegyrica, historica, encomiastica, profana-sacra...*, Lisbonne, oficina Alvarense, 1743, p. 199.

entre le récit gazetier et la mémoire apparaît sous une forme littérale dans nos sources. À côté de celui de « notícia », « nova » ou « novidade », c'était en effet le mot « mémoire » qui était parfois employé par Monterroio pour désigner les articles qu'il insérait dans la partie réservée aux événements de la Cour. C'est le cas du récit du « mémoire » sur le décès d'Escotinho [« a memória da morte de Escotinho »], publié par Monterroio dans l'édition du 10 mai 1741 et cité dans la lettre envoyée à Pereira de Faria le 20 mai suivant, auquel nous avons déjà fait référence dans le deuxième chapitre lorsque nous avons abordé la question de la censure (LPF, 20-5-1741, f. 20). La publication régulière d'articles sur les séances académiques dans la vil (le de Torre de Moncorvo est également désignée dans le périodique comme un « mémoire » qui faisait suite à d'autres, nombreux, sur les mêmes activités [« A nobre Academia dos Unidos da vila da Torre de Moncorvo (...) tem merecido memórias muito repetidas nas novas públicas desta Corte »] (GL, 1-6-1745, n° 22).

La distinction entre ce qui était digne de mémoire et ce qui ne l'était pas valait aussi pour le manuscrit : une fois de plus, les deux supports ne doivent pas être mis en opposition. Dans la recherche pour la constitution d'archives généalogiques, toute information n'était pas digne de mémoire. À plusieurs reprises, Monterroio explique à son correspondant ce qu'il considérait comme digne d'attention et ce qui ne l'était pas. Pour lui la ligne de démarcation était la noblesse des familles. Parmi les « mémoires sépulcrales », par exemple, seules celles qui contribuaient à éclairer la noblesse étaient bonnes. Des registres de décès de religieuses dont on ignorait les noms de famille ne pouvaient servir ni à l'histoire ni à la généalogie (LPF, 29-4-1741, f. 16). De même, dans les testaments, seules

étaient dignes de considération les « notices » (« notícias ») où il y avait institution de majorat (« Capela » ou « Morgado ») ou celles où figurait le nom des parents : tout le reste était un gaspillage de temps et de papier (LPF, 20-5-1741, f. 20).

Par contre, l'échange de nouvelles à la main, semble marqué par un rapport moins contraignant avec la mémoire. Leur publicité plus restreinte et le statut moins mémorable de l'information rendent moins problématique la divulgation de fausses nouvelles, dont un nombre considérable de rumeurs. La discrétion des nouvelles à la main autorise un discours plus précaire sur la vérité. À la fin de l'une de ses lettres, D. Francisco de Portugal abrège son énumération des nouveautés qui courent qu'il considère sans importance. Et il suggère à son correspondant d'inventer des nouvelles à la fin, au cas où il en aurait besoin pour compléter l'espace resté en blanc dans son *folheto*, à l'instar de ce que Guilherme José avait l'habitude de faire : « O mais são notícias que não querem dizer nada e quando faltem para encher o papel meta duas fábulas no fim como fazia o amigo Capitão Guilherme... » (LMM, 22-2-1744, f. 175v).

Dédié au « temps », c'est à dire aux lois naturelles de la mémoire et de l'oubli, le *Diario das Novidades* porte dans son titre ce rapport moins contraignant à la mémoire :

<i>Journal des nouveautés qui ont lieu à Lisbonne et des nouvelles qui viennent du Dehors de la Cour et Royaume ; et bien que beaucoup d'entre elles soient</i>		<i>Diário das novidades que Sucedem em Lisboa, e das notícias que vêm de fora da Corte e Reino; e ainda que muitas sejam contadas conforme se ouvem, não</i>
---	--	--

<i>racontées telles qu'on les entend, elle n'ont pas suffisamment de crédit pour permettre un jugement certain ; mais je m'engage à les dédier au temps : que celui-ci consomme lui-même celles qui ne resteront pas dans la mémoire</i>	<i>são de tanto credito que delas se faça juízo certo, mas como é para satisfazer o empenho de as dedicar todas ao tempo, consuma elle as que nao ficarem em memória pela sua celebridade</i>
--	---

La visibilité de l'imprimé rendait ainsi son rapport à la mémoire bien plus important. Une bonne partie des omissions du périodique pouvait être justifiée à travers cet argument. Monterroio l'utilise pour expliquer la non publication d'articles qui lui étaient envoyés ou, inversement, son inclusion exceptionnelle. Si l'académicien aveugle José de Sousa a eu droit à un obituaire dans la gazette, contre l'avis de ceux qui ne voulaient voir que des gentilhommes dans les pages du périodiques, c'est parce que Monterroio a voulu honorer dans la mort, en prolongeant sa mémoire, quelqu'un que la vie avait défavorisé (LPF, 12-12-1744, f. 168-168v). Comme le montrent les réactions satiriques motivées par certains articles publiés par Monterroio, les lecteurs reconnaissaient le rôle de la gazette dans la définition d'un statut et d'une réputation sociales. Les courts paragraphes de la section de Lisbonne vont constituer, à leur échelle, et précisément dans le seuil relativement indéfini de l'accès par le bas à la « noblesse », l'enjeu de micro disputes sur la renommée²²⁹.

²²⁹ Parmi les poèmes conservés par Monterroio se trouve par exemple une *décima* sur le mariage de la fille de João do Quintal Lobo, un des correspondants de Monterroio dans l'Alto Alentejo. Le gazetier y est accusé d'ignorance en généalogie et de faire de la famille de Quintal Lobo ce que « Dieu même n'a pas voulu faire » [« vos fez o gazeteiro o que Deus não quis fazer »]. (*Adiccoñes encomiasticas escritas affavor da Gazeta de Portugal do dia 4 de Junho no capitº de Lx.a, Paragraffo quarto= Anno de 1739.*, BNL, Pombalina, n° 127, f. 170.)

4.2.3. Exemplarité et temps cyclique

Si le périodique est en général avare dans l'explicitation de ses modèles discursifs, il livre parfois au lecteur des métaphores qui donnent un sens aux événements, qui les intègrent dans une conception de l'histoire et du temps, dans un certain régime d'historicité, pour suivre la classification de François Hartog sur la trace des travaux de R. Koselleck²³⁰. C'est le cas particulier de quelques textes éditoriaux successivement publiés au début de chaque année pendant la Guerre de Succession d'Autriche, entre 1742 et 1745, où l'auteur du périodique prend du recul par rapport aux événements et livre au lecteur des synthèses sur l' « état politique » de l'Europe au long de l'année précédente et essaye de les projeter dans l'avenir. Encore plus que dans le périodique, dans les *papéis* imprimés par Monterroio ce recul existe aussi et nous permet de rassembler un certain nombre de métaphores et de concepts significatifs d'une philosophie de l'histoire. Je n'irai pas, étant donné la complexité de cette question et l'absence de recherches approfondies sur l'historiographie portugaise de cette époque²³¹, au-delà d'un inventaire préliminaire.

Nous pouvons dire que dans la *Gazeta de Lisboa* est présente l'idée d'une histoire maîtresse de vie (*historia magistra vitae*)²³². Dans cette conception, l'histoire humaine est composée d'un inventaire limité d'exemples qu'il s'agit d'illustrer dans les différents âges du temps et qui doivent être actualisés dans le présent. L'histoire passée sert de modèle à celle qui se déroule devant les yeux des

²³⁰ F. Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003. R. Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, éd. EHESS, 1990 [1979].

²³¹ Malheureusement, *L'História da História em Portugal* (Temas e Debates, 1998), de Luís Reis Torgal, Fernando Catroga et José Amado Mendes, qui part de la volonté de combler le vide de l'absence de travaux sur l'historiographie, se limite pour l'essentiel à l'histoire contemporaine.

²³² R. Koselleck, *op. cit.*, p. 37-62.

« curieux de l'histoire moderne » (GL, 1-1-1743, n°1). Les événements passés forment la réputation des princes et des monarchies, et le présent doit illustrer, confirmer cette réputation. C'est le cas de la nation suédoise, qui avait sa « réputation de valeureuse, accréditée en tous les temps avec les progrès des siècles anciens, conservés dans la mémoire, et avec ceux du présent, tellement admirés » [« reputação de valorosa, tão acreditada em todo o tempo com os seus progressos, dos séculos antigos conservados na História, e vistos com muita admiração os do presente »] (GL, 7-1-1744, n°1). La connaissance des répertoires et des modèles pour l'action qui se trouvaient dans les histoires du passé était ainsi considérée comme fondamentale. Les exemples historiques étaient des guides pour l'action dans le présent. L'enjeu moral de la publication devient évident : dans le prolongement de la mémoire à travers l'imprimé se posaient une série de questions liées au mérite, à l'honneur, à la justice dues aux dignités sociales ou politiques dont la réputation passée devait être en permanence actualisée, « restituée », dans des exploits au présent. Non seulement ceux des chefs militaires des différentes puissances européennes dans leurs combats : les brefs mémoires publiés dans la rubrique de la Cour, par exemple ceux, très fréquents, de religieux morts entourés de signes extérieurs de sainteté, s'inséraient également dans cette idée d'une publication « pour servir d'exemple » [« para servir de exemplo »] (LPF, 7-10-1741, f. 44).

Le rapport entre présent et passé se rapproche dans la gazette d'une idée cyclique du temps. Ici devient importante la métaphore de la « roue de la fortune », avec sa promesse d'inéluctable changement et d'éternel retour à un état plus heureux ou plus malheureux que celui du présent. Dans le *papel* intitulé *Resposta*

a huma carta, que certo cavalheiro escreveu..., vraisemblablement écrit par Monterroio lui-même, la fortune est définie comme la « roue des événements, où les heurs tournent en alternance avec les malheurs » [« Chamamos fortuna à roda dos sucessos, onde alternativamente giram com as venturas as desgraças »]²³³. L'image de la roue de la fortune est également présente dans la gazette et elle affleure dans des commentaires qui occasionnellement accompagnent les récits. Aucune puissance dans le monde n'est capable d'enrayer son cours. L'idée de restauration d'un ordre à travers les nouvelles, abordée dans le deuxième chapitre à propos de l'événement subversif, se comprend aussi à la lumière de cette idée : le caractère imprévisible de l'avenir, soumis aux lois de la roue de la fortune, doit être conjuré. Dans les discours éditoriaux, des années 1740, significativement appelés « Introduction aux *futures* nouvelles de la présente année » [« Introdução às *futuras* notícias do presente Ano »]²³⁴, cette préoccupation d'enraciner dans la continuité ce qui vient après est toujours présente. Dans celui de 1744, en particulier, le gazetier exprime l'idée que les événements d'une année permettent de faire des pronostics pour les événements futurs et se livre à l'explicitation d'une philosophie de l'histoire. Elle est complétée par une théorie sur la façon providentielle dont cette capacité de pronostiquer se transmet des faits à l'intelligence des hommes et, en même temps, par une mise en garde contre la prétention à connaître tous les desseins de la Providence divine :

« Les événements de certaines années | « Os sucessos de uns anos dão matéria

²³³ *Resposta a huma carta, que certo cavalheiro escreveu a hum seu afeiçoado Austriaco, querendo saber, se o Principe Carlos havia repassado o Rheno...*, Lisbonne, António Correia de Lemos, 1745.

²³⁴ L'italique est de ma responsabilité.

donnent de la matière aux judiciaires pour discourir sur les événements des autres années; et si même le Soleil couchant nie la clarté aux hémisphères, les faits, après qu'ils ont eu lieu, non seulement laissent la clarté dans les mémoires, mais ils la transfèrent dans les entendements en sorte que ceux-ci peuvent prévoir les faits futurs ; car par un bénéfice surnaturel de la Providence elle reste conservée, soit dans l'expérience soit dans la leçon. Il est vrai que, quelquefois, ses pronostics peuvent faillir, mais en toutes les choses du Monde on observe la même chose, car tout se soumet aux Décrets de l'Expédition Divine. Nous avons vu cette année passée en plusieurs théâtres martiaux de l'Europe différentes scènes. Les unes nous ont paru comiques, les autres tragiques. En toutes ces scènes, l'Histoire nous laisse des avis pour juger sur ce qui peut arriver dans le présent».

aos judiciosos, para discorrem com acerto sobre os acontecimentos dos outros; e quando até o Sol transposto nega a claridade aos hemisférios, os factos depois de sucedidos não só a deixam nas memórias, mas a transferem de modo aos entendimentos, que podem prever com ela os futuros; porque por um benefício sobrenatural da Providência fica conservada, ou na experiência, ou na lição. É verdade, que podem faltar algumas vezes os seus prognósticos, mas em todas as coisas do Mundo se observa o mesmo, porque tudo cede aos Decretos da Expedição Divina. Vimos neste ano passado em vários teatros marciais da Europa diferentes cenas. Um pareceram cómicas, foram outras trágicas. Em todas nos deixa ditames a História para ajuizar, o que poderá suceder no presente ».

Pour conclure ce point, il faut ajouter que la possibilité de faire des pronostics renvoie à un rapport prophétique au temps. L'intérêt des gazettes pour les phénomènes célestes non expliqués est lié précisément à l'idée que ces phénomènes sont des signes de l'avenir. Cela ouvre la porte, dans la reconstruction historique des événements, à une « métaphysique » de la transmission des nouvelles : des personnes choisies, des « prophètes », peuvent apprendre les événements par révélation divine au moment même où ils ont eu

lieu, sans devoir attendre la transmission physique de l'information²³⁵. La gazette, d'une manière générale, n'explicite pas ce genre d'interprétations prophétiques, réservées à l'histoire, et tend même à les refouler. Mais, comme on le verra un peu plus loin en reprenant l'exemple du tremblement de terre, elle recolte tout de même, une fois qu'un désordre naturel a eu lieu, les indices qui auraient peut-être permis de prévoir son arrivée.

²³⁵ L. Valensi nous indique un exemple très intéressant de la plume de Barbosa Machado, l'auteur de la *Bibliotheca Lusitana* et aussi d'une histoire du règne du roi D. Sebastião imprimée par l'Académie Royale, les *Mémoires pour l'histoire du roi Sébastien* (1736-1751). Un des chapitres de cet ouvrage s'intitule « comment la nouvelle de la déroute [de la bataille d'El-Ksar El-Kebir] fut connue le jour même de la bataille. » (*Fables de la mémoire: la glorieuse bataille des Trois Rois*, Paris, Seuil, 1992, p. 144 et suivantes.)

4.3. Du crédit pour les nouvelles

L'opération sera présente dans toute transmission de nouvelles, quel que soit leur support : celui qui les diffuse doit procéder à une évaluation critique des canaux et des intermédiaires qui témoignent de l'événement. Il s'agit d'un élément fondamental du travail intellectuel de ces érudits, celui où semble se concentrer une bonne partie de leur énergie. Du crédit dépend la possibilité de fonder son discours comme vrai. Or, comme on le verra dans le prochain chapitre, ce qui semble caractériser le discours gazetier est précisément l'existence d'un problème structurel dans l'attribution de crédit aux récits. Cette difficulté est due aux obstacles que la périodicité posait à la critique du témoignage. Si, pour l'historien, la difficulté d'évaluation du témoignage se pose par rapport au temps écoulé, dans les gazettes l'opacité du témoignage vient précisément du contraire, de son absence de recul face au temps. Quoiqu'il en soit, et précisément à cause de son importance dans la sélection des nouvelles, la reconstitution des principaux critères d'attribution de crédit contribue à mettre en lumière quelques-unes des catégories plus profondes des pratiques d'écriture et de lecture de nouvelles. Ces critères étaient fondés sur une hiérarchie qualitative des sources et des canaux de transmission de l'information. Mis à part les importantes différences d'audience entre l'imprimé et le manuscrit, une fois encore, ils étaient partagés par les rédacteurs et lecteurs de nouvelles.

4.3.1. Le témoignage de vue

Un critère fondamental est présenté au sommet de la hiérarchie d'attribution de crédit à un récit : le témoignage oculaire. Le fait d'avoir été présent soi-même lors d'un événement constitue un facteur essentiel de accréditation. Si on pouvait, à l'instar de l'exemple de la perception militaire de l'espace et de la guerre par les topographes²³⁶, parler d'une utopie du gazetier, on trouverait celle-ci : le don de l'ubiquité, c'est-à-dire la faculté d'avoir été présent, d'avoir assisté soi-même à chaque événement, en exerçant l'autopsie, c'est à dire, l'observation directe des phénomènes telle qu'elle avait été proposé par les historiens grecs anciens²³⁷. Assimilée à la connaissance, la vision est considérée supérieure aux autres sens, notamment à l'audition. Elle était aussi considérée comme qualitativement différente, voire supérieure, à la connaissance qu'on pouvait obtenir à travers les livres. C'était parce qu'il était « désireux de témoigner avec les yeux de ce dont il était informé par les livres » [« ambicioso de testemunhar com os olhos do que estava informado pelos livros »] que, selon le récit biographique donné par Barbosa Machado, Monterroio était parti de Lisbonne pour son voyage européen en 1693²³⁸. Et c'était le fait qu'il avait vu avec ses propres yeux le fonctionnement des différentes cours européennes qui donnait à Monterroio de l'autorité pour sélectionner et traduire des nouvelles.

²³⁶ V. Pansini, *L'Oeil du topographe et la science de la guerre. Travail scientifique et perception militaire (1760-1820)*, thèse présentée à l'EHESS, Paris, 2002, p. 303-322.

²³⁷ Cf. G. Shepens, *L'"autopsie" dans la méthode des historiens grecs du Ve siècle avant J.-C.*, Bruxelles, Awlsk, 1980.

²³⁸ Barbosa Machado, « José Freire Monterroio Mascarenhas », *Bibliotheca Lusitana...*, op. cit., Vol. II, p. 853.

Le témoignage de vue se trouve ainsi, implicitement, au fondement de tout récit vrai. La tradition historiographique classique, reprise par l'historiographie de l'époque moderne, attribuait au témoignage de vue un pouvoir de persuasion définitif sur l'incrédulité²³⁹. Le scepticisme se trouvait détrompé (« desenganado ») par la vue, comme Saint Thomas devant le Christ ressuscité. Ce rapport entre les yeux et la persuasion du témoignage était prolongé rhétoriquement, à l'instar de ce que prescrivaient les arts poétiques classiques, par le recours à des éléments visuels dans le récit, seuls considérés comme capables de donner une représentation vivante des choses racontées, ce que les grecs appelaient *enargeia* et les romains *evidentia*²⁴⁰. La référence aux éléments visuels que le récit devait posséder, en prenant la peinture comme modèle de la narration, est fréquente, sous la plume de Monterroio, en particulier dans ses *papéis*, ou dans les lettres des correspondants qui lui envoyaient des nouvelles.

Le témoignage de vue n'excluait pas, bien entendu, l'action des autres sens dans la perception. Mais il avait plus de valeur parce qu'il offrait au témoin, par sa présence, une confirmation du rapport entre l'information et son origine²⁴¹. Tandis que le témoignage de vue apportait ce gage de certitude, le témoignage

²³⁹ La supériorité de la vue sur l'ouïr a été systématisée de façon fondatrice par Thucydide et Polybe. Cf. F. Hartog, « L'oeil de Thucydide et l'histoire 'véritable' », *Poétique*, 49, 1982. Pour le rapport entre vision et histoire dans l'antiquité, voir la thèse de A. Zangara, *Voir l'histoire: expérience et représentation dans l'historiographie à l'époque hellénistique et romaine*, Paris, EHESS, 2001. Enfin, pour une thématization du sujet dans l'oratoire baroque portugaise, voir Margarida Vieira Mendes, *A oratória barroca de Vieira*, Lisbonne, Caminho, 1989, p. 152.

²⁴⁰ Cf. Zangara, *op. cit.*, p. 8. Toute la deuxième partie de cet ouvrage est consacrée à l'*enargeia*. Voir aussi C. Ginzburg, « Montrer et citer », *Le Débat*, n° 56, Sept-Oct. 1989, p. 43-54.

²⁴¹ Selon Zangara, *op. cit.*, p. 64, chez Thucydide, « l'exigence de 'connaître soi-même' est strictement liée à l'exigence de la présence. C'est la présence, conçue comme condition de possibilité du savoir 'véritable', qui donne un sens spécifique à la différence de crédibilité traditionnellement attribuée à l'oeil et à l'oreille. Cette différence relève, en quelque sorte, de la nature de l'origine de l'information: seule la présence peut garantir que l'information qu'on reçoit est issue directement de l'objet même auquel elle se réfère. C'est pourquoi l'oeil est un moyen d'information bien plus sûr que l'oreille: il implique que nous avons été témoins de ce qui s'est passé, alors qu'il est impossible de savoir si l'information que nous parvient par l'oreille provient effectivement des faits eux-mêmes ».

reçu par ouï-dire, faisait l'inverse, il rendait les événements incertains. Il les déformait inévitablement, en y rajoutant, en diversifiant les versions des faits, en les rendant multiples et ennemies de l'unité de la vérité. C'est dans ce sens précis que l'on peut parler de suprématie du « voir » sur l' « ouïr ».

L'idéal de l'autopsie et de l'ubiquité correspond à un idéal de voir et de raconter des événements directement, sans intermédiaires. Dans le cas d'événements comme le séisme de 1755, la force de l'événement, ressentie par ceux qui l'ont vécu à Lisbonne, était telle que son caractère mémorable ne pouvait pas faire de doute : « le jour 1.er du courant mois sera mémorable pour tous les siècles » (GL, 6-11-1755, n° 45). Mais il n'en allait pas de même pour la grande majorité des événements ayant eu lieu à distance du rédacteur de nouvelles, y compris tous ceux qui avaient lieu dans la Cour, mais dont le témoignage direct, réservé aux plus proches du roi, était impossible. La condamnation à la dépendance d'intermédiaires par rapport à l'information qui lui arrive était la condition même du gazetier et du nouvelliste qui parlaient, en général, d'événements lointains. Ils se spécialisent dans la réception de nouvelles concernant des événements ayant eu lieu à distance. D'une manière générale, c'est toute la perception des nouvelles qui est marquée, dans le cercle d'érudits que nous étudions, par des pratiques lettrées, par un travail sur les nouvelles par le biais de textes écrits. La réception des lettres et des gazettes, leur lecture, leur éventuelle traduction, leur assimilation dans des résumés (« resumos »), la création, par des dictées, de nouveaux recueils de nouvelles pour impression ou circulation manuscrite, suivie de l'expédition de nouvelles lettres et gazettes,

ponctuent le labeur intellectuel. Le témoignage direct des événements est donc un idéal largement irréalisé.

À défaut de pouvoir réaliser l'utopie de l'ubiquité, celui qui écrit des nouvelles va développer des mécanismes pour suppléer au manque créé par cet impossible idéal. La foi dans des témoignages indirects remplacera l'expérience oculaire. La justification de ce témoignage indirect et de la médiation à laquelle le rédacteur de nouvelles est contraint devient fondamentale. Le rédacteur doit développer des mécanismes de compensation et d'attribution de crédit qui viennent relayer le témoignage oculaire. Dans ce contexte, même si le témoignage indirect devient la base de la très grande majorité des récits des périodiques et des textes d'information, la prééminence de l'idéal du témoignage oculaire est toujours affirmée²⁴². La préoccupation de faire remonter la nouvelle à un premier témoin qui a vu ou participé à l'événement est présente. Mais, dans la plupart des nouvelles, la prééminence de ce critère de validation reste implicite. La légitimation d'une nouvelle par témoignage oculaire semble apparaître plutôt comme gage de certitude dans des situations de doute : par exemple, lorsqu'une nouvelle venait d'arriver et avait nécessité confirmation. Dans une nouvelle de dernière minute envoyée à Pereira de Faria en 1744, Monterroio utilise le témoignage oculaire du postillon pour apporter la certitude d'un exploit des Piémontais sur les Espagnols : « On apprend maintenant par le Postillon de Rome qui est revenu hier de Caldas que, après les progrès décrits par la Gazette de Madrid jusqu'au 11, il y eut le 16 un choc tellement fort entre les Piémontais et les Espagnols que 500 de ces derniers sont morts ; le même Postillon les a vus dans l'église de Saint Augustin de Nice »

²⁴² À propos du témoignage direct et indirect dans l'histoire, voir également les pages éclairantes de K. Pomian, « Le passé: de la foi à la connaissance », *Sur l'Histoire*, Paris, Gallimard, 1999, p. 88-89.

[« Agora pelo Postilhão de Roma que voltou ontem das Caldas se sabe que depois dos progressos que refere a Gazeta de Madrid até 11. houvera a 16 um choque tão forte entre os Piemonteses e os Espanhois que ficaram mortos destes últimos 500 os quais o mesmo Postilhão viu na Igreja de S. Agostinho de Niza »] (LPF, 2-5-1744), f. 156-156v). Dans la même logique, on invoque le témoignage *de visu* lorsque l'in vraisemblance des événements racontés l'exige. C'est le cas des événements qui échappent aux limites naturelles. Les naissances « monstrueuses » ou « prodigieuses » doivent être certifiées. Dans une gazette de 1728, on raconte la naissance à Caraminhal de onze enfants d'une même mère et dans la même grossesse, tous décédés lors de l'accouchement. La source de l'information est la marquise de Parga, qui avait rendu visite à la femme concernée. La nouvelle est transmise par lettre à la marquise de Valadares qui à son tour la transmet à la vicomtesse de Ponte de Lima. Dans le récit du périodique, les trois sont invoquées comme « témoins illustres » pour donner du crédit à un « succès si prodigieux » et qui autrement « semblerait si incroyable » [« successo tão prodigioso ; e que parecia tão incrível »] (GL, 3-6-1728, n° 23). Quelques mois après, la gazette ajoute que le nombre des enfants nés est supérieur, s'élevant à seize, d'après le contenu d'une lettre « écrite par des personnes de distinction et vérité » [« escritas por pessoas de distinção, e verdade »] (GL, 2-9-1728, n° 36). Dans cet exemple, la garantie apporté par un témoin digne de foi déresponsabilise le gazetier d'un examen critique de certains événements. L'invocation du témoignage oculaire n'est donc pas incompatible avec ce qui peut apparaître aux yeux des lecteurs comme une grande désinvolture critique²⁴³.

²⁴³ Les textes satiriques ou parodiques sur la gazette glosent le thème des naissances prodigieuses. Par exemple, dans la petite pièce de théâtre (*Entremez*) appelée *Noticias da Gazeta do Mundo da Guerra da Europa do Anno de 1734*, on se réfère à la « nouveauté de la gazette qui affirmerait

La coexistence entre ces deux mécanismes de validation, l'un appuyé sur le témoignage de vue, l'autre sur la médiation d'un témoin digne de foi, est une caractéristique structurelle du discours d'information et il est à l'origine d'importantes contradictions. C'est ce qu'on essayera de montrer dans les pages suivantes.

4.3.2. Des correspondants dignes de foi

Dans l'avant-propos de 1740 du premier *Folheto de Lisboa*, on peut lire :

« Nous ne nous sentons pas obligés à écrire toutes les nouvelles car nous ne les connaissons pas toutes. Nous écrivons plutôt celles que nous apprendrons, soit par expérience oculaire, soit par la fidélité des gens avec qui nous correspondons dans les Provinces de ce Royaume. Et nous tiendrons à ce qu'elles ne soient pas apocryphes, et qu'elles aient toujours la foi qui accrédite la vraie Histoire»	« não nos obrigamos a escrever todas [as notícias], por não termos notícia delas, mas sim as que soubermos, ou pela experiência ocular, ou pela fidelidade das pessoas, que correspondemos das Províncias deste Reino, e com tudo nos prezaremos de que não sejam apócrifas, mas que em todo o tempo tenham a fé, com que se acredita a verdadeira História. »
---	--

(FL/BN, 1740, 2-1-1740, n° 1)

comme vrai qu'une romaine a donné naissance à une tortue » [« E que me diz você à novidade/ da Gazeta, que afirma por verdade,/ ter parido uma grande Tartaruga/ uma Romana? »]

Des correspondants dignes de foi seront l'« oeil » à distance de celui qui publie les nouvelles. Permettant de rapprocher le témoignage du lieu même de l'événement, ils sont un instrument fondamental de l'opération de remplacement de l'expérience oculaire. Des hommes de confiance, choisis par leur probité, seront les « tenants-lieux » du gazetier ou du nouvelliste chargé de donner foi au récit. Ils font un premier travail de tri parmi les événements qui arrivent à leur connaissance et procèdent à une appréciation de la valeur et du degré de certitude des nouvelles qu'ils retransmettent. Comme l'extension du réseau de correspondants est limitée, on assiste à une multiplication des médiations : les correspondants ne racontent pas tellement ce qu'ils ont observé directement mais, en général, ce qui est arrivé à leur connaissance et qu'ils tiennent pour certain parce que d'autres témoins dignes de crédit ont pu le confirmer directement. Ils deviennent des témoins de témoins.

Pour donner du crédit, la foi dans les correspondants eux-mêmes était fondamentale. Dans les lettres adressées au Père Montês Matoso, on peut observer comment celui-ci élargissait son réseau, demandant à ceux qui correspondaient déjà avec lui de lui trouver d'autres correspondants dignes de crédit. C'est ce que fait par exemple Fr. António de Guadalupe quand il recommande au Père Montês Matoso de correspondre avec Fr. António de São José Guedes, moine bénédictin à Coimbra, présenté comme un « sujet de la plus haute sphère en tous les genres de littérature » [« sujeito de maior esfera em todo o género de literatura »], un érudit, un polyglotte et le plus grand mathématicien de l'Université de Coimbra (LMM, 6-2-1749, f. 120). Un correspondant digne de foi était non seulement quelqu'un ayant un lien d'amitié ou de confiance avec le rédacteur des nouvelles, mais aussi quelqu'un possédant les qualités littéraires

nécessaires, notamment la « curiosité », pour effectuer le travail de chercher des nouvelles et les rédiger.

On arrive à un deuxième fondement des critères de validation des nouvelles. Dans le but d'accomplir une fidèle transmission de la nouvelle à distance, après le témoignage de vue, c'était le passage à l'écrit qui garantissait le mieux une transmission fidèle de l'événement. Opération fondamentale de la hiérarchisation du témoignage, qui relaye la supériorité du voir sur l'ouïr : la nouvelle écrite se superpose en général à l'orale, par ses garanties de fidélité et son économie d'intermédiaires. L'écrit est une technologie de mémoire plus puissante que la mémoire orale qui forcément la déforme. Aussitôt enregistré par écrit, le récit doit être entouré de gages de fidélité, de non dégradation du témoignage. C'est ce qui explique une autre obsession qui entoure les nouvelles, celle de montrer comment a été faite la transmission du témoignage. On doit montrer au lecteur que le récit n'a pas subi de changements dans cette transmission, qu'il n'y a pas eu de perte, que la chaîne de transmission n'a été brisée en aucun point.

L'importance du témoignage écrit et le souci de conjurer sa dégradation va de pair avec le souci d'identifier toujours l'origine et les canaux de circulation des nouvelles. L'identification correcte du chemin parcouru par l'information lui donne de la solidité. À l'inverse, ce qui caractérise les rumeurs c'est de ne pas avoir d'origine identifiée. Une nouvelle qu'on entendait sans pouvoir identifier son origine restait, dans le travail d'accréditation, soumis à réserve. Fr. Apolinário da Conceição, à qui Montês Matoso rappelle régulièrement la « promesse de nouveautés », justifie son silence par l'absence de temps pour les chercher et aussi

parce qu'elles « ne sont pas si certaines comme on les raconte » [« não serem tão certas como se contam »] (LMM, 9-9-1741, f. 26).. Face à l'incertitude, le diffuseur d'information peut, une fois encore, se déresponsabiliser : « c'est ainsi qu'on le raconte et que vaille la vérité. » [« isto assim se conta, e valha a verdade. »]

Pour comprendre l'association entre les rumeurs et l'absence d'auteur, il est très utile de recourir au dictionnaire de Bluteau. Cet ouvrage établit la distinction entre « notícia » et « nova ». La première, dont la définition est plus développée, est associée aux connaissances acquises par des savants ou des gens de lettres, possédant de l'érudition : elle est synonyme de « connaissance, ou chose qui vient à la connaissance » [« Conhecimento, ou cousa que vem ao conhecimento. »]. Des distinctions parmi différents genres de « notícias » sont établies dans cette entrée : certaines « notícias » sont plus solides et évidentes (comme celles de la science), d'autres sont à la fois solides et obscures (comme celles de la foi), d'autres enfin obscures mais douteuses, renvoyées du côté de l'opinion et de la conjecture. Mais aucune des définitions n'est mise en relation avec les nouvelles des événements du temps présent. Celle-ci est plutôt recouverte par le mot « nova ». Pour Bluteau, une « nova » est « tout événement nouveau, que l'on participe, et divulgue » [« qualquer sucesso novo, que se participa, & se divulga »]. Or, tout de suite après dans le texte, cette divulgation est associée à celle des « nouvelles vagues qui courent sans fondement, sans Auteur certain ». [« Novas vagas, que correm sem fundamento, sem Autor certo »]. Il s'agit, selon la formule de Cicéron, de « *rumores adespoti* », des « Nouvelles sans maître » [« Novas sem dono »]. Dans cette définition, les nouvelles sans fondement sont donc les rumeurs et, en même temps, celles qui échappent à une attribution d'autorité. La communication orale des

nouvelles va de pair avec son absence de fondement, qui est assimilée à l'absence d'auteur identifié. Pour être solide, donc, une nouvelle devait avoir un auteur et les correspondants sont des instruments de ce travail d' « autorisation ». Ils créent une voie « autorisée » de circulation et de confirmation des nouvelles.

Les correspondants jouent un rôle idéologique dans la sélection des nouvelles. Ils ont horreur à la diversité des versions sur un même fait. Contrastant avec les nouvelles ayant un auteur bien identifié, le « peuple » ou le « vulgo » est responsable de la diversité des versions sur un même événement. L'effort du rédacteur de nouvelles sera de contrarier cette diversité et de ramener l'interprétation d'un événement à une unité. La diversité des opinions est ennemie de la vérité et cela peut justifier le silence sur les différentes versions qui « courent ». La nomination inopinée, au début de l'année 1735, de l'ingénieur José da Silva Pais pour exercer ses fonctions au Brésil, donne lieu à des spéculations sur la motivation de cette mission, maintenue secrète. Le rédacteur du *Diario das Novidades* ajoute : « et comme le secret n'a pas encore été dévoilé, tous jugent de cette décision comme bon leur semble ; et à cause de la diversité des avis on ne les inclut pas » [« E como se nao tem relaxado o segredo, todos ajuizam desta acelerada resolução conforme lhe parece, e por isso se nao põem os pareceres pela diversidade »]. Parmi ces nouvelles qui « couraient » en différentes versions dans les recueils manuscrits on trouve ce qu'on appelait à l'époque les « casos », les « affaires », c'est à dire, des histoires dont le dénouement souvent dramatique était entouré d'un mystère inexplicable à l'heure où on les racontait. C'est le cas de la mort mystérieuse de deux humbles concubins [« amancebados »] du quartier de São Paulo, qui a été signalée par au moins trois recueils de nouvelles à la main,

le *Diario das Novidades*, les *Noticias Anuais...* de Luís José de Figueiredo, ces deux-ci ayant une source commune, et la collection des *Folhetos* et *Mercurios* de Évora²⁴⁴. L'épisode a donné lieu à deux tentatives différentes d'explication, à partir des deux versions différentes qui circulaient de la position où l'on avait trouvé les corps : un châtimeur divin, pour punir la vie dans le péché qu'on attribuait aux deux amants, ou une mort naturelle, due à une asphyxie provoquée par la fumée du feu de leur dernier repas. Pour chacune des explications les rédacteurs de nouvelles procèdent à un arbitrage de façon à arriver à une seule interprétation. Dans deux premiers recueils, qui ont visiblement la même source, le rédacteur écarte l'hypothèse surnaturelle de la punition divine pour une vie de péché, préférée du « vulgo », en faveur de l'explication logique d'un accident naturel : « l'éclair blesse tant celui qui pêche que celui qui prie. » [« tanto fere o raio, quando cai, ao que está pecando, como ao que faz oração mental. »²⁴⁵] Au contraire, le *Folheto* choisit la première explication, qu'il considère plus certaine « pour stimuler les consciences » [« a primeira é mais certa por estímulo das consciências. »] (FL/BPE, CIV/1-18, 13-2-1748, n°2)

D'autre part, face au manque d'information et à l'impossibilité de confirmer une nouvelle, un calcul rationnel intervient souvent. En face des rumeurs, des nouvelles qui courent en différentes versions ou du secret des décisions royales, le rédacteur de nouvelles procède à une estimation fondée sur la vraisemblance. Il comble les lacunes d'information à travers une interprétation savante. Tout est pris en compte dans cette spéculation qui apparaît plus clairement dans les lettres, dans le contexte plus confidentiel de la circulation manuscrite. On y avait jamais

²⁴⁴ BPE, CIV/1-18, *Mercúrio de Lisboa* du 13 janvier 1748.

²⁴⁵ *Noticias annuaes do anno de 1740 athe o anno de 1749 Trazidas a esta colleção com a possível diligencia por Luis José de Figueiredo*, BNL, Reservados, cod. 480, f. 89.

recours, bien entendu, pour les nouvelles de la Cour de la gazette. Un raisonnement indiciaire, fondé sur l'interprétation des signes qui se dégageaient du mode de circulation des nouvelles, aidait à construire une version plausible du contenu des informations qui circulaient confidentiellement. En août 1743, par exemple, Monterroio mentionne à Pereira de Faria que des signes d'état d'alerte sont arrivés à Lisbonne par un avis envoyé par D. Luís da Cunha, diplomate dont le crédit est hors question: « Nous ne savons pas s'il s'agit de prévention contre la peste qui sévit en Sicile et à Ceuta ou bien si c'est pour empêcher les Français de nous obliger à une déclaration [dans la Guerre de Succession d'Autriche] ; mais je me persuade que c'est pour empêcher l'introduction de la peste ; car j'entends que nous l'avons déjà à Ayamonte, où beaucoup de personnes meurent. » [«Não sabemos se é prevenção contra a peste que há em Sicília, e em Ceuta, se para nos desviarmos de algum intento que os Franceses tenham de nos obrigar a declaração [na guerra de Sucessão da Áustria] mas eu me persuado que tudo será para obviar a introdução da peste; porque oiço que a temos já em Ayamonte, onde morre muita gente »] (LPF, 10-8-1743, f. 124). En revanche, une nouvelle qui s'est répandue sur une affaire de vin tourné ne semble pas digne de crédit selon Fr. Francisco da Visitação Maçarelos parce qu'elle n'a pas suivie les voies normales de publication : « la nouvelle du vin tourné, qui s'est vulgarisée aussi dans cette Université [de Coimbra], est considéré comme apocryphe par les plus prudents, car on n'a pas appris sa publication ou consultation par l'évêque » [« A notícia do defeito de vinho, que também nesta Universidade se vulgarizou, é tida dos mais cordatos por apócrifa, pois senão sabe, que o sr. Bispo a publicasse, nem consultasse »] (LMM, 18-2-1742, f. 229).

4.3.3. Témoignage et inégalité de statut

Le statut social du témoin est un autre facteur fondamental d'accréditation. En lui-même, il sert à abonner ou à discréditer un témoignage. Le caractère socialement fort marqué de la transmission de l'information se révèle dans l'association permanente entre le peuple et les rumeurs, bien présente dans la généralisation sociologique qui consiste à parler de la « voix du peuple ». Le topique d'une opinion populaire instable et aimant les nouveautés²⁴⁶ est, comme on l'a dit, très présent dans les lettres, recueils de nouvelles à la main et périodiques imprimés ou manuscrits. Par exemple, dans le démenti publié dans le *Mercúrio*, n° 12 de 1744 : « La nouvelle qu'on a donnée la semaine dernière sur le traitement que Sa Magesté donna au Cardinal Patriarche de *Alteza Eminentissima* et celui de *Senhoria* pour ses « gentis-homens da câmara », fut apocryphe, et sans plus de fondement que la voix du peuple, toujours enclin aux nouvelles et à publier des nouveautés ». [« A Notícia, que se deu na semana passada do tratamento que S. Mag. por seu Real Decreto deu ao Em.o Sr. Cardeal Patriarca de *Alteza Eminentíssima*, e o de *Senhoria* para os seus gentis-homens da câmara, foi apócrifa, e sem mais fundamento, que a voz do povo, sempre inclinado a novas, e a publicar novidades »].

Il y a ici, comme c'est bien connu, un enjeu moral, lié à la valeur différenciée de la parole. La parole d'un hérétique, par exemple, ne peut pas être

²⁴⁶ R. Chartier, « Espace public et opinion publique », *Les origines culturelles de la Révolution Française*, Paris, Seuil, 1990, p. 42-43.

crue de la même manière que celle d'un catholique ; celle d'un gentilhomme ne peut pas être mise en doute de la même manière que celle d'un roturier²⁴⁷. Dans la nouvelle sur les naissances multiples citée plus haut, transmise à l'origine par la Marquise de Parga, les deux intermédiaires qui ont copié la lettre, une marquise et une vicomtesse, gagnent le statut de témoins du fait seulement de leur dignité et indépendamment du fait qu'elles étaient à distance des événements. L'inégalité sociale du témoignage concède à ceux dont la parole a plus de valeur le privilège de ne pas être soumis à la hiérarchie de la « physique du témoignage », entre la vue et l'oreille, que nous avons caractérisée préalablement. Ainsi, si il y a bien un lieu commun qui associe l'oralité et la voix du peuple, il cache le fait que l'oralité est acceptable entre des témoins savants, des lecteurs *discretos* des nouvelles. Si son origine ne peut pas être identifiée, la nouvelle transmise oralement est dévalorisée et assimilé aux rumeurs ; inversement lorsque son origine est bien établie, la nouvelle de source orale a valeur de certitude. La nouvelle donnée par D. Francisco de Portugal au Père Montês Matoso sur l'amélioration de l'état physique du roi à la fin juin 1742, était absolument certaine car elle avait été entendue du Nonce, qui à son tour l'avait reçue par un avis du Palais (LMM, 30-6-1742, f. 157).

Dans les descriptions des effets du tremblement de terre de 1755 en province nous trouvons un autre bon exemple pour illustrer cette question. Dans la nouvelle envoyée de Guimarães le 12 novembre, c'est un « des gentilhommes de

²⁴⁷ Les travaux de Steven Shapin et Simon Shaffer (S. Shapin, S. Shaffer, *Leviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*, Paris, La Découverte, 1993 ; S. Shapin, *A Social History of Truth. Civility and Science in 17th C. England*, Chicago, University of Chicago Press, 1994) ont bien montré que la crédibilité d'un *gentleman*, même pour ce qui est de la validation des expériences scientifiques, passe par son statut social. On ne peut mettre en doute la parole d'un gentleman sans mettre aussi en doute son honneur et son statut.

cette Province bien connus » qui va servir de dernière instance d'accréditation de ce que plusieurs personnes de condition inférieure avaient aussi vu et entendu.

Un des gentilhommes biens connus de cette Province sortit du faubourg de Arrifana de Sousa se dirigeant vers cette ville de Guimarães le matin du premier du courant [mois de Novembre]. Après avoir marché une demi-lieue, il sentit un grand fracas qui ressemblait à une détonation d'artillerie tirée de la ville Porto, que naturellement on aurait pu écouter à cet endroit. Mais en appliquant davantage l'oreille, il comprit que le bruit était souterrain. Ses valets de pied arrivèrent ensuite avec empressement, interdits d'avoir vu du sable sauter en l'air, et la terre s'enfuir sous leurs pieds, en même temps qu'on écoutait un tonnerre épouvantable. Il continua sa marche et trouva un homme qui venait de « S. *Eulália* da ordem », lequel lui assura qu'il avait vu cette Eglise trembler et ses tuiles sauter ; et lui dit que, alors que tout le monde s'enfuyait, une pierre tomba de la Sacristie ainsi que tous les murs des maisons de la campagne ; *et le dit Gentilhomme vit par la suite que cela était vra*²⁴⁸. Une demi-lieue plus loin on sentit une secousse, et une autre après, mais avec un moindre fracas. On observa que les eaux des fontaines étaient troubles. D'autres personnes qu'il

Saindo do termo de *Arrifana de Sousa* para esta Vila [de Guimarães] um Fidalgo dos bem conhecidos desta Província, na manhã do primeiro do corrente, e havendo caminhado meia légua sentiu um grande estrondo que parecia alguma peça de artilharia disparada no Porto, que naturalmente se podia ouvir naquele sítio: mas aplicando mais o ouvido percebera, que o ruído era subterrâneo. Chegaram depois os criados de pé com passo apressado, atónitos de haverem visto saltar a areia para o ar, e fugir-lhes a terra debaixo dos pés, ao mesmo tempo, que se ouvia um horrendo trovão, continuando depois a sua jornada encontrou um homem, que vinha de S. *Eulalia* da ordem, o qual lhe assegurou, que vira tremer aquela Igreja, e levantarem-se as telhas que a cobriam, e que fugindo toda a gente, que nela estava para fora, caíra uma pedra da Sacristia, e todas as paredes das casas do campo; *o que depois viu ser verdade o mesmo Fidalgo*. Meia légua mais avante se sentiu um abalo, e pouco depois outro, mas o estrondo menos forte; observou-se, que as águas das fontes estavam turbas. Outras pessoas, que encontrou lhe afirmaram, que na

²⁴⁸ L'italique est de ma responsabilité.

<p>rencontra lui affirmèrent que dans l'Eglise de <u>Lestosa</u> la croix de l'extrémité du frontispice, en pierre et de huit emfans de hauteur, s'était tournée vers le Nord et que les tuiles du toit se levèrent et que tout le monde s'en sauva. Il vit ensuite à <u>Caldas</u>, à une lieue de cette ville [de Guimarães] que le fleuve était trouble (...) »</p>	<p>Igreja de <i>Lestosa</i> se virara a cruz do remate do frontispício para o Norte com o terremoto, sendo de pedra, e de altura de oito palmos, e se levantaram as telhas do telhado, e que toda a gente fugira para fora. Viu depois na ponte das <i>Caldas</i>, que dista uma légua desta Vila, que o rio estava turbado (...) »</p>
---	--

(GL, 8-1-1756, n° 2)²⁴⁹

La description des effets sonores et physiques du séisme est présente tout au long de la nouvelle, engageant les différents sens de plusieurs personnes. Plusieurs témoins assurent au gentilhomme avoir vu et senti les effets des secousses. Cette certitude dans la transmission est importante, mais elle n'est pas suffisante. C'est le gentilhomme qui a le pouvoir de confirmer par la vision ce que les autres témoins ont vu et entendu. C'est donc la perception du gentilhomme qui oriente la nouvelle vers un but de persuasion. Inversement, lorsque, quelques semaines après, une lettre du même genre provenant de Linhares raconte que des paysans disaient avoir vu, dans la nuit précédente au séisme, un « Phénomène » ou « Comète » éclatant de feu et de lumière, le correspondant publie ce qui a été dit mais met en doute leur témoignage du fait de leur condition. Il cesse de se porter garant de la certitude de la nouvelle et laisse au lecteur ce travail : « cependant, puisqu'il s'agit d'une affirmation de personnes rustiques, la foi de cet événement repose sur l'arbitre de qui l'entendra » [« porém como é asseveração de pessoas, rústicas fica

²⁴⁹ La continuation de la lettre de Guimarães nous fournit la « signature » de ce récit: elle fait une référence aux effets du tremblement de terre dans la « belle maison de campagne » et « magnifique palais » de Tadeu Luís de Carvalho Camões, seigneur de Abadim e Negrelos, le correspondant régulier de Monterroio dans la ville.

a fé deste sucesso ao arbítrio dos que o ouvirem »]. Le même doute traverse d'autres récits de visions extraordinaires du même genre qui circulent après le séisme et que la gazette divulgue. Dans le récit de Guimarães que nous avons cité, le rédacteur de la nouvelle met en cause la parole des « quelques personnes » qui disaient avoir vu en l'air « deux épées de feu escrimant à l'aube », quelques heures avant le séisme. Le correspondant met en garde contre un témoignage oculaire qui aurait pu être affecté par l'illusion [« o que podia ser ilusão da vista »] (GL, n°2 de 1756, du 8 Janvier).

La qualification ou la disqualification d'un témoin par son seul statut nous donne encore un exemple de la distance existant entre les supports d'information et les différentes stratégies développées dans la publication de nouvelles en fonction de ces supports. D'un côté, une nouvelle comme celle des multiples naissances permet, dans la gazette, de se dispenser d'un raisonnement critique fondé sur la vraisemblance. En même temps, la sélection de l'information qui a lieu dans le manuscrit se fonde souvent sur une critique rationnelle, sur la construction d'une version vraisemblable des faits à travers l'observation des signes extérieurs de circulation de l'information, où sont compris les rumeurs. On arrive ainsi à un surprenant partage des tâches : tandis que dans le support imprimé le témoignage d'une marquise suffirait à rendre digne de foi un événement par ailleurs invraisemblable, dans le manuscrit, les nouvelles non confirmées comptaient comme des données à prendre en compte à l'intérieur d'un travail critique d'évaluation de l'information disponible.

4.3.4. Vers un crédit autoréférentiel

Ce parcours nous permet de comprendre que la hiérarchie entre les différentes voies de communication des nouvelles n'est pas indépendante d'autres facteurs. Insensiblement, la problématique du témoignage se trouve déplacée. D'une « physique » de la transmission et de la perception, structurée autour de la supériorité de la vue sur l'oreille, on est passé, insensiblement, à une « physique des qualités » des témoins. En effet, la foi dans les nouvelles n'est jamais indépendante ni de son véhicule ni de son témoin. Le crédit d'un récit ne dépend pas uniquement du témoignage oculaire ou du fait de pouvoir remonter jusqu'à un témoin oculaire. Elle dépend tout aussi fondamentalement de la qualité du témoin. Il ne faut pas simplement que quelqu'un ait vu l'événement dont on parle, encore faut-il que ce témoignage visuel soit entouré des circonstances nécessaires. Dans les nouvelles envoyées par quelqu'un qui était en contact avec la Cour, par exemple celles qui étaient envoyées régulièrement à Monterroio par le comte d'Ericeira, le problème de la crédibilité du témoignage ne se posait pas. La provenance de la nouvelle et la qualité sociale du messenger étaient des attestations suffisantes. Le 12 août 1741, Fr. Apolinário da Conceição écrit à Montês Matoso pour corriger une nouvelle du Folheto concernant le Vice-Roi de l'Algarve. Une fois quelques détails corrigés, il termine : « et celle-ci est la vérité de l'affaire, car je l'ai sue par mon frère qui est correspondant du Vice-Roi » [« E esta é a verdade do caso, que o sei por meu irmão, que é correspondente do Vice Rei »] (LMM, 12-8-1741, f. 23). Face au public des lecteurs, cette vérité apportée par un correspondant proche du pouvoir n'avait pas non plus besoin de justification. C'est

la qualité de l'auteur de la nouvelle et le canal qui la transmet qui lui confèrent — ou lui ôtent — du crédit. Toute nouvelle est qualitativement affectée par son messenger. Selon une définition lapidaire de José da Cunha Brochado, diplomate portugais à Paris à la fin du XVII^e siècle, « les discours et les nouvelles portent avec eux la contagion des génies et des talents de ceux qui les écrivent » [« os discursos e as novas levam consigo o contágio dos génios e dos talentos que as escrevem »]²⁵⁰.

Le phénomène de la qualité différenciée des témoins s'étend ensuite aux objets écrits eux-mêmes. La contamination entre les nouvelles et leurs vecteurs se prolonge jusqu'aux différents supports dans lesquels l'information est transmise. La question va se poser essentiellement pour les nouvelles étrangères. Dans l'absence d'un réseau de correspondants à l'échelle européenne, la foi dans les nouvelles reçues de l'étranger dépendra du différent crédit attribué à à chaque voie qui l'a fait arriver, à chaque source d'information ou à chaque gazette. Pour le correspondant sevillain de Monterroio, les gazettes portugaises et de Londres étaient celles dans lesquelles on pouvait avoir l'espoir de lire des nouvelles « vraies »²⁵¹. Pour ce dernier, si on lui attribue un *papel* avec privilège sur les batailles de la Guerre de Succession d'Autriche imprimé, les gazettes de plus grand crédit étaient celles de Londres²⁵². Cette inégale attribution de crédit aux différentes gazettes, comme nous le verrons plus loin, est liée aux prises de parti des périodiques et de leurs lecteurs dans les conflits diplomatiques et militaires européens.

²⁵⁰ J. da C. Brochado, lettre du 13 juillet 1698 au confesseur du roi D. Pedro I, *Cartas*, Lisbonne, Sá da Costa, 1944, p. 48.

²⁵¹ BGUC Ms, cod 587, f. 72a. (lettre du 24 mars 1744) « Rezumo de duas cartas que o P.e D.or André Sá e Ávila (...) da Companhia de Jesus e assistente no Colégio de Sevilha escreveu a seu amigo Joseph Freire Monterroio. »

²⁵² *Carta de hum Anonymo vcrdadeiro, e não fingido...*, Lisbonne, Luís José Correia de Lemos, 1745, p. 8.

Le fait d'avoir vu/lu dans une gazette considérée comme digne de crédit gagne ainsi une valeur d'accréditation qui n'a plus besoin d'une justification externe. José Soares da Silva, en parlant de la participation du prince Portugais D. Manuel à la bataille de Hongrie, écrit :

« Le prince D. Manuel s'est trouvé dans la bataille de Hongrie et après dans le siège de Tenesvar, d'où il sortit blessé, comme nous le disent nos gazettes et récits de la victoire, et elles rajoutent que les Turcs ont levé le siège de Corfou la nuit du 21 août en grande confusion ; je dirai maintenant ce qu'elle ne raconte pas et *ce que j'ai vu par des lettres, et gazettes dignes de foi de Rome et Florence*²⁵³ ; et c'est ceci : le même jour 21 la flotte de Castille apparut en face de Corfou... »

« O s.or Infante D. M.el achouse na batalha da Ungria e despois no sitio de Tenesvar, de q. sahio ferido, como dize~as nossas gazetas e relaço~es da victoria, e também contaõ como os Turcos levantaraõ o sítio de corfú na noute de 21 de Ag.to com gr.de confuzaõ; agora direi o q. ella não diz e *vi por cartas, e gazetas fidedignas de Roma e Florença* e he q.: no mesmo dia 21 apareceu á vista de Corfú a esquadra de castella... »

La même tendance se vérifie dans la gazette imprimée : ses nouvelles se justifient par le propre crédit qu'on doit donner à un objet imprimé. On assiste ainsi à une espèce de « fetichisation » de l'objet écrit du point de vue du témoignage. Par son importance dans la transmission publique de la mémoire, l'imprimé semble être vu, en soi-même, comme une instance de crédibilisation²⁵⁴. Le fait qu'une

²⁵³L'italique est de ma responsabilité.

²⁵⁴ Dans *The Staple of Newes*, Penny Junior transmet également cette idée : « See divers men's opinions ! Unto some, / The very printing of them makes them news, / That ha'not the heart to

nouvelle avait déjà été imprimée dans une gazette étrangère était censé lui apporter tout de suite un certain crédit, même si ce crédit était toujours dépendant de la foi qu'on donnait à l'origine de l'information.

L'affirmation du crédit devient, pour ainsi dire, auto-référentielle. Objet d'opérations successives de médiation, le témoignage oculaire semble finalement avoir été successivement transmis à l'intérieur d'échanges lettrés. Le témoignage d'un correspondant digne de crédit devient, en lui-même, une instance de validation. Des correspondants lettrés, dignes de foi, communiquent aux nouvelles des qualités comme le « crédit » ou la valeur littéraire. Ils concentrent en eux les qualités pour exercer l'autopsie. C'est précisément par leurs capacités d'exercer la vérification directe des documents écrits dans les archives que le Père Montês Matoso et Pereira de Faria étaient des correspondants particulièrement dignes de crédit pour Monterroio. Ils avaient eux-mêmes, en tant que notaires, des capacités autographes, d'autopsie, de conférer de l'authenticité à un témoignage par leur examen et transmission et par l'apposition, le cas échéant, d'insignes probatoires.

Une dernière citation concernant le gazetier montre particulièrement bien cette appropriation des qualités d'autopsie par le messager de l'information. Elle provient d'un lecteur *discreto* des textes de Monterroio, João Couceiro de Abreu, censeur de l'*Epanaphora Bellica...*, un des *papéis* les plus volumineux que Monterroio a écrit, sur la Guerre de Succession de Pologne. Dans le texte de la censure, imprimé en début d'ouvrage, Couceiro de Abreu révèle au lecteur que les initiales de Monterroio cachent une expression latine en rapport avec le

believe anything / But what they see in print. » (Ben Jonson, *The Staple of News*, Manchester et New York, Man. Univ. Press, 1999 [1640], p. 96.)

remplacement du témoignage oculaire : derrière « JFMM », en effet, le lecteur savant pouvait déchiffrer la devise latine *Interfuit Memoria*. Couceiro de Abreu écrit :

« Même si je n'avais pas vu les lettres initiales de son Auteur, je l'aurais aussitôt reconnu et j'aurais approuvé cette œuvre par son grand nom seul ; car sa matière donne lieu à la plus grande expectative, et sa forme, à la plus grande vérité ; les lettres initiales du nom de son Auteur, J.F.M.M., sont le plus grand Emblème de l'infaillible. Avec ces lettres, les Romains signifiaient les mots suivants : Interfuit Memoria ; et c'est pour cela que l'on doit donner à ces mémoires-ci autant de crédit qu'à celles d'un Historien de vue ; car, avec sa curiosité laborieuse, il peut découvrir toutes les nouvelles d'Europe, pour distinguer les vraies, qu'il communique, des fausses »

« ainda que não vira as letras iniciais do nome do seu Autor, logo o conheceria, e só pelo seu grande nome aprovara esta obra, por ser pela matéria a de maior expectação, e pela forma a de maior verdade; pois são as letras iniciais do nome do seu Autor J.F.M.M. o melhor Emblema do infalível. Com elas significavam os Romanos as palavras seguintes Interfuit Memoria, por cuja causa se deve dar a estas [memórias] tanto crédito, como às de Historiador de vista; pois pode a sua laboriosa curiosidade descobrir todas as notícias da Europa, para distinguir as falsas das verdadeiras, que comunica. »²⁵⁵

L'expression *Interfuit Memoria* me semble pouvoir être traduite par « il a été présent avec la mémoire ». Adoptée comme un deuxième degré de lecture des initiales de Monterroio, elle sert à orner des parures du crédit celui qui en était privé du fait qu'il ne pouvait pas être « historien de vue ». Equivalente au témoignage visuel, la devise le remplace, tout en gardant la notion d'autopsie, de présence. Pour pallier à

²⁵⁵ *Epanaphora bellica, em que se referem os gloriosos progressos das Armas Imperiaes na Italia...*, Lisbonne, António Correia de Lemos, 1735.

l'impossibilité d'être présent pour bien « distinguer les fausses des vraies »
nouvelles d'Europe, la mémoire permettrait une autre forme d'autopsie.

5. LA PÉRIODICITÉ

Par rapport à l'histoire qui lui servait de modèle, le discours gazetier avait une limitation fondamentale : il était censé accompagner des événements qui avaient lieu dans le présent ou dans un passé très proche. Ceux-ci se déroulaient ou finissaient de se dérouler dans le moment même où la gazette devait en parler. L'histoire, au contraire, était ce qui s'écrivait sur les événements qui avaient déjà eu lieu, qui étaient achevés, révolus. De ce caractère inachevé du discours de la gazette par rapport à celui de l'histoire, qui se lie essentiellement à un rapport problématique au temps présent, plusieurs témoignages de gazetiers du XVII^e et XVIII^e siècles rendent compte. Voici ce que Théophraste Renaudot a écrit en 1632 : « L'histoire est le récit des choses advenues; la gazette seulement le bruit qui en court. La première est tenue de dire toujours la vérité. La seconde fait assez si elle empêche de mentir et elle ne ment pas même quand elle rapporte quelque nouvelle fausse qui lui a été donnée pour véritable»²⁵⁶. Pour Renaudot, le couple vérité/histoire est garanti par le caractère révolu des événements. Face aux « choses advenues » de l'histoire, les nouvelles du temps présent ne pouvaient qu'être des premiers échos de ces choses, équivalant aux rumeurs, au « bruit qui en court ». Les nouvelles n'étaient qu'une espèce d'écume de l'histoire. Cette

²⁵⁶ Préface à la *Relation des nouvelles du monde*, mars 1632, cité par Claude Labrosse et Pierre Rétat, « Le texte de la gazette », in H. Duranton, Cl. Labrosse et P. Rétat (éds.), *Les gazettes européennes de langue française, (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, p. 139-140.

écume était constituée de bruits, d'échos peu clairs de ce qui arrivait. Nous retrouvons ici associés les différents éléments qui caractérisent la méfiance des nouveautés que nous avons défini comme caractéristique du support imprimé : les nouvelles du temps présent sont associées à un mode particulier de transmission instable par définition, l'oralité.

Dans la *Gazeta de Lisboa*, cette association entre les nouvelles et les rumeurs, avec leur absence de certitude, se laisse lire très clairement. Dans un avis au lecteur inséré à la fin du n° 40 de 1716, Monterroio justifie son retard dans la publication de nouvelles sur la bataille de Varadin du 5 août 1716 par le manque de sûreté de « suivre les premiers cris des événements » [« ser raras vezes seguro o partir com os primeiros brados dos sucessos »] (GL, 3-10-1716, n°40). Dans le *papel* intitulé *Oran Conquistado e Defendido*, imprimé en 1733, Monterroio fait précéder son récit de quelques observations sur ce risque de « partir avec la première nouvelle » : « celui qui part avec la première nouvelle risque d'être moins vrai ou moins exact » [« Quem parte com a primeira nova leva consigo o risco de ficar, ou menos verdadeiro, ou menos exacto »].

Tenue, comme l'histoire, de dire la vérité, la gazette était trop engagée dans le présent pour bien faire les distinctions entre l'essentiel et l'accessoire, entre ce qui pouvait être confirmé et ce qui ne le pouvait pas, entre les vraies et les fausses nouvelles. Ce qui lui manquait était le temps nécessaire pour opérer ce travail indispensable de sélection, caractéristique de l'histoire. Le temps trop proche, ou plutôt l'absence de distance temporelle, dévalorisait la vérité historique des nouvelles. D'où une déclaration typique d'impuissance : seul le temps peut dévoiler la vérité. Cette déclaration d'impuissance correspondait aussi au calcul

rationnel que le rédacteur de nouvelles faisait face à des canaux de circulation d'information qu'il ne maîtrisait pas et à la conscience qu'il avait des possibilités limitées d'y accéder. Comme l'écrit Frei Apolinário da Conceição dans une lettre au Père Montês Matoso : « Le 13 ou 14 [de ce mois] est arrivé à Tibães[?] un autre postillon du Roi ; on ne connaît pas son affaire avec certitude; le temps découvrira tout » [« a 13 ou 14 deste chegou a Tibães [?] outro postilhão d'El Rei; não se sabe com formalidade o seu negócio; o tempo descobrirá tudo »] (LMM, 21-10-1748, f. 63). Face au secret des affaires du gouvernement, le rédacteur de nouvelles ne pouvait qu'assister et s'en remettre à l'écoulement du temps.

Comme l'ont si bien défini Claude Labrosse et Pierre Rétat, « il s'écrit dans les gazettes une information en manque de durée »²⁵⁷. Elles constituaient un premier effort de domestication des « bruits » provoqués par les événements. C'est pour cette raison que les gazettes étaient considérées, non pas comme des ouvrages d'histoire, mais comme des archives de matériaux à partir desquels on pouvait ensuite faire l'histoire. De là vient la précarité de la gazette comme genre discursif. Avec un discours historique limité par le fait qu'il se déroulait dans le présent, les gazettes devenaient une partie mineure du genre historique, une histoire dévaluée. Dans l'article « Gazette » du volume VII de l'*Encyclopédie*, publié en 1757, Voltaire, tout en essayant de revaloriser ce genre de périodiques, part toujours de leur dépréciation face à l'histoire : « Quoiqu'elles [les gazettes] soient souvent remplies de fausses nouvelles, elles peuvent cependant fournir de bons matériaux pour l'histoire; parce que d'ordinaire les erreurs d'une *gazette* sont

²⁵⁷ *Op. cit.*, p. 140.

rectifiées par les suivantes, & qu'on y trouve presque toutes les pièces authentiques que les souverains mêmes y font insérer »²⁵⁸.

²⁵⁸ « Gazette », *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une Société de Gens de Lettres, Stuttgart, Bad Connstatt, Fr. Fromman Verlag — G. Holzboog, vol. 7, 1995 [1757], p. 534.

5.1. La contrainte périodique

La dévaluation de la gazette face à un discours historique considéré plus prestigieux était due à la périodicité et au rapport particulier que celle-ci instituait avec le présent. Une lettre de Jean Luzac, propriétaire du privilège de la *Gazette de Leyde* à la fin du XVIII^e siècle, évoque la limitation dont souffraient toutes les publications périodiques, une limitation inscrite dans sa structure discursive et typographique, dans sa définition même en tant qu'objet imprimé :

« Personne ne comprend mieux que moi les défauts de ce genre de publications, dus d'une part à la nécessité de paraître à des intervalles fixes et à la limitation à un espace fixe de texte, [et] d'autre part à la demande du public qui veut toujours avoir quelque chose de nouveau, tout incertain et non confirmé que ce soit, au lieu de permettre d'utiliser une telle collection pour insérer des articles et documents dignes d'être préservés qu'on n'a pas eu la place de publier au moment adéquat. »²⁵⁹

On arrive, à l'aide de cette citation et des deux auteurs cités, à cette idée paradoxale : la gazette *devait* être publiée chaque semaine. Dans l'imprimé, la périodicité était vécue par les rédacteurs des gazettes comme une contrainte²⁶⁰. La périodicité engageait les gazettes, qui se voulaient enracinées dans l'histoire, dans un rapport problématique avec le temps présent. Si seul le temps était considéré comme capable de révéler le vrai visage des événements, alors l'actualité et l'obligation de paraître périodiquement rendaient les périodiques peu crédibles du

²⁵⁹ Jean Luzac à un correspondant non identifié, probablement A. Caillard, entre 1785 et 1787 (version en français de ma responsabilité). Cf. J. Popkin, *News and politics in the age of revolution. Jean Luzac's Gazette de Leyde*, Ithaca, Cornell Un. Press, 1989, p. 69.

²⁶⁰ Cl. Labrosse, « Le récit des gazettes », in P. Rétat (ed.), *L'attentat de Damiens*, p. 16-17.

point de vue historique. L'obligation d'enregistrer le présent obligeait le gazetier à marcher à l'aveuglette, incapable d'avoir du recul pour distinguer nouvelles confirmées et non confirmées²⁶¹. Tandis que Luzac affirme sa volonté d'insérer dans la gazette des « articles et des documents dignes d'être préservés », pari qui lui semble sûr face à la poussière des événements du présent, l'obligation de paraître régulièrement, et aussi les sollicitations d'un public friand de nouveautés mettent en échec son travail d'historien. Le travail du gazetier était particulièrement ingrat, puisqu'il avait peu de temps pour procéder au tri de l'information, pour séparer l'histoire du bruit qui en court. La gazette ne pouvait être, au mieux, qu'un premier enregistrement des événements, des archives pour l'écriture future de l'histoire. L'obligation de paraître régulièrement empêchait la gazette d'être un discours historique à part entière.

Cet appauvrissement du discours gazetier face à un discours historique plus prestigieux n'est pas sans rappeler le lien entre l'histoire et les annales tel qu'il a été établi par Krzysztof Pomian : l'histoire en a émergé comme un genre différent, avec une narration continue, groupant événements et lieux selon un ordre chronologique et causal²⁶². L'analogie s'étend de façon frappante à la structure « annalistique » que la périodicité confère aux gazettes. La description que Pomian fait des annales pourrait s'appliquer à la forme que prend la circulation de nouvelles périodiques, imprimées et manuscrites : une « discontinuité constitutive [...] qui font se suivre, sans transition, des notices des événements dépourvus de tout lien intrinsèque, dispersés dans l'espace, faisant intervenir des acteurs différents et dont le voisinage dans le texte ne résulte que de leur arrivée à la connaissance de

²⁶¹ Cf. Labrosse , « Le récit des gazettes », op. cit.

²⁶² Cf. K. Pomian, « La mémoire, objet d'histoire », *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard, 1999, p. 288-290.

l'annaliste l'un immédiatement après l'autre »²⁶³. En continuant l'analogie suggérée par les pages de Pomian, on pourrait dire que les gazettes étaient une espèce d'annales du temps présent et, en tant que telles, incapables de se détacher du « monde du vécu »²⁶⁴ des événements immédiats. Cela permet d'expliquer le poids de la critique du témoignage et des opérations d'attribution de crédit aux récits dans l'économie du travail intellectuel des diffuseurs de nouvelles. La structure rhétorique des dépêches relèverait de la même absence de recul : incapable de prendre un point de vue général, elle se tient, par prudence, à un point de vue particulier, celui du témoin. Au contraire, l'histoire se caractériserait par sa possibilité de prendre un point de vue général et de pouvoir faire appel à l'invisible. Prenant comme objet des actions humaines révolues, elle pourrait expliquer son cours et son sens caché, en cherchant les forces qui la travaillaient de l'intérieur, comme la force des héros, la fortune ou la providence divine. De tout cela, le discours gazetier manquait parce qu'il était trop engagé dans l'énorme poussière des événements du présent.

Comme on l'a vu, était associée à l'imprimé, à cause de son rapport à la mémoire et à la postérité, une obligation particulièrement stricte, de caractère quasi moral, de crédibilité. Il était question de la réputation des figures politiques, sociales et morales exemplaires que les nouvelles mettaient en scène. L'importance du crédit dans l'écriture de nouvelles est présente dans la justification donnée pour l'attribution à Monterroio, en 1752, du privilège d'impression. Les « circonstances » en lui réunies contrastaient avec celles des anciens propriétaires qui auraient publié des nouvelles et des avis « indécents ». L'obligation morale de dire la vérité ou de

²⁶³ K. Pomian, « La mémoire, objet d'histoire », op. cit., p. 289.

²⁶⁴ *Ibid.*

la restituer quand elle n'a pas été respectée est aussi un argument invoqué lorsqu'on écrit des textes critiques ou satiriques sur la gazette imprimée. Engagée dans les débats sur la véracité des nouvelles ou la « décence » de ce qu'elle publie, la gazette portugaise et ses homologues étrangères qui lui servent de source sont accusées de mentir, d'absence d'impartialité, voire de vénalité. L'association entre la gazette et les mensonges devient, dans certains textes, proverbiale. Par exemple, dans le prologue du *Governo do mundo em seco*, un livre de Manuel José de Paiva annoncé dans la gazette, on écrit : « Vous trouverez le monde plein de fables, et à Rome il y a beaucoup de nouvelles, mais si vous n'avez pas envie d'aller si loin, lisez des gazettes et vous verrez ce que sont des mensonges » [« de fábulas achará o mundo cheio, e notícias tem Roma para dar, e vender; mas se não quer ir tão longe, leia gazetas e verá o que são mentiras »]. Dans une gazette satirique manuscrite composée de nouvelles inventées, Fr. Lucas de Santa Catarina met en question l'idée, évoquée dans le chapitre précédent, d'une différence entre nouvelles imprimées et manuscrites en ce qui concerne le crédit qu'elles méritent : « pour ce qui est de les croire, il y a très peu de distance entre les nouvelles manuscrites et les imprimées » [« só vos digo que das [notícias] manuscritas às impressas vai mui pouca distância para efeito de se crerem »]²⁶⁵. Cette annulation de la différence entre l'imprimé et le manuscrit ne s'adresse pas à ce dernier support. L'intention satirique de l'auteur regarde à ce qui est publié dans l'imprimé : c'est la gazette qu'il s'agit de ridiculiser dans ce texte, c'est là que la question du crédit gagne de l'ampleur.

²⁶⁵ *Papéis vários: Fr. Lucas de Santa Catarina*, BNL, cod. 9636, n°75, [f. 1].

5.1.1. Dans le manuscrit : le « désir » de nouveautés

Pour le gazetier, la contrainte périodique avait une autre signification, bien concrète : l'obligation de préparer des nouvelles pour publication à des jours fixes de la semaine marquait profondément son quotidien. Pour lui, la périodicité représentait l'obligation de respecter une stricte régularité du temps de travail et de respecter des délais dans les deux mondes de publication dans lesquels il opérait. Il consacrait une partie de la semaine, au moins du jeudi au samedi, à l'écriture des nouvelles, qu'il dictait ou écrivait directement dans les lettres. La poste régulière avait un rôle fondamental dans cette contrainte : pour le samedi, le jour où le courrier de la province partait, convergeaient toutes ses obligations de dernière minute envers les correspondants. Il écrit à Pereira de Faria : « j'ai 19 ou 20 lettres tous les samedis; et parfois les réponses que je dois donner sont longues, et le temps passe de sorte que parfois, pour ne pas laisser partir la poste, je n'ai plus le temps d'écrire d'autres lettres » [« todos os sábados tenho 19. ou 20. cartas; e às vezes em matérias largas nas respostas que devo dar a quem me pergunta e o tempo se passa às vezes de maneira que por não partir o Correio sem as que tenho escrito deixo de escrever as mais »] [LPF, f.1, 4-1-1741] Ces contraintes lui enlevaient du temps pour avancer dans les *memórias sepulcrais* qu'il avait promises à Pereira de Faria et parfois même pour répondre à ses lettres.

Des délais encore plus stricts l'assignaient au travail de rédaction de la gazette, lui aussi à accomplir, en général, à des jours précis. Si, vers 1721, dans sa lettre au comte d'Ericeira, Monterroio pouvait dévaloriser le temps perdu avec la gazette, en disant que celui-ci n'allait pas au-delà de deux jours fixes par

semaine — (« [o trabalho com a gazeta] é grande porque é preciso, e em dias determinados, mas não passa de dois dias »²⁶⁶) —, à partir de 1742 le périodique prend visiblement plus de temps. Il écrit : « je deviens un bien mauvais correspondant depuis que les suppléments sont apparus à la Cour car ils ne me laissent pas de temps libre ». « Eu estou muito mau correspondente depois que apareceram na corte os suplementos porque me não deixam tempo para nada » (f. 106, 11-5-1743). Les lettres nous renseignent sur le rythme de travail du rédacteur et aussi sur la façon d'écrire au moment où le périodique avait une double livraison. La contrainte périodique convergeait vers la fin de la semaine. Le jeudi, Monterroio dictait le *Suplemento* qui devait être publié le jeudi de la semaine suivante ; le vendredi, il dictait la gazette qui paraîtrait le mardi (LPF, 21-3-1748, f. 198). Celle-ci pourrait être revue encore pendant le vendredi ou le samedi (LPF, 4-8-1742, f. 66 ; 14-6-1743, f. 114,). Ce même jour arrivait habituellement le courrier de la province (LPF, 12-12-1744, f. 168). Le samedi était occupé par la réponse à la correspondance et aussi, s'il ne l'avait pas terminé le vendredi, par l'écriture ou la dictée du *folheto*.

Ces contraintes strictes de temps au quotidien nous renvoient à la périodicité cachée derrière la gazette imprimée. En effet, le support manuscrit témoigne d'une deuxième, voire de multiples périodicités. Marquée par le rythme hebdomadaire de la poste, la contrainte périodique n'existe pas pour le lecteur de nouvelles manuscrites; ou bien, si on peut considérer qu'elle existe, conditionnée par l'urgence de l'envoi des dernières lettres avant le départ du courrier, c'est pour répondre à l'attente régulière de nouvelles de différentes origines. La nouveauté n'y

²⁶⁶ IANTT, Manuscritos da Livraria, n°1096, f. 205.

est pas refoulée — ou elle l'est beaucoup moins. Si dans la gazette, Monterroio refroidissait le rythme de circulation des nouvelles, dans le manuscrit il cherchait à donner et à obtenir des nouvelles le plus rapidement possible. Il donnait cours au désir d'information qui caractérisait le travail du nouvelliste.

L'existence de différents moyens et rythmes de circulation des nouvelles, des gazettes aux *folhetos* et aux lettres, correspond à cette envie de multiplier les sources et d'accélérer la vitesse de circulation des nouvelles. Les ajouts ou corrections des nouvelles à la dernière minute, avant le départ de la poste, sont d'ailleurs une constante. Le texte et les mots véhiculent les marques de cette rapidité, donnent le ton de sa rapide circulation. Ils portent le « ici et maintenant » de l'arrivée d'une information, une nouvelle ou une voix qui « courent ». « Une voix court ici que le Père Fr. António de Areda de Ericeira, qui partait d'ici pour Aldeia Galega par Vale de Rio, a trouvé dans cette dernière ville un décret par lequel le Roi le dénaturisait du Royaume... » [« Corre aqui a voz de que o P.e fr. António daReda de Ericeira que partia daqui p.a Aldeia Galega fazendo viagem para Vale de Rio achou naquela vila um decreto pelo qual o desnaturalizava El Rei do Reino...»] (LPF, 5-8-1741, f.26). Dans le manuscrit, une « curiosité » pour l'information et un « amour » des nouveautés est lisible à chaque lettre échangée entre pourvoyeurs de nouvelles. Un « désir » de nouveautés est réitéré semaine après semaine dans les lettres de Montês Matoso, auquel les réponses des correspondants font écho. Des métaphores significatives affleurent alors sous leur plume : l'absence de nouvelles de la terre apparaît comme une « stérilité » de sa capacité productive : la « terre » ou la ville [Porto] sont stériles en nouveautés »

[« estéril de novidades »] (LMM, 13-1-1742(?), f. 203 ; LMM, 29-3-1749, f. 84)²⁶⁷. D. Francisco de Portugal, lui, utilise une métaphore de la navigation : il s'agit de « faire voile aux nouveautés » : « larguemos pano às novidades » (LMM, 9-6-1742, f. 137). António de Guadalupe, conseillant le Père Montês sur le choix des correspondants, procède à une évaluation de la qualité de sa région du point de vue de la rapidité de circulation de l'information : « Les alentours de Guimarães[?] et d'Amarante sont bons, et tout ce qu'il y a ici court immédiatement » [« as vizinhanças de g.es [Guimarães?], e Amarante são boas e tudo o que há aqui corre logo »] (LMM, 6-2-1749, f. 120).

Pour le nouvelliste, le désir de nouveautés est le nerf de la circulation des nouvelles, de sa rédaction et de sa lecture, même si un mépris envers cette même curiosité et l'oisiveté qu'elle implique peut-être aussi déclaré par certains de ces correspondants. À l'impatience de recevoir plus régulièrement des nouvelles de la Cour manifestée par Montês Matoso, Fr. Apolinário da Conceição répond : « Si j'avais la vie oisive, ou si je me promenais à la Cour comme je l'ai fait cette semaine, je satisferais votre désir des nouvelles qui courent, telles que je les entends ; mais je ne peux pas » [« Se eu tivera a vida ociosa, ou andara tanto pela Corte, como esta semana, satisfizera a vm.ce o desejo das noticias que corriam, como as ouvisse, porém não posso »] (LMM, 16-9-1741(?), f. 28). La sollicitation de nouvelles par Matoso devenant pressante, un autre correspondant, le juriste António Martins dos Reis, se justifie : « ici il n'y a pas autant de nouveautés que vous le pensez ; j'en ai beaucoup concernant des ventes de propriétés et des litiges, mais ce ne sont pas celles que vous cherchez... » [« Aqui não há tantas

²⁶⁷ Voir, dans le même sens, l'association entre les « novidades » et les fruits de la terre, comme le pain, le vin et l'huile, dans le dictionnaire de Raphael Bluteau: « Novidades », *Vocabulario Portuguez e Latino*, p. 759.

novidades como vmce. cuida, se as quisesse de trespases, e demandas não faltariam. »] (LMM, 23-11-1748, f. 97). On doit répondre aux engagements pris, aux promesses d'envoi régulier de nouvelles : une justification est due lorsqu'on ne les envoie pas et on a le droit de l'exiger lorsqu'on ne les reçoit pas. Les nouvelles servent à nourrir un rapport régulier. Comme l'écrit encore António Martins dos Reis: « Même si je n'ai pas de nouveautés ni de temps, je ne veux pas manquer de vous répondre pour que vous ne soyez pas fâché avec moi et pour que vous continuiez à me donner le goût de vos lettres » [« Ainda que não há novidades e tempo não quero deixar de responder à sua para que se não amue e me pregue a peça de me não dar o gosto de letras suas »] (LMM, 30-11-1748, f. 95,). En Janvier 1742, Fr. Francisco da Visitação Maçarelos écrivait au Père Montês Matoso par plusieurs voies, en se plaignant, en son nom et celui de ses amis « curieux », de l'absence du *folheto* depuis deux ordinaires de la poste (LMM, 8-1-1742(?), f. 225v). On répond au manque de lettres et de nouvelles par des plaintes, voire des accusations d'ingratitude, suivant les lois du crédit et du débit dans le marché du don.

L'attente de la lettre qui porte les informations rapidement et l'angoisse lorsqu'elle n'arrive pas le jour prévu témoignent donc d'une périodicité plus rapide. Elle ne se résume nullement à la périodicité hebdomadaire de la poste. Elle s'accélère par les contacts en face à face et prend un rythme presque quotidien, marqué par les nouvelles, publiques ou « particulières », qui circulent par l'oralité. Monterroio écrit : « Rappelez-vous ce que vous m'avez promis et transmettez mes salutations à notre ami Luís Montês, et dites-lui que j'ai été hier avec l'évêque de Porto et que j'ai pris du chocolat avec lui ; il m'a dit qu'il me donnera le formulaire

pour passer le bref de Notaire dès qu'il l'aura trouvé. Le Père S. Dâmaso en fut témoin » [« Vm lembre-se de que me prometeu e dê-me muitos recados ao nosso amigo Luís Montês e lhe diga que ontem estive com o Bispo do Porto, e tomei chocolate com ele e me disse que em achando o formulário para passar o breve de Notário mo dava logo e disto foi testemunha o P.e S. Dâmaso... »]. À l'occasion des déplacements de Montês Matoso à Lisbonne, la fréquentation devenait quotidienne : « Le Père Luís Montês est arrivé ici jeudi et je l'ai vu tous les jours depuis ce jour-là ; il m'a dit aujourd'hui que lui aussi n'a rien reçu de votre part » [« O P.e Luís Montês aqui chegou 5.a feira e desde então o tenho visto todos os dias, e me disse hoje que também tivera falta de VM...] (LPF, 23-8-1749, f. 248).

C'est ce rythme quotidien de perception des nouvelles qui explique le registre journalier que parfois assument les recueils de nouvelles à la main. L'actualité internationale décalée de la gazette était structurée de la même façon quand elle publiait des journaux de récits militaires. Ceux-ci permettaient de suivre en différé un registre au jour le jour des batailles et des sièges. L'actualité était donnée par la date d'arrivée de la nouvelle, mais une autre information fondamentale à donner au lecteur était la date de son origine. Dans une lettre déjà citée, Monterroyo écrit : « On apprend maintenant par le Postillon de Rome qui est retourné hier de Caldas que, après les progrès référés par la Gazette de Madrid jusqu'au 11, il y eut le 16 un choc tellement fort... » (LPF, 2-5-1744, f. 156-156v). L'accumulation de nouvelles arrivées de loin se fait ainsi, à la manière d'un registre de journal décalé dans le temps, où de nouveaux événements et de nouvelles dates viennent s'ajouter aux précédentes. Dans le manuscrit, ce registre au jour le jour pouvait s'étendre aux nouvelles de la Cour, obtenues directement, avec la

fréquentation des gens et des lieux de circulation de l'information plus récente. Les différents *Diários* qu'on utilise au long de ce travail traduisent parfaitement, dans leur titre même, ce rapprochement du rythme quotidien.

5.2. *Échapper à la contrainte périodique*

5.2.1. Les *papéis*

Le lien établi entre le discours de la gazette et celui de l'histoire, et la définition paradoxale de la périodicité comme étant précisément ce qui rendait précaire le discours de la gazette, nous met au centre des contradictions qui traversent la forme périodique. Cette contradiction est au cœur du dispositif du périodique et s'inscrit dans sa forme matérielle et dans la structure de son récit. Elle se traduit par une tension entre la continuité du récit sur les événements et la discontinuité de la forme périodique. Car la contrainte périodique consistait dans ce phénomène très concret dont nous parlait Jean Luzac : l'obligation de paraître de façon régulière le forçait à interrompre systématiquement un discours qu'il avait déjà commencé à former, constitué d'articles et de documents considérés comme dignes de mémoire et d'impression, pour rapporter de nouveaux faits, non encore confirmés, qui étaient en train d'arriver dans le présent. Cela obligeait le rédacteur à fragmenter son discours. La gazette était ainsi constituée d'une série d'énoncés toujours en cours de formation qui devaient être périodiquement fragmentés²⁶⁸. Dans un espace typographique limité, le gazetier devait concilier un discours qui se voulait continu avec la discontinuité propre à la forme périodique. Le rapport problématique au temps présent s'articulait donc avec une forme typographique spécifique qui impliquait la discontinuité.

²⁶⁸ Cl. Labrosse, *op. cit.*, p. 16-17.

Les effets de la contrainte périodique sont décrits explicitement dans un avis de la *Gazeta* qui annonce la parution d'un *papel* en 1716 :

« Le désir de donner aux curieux des nouvelles publiques une relation individuelle et exacte de la bataille de Hongrie nous l'a fait retarder, car il est souvent peu sûr de suivre les premiers cris des événements. On l'imprime maintenant pour la publier la semaine prochaine, avec toutes les circonstances qu'on a pu recueillir d'un grand nombre de *papéis* manuscrits et imprimés qui sont arrivés de différentes Cours »

« O desejar-se dar aos curiosos das notícias públicas, uma relação individual, e exacta da batalha de Hungria, tem feito retardá-la por ser raras vezes seguro o partir com os primeiros brados dos sucessos. Agora se fica imprimindo, para se publicar na semana que vem, com todas as circunstâncias, que se puderam colher de um grande número de papéis manuscritos, e impressos, que vieram de várias Cortes»

(GL , 3-10-1716, n°40)

La fonction complémentaire de la publication de *papéis* par rapport à la gazette apparaît ici clairement. Pour écrire correctement l'histoire et préparer un discours digne des événements racontés un discours plus long que celui de la gazette était requis. Les *papéis* contenaient le développement du court récit d'un événement qui avait été publié auparavant dans la gazette. Ils permettaient au rédacteur de gagner du recul par rapport aux événements, de gagner du temps pour pouvoir procéder au tri de l'information, travail de sélection de l'information que la périodicité rendait difficile. Comme le manque de temps pour composer un discours digne de la postérité se traduisait par un manque d'espace typographique, les *papéis* constituaient la continuation des courts récits de la gazette dans un espace

typographique plus large, composé de plusieurs pages ou de plusieurs dizaines de pages, pouvant contenir un discours plus circonstancié et préparé avec plus de temps. Dans les *papéis*, le rédacteur de la gazette était plus libre de la contrainte périodique.

Il ne s'agissait pas seulement d'un problème d'absence d'espace pour la publication intégrale des « pièces authentiques » des souverains dont Voltaire parlait. Si une gazette était si souvent un « théâtre » trop « étroit » [« estreito teatro »] (GL, 14-9-1742, n° 37) pour raconter les événements, c'est parce qu'accompagner le présent rendait difficile la présence des autres éléments essentiels à tout récit historique. Il manquait la morale ou l'exemple que l'on pouvait dégager de chaque événement, morale uniquement possible à l'intérieur d'un discours clos et d'un récit achevé, correspondant à un événement révolu. Derrière les courts récits de la gazette se trouvaient donc des événements dont le sens moral restait souvent encore caché. Il manquait aussi le temps et l'espace pour développer le récit, pour rendre le style du récit adéquat à la grandeur de l'événement raconté ; par exemple, dans l'espace de la *Gazeta* n° 24 de 1719, datée du 15 juin, on peut lire : « la Procession de Corpus que la Sainte Eglise Patriarcale a faite le 8 de ce mois fut un vrai Triomphe du Très Saint Sacrement de l'Eucharistie. La magnificence que l'on vit en tout n'a pas de place dans le terme limité d'une gazette ; et ainsi on la représentera dans un théâtre plus grand, que l'on est en train de fabriquer » [« A Procissão de Corpus que fez a Santa Igreja Patriarcal em 8 deste mês, foi um verdadeiro Triunfo do Santíssimo Sacramento da Eucaristia. A magnificência que se viu em tudo, não cabe no limitado termo de uma

gazeta; e assim se representará em teatro mais espaçoso, que se fica fabricando »] (GL, 15-6-1719, n°24).

C'était la brièveté du texte fragmenté de la gazette qui rendait son discours « pauvre ». Ainsi, dans les *papéis*, le rédacteur avait le temps et l'espace pour rendre plus explicites les catégories et les modèles rhétoriques qu'il utilisait. Dans ce format plus long s'inscrit une continuation du discours typographiquement contraint du périodique, une continuation qui nous permet de comprendre un peu mieux les catégories de celui-ci. En découle une conséquence méthodologique : en prolongeant le discours des gazettes, les *papéis* que Monterroio traduisait ou écrivait deviennent, comme le manuscrit, une source fondamentale pour comprendre la gazette imprimée. Les deux types d'imprimés doivent être lus ensemble. Si la contrainte périodique obligeait le gazetier à fragmenter son discours, on doit lier chaque fragment de ce discours à un discours plus général, non-fragmenté, dont les *papéis*, auquel le périodique est rattaché par un rapport de sens.

S'ils étaient un « théâtre » plus vaste, les *papéis* n'étaient pas non plus le lieu idéal pour écrire l'histoire. Dans une échelle de la dignité de l'imprimé, ces objets imprimés étaient plus adéquats qu'une livraison de la gazette, mais moins qu'un livre d'histoire. Dans les *papéis* également, la rapidité exigée par les délais d'impression ainsi que la demande du public sont décrits comme étant les ennemis d'un récit mieux écrit et plus exact, préparé sans presse. Dans la dédicace à l'ambassadeur d'Espagne de son *Oran Conquistado*, Monterroio écrit : « L'impatience avec laquelle le public désire cette nouvelle ; l'empressement avec laquelle l'impression la demande ne donne pas le temps d'embellir les voix,

d'améliorer les phrases, ni d'examiner plus exactement les circonstances de cet événement » [« A ânsia com que o público deseja esta notícia ; o aperto com que a impressão a pede não dá tempo a polir as vozes, melhorar as frases, nem examinar mais exactamente as particularidades deste sucesso »]²⁶⁹. Il manquait toujours, pour être à la hauteur des événements racontés, un « Lívio » (Tite-Live) ou un Jacinto Freire de Andrade²⁷⁰. Et il manquait un lieu plus adéquat à la démonstration et à l'argumentation historique que le *papel* : « Alberto, appelé le riche, est passé de Rome en Helvétie par une ligne masculine notoirement dilatée et décrite dans les histoires, même si celles-ci n'ont pas été bien interprétées de tous (comme nous pourrions le démontrer *en un endroit plus approprié*, avec les autorités incontestables des Écrivains les plus Canoniques et justifiés) ». [« Donde [Roma] por uma varonia notoriamente dilatada, & descripta nas histórias, ainda que não bem interpretadas de todos (como *em lugar mais próprio* poderemos mostrar com incontestáveis autoridades dos mais Canónicos, & justificados Escritores) passou a Helvécia Alberto chamado o rico »]²⁷¹. Cette modestie, récurrente dans les *papéis*, faisait évidemment partie d'une stratégie de persuasion, mais elle reflète également l'intériorisation par l'auteur du manque relatif de dignité de cet

²⁶⁹ *Oran Conquistado, ou Relaçam Histórica, Em que se dà noticia desta Praça...*, Lisbonne, P. Ferreira, 1732.

²⁷⁰ *Epanaphora Indica...*, Parte VI, p.72. Freire de Andrade est l'auteur, en 1651, d'une biographie de D. João de Castro, le 4^e vice-roi de l'Inde (1500-1548), célèbre pour ses faits militaires dans les combats dans l'océan indien. La *Vida de D. João de Castro*, inspirée de Tite-Live et de Plutarque, a connu six rééditions au Portugal pendant le XVIII^e siècle. Au milieu du XVIII^e siècle, les actions des vices-rois d'Orient (les marquis de Louriçal, Alorna/Castelo Novo, Távora) ont fait l'objet d'une célébration particulièrement intense à Lisbonne, à travers la publication d'une série de « relations » imprimées. Monterroio participe à ce mouvement avec *L'Epanaphora Indica*, son plus important ouvrage imprimé de cette époque, composé d'une série de longues brochures en six parties. Cf. l'introduction de N. G. Monteiro à la correspondance du fils du marquis d'Alorna, *Meu pai e meu senhor muito do meu coração*, Lisboa, ICS/Quetzal, 2000, p. 21.

²⁷¹ *Relaçam da Festividade com que foy celebrada nesta corte a noticia do nascimento...*, Lisbonne, Pascoal da Silva, 1716, p. 3 [italique de ma responsabilité].

objet. Aux *papéis* restait associée une certaine rapidité qui était toujours présentée comme un défaut.

5.2.2. Le volume annuel : importance de la forme-livre

Une deuxième manière de combattre les difficultés posées par la périodicité était la continuité donnée par le récit d'information lui-même. Cette continuité était assurée par le caractère suivi du texte, qui se prolongeait d'un numéro à l'autre. Chaque livraison d'une gazette prolongeait ce qui avait été dit dans le précédent, sans que le gazetier éprouve le besoin de signaler explicitement la transition d'une livraison à l'autre. Cette absence de transition montre la recomposition permanente du discours par-delà la fragmentation imposée par la forme périodique, le souci, pour ainsi dire, d'effacer, d'annuler les effets de cette fragmentation. La discontinuité du présent devait être intégrée dans une continuité, donnée par la séquence implicite avec le discours précédent.

La formation d'un livre à la fin de chaque année donnait la forme idéale à ce travail de recomposition. Doté d'une page de titre, imprimé et mis en vente par les propriétaires du périodique dans l'atelier et chez les libraires qui vendaient la gazette, le volume annuel, à travers son titre, rend explicite le souhait d'assigner les nouvelles à une périodicité alternative à celle de chaque semaine, la périodicité longue de l'année. Elle renvoyait les récits de la gazette à une circulation plus lente. Dans les collections du périodique conservées, l'existence de pages de titre imprimées bien des années après la date des livraisons, semble témoigner de la

constitution de collections de gazettes en dehors de l'actualité immédiate. En 1749, Monterroio et Pereira de Faria échangeaient entre eux des livraisons à l'unité en s'envoyant des listes des numéros manquants, dans le but de vendre les collections de gazettes dont ils disposaient, ou bien en servant d'intermédiaires pour d'autres personnes qui leur avaient demandé de l'aide pour compléter des recueils²⁷².

Lues rétrospectivement à l'intérieur d'une collection, les livraisons individuelles de la gazette devenaient une petite partie des archives de quelques dizaines d'années. Le lecteur pouvait se placer dans le présent et regarder les gazettes comme un ouvrage d'ensemble à consulter *a posteriori*. Barbosa Machado adopte précisément ce point de vue lorsqu'il cite le périodique intégré dans une histoire de l'année. C'était la régularité de la parution au fil des semaines qui assurait le caractère systématique du recueil et le rendait utile comme archives. L'accompagnement régulier de la réalité par la gazette établissait un registre détaillé qui, ensuite, pouvait être pris en compte par d'autres entreprises d'accumulation de mémoire. Le registre institué pour la gazette pouvait être continué dans le présent et aussi complété dans le passé pour une époque antérieure à son existence. Ainsi, par exemple, Alexandre Caetano Gomes a pu écrire un recueil d'événements du genre « gazette », ceux de la guerre et de la paix, jusqu'à l'introduction du périodique au Portugal²⁷³. Un autre exemple est l'existence d'une grande collection reliée, en 38 volumes, de *papéis* du XVII^e et

²⁷² À partir de février 1749, une série de lettres se réfère à l'échange de gazettes pour compléter des collections. Monterroio sert d'intermédiaire à quelqu'un qui désirait les années allant de 1742 à 1744 et offrait en échange l'année de 1718 reliée et celles de 1720, 1721 et 1723 non reliées. (LPF, 22-2-1749, f. 217v).

²⁷³ *Collecção dos successos da guerra, e paz do presente secullo até o tempo, que teve principio neste Reino o uso das Gazetas*, cité dans Barbosa Machado, « Alexandre Caetano Gomes », *Bibliotheca Lusitana...*, Éd en CD-ROM de la CNCDP, Lisbonne, vol. IV, 1998 [1759], p. 8.

XVIII^e siècles dont la page de titre, imprimée spécialement pour ce grand recueil, reprend l'intitulé du volume annuel de la gazette. Constituée en 1780 dans l'atelier d'António Rodrigues Galhardo, imprimeur de la *Real Mesa Censória*, le tribunal royal qui centralise la censure à partir de 1768, la collection se présente comme une somme complémentaire de documents, pour les années allant de 1619 à 1780, à l'*Historia Annual Chronologica, e politica do mundo e principalmente da Europa...*

274.

Ce dispositif hybride, alternant une périodicité courte et une autre bien plus longue, donnait lieu à des modalités de lecture — et de vente — également hybrides, entre le cahier discontinu et le recueil induisant une continuité. En effet, la constitution d'un volume annuel de gazettes à la fin de chaque année n'était pas un simple recueil de ce qui avait été lu auparavant. Graphiquement, le périodique était pensé pour une lecture continue. L'introduction de titres avec des dates et des régions de provenance des nouvelles, la création de paragraphes pour séparer des sujets différents et d'autres marques graphiques comme des italiques et des filets ne changent pas l'ordre séquentiel du discours de la gazette, instaurant un protocole de lecture continue. Il s'agit, là encore, d'une caractéristique commune de la presse européenne jusqu'à la fin du XVIII^e, si l'on excepte certains exemples anglais et hollandais, qui ont commencé à introduire des innovations graphiques en rupture avec ce modèle séquentiel²⁷⁵.

²⁷⁴ *Provas e Supplemento á Historia Annual Chronologica, e politica do mundo e principalmente da Europa; nas quaes se faz memoria mais exacta dos nascimentos, despozorios, e falecimentos das pessoas mais consideraveis pela sua qualidade, ou empregos; encontros, sitios de praças, e batalhas terrestres, e navaes, tratados de alianças, tregoas e paz; com acções Militares, Civis, e sucessos mais dignos da attençãõ, e curiozidade, que comprehende desde o anno de 1619 até o de 1780*, Lisboa, na ofic. de António Rodrigues Galhardo, impressor da Real Mesa Censória, 1780 (IANTT, S.P. 2596-2634 CF).

²⁷⁵ Cf. J. D. Popkin, *News and politics...*, op. cit., 1989, p. 104-106.

À cette forme physique et graphique était associé un mode d'écriture et de lecture du texte. C'est en pensant à la lecture sous la forme d'un livre que Monterroio a rédigé ou traduit ses synthèses sur le « système » diplomatique et militaire européen pendant la Guerre de Succession d'Autriche, publiées dans les premières livraisons de chaque année entre 1742 et 1745, brisant la fragmentation traditionnelle du périodique. On y retrouve les éléments fondamentaux du dispositif hybride de la gazette : ce texte d'introduction vient de l'anticipation d'une lecture rétrospective, d'un livre qui n'existe pas encore. Cette caractéristique s'accommode au souci du discours d'exorciser le caractère imprévu de ce qui pourra advenir dans un avenir proche, en l'intégrant dans une séquence dont on essaye de maîtriser le sens préalablement. La synthèse politico-militaire de l'Europe contemporaine prenait l'aspect d'un bilan de l'année précédente. Les événements du passé devaient soutenir ceux de l'avenir. Et la forme-livre donnait expression à cette solidarité entre le passé et le futur. Inscrite dans sa forme et dans son discours, la dépendance de la gazette à la composition du livre correspond, en termes de forme, à l'horreur de l'information détachée, disparate, discontinuée²⁷⁶. L'enracinement du désordre des événements du présent dans un ordre venu du passé, la transformation de la discontinuité en continuité, se traduisait sous la forme d'un livre.

Ce protocole de lecture continue coexistait avec des unités de sens à l'intérieur de chaque livraison. D'abord, il y avait la grande division établie par Monterroio et auxquels les lecteurs, comme on le verra, donnaient un sens précis : l'alternance entre les nouvelles provenant du « Nord » et celles d'« Italie ». La

²⁷⁶ J. Sgard, « La multiplication des périodiques », dans R. Chartier et H.-J. Martin (éds.), *Histoire de l'Édition Française*, II, *Le livre triomphant, 1660-1830*, Paris, Fayard-Cercle de la Librairie, 1990 [1984], p.246.

méthode « géographique » et « chronologique » de Monterroio consistait précisément dans cette alternance. Le gazetier publiait dans une semaine les chapitres des villes du « Nord » et, dans l'autre, ceux d'Italie, en commençant par les plus anciennes et en « descendant » le fil chronologique du passé jusqu'au moment de rédaction, le présent de la date de parution du périodique qui coïncidait avec le chapitre de Lisbonne. Dans chaque livraison du périodique, le présent était ainsi un point d'arrivée et non un point de départ. Si nous devions représenter graphiquement cette façon d'organiser chronologiquement les événements d'une gazette, très frappante quand on la lit comme un livre, nous obtiendrons quelque chose proche du temps cyclique. La chronologie des gazettes forme une sorte de spirale : le fil du temps est parcouru du présent au passé et du passé au présent, avec une façon d'avancer presque imperceptible ou qui, au moins, ne peut pas se faire sans un retour en arrière à chaque nouvelle livraison

Les unités de sens identifiées par les lecteurs à l'intérieur du périodique ne coïncidaient pas avec le protocole proposée par cette « méthode ». Derrière ce dispositif d'alternance rigide, une lecture différenciée des nouvelles était certainement à l'oeuvre. Un certain nombre de rubriques géographiques, contenant des nouvelles d'Allemagne, d'Angleterre, de France ou d'Espagne ne subissaient pas l'alternance et étaient présentes plus au moins à chaque livraison. Parmi ces nouvelles se comptaient les articles qui avaient plus d'actualité, c'est-à-dire, ceux où le décalage entre la date d'origine et celle d'arrivée était moindre. Ils concernaient les principales puissances européennes et constituaient le « cœur » informatif du périodique. Ensuite, à l'intérieur de chacun de ces ensembles, l'unité

de sens fondamentale était le chapitre, constitué par le couple ville-date »²⁷⁷. Ils faisaient suite aux chapitres précédents avec la même origine, formant des sous-ensembles à l'intérieur du périodique qui avaient une logique de développement propre. À cela il faut encore ajouter l'unité spécifique constitué par le chapitre de la Cour, avec ses enjeux sociaux propres, liés, d'une manière générale, à la publication de la réputation.

5.2.3. L'attente de la suite et la correction des erreurs

En conformité avec ce dispositif formel, la lecture qui était faite dans le présent de chaque livraison parue n'était pas censée épuiser un événement ou le récit qui en était fait. Le manque de temps et le manque d'espace obligeaient à la prolongation du discours dans la livraison suivante. Il fallait attendre la suite pour confirmer les récits de la gazette et corriger les erreurs éventuelles dont elle était inévitablement le véhicule à cause de son « manque de durée » structurel. Dans tous les cas, les défauts inhérents à la périodicité courte présupposaient une lecture prolongée dans l'avenir, une attente de confirmation. Cette prudence est partout présente dans le discours de la gazette. Elle est également caractéristique de la périodicité des *folhetos* et de celle des lettres. Arrivant de plusieurs voies, la succession de nouvelles nourrissait une attente de la suite des événements, une attente de la continuité dans l'information qui correspondait également à une

²⁷⁷ Cf. P. Réat et Cl. Labrosse, « Le texte de la gazette », in H. Durantou, Cl. Labrosse et P. Réat (eds.), *Les gazettes européennes de langue française, (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, p. 138.

attente de la suite de l'information écrite accumulée au long de chaque semaine. À l'arrivée, chaque nouvelle allait enrichir un recueil de nouvelles archivées qui acquérait, au moins potentiellement, la forme d'un livre. Il faut souligner cet aspect : la matérialisation d'un discours comme écrit, à travers la dernière lettre ou la dernière gazette reçue, est fondamentale dans la perception des nouvelles. La poste, par les voies ordinaires de circulation des nouvelles, fonctionnait comme médiatrice. Dans un *Folheto* de 1745, et devant la presque absence de nouvelles provoquée par les retards du courrier, on écrit : « tout se trouve presque dans la même situation où la poste précédente a laissé les affaires d'Europe » [« Tudo se acha quase na mesma situação, em que o Correio passado deixou os negócios da Europa » [FL/BN, 25-9-1745, n°39]. Une métaphore employée par Monterroio dans une de ses lettres me semble particulièrement révélatrice. Il écrit : « qu'il [le Père Matoso] se contente des gazettes et du folheto que j'ai dicté hier à notre ami Guilherme José, sans avoir reçu de gazettes ni la semaine dernière ni celle-ci. Et nous ne savons pas à *combien de feuilles* va le Grand-Duc de Toscane ni le maréchal de Mayllebois » [« Contente-se ele [o padre Matoso] com as gazetas, e com o folheto que ontem ditei a nosso amigo Guilherme José, sem termos recebido gazetas nem a semana passada nem esta nem sabemos a *que folhas* vai o grão Duque de Toscana nem o marechal de Mayllebois »] (LPF, 15-1(?)-1742, f. 60)²⁷⁸.

La correction des erreurs qui se glissaient dans l'information diffusée chaque semaine était également périodique : elle avait souvent pour origine par les réactions que les lecteurs-écrivains de nouvelles faisait parvenir au diffuseur de l'information. On a vu comment les lecteurs de nouvelles manuscrites corrigeaient

²⁷⁸ Italique de ma responsabilité.

très rapidement l'information parue dans la gazette. Mais le périodique imprimé publiait également des démentis concernant ce qu'il avait publié. Ces corrections étaient faites dans l'espace propre des nouvelles ou sous la forme de courts avis en fin de livraison. Ce système de renvoi aux gazettes précédentes, en invitant le lecteur à les corriger lui-même à la main, est également aussi significatif d'un protocole de lecture fondé sur la forme-livre. Pour la localisation correcte de l'erreur d'une gazette, à côté du numéro de la livraison, la référence au numéro de page — se rapportant à la séquence du volume annuel — et, parfois, à la ligne même, venait en aide du lecteur. Comme dans d'autres exemples que l'on a analysés au long de ce travail, l'enjeu des corrections est souvent la désignation du statut d'une personnalité ou d'une famille :

« Dans la Gazette n° 46, page 912, on a écrit une nouvelle de Lamego où l'on dit que José António Pinto y est décédé le 10 Octobre. Mais on y a imprimé par erreur et contre la décence et la vérité le mot fils, alors qu'on aurait dû dire qu'il était neveu du Grand Maître de l'Ordre de Malte ; ce que l'on avise pour que tous puissent la corriger dans les exemplaires où cette faute se trouve »

« Na Gazeta nº 46, pag. 912 se escreveu uma notícia de Lamego, e onde se diz que faleceu em 10 de Outubro na cidade de Lamego José António Pinto, devendo dizer-se sobrinho do Eminentíssimo Grão Mestre de Malta, se imprimiu por engano contra a decência e contra a verdade a palavra filho; o que se advertte, para que todos a mudem como aqui vai emendada nos exemplares em que se achar este erro »

Monterroio utilisait les avis de correction pour se déresponsabiliser des fautes commises, essayant de sauvegarder sa réputation d'auteur. Cette sauvegarde était particulièrement importante dans les cas d'erreurs de composition typographique, voire dans ceux d'intromission délibérée des imprimeurs dans le

texte du périodique. Ainsi, par exemple, à la fin de la *Gazeta* n° 47 de 1745, p. 942, ont été publiés deux avis de corrections concernant des livraisons précédentes :

« Dans les Suppléments des Gazettes n. 45 pag. 910 a manqué, sans responsabilité de l'Auteur, qui l'a introduit dans l'original, un X dans les lettres numériques Romaines de l'Épitaphe du Très Excellent Principal Almeida Mascarenhas. Il aurait dû être imprimé ainsi
M. DCCXLV.
Et dans celui de la Gazette n. 46, pag. 925, a manqué dans la huitième ligne le mot 'moins'. On devrait donc dire avec 'moins d'avantage' »

« Nos Suplementos das Gazetas n. 45 pag. 910 faltou sem culpa do Autor, que o pôs no original, hum X nas letras numéricas Romanas do Epitáfio do Excelentíssimo Principal Almeida Mascarenhas, devendo imprimir-se nesta forma
M. DCCXLV.
E no da Gazeta n. 46, pag. 925 faltou na regra oitava a palavra menos, devendo dizer-se com menos vantagem. »

(GL, 21-11-1745, n° 47)

D'autres erreurs sont attribuées aux correspondants. Un exemple d'un démenti particulièrement véhément concerne le récit d'un séjour de l'évêque de Tuy, en Galice, à Braga. Six semaines plus tard, le gazetier déclare que tout le paragraphe qui avait été publié sur le sujet était faux :

« Dans le Supplément de la Gazette de cette ville [de Lisbonne] numéro 2, p. 39, on a écrit que le Très Révérend et Très Illustre Évêque de Tuy était venu passer l'hiver pour se soigner à Valença do Minho, dans le Royaume du Portugal.

« No Suplemento da Gazeta desta Cidade numero 2 pag. 39 se escreveu, que o Reverendís. e Ilustrís. Bispo de Tuy, viera passar o Inverno na praça de Valença do Minho no Reino de Portugal por causa dos seus achaques. Esta

<p>Cette nouvelle, et tout le reste que le même paragraphe contient fut écrit par une personne que l'Auteur de la Gazette considérait vraie. Mais tout ce qu'on y réfère est faux et supposé ; et la nouvelle envoyée de Rendufe dans le même Supplément appartient à la même personne »</p>	<p>notícia, e tudo o mais, que se contém naquele parágrafo, foi escrita por pessoa, que o Autor da Gazeta tinha em conta de verdadeira; mas tudo, quanto nele se refere, é falso, e suposto; e da própria pessoa é também a notícia de Rendufe; de que se fala no mesmo Suplemento. »</p>
--	---

(GL, 20-2-1748, n°8)

C'est la « bonne foi » du correspondant et tout le crédit dont il jouissait qui sont mis ici radicalement en question. Dans un système où, comme on l'a vu, le crédit était étroitement lié à la réputation de la personne, le désaveu d'un correspondant fonctionne comme un antidote à l'effet de « contamination » que la fausse nouvelle donne au restant du texte : il doit donc être étendu aux autres récits, et cela indépendamment de leur éventuelle probité, que le correspondant a écrits.

5.2.4. La dépendance de la conjoncture courte

Si l'on s'éloigne des quelques semaines postérieures à la publication d'une information, ce système rigoureux de citation et correction semble ne pas survivre. Par exemple, la seule citation du contenu de la gazette que nous pouvons trouver dans la *Bibliotheca Lusitana* renvoie à une nouvelle de l'année 1725 sans aucune

autre référence pour orienter le lecteur, ni de date ni de page²⁷⁹. Malgré l'investissement que les hommes liés à la fabrication du périodique ont fait dans la constitution de recueils annuels, on peut se demander, en suivant une distinction établie par Jean Sgard et suivie par d'autres auteurs, si les gazettes ne restaient pas trop liées à la « conjoncture courte », par opposition à d'autres types de périodiques comme les journaux savants, où la présence de protocoles de lecture d'un livre (index et tables des matières imprimés) était plus formalisée²⁸⁰. La structure même de la gazette, marquée, d'une part, par la répétition des rubriques géographiques d'origine des nouvelles, et, d'autre part, par la pluralité des sujets et des événements traités à l'intérieur de chaque rubrique, rendait très complexe la création par la rédaction de tables des matières imprimées²⁸¹. Dans la gazette portugaise, ces dispositifs d'indexation n'ont jamais été créés par la rédaction. Une fois que le temps court d'un événement s'était écoulé, l'orientation du lecteur dans un volume annuel composé de quatre à six centaines de pages, lorsque le périodique était imprimé en huit ou douze pages par semaine, voire plus d'un millier de pages par an à partir de la création des suppléments, devenait très difficile. Pour une consultation aisée du recueil de gazettes, le lecteur devait construire lui-même des méthodes d'orientation à l'intérieur du texte, sélectionnant parmi la myriade d'événements produits au long d'une année ceux qui pourraient l'intéresser le plus et construisant une table des matières manuscrite pour les localiser dans le volume. Dans les collections conservées de la gazette, la construction de tables

²⁷⁹ Il s'agit d'une dissertation manuscrite de Pedro de Carvalho Heitor en réponse à une question disputée à l'Université de Bordeaux (Barbosa Machado, « Pedro de Carvalho Heitor », *Bibliotheca Lusitana...*, op. cit., vol. III, 1998, p. 566.

²⁸⁰ J. Sgard, « La presse militante au XVIII^e siècle. Les gazettes ecclésiastiques », in P. Rétat (éd.), *Textologie du journal*, Cahiers de Textologie, Paris, Minard, 1990, p. 7.

²⁸¹ Cf. Pierre Rétat, « Analyse et histoire politique de la gazette: les tables (1692-1761) », in P. Rétat (éd.), *La Gazette d'Amsterdam...*, op. cit, p.169-170.

des matières semble relativement rare²⁸², ce qui semble étayer l'idée d'une trop forte dépendance au temps court. Il faut aussi ajouter que, en dépit de leur forte présence dans les nombreuses collections conservées de la gazette, les volumes annuels n'étaient pas la seule manière d'archiver durablement le périodique : on trouve par exemple des exemplaires de la gazette à côté d'autres *papéis* dans des recueils organisés par années ou par événements, selon le type d'information archivée²⁸³.

L'existence de dispositifs renvoyant à des pratiques savantes qui confèrent une centralité au livre et combattent les défauts de la discontinuité périodique, n'est pas incompatible avec l'idée d'une forte dépendance de la conjoncture courte. Ce n'est pas le moindre des paradoxes de la forme-gazette : tout en déployant des mécanismes pour refouler l'actualité plus immédiate, tout en étant écrite pour la mémoire et pour la projection des nouvelles dans l'avenir, elle semble trop affectée par le passage du temps pour survivre à la conjoncture courte de sa première forme de publication. L'empreinte d'une matrice commune aux livres ne reste pas moins une caractéristique essentielle du dispositif hybride du périodique.

²⁸² On en trouve, par exemple, au fil d'une recherche non systématique, dans les volumes de l'année 1723 et 1739 d'une collection de gazettes de l'ancienne bibliothèque du Couvent de la Congrégation de l'Oratoire *de Nossa Senhora das Necessidades*, à Lisbonne, conservée à la bibliothèque de Ajuda (BA, 170-I-172). La table des matières suit l'ordre chronologique des gazettes, de la plus ancienne à la plus récente, en indiquant le numéro de page devant des événements sélectionnés par le lecteur.

²⁸³ À la bibliothèque générale de l'Université de Coimbra est conservée, dans la collection de mélanges imprimés, un volume contenant les nombreuses gazettes qui, en 1750 et 1751, ont fait référence à la mort et aux funérailles solennelles du roi João V (BGUC, Catálogo de miscelâneas, vol. XXIII). Un autre recueil de la même collection contient des livraisons de la gazette de différentes années, de 1737 à 1758, incluant des listes de ministres et officiers de guerre, des professeurs de l'université et du mouvement des navires à Lisbonne (vol. XXVI). Aux archives nationales de la Torre do Tombo, la livraison de la gazette du 19 août 1756 intègre un volume de *papéis* de l'année 1755 et 1756, dont une partie concernant le tremblement de terre de Lisbonne (IANTT, SP 3461 CF).

5.3. La gazette entre 1742 et 1752 : croissance et conflits

5.3.1. Une périodicité encore plus courte : les *Suplementos*

L'élargissement rapide du lectorat de la gazette portugaise entre 1742 et 1752 est le phénomène le plus visible que les sources conservées nous ont laissé sur l'évolution de la gazette portugaise. Elle nous permet de comprendre le rôle fondamental que la famille d'António Correia de Lemos a joué dans cette croissance. Le point de vue de Monterroio, toujours placé dans une position sociale paradoxale entre le monde « gratuit » de l'érudition et du commerce intellectuel et le monde « vénal », commercial, de la vente des textes imprimés, nous permet d'en reconstituer quelques aspects fondamentaux. Cette opposition correspond *grosso modo* à celle que Jean de Luzac énonçait lui aussi à la tête de la *Gazette de Leyde*. Tandis que le gazetier essaye de se placer du côté de l'historien, de l'antiquaire, du généalogiste qui ne s'intéresse qu'aux nouvelles vraies, confirmées, le public est présenté comme l'instance qui le force à publier des nouveautés et qui risquent toujours d'associer le gazetier à la diffusion de rumeurs, de fausses nouvelles ou de celles qui ne sont pas dignes de mémoire. Cette opposition — ou ensemble d'oppositions — entre gazetier-historien et public qui aime les nouveautés est indispensable pour comprendre l'évolution du périodique et les conflits qui se sont noués autour du privilège dans les années 1740. Ces conflits, déjà mentionnés dans le deuxième chapitre, peuvent maintenant être relus à la lumière du parcours de cette recherche. À travers eux, en tant qu'expression de contradictions socio-

culturelles, on peut observer les changements que la gazette subit, des changements où les habitudes de lecture régulière de nouvelles, semaine après semaine, jouent un rôle fondamental.

La sollicitation du public est précisément une des raisons données pour justifier l'accroissement de la périodicité de la *Gazeta de Lisboa* à partir du 13 septembre 1742. Le premier *Suplemento à Gazeta de Lisboa* débute avec un paragraphe en italique qui informe les lecteurs sur la nouvelle forme du périodique :

« La grande affluence d'affaires importantes qui occupent aujourd'hui presque toute l'Europe et que l'on ne peut pas représenter dans le théâtre étroit d'une gazette ; et aussi les instances de nombreuses personnes, désireuses de s'instruire entièrement dans les événements du monde, nous ont persuadé à donner dans une livraison particulière quelques nouvelles qui, selon le style que nous observons, n'ont pas de place dans la gazette ; mais cela ne durera que le temps où les événements ne pourront pas être enfermés dans le cirque ordinaire »

« A grande afluência de importantes negócios, que hoje têm ocupado quase toda a Europa, e se não podem representar no estreito teatro de uma gazeta ; e as instâncias de muitas pessoas, desejosas de se instruir inteiramente nos sucessos do Mundo, nos tem persuadido a dar em um papel particular algumas notícias, que ocorrerem, e segundo o estilo, que observamos, não puderem introduzir-se nela ; o que só durará, enquanto os sucessos forem tantos, que não possam clausurar-se no circo ordinário. »

La référence au « cirque ordinaire » renvoie à la prétention du périodique à enfermer la suite des événements dans un espace clos qui est comparé à celui d'un « cirque » — où est présente la connotation de circularité des événements, d'un temps cyclique. Deux justifications sont présentées pour ce débordement du « cirque ordinaire » : l'accroissement du volume des nouvelles dû aux guerres

européennes — il s'agit des batailles de la Guerre de Succession d'Autriche — et la demande d'un public désireux de s'instruire dans les « événements du monde ». Mais l'avis au lecteur sur cette innovation est suivi d'un engagement, celui d'un retour à la forme habituelle de la gazette. L'introduction d'une nouveauté dans la structure et dans la périodicité justifie un texte « éditorial » où le caractère extraordinaire du *Suplemento* est souligné.

La création du *Suplemento* correspondait à une augmentation de l'espace typographique disponible, dans une procédure qui était déjà connue des années précédentes. Initialement composée de quatre pages (soit une demi-feuille d'imprimerie de format *quarto*), la dimension de la gazette s'était stabilisée sur huit pages (une feuille d'imprimerie) à partir de 1717. Depuis 1734, la surface de papier disponible avait augmenté jusqu'à 12 pages (une feuille et demie d'imprimerie). La création des suppléments en 1742 n'a pas impliqué une restructuration de la forme de la gazette. Elle a signifié l'ajout d'une feuille d'imprimerie additionnelle par semaine à la feuille et demie qui était déjà publiée. Avec plus d'espace typographique, le périodique pouvait inclure davantage de texte et se libérer un peu de la contrainte d'espace que la succession d'événements importants en Europe aggravait.

La planification de chaque numéro de la gazette et du supplément était faite en simultané par la rédaction. On l'a vu, selon ce que l'on peut déduire des lettres, Monterroio sélectionnait et dictait d'abord le texte pour le *Suplemento* qui devait paraître le jeudi. Ensuite, il dictait celui de la gazette, qui devait paraître deux jours plus tôt, le mardi. Terminé avant, le *Suplemento* se spécialisait dans les nouvelles internationales plus actuelles, parvenues des terrains de bataille de la Guerre de

Succession, au Piémont, en Alsace ou en Bohême. De son côté, la gazette attendait le dernier paragraphe de la Cour pour être terminée : suivant l'alternance entre les nouvelles du « nord » et celles d'« Italie », elle avait déjà été planifiée au préalable, incluant non seulement les nouvelles étrangères plus récentes mais également celles venues de plus loin et qui dépendaient moins de l'actualité. Leur publication pouvait être retardée ou avancée selon les nécessités créées par la fermeture de la livraison.

L'introduction des *Suplementos* permettait au périodique de devenir plus actuel et de réduire la distance des temps de publication par rapport au manuscrit. Cette diminution du décalage était en soi une nouveauté et le manuscrit accomplissait sa mission de donner des nouvelles sur le texte imprimé. Dans une lettre de mai 1743, Monterroio écrit à Pereira de Faria : « La France entre avec un grand engagement et rassemble de grandes armées, et il semble qu'elle essaye d'assiéger Luxembourg afin de faire retourner en arrière les troupes alliées de la Reine ; cependant, celle-ci semble avoir des forces supérieures à la frontière de Bavière ; les gazettes méritent dorénavant une grande attention, car les nouveautés ne manqueront pas » [« França entra com grande empenho e ajunta grandes exércitos, e parece que intenta sitiá Luxemburgo, para fazer voltar para trás as tropas Aliadas da Rainha; porém esta parece ter forças superiores na fronteira da Baviera, e no Palatinado: grande atenção merecem daqui por diante as Gazetas porque não faltarão novidades »].

D'autres changements dans la gestion du périodique avaient eu lieu pendant cette même année. Dès le mois de mars il y a eu une augmentation du tirage. Elle est rapportée dans des avis insérés dans le *Folheto* du 21 avril 1742. La

copie de la Biblioteca Nacional donne des chiffres : « on débite ces dernières semaines 200 gazettes en plus des 450 qu'on imprime d'habitude » [« Nestas semanas se tem gasto mais 200. gazetas das 450. q. se costumam imprimir »] (FL/BN, 21-4-1742, n° 16). La copie d'Évora parle de la croissance du nombre d'exemplaires de manière qualitative, mais nous fournit une date pour son commencement : « on réimprime la gazette de la Cour depuis cinq semaines et sa consommation est telle qu'il n'y a pas de cordonnier qui ne l'achète ». [« Há 5 semanas se tem reimpresso a gazeta da corte, sendo tal o seu consumo, que não há sapateiro, que a não compre »] (FL/BPE, cod. CIV/1-10, 21-4-1742, n° 16). Entre 1742 et 1748, si l'on en croit le « *Mapa da despesa ...* », le tirage de la gazette sera augmenté jusqu'à 1500 exemplaires par semaine, avec un tirage de 1000 exemplaires pour le supplément. L'existence de contradictions de dates entre les rares sources disponibles sur l'administration de la gazette nous empêche d'être plus précis²⁸⁴. L'essentiel reste cette tendance importante, au cours de cette période, à une augmentation significative d'un tirage qui restait, au moins au début des années 1740, assez modeste. Même si nous ne disposons pas d'éléments pour évaluer de la circulation de la gazette entre 1715 et 1740, il s'agit très probablement du moment où la *Gazeta de Lisboa* a circulé le plus pendant toute la période étudiée ici.

²⁸⁴ Le *Mapa da despesa...* (BPE, CXXVIII/2-16, f. 58-58a) n'est pas contemporain des années de croissance de la gazette. Elaboré dans les années 1760, il fait partie d'une demande de patronat dans l'obtention d'une charge à D. Manuel do Cenáculo par José Roiz Roles, le neveu d'António Correia de Lemos qui a administré le périodique après la mort de celui-ci. Le bilan de l'administration qui y est présenté, avec les dépenses et les recettes de gazettes et suppléments, est censé concerner les années entre 1740 et 1748, durant l'administration de Roles. Mais, au moins jusqu'en novembre 1741, Roles n'était pas formellement l'administrateur du périodique puisque son oncle était encore vivant. Et, surtout, les données présentées ne peuvent pas être valables pour la période avant 1742, car les suppléments ont été créés seulement dans le deuxième semestre de 1742.

Les autres éléments sur la production et la circulation du périodique nous font défaut et ils peuvent seulement être déduits indirectement. Aucune liste d'abonnés n'a été trouvée pour le moment. On peut pourtant affirmer avec certitude que l'augmentation du tirage et l'accélération de la périodicité en 1742 font partie d'une même stratégie éditoriale suivie après le décès d'Antônio Correia de Lemos, premier propriétaire du privilège de la gazette, le 8 novembre 1741²⁸⁵. Les nouvelles décisions de gestion ont été prises par José Roiz Roles qui prend le relais de l'administration au cours de ce même mois, selon l'information donnée par Monterroio à Pereira de Faria (LPF, 18-11-1741, f. 54). Jusqu'en 1748, selon le « *Mapa da despesa ...* », c'est Roiz Roles qui administre le périodique, au nom des héritiers d'Antônio Correia. Il gère économiquement l'entreprise et copie ou passe à l'écrit les nouvelles dictées par Monterroio (LPF, 18-11-1741, f. 54). Enfin, toujours selon le « *Mapa da despesa ...* », en 1748 les fils d'Antônio Correia ont écarté Roiz Roles de l'administration pour se débarrasser des frais de son travail et l'effectuer eux-mêmes.

Ces changements entraînaient une augmentation des frais de production, en matériel (notamment le papier) et en main d'œuvre. Pour faire face aux dépenses accrues, Roles a commencé à couper dans d'autres dépenses fixes : d'une part, le salaire de Monterroio (son travail est désigné comme « traduction » dans le *Mapa da despesa*). Celui-ci, qui dans ses lettres semble plutôt bien réagir à l'arrivée de Roiz Roles, en le désignant comme « un très bon garçon » [« muito bom moço »], va bientôt être déçu. Dans une lettre du 29 août 1744, Monterroio se plaint à Pereira de Faria qu'il continue à recevoir moins d'argent que d'habitude

²⁸⁵ IANTT, Óbitos, Santa Catarina, Livro 9, f. 50v.

(LPF, 29-8-1744, f. 164). Par une lettre de février 1748, alors qu'il avait déjà fait des appels en justice, on peut confirmer que la diminution des revenus du gazetier était devenue permanente. Il se plaint alors de l'ingratitude des héritiers d'Antônio Correia et de Roiz Roles: « ces gens de l'imprimerie et leur parent que j'ai aidé en faisant les suppléments m'ont payé comme le Monde le fait toujours, en me volant et en me retirant une partie du salaire ; et maintenant je suis obligé de porter plainte » [« esta gente da impressão e o seu parente para quem pelo ajudar fiz os suplementos me pagaram como o Mundo costuma roubando-me, e tirando-me parte das propinas que costumavam dar, e agora me vejo obrigado a andar em demanda »] (LPF, 3-2-1748, f. 194).

5.3.2. Les conflits autour du texte

Mais pendant ces années le conflit avec les propriétaires du privilège allait encore plus loin : son propre travail de rédaction était affecté par des interférences de la part des imprimeurs. Dans une lettre de 1749, Monterroio s'en plaint concrètement : « J'ai oublié de dire au Père Montês que, lorsqu'il m'a envoyé la nouvelle du général de Saint Benoît, ce n'est pas moi qui l'ai insérée. Je l'ai vue imprimée dans la gazette à la manière des imprimeurs, bien malgré moi, car ils y ajoutent des extravagances en plus de ce que j'écris ; et en me plaignant au *Desembargo do Paço* ils me renvoient l'autre composition » [« Esqueceu-me dizer ao P.e Montês que quando me mandou a notícia do geral de S. Bento a não pus porque a vi impressa na gazeta pelo estilo dos impressores com bem pesar meu,

porque me acrescentam nela mais despropósitos do que eu escrevo, e queixando-me ao desembargo do Paço me remetem a outra composição com eles »] (LPF, 26-4-1749, f. 234v). En quoi consistaient ces « extravagances »? Le gazetier ne le spécifie pas et la lecture de la nouvelle qui a fait l'objet d'ajouts par les imprimeurs, publiée dans la gazette quelques semaines auparavant, le 8 avril, ne nous éclaire guère plus : il s'agit d'un paragraphe sur le décès de Fr. Sebastião de São Plácido à l'apparence très semblable à tant d'autres nouvelles où les vertus morales des religieux défunts étaient soulignées.

La question des interférences des imprimeurs dans le texte de Monterroio réapparaît dans les sources seulement au moment où celui-ci, trois ans plus tard, obtient le privilège. Selon le texte publié dans la gazette, l'imprimeur s'ingérait dans la rédaction « avec quelques nouvelles, et avec des annonces indécentes » [« com algumas notícias, e com advertências indecentes »]. L'« indécence » des petites annonces a été interprétée dans un sens politique par la bibliographie qui a fait référence à la gazette. C'est le cas d'Alfredo da Cunha, qui l'a lue à la lumière des persécutions idéologiques menées par Sebastião José de Carvalho e Melo²⁸⁶. Je pense qu'on peut proposer une explication plus générale, touchant aux différentes éthiques sociales qui étaient en opposition dans ce conflit. Des différences dans la manière d'écrire ou dans l'orthographe employée peuvent donner des clés d'explication pour des conflits noués autour de l'écriture, autrement incompréhensibles à nos yeux. En effet, Monterroio concevait un abîme social

²⁸⁶Selon Alfredo da Cunha, le ministre de D. José n'aurait pas apprécié la publication dans la gazette de petites annonces concernant la parution d'un ouvrage philosophique, la *Recreação Filosófica*, d'un auteur que Carvalho e Melo avait poursuivi, le Père Teodoro de Almeida. Mais cette hypothèse est démentie par le fait que des volumes suivants de ce même ouvrage ont continué à être annoncés dans le périodique des années plus tard, par exemple dans le numéro 12 de l'année 1758.

entre lui-même et ces « gens de l'imprimerie » qui se comportaient comme le « monde » et qui avaient un « style » d'écriture peu conforme à son propre idéal d'homme de lettres et son éthique nobiliaire. La question des revenus venait troubler les rapports gratuits avec les académiciens de Santarém et obligeait Monterroio à acheter lui-même des exemplaires de la gazette pour les leur envoyer. La vénalité venait en quelque sorte souiller cette relation entre auteurs égaux, qui nouaient des relations qui se construisent dans une éthique de l'amitié et de la libéralité. Monterroio écrit : « si j'ai gain de cause et obtiens le privilège, je vous offrirai de nouveau le prix de la Gazeta et Suplemento ; et s'il apparaissait une autre chose où je puisse vous servir, je le ferai comme il vous est dû par notre ancienne amitié » [« se vencer a demanda e ficar com o privilegio tornarei a oferecer-lhe a vm as mesmas propinas da Gazeta e Suplemento; e oferecendo-se cousa em que possa servir a vm o farei como devo e pede a nossa antiga amizade »] (LPF, 3-2-1748, f. 194v). Du point de vue du gazetier, les conflits avec l'administration de la famille d'Antônio Correia prennent un sens idéologique, aggravé par le fait que, vue la dépendance pécuniaire de Monterroio vis-à-vis des « gens de l'imprimerie », l'accroissement de la diffusion du périodique allait à l'encontre de ses propres intérêts personnels.

D'un autre côté, Monterroio s'exposait à toutes les critiques que ses pairs écrivains pouvaient faire face à la dépréciation que la « vulgarisation » apportait à la gazette. En tant qu'auteur, il devenait co-responsable de cette gestion et des conséquences très concrètes qu'elle avait sur l'objet imprimé. À partir de 1742, le périodique, imprimé sur du mauvais papier, devient un objet plus « vulgaire » aux yeux de la lecture *discreta* sur laquelle cette analyse s'appuie. Les lecteurs

habituels du périodique vont réagir négativement à l'élargissement du lectorat. La référence à l'achat par des « cordonniers », faite dans le *Folheto*, est un premier indice de cette réaction.

Mais la plus explicite de ces réactions est une lettre anonyme reçue par Monterroio en 1749 et que celui-ci a fait circuler par ses amis de Santarém. On la connaît par une copie faite de la main du Père Montês²⁸⁷. La lettre s'insurge contre la continuation de la publication des *Suplementos* au-delà de la fin de la Guerre de Succession d'Autriche. En citant ce que le périodique avait promis lors du lancement de la livraison extraordinaire, elle rappelle, en les soulignant, les mots de l'engagement pris avec les lecteurs de retourner dès que possible au « cirque ordinaire ». La paix européenne ayant été signée l'année précédente, en 1748, l'auteur ou les auteurs de cette lettre se scandalisent du manque de parole de Monterroio, caractérisé comme un « vol » fait au « bien public » : « Il y a un an que la Paix a été signée, et presque deux (pour ne pas dire toujours) que vos Suppléments sont excusés, superflus pour le bien public, et inventés pour voler (...) En voilà quelqu'un qui tient parole ! Comme un noir. » [« Há um ano, que se assinou a Paz, e há quase dois (por não dizer sempre) que foram escusados os Suplementos de V.M., superfluos para o bem público, e inventados para furtar. (...) Acabaram-se os sucessos da guerra, publicou-se a Paz, e ainda se imprimem Suplementos. Tem VM boa palavra! como um negro. »]. La lettre se termine même avec des menaces de mort au gazetier au cas où il ne mettrait pas aussitôt fin aux *Suplementos*. Les menaces n'ont pas eu de conséquences, puisque cette suite de

²⁸⁷ *Carta que se mandou pelo correio a JFMM, Autor da Gazeta Portuguesa, recebida em Lisboa a 17 de Out.o de 1749*, BPE, CVII/1-9, f. 134. Une autre copie présente dans le même fonds, écrite avec la même graphie, porte la signature et le sceau apostolique de Montês Matoso.

la gazette a été publiée encore pendant deux ans et demi environ, jusqu'en juillet 1752.

La critique ne se borne pas au manque de respect pour la parole donnée. La lettre procède également à une comparaison entre la quantité d'information donnée par les *Suplementos* et la quantité de papier employée :

« En plus, depuis 3 ans environ, le papier des gazettes est minable. Admettons que c'est la faute de l'imprimeur. Mais dites-moi (si celui qui ne tient pas une promesse a encore une parole pour répondre), dites-moi : si vous avez des nouveautés à nous donner, pourquoi la gazette paraît-elle avec autant d'espaces blancs, autant de répétition et de retard dans les nouvelles, en changeant la lettre de petite pour la taille du Supplément? Et que dites-vous de la bêtise de séparer le Nord et l'Italie, quand chaque Gazette de Madrid rassemble dans une seule feuille de papier tout cela et même davantage? Je sais bien que Cologne publie chaque semaine deux Gazettes et deux Suppléments, mais notez bien que chaque Supplément ne fait qu'un quart de papier et chaque Gazette, une demi-feuille ; de sorte que deux Suppléments et deux Gazettes à Cologne ne font qu'une feuille et demie de bon papier ; et tout cela et encore plus ne vous suffit pas pour inclure toutes les nouveautés qui à

« De mais haverá 3 anos, que o papel das Gazetas é péssimo. Seja porém esta culpa do Impressor. Mas diga-me (se tem palavra, que possa proferir na resposta quem não a guarda no que promete) diga-me: se tem novidades, para que vem a Gazeta com tantos claros, tanta repetição, e retardação de notícias, mudando a letra de miúda para igual com a do Suplemento. E que me diz à asneira da separação do Norte, e da Itália, quando tudo e ainda mais ajunta em uma só folha de papel cada Gazeta de Madrid? Bem sei, que Colónia tem cada semana duas Gazetas, e dois Suplementos, mas repare que cada Suplemento é só um quarto de papel, e cada Gazeta só meia folha, de modo, que dois Suplementos, e duas Gazetas em Colónia são folha, e meia de bom papel; e tudo isto, e outro tanto não basta para VM pôr todas as novidades, que em Madrid vem em uma folha, e em Colónia em folha e meia, porque só a Gazeta de VM gasta a folha e meia de Colónia, e o seu Suplemento a folha, que basta para a Gazeta de Madrid; e nestas

<p>Madrid paraissent dans une feuille seule, et à Cologne en une feuille et demie ; dans vos deux feuilles et demie de papier, vous ne mettez pas la moitié des nouvelles (...) [de Cologne et de Madrid] Et lorsque la Gazette de Madrid, pendant la guerre, publiait une feuille et demie (...), dans le courrier d'après il y avait à nouveau une feuille seulement.</p> <p>Et que vous voliez plus librement à Lisbonne que les Castellans à Madrid ! »</p>	<p>duas folhas e meia de papel não põe VM a metade das notícias (...) [de Colónia e de Madrid]. E se a Gazeta de Madrid, no tempo da guerra, trazia folha e meia (...), logo no outro correio vinha uma folha somente.</p> <p>E que furte VM mais livremente em Lisboa, que os Castelhanos em Madrid! ».</p>
---	--

On est là face à une lecture particulièrement informée du périodique. L'auteur ou les auteurs de la lettre savent que Monterroio n'est pas responsable de la perte de qualité du papier. La lettre accompagne et critique les changements graphiques qui ont lieu dans le périodique, comme celui du corps des caractères d'imprimerie de la gazette, augmentés en 1746 pour accompagner le type de caractères du *Suplemento*. Mais, surtout, la lettre compare la quantité de papier nécessaire chaque semaine à Lisbonne par rapport à la quantité de nouvelles diffusées avec celle de deux gazettes étrangères, celle de Cologne et celle de Madrid. Dans la comparaison, c'est le gaspillage d'espace de la gazette portugaise qui est critiqué, son incapacité à faire une synthèse économique des nouvelles données. Elle retarde et répète des nouvelles. Les deux homologues étrangères, pour une périodicité similaire, parviennent à donner la même quantité de nouvelles en moins d'espace et en utilisant un bon papier. Ce qui est critiqué dans la gazette portugaise, plus que l'accroissement de la périodicité en soi, c'est finalement le caractère injustifié d'une telle innovation par rapport au but annoncé, celui de

donner des nouvelles. Ceci renforce la nécessité d'y mettre fin, de ne pas la rendre permanente, de retourner à la forme originale.

Ce n'est pas un hasard si l'on s'attache à critiquer une forme : l'insistance sur l'aspect graphique, avec la mauvaise qualité du papier, la multiplication inutile d'espaces blancs, l'augmentation de la dimension des caractères d'imprimerie, nous met sur la piste d'une lecture de l'objet typographique qui prend en considération aussi bien sa forme que son texte. Ces changements de l'aspect physique du périodique correspondent à une forme considérée comme vulgaire par le lecteur *discreto*.

Le « retour » au « cirque ordinaire » s'est produit en 1752. Il ne s'agit évidemment pas d'un retour, mais d'une aggravation des contraintes de l'espace disponible. Le propriétaire du privilège du périodique se voit imposer explicitement des limites à la quantité de papier à utiliser. Si aucune référence n'est faite à la périodicité, désormais la gazette ne doit pas dépasser une feuille d'imprimerie par semaine. Le nombre de signes typographiques connaît ainsi une baisse sensible, se stabilisant autour de 10 à 11000 par livraison, pour une quantité de 25 à 32000, selon la dimension des caractères, pendant la période précédente. En dépit des critiques anonymes, la gazette sous Monterroio garde l'aspect graphique de la décennie précédente, le corps des signes typographiques n'ayant pas subi de changements.

Cette perte de plus des deux tiers du texte publié se traduit surtout par une diminution du nombre de chapitres de nouvelles de l'étranger par numéro. À l'évidence, ce sont celles-ci qui font les frais de la nouvelle restriction, obligeant la

rédaction à réduire la cadence de publication des différents chapitres. Les nouvelles de la Cour continuent d'être publiées dans une proportion semblable à ce qui arrivait auparavant. Son expansion ne se produit pas, le moteur de la croissance du périodique étant l'information internationale. On essayera de voir pourquoi dans la sixième et dernière partie de ce texte.

6. LECTURES PARTISANES

6.1. *Quelques notes marginales*

Un lecteur anonyme a laissé ses impressions de lecture sur différents numéros de la gazette de 1724, reliés dans un volume annuel conservé à la bibliothèque de l'université de Coimbra²⁸⁸. Certains commentaires décrivent simplement le sujet de la nouvelle, comme une façon de la détacher du reste du texte. D'autres ajoutent des éléments de contextualisation ou soulignent, comme pour en faire mémoire, certaines informations particulières du récit (la valeur de certaines monnaies étrangères, le lien de parenté entre un Électeur allemand et un prince portugais, le nombre d'enfants mâles du roi du Portugal). Certains commentaires renvoient à des nouvelles plus anciennes, qu'ils remettent à jour, ce qui permet d'affirmer qu'au moins certaines de ces notes ont été prises lors d'une lecture décalée par rapport à la première circulation du périodique et prenant en compte les événements qui ont eu lieu après. Ainsi, dans la gazette du 6 juillet 1724 (n° 27), une grande tempête survenue en Espagne les 28 et 29 mai est comparée à la grande tempête qui a ravagé le port de Lisbonne six mois plus tard, en novembre 1724. Le lecteur nous renvoie à la page 375 et suivantes du même volume (23-11 n°47). Dans la page 376, à côté du récit de la tempête de Lisbonne,

²⁸⁸ BGUC, 7-66-1, année 1724.

une annotation répond à la première et le lecteur y déclare avoir été témoin de vue de cette « regrettable et extraordinaire tempête » [« Lamentável, e extraordinária tempestade foi esta, de que eu fui testemunha de vista »].

Les annotations se réfèrent aussi bien aux nouvelles portugaises qu'aux étrangères. Mais ces dernières sont souvent marquées par des prises de position fortes sur le contenu des nouvelles, en signifiant une adhésion ou un rejet. Le lecteur procède à une évaluation du sens des événements racontés, en termes politiques ou moraux. Plusieurs annotations témoignent de l'hostilité de ce croyant catholique face aux nouvelles de pays considérés comme hérétiques. Les chapitres concernant des événements ayant eu lieu dans des royaumes protestants comme l'Angleterre, la Suède ou une partie de l'Allemagne, sont particulièrement visés : le roi d'Angleterre est désigné comme hérétique dans une note marginale au chapitre de Londres de la gazette du 26 Octobre (n°43). La même condamnation impitoyable — « maudits hérétiques malheureux » [« malditos hereges desgraçados »] — s'abat sur le récit d'une suite de suicides survenus en Angleterre (29-6, n°26), considérés comme œuvre du diable. Une série de naufrages subis par des navires anglais dans les possessions américaines, est commentée ainsi : « L'enfer se remplit d'hérétiques Protestants, Calvinistes, Luthériens dans ces grands naufrages » [« De hereges Protestantas, Calvinistas, Luteranos, nestes naufragios grandes, se enche o Inferno a bandos »] (10-1, n°2). Dans un chapitre de Turquie, les pèlerinages faits pour aller prier pour la santé du Sultan sont mentionnés comme une « remarquable superstition des Turcs avec le maudit Mahomet » [« Notável superstição dos Turcos, com o maldito Mafoma »] (8-3,

n°10). Des récits exemplaires de conversions au catholicisme de protestants ou de juifs sont aussi remarqués par ce lecteur. La pratique de la course, par un navire espagnol sur un autre français près de Livourne est l'objet du même type d'observations morales : une telle « tyrannie », pratiquée par un catholique, mériterait un châtement plus sévère [« Maior castigo merecia, que sendo Católico, use esta tirania »]. Au caractère moralisant des remarques s'ajoute parfois la construction de commentaires en forme de rimes, créant à partir des nouvelles des dictons, voire des débuts de poèmes.

L'esprit de controverse se poursuit dans les nouvelles de contenu plus ouvertement politique. Le lecteur exprime son adhésion à des lois et des dispositions prises par les différents monarques catholiques, évaluées comme « saintes et justes », telle une nouvelle loi somptuaire instituée par le roi d'Espagne ou les mesures prises par le roi de France contre les jansénistes. Les lois de Philippe V (27-1, n°5) ou du roi Très Chrétien (5-10, n°40) sont déclarées inspirées par le saint-esprit, tandis que la mise sous séquestre des rentes de l'évêque de Montpellier, opposé à la bulle *Unigenitus*, est applaudie : « c'est bien fait qu'il soit ainsi » [« É bem feito, que assim seja. »] (26-10, n°44). Un article de Berlin mentionnant un cadeau du Tsar au régiment royal du roi de Prusse motive, inversement, l'application de l'épithète de « fou » et de « superbe » à ces deux souverains : « Tão louco é o Imperador da Rússia, como soberbo o Rei da Prússia »] (17-5, n°21).

L'évaluation politique de ces actes ou personnalités prend toujours appui sur la comparaison entre un référent géographiquement éloigné et la Cour

portugaise. En général implicite, elle affleure explicitement, par exemple, dans un commentaire à une loi imposant des limites au nombre de couvents et de religieux en Russie, et incorporant les rentes des couvents dans le trésor royal : [Ce ne serait pas mauvais si l'on observait cette loi dans cette ville [de Lisbonne] »] « Não fora mau, que esta Lei se observasse nesta Cidade [de Lisboa] » [« (26-10, n° 44). La comparaison, bien entendu, peut également être faite dans le sens inverse : le lecteur s'étonne, par exemple, de la suite d'incendies vérifiés au long de l'année dans la région de Milan et rapportés dans la gazette à plusieurs reprises, ainsi que de l'incapacité à y mettre fin : «C'est bizarre qu'on n'ait pas pu à l'étranger remédier à ces incendies si continuels» [« É maravilha, em todos os Estrangeiros não se inventarem remédios a tão contínuos incêndios. » (14-9, n° 37)

Les nouvelles internationales sont ici lues d'après un horizon de lecture local. De la même manière qu'elles étaient traduites en portugais, sélectionnées et organisées par Monterroio, elles étaient « traduites » par ce lecteur anonyme dans une sémantique locale. Ces remarques à caractère moralisateur que l'on trouve dans un volume annuel de la gazette ne sont, évidemment, qu'un exemple de la diversité de l'appropriation dont ces textes ont pu être objet. Mais l'engagement du lecteur dans des nouvelles qui pourraient sembler anodines à un premier regard me semble exemplaire de ce que l'on peut appeler une lecture partisane des nouvelles. L'appropriation qui en est faite révèle des prises de parti antérieures à la lecture et que celle-ci vient activer. Les récits d'information présupposent des prises de parti implicites. Par-delà les différentes appropriations, une théorie de la lecture politique qui gouverne également l'écriture est présente dans les nouvelles. C'est

cette question qui nous intéressera au long de ce dernier chapitre, de façon à clore le cercle problématique dessiné depuis le commencement de la recherche. La lecture des nouvelles de la Cour de la *Gazeta de Lisboa*, qui a été suivie de l'élargissement du champ de l'analyse aux nouvelles manuscrites, s'achève par un retour aux nouvelles de l'étranger.

6.2. Lectures partisans de la Guerre de Succession d'Autriche

6.2.1. Les deux partis

On analysera le cas particulier des nouvelles de la Guerre de Succession d'Autriche, déclenchée autour de l'héritage impérial de Charles VI de Habsbourg, décédé en Octobre 1740, et des ambitions des différentes puissances européennes sur les différentes parties de l'Empire. Ce conflit a eu un rôle particulier dans la cristallisation de divisions idéologiques parmi les lecteurs de gazettes au Portugal. Il fait émerger dans les sources, de façon très visible, un partage des lecteurs en deux factions ou « partis » (« partidos »). Les deux partis correspondent à une lecture manichéenne des alliances et des rivalités de l'échiquier politique européen du moment.

Rappelons brièvement le contexte de la guerre : d'un côté se positionnait l'électeur de Bavière, Charles-Albert, prétendant à l'empire; de l'autre, la maison d'Autriche, représentée par la fille de Charles VI, Marie-Thérèse, dont la succession sur le trône impérial était prévue par la "Pragmatique Sanction" de 1713. Les prétentions de puissances traditionnelles comme la France, et de puissances émergentes comme la Prusse et la Bavière, ainsi que celles de l'Espagne des Bourbons, ont créé les conditions pour le renouement du conflit en Europe centrale et en Italie, et bâti une première coalition en faveur de l'électeur de Bavière, qui réussit à se faire couronner comme l'empereur Charles VII en Janvier 1742; de son

côté, Marie-Thérèse, couronnée reine de Bohême et de Hongrie, et assiégée dans un premier moment en Europe centrale par la Prusse et la Bavière, obtenait le soutien actif de l'Angleterre à partir de 1742.

Le changement de position de la Prusse et l'appui à Marie-Thérèse du roi de Sardaigne-Piémont, aux prises en Italie avec l'armée espagnole, achèvent une recomposition des coalitions en lutte et marquent aussi l'entrée dans une deuxième phase de la guerre, avec l'entrée en guerre formelle de la France et de l'Angleterre à partir du printemps 1744. Les batailles ont lieu sur plusieurs fronts en Europe centrale, des frontières nord et est de la France jusqu'en Silésie, dans les différents territoires en dispute des états allemands et autrichiens, et aussi en Italie. Le conflit entre la Suède et la Russie relaye, au Nord, la lutte des puissances en Europe centrale. La guerre se prolonge jusqu'en 1748, avec la paix d'Aix-la-Chapelle, signée à la fin de mars de cette année. Entre-temps, et suite à la mort de Charles VII en janvier 1745, François de Lorraine, mari de Marie-Thérèse, fut élu comme l'empereur François I, assurant la survivance de la maison d'Autriche comme puissance²⁸⁹.

Par-delà les changements d'alliances et derrière une infinité de menus événements militaires et diplomatiques que les gazettes européennes suivront de façon très détaillée se trouve, au Portugal, une clé de lecture politique, à travers une perception des lecteurs comme alignés derrière les deux « partis » de la guerre. L'un est décrit comme le parti « Français » et l'autre comme « Hongrois » ou « Autrichien ».

²⁸⁹ Pour le récit détaillé des événements, voir L. Bély, *Les relations internationales en Europe: XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, PUF, 1992, p. 487-515.

Cette division a des racines plus anciennes. Les prises de parti dans la réception des nouvelles sur les guerres européennes doivent en effet être comprises à la lumière de l'histoire des alignements de la couronne portugaise vis-à-vis des autres puissances européennes. La perception d'un lectorat partagé entre deux partis correspond à une prolongation des alignements existant depuis la Guerre de Succession d'Espagne, voire avant, lorsque, dans les décennies après la « Restauração » de 1640, la nouvelle dynastie des Braganças travaille pour sa reconnaissance internationale et définit sa politique d'alliances. Selon Nuno G. Monteiro, dont je résume ici les idées, la Cour portugaise était décrite par les correspondants diplomatiques du XVII^e siècle à Lisbonne comme étant divisée entre un parti « anglais » et un parti « français »²⁹⁰. La Guerre de Succession d'Espagne, dont l'historiographie portugaise est en train de redécouvrir l'importance, aura eu un rôle structurant dans la définition d'une politique diplomatique plus résolument pro anglaise au long du XVIII^e siècle. Dans un essai pour identifier une sphère de la politique dans le long règne de João V, Nuno Monteiro rappelle les circonstances exceptionnelles de cette guerre. Elle marque, après les guerres de la « Restauração », terminées en 1668, la première participation portugaise dans des conflits militaires continentaux, et — si l'on excepte une éphémère invasion franco-espagnole pendant la Guerre des Sept Ans — pratiquement la seule au XVIII^e siècle. Concrètement, elle permet la participation de toute une génération de jeunes militaires, y compris de Monterroio, commandée

²⁹⁰ Cf. N. G. Monteiro, « Portugal, a Guerra de Sucessão de Espanha e Methuen : algumas considerações gerais », in J. L. Cardoso *et. al.*, *O Tratado de Methuen (1703). Diplomacia, guerra, política e economia*, Lisboa, Horizonte, 2003, p. 99. Voir également N. G. Monteiro, « Identificação da política setecentista. Notas sobre Portugal no início do período joanino », *Análise Social*, vol. XXXV (157), 2001, p. 961-987.

par la principale aristocratie portugaise ou par des généraux anglais et néerlandais, dans le combat pour l'intronisation de l'archiduc Charles d'Autriche comme roi d'Espagne contre le duc Philippe d'Anjou et la dynastie Bourbon. Le combat mène les militaires portugais sous le commandement du 3.e Marquis de Minas jusqu'à la conquête éphémère, mais hautement symbolique, de Madrid en 1706²⁹¹. Le débarquement à Lisbonne de l'archiduc Charles en 1704 est un autre moment fondamental de cet engagement derrière l'empire et les puissances maritimes contre l'Espagne et les Bourbons.

Le soutien portugais à la « Grande Alliance » anglo-hollandaise, en Mai 1703, a été décidé à l'issue d'une lutte politique qui s'est déroulée à l'intérieur du Conseil d'Etat de Pierre II entre les partisans d'une alliance avec la France (signée d'abord par le roi en juin 1701) et une faction favorisant la position anglaise, hollandaise et de l'empire. En 1708, le mariage du nouveau roi, João V, avec une princesse autrichienne, D. Mariana de Áustria, soeur de l'archiduc Charles, par la suite empereur Charles VI, concrétise encore davantage cet alignement diplomatique de la monarchie portugaise. Cependant, l'opposition à un alignement trop strict derrière l'Angleterre semble rester présent dans la Cour Portugaise. Nuno Monteiro souligne le fait que le choix de l'alliance anglaise au début du XVIII^e siècle, quoique formalisée en traités, n'a jamais été perçue comme définitive²⁹². Elle résulte de jeux de forces, de choix politiques vus comme réversibles. Des diplomates portugais ont, en différents moments, prôné une diplomatie plus engagée dans les affaires continentales (NGM, 2003, p. 102). La proposition, en

²⁹¹ N. G. Monteiro, « Identificação da política setecentista... », op. cit., p. 975.

²⁹² N. G. Monteiro, « Portugal, a Guerra de Sucessão de Espanha e Methuen... », op. cit., p. 99.

1746, de l'ambassadeur Portugais à Paris, D. Luís da Cunha, pour que le Portugal joue un rôle dans la médiation entre la France et l'Empire, et la farouche opposition qu'elle a reçue dans les cercles plus proches du roi, car considérée comme trop favorable à la France, témoignent de la persistance de deux visions différentes de la diplomatie Portugaise tout au long du règne de João V.

Si l'on regarde la question à travers les réactions aux nouvelles des guerres européennes, on assiste au réemploi systématique de ce clivage diplomatique. L'existence de deux groupes bien polarisés autour des deux possibilités qui s'offraient depuis longtemps à la Cour portugaise structure de façon manichéenne les camps parfois complexes des alliances. Les camps peuvent être mouvants, selon les moments, avec des changements retentissants de position dans le conflit : la perception des lecteurs comme rangés dans deux factions demeure. Le choix entre les puissances maritimes, l'Angleterre et la Hollande, alliées de l'empire, et la France, puissance continentale, dessine le cadre des alternatives possibles. Les différents conflits européens qui se succéderont au long du siècle, d'où le Portugal est absent, vécus à distance, vont rejouer ce conflit inaugural, reconduit également à la lutte entre les Bourbons et les Habsbourgs. Si, dans le front diplomatique, le Portugal affiche officiellement sa neutralité, un combat idéologique sublimé où chacun doit faire son choix prolonge la guerre dans la réception des nouvelles et donne lieu à l'impression de pamphlets, qui suscitent parfois des répliques et des débats. Les clivages de la politique de Cour s'élargissent aux lecteurs de gazettes, pamphlets imprimés et *folhetos* manuscrits, suivent les réseaux d'échange de textes et se prolongent bien au-delà du palais

royal. Les textes manuscrits et imprimés témoignent de l'existence de polémiques dans les plus importants lieux de conversation, où des partisans de chaque faction répandaient les nouvelles qui leur étaient les plus favorables. En 1734, pendant la Guerre de Succession de Pologne, la polémique entre la « règle du français » et celle de « l'allemand » fait rage, selon ce qui témoigne la petite oeuvre théâtrale, dont on ignore si elle a été représentée, *Entremêz intitulado Noticias da Gazeta do Mundo da Guerra da Europa do Anno de 1734*²⁹³. Il s'agit d'une comédie sur la lecture passionnée de la gazette par un cordonnier et un étudiant à laquelle un sacristain, à coup de bâtons, vient mettre une fin édifiante. Tout cela témoigne d'un engagement surprenant dans des événements ayant lieu à distance et perçus par le biais de textes écrits, reçus au Portugal avec un considérable décalage de temps.

Les nouvelles périodiques sont l'un des premiers terrains où cette lutte s'engage. Dans les *folhetos* de Santarém, on publie des poèmes sur la guerre et l'on rapporte les incidents et conflits provoqués par les polémiques partisans. Il s'agit de micro conflits qui sont résolus de façon douce, mais qui semblent témoigner de divisions idéologiques tenaces, disséminées dans plusieurs espaces sociaux. En 1744, les conflits sur la Guerre de Succession d'Autriche semblent avoir leur point culminant. Le *Diario das novidades...* rapporte, par exemple, les conflits « sur le parti de la présente guerre » [« sobre o partido da guerra presente »] entre le chanteur d'opéra italien Carlini et un bénéficiaire de l'église patriarcale de Lisbonne [« beneficiado da Patriarcal »]. L'animosité entre les deux

²⁹³ BA, 50-I-18, f. 137-171. L'«entremets» fut écrit par Félix da Silva Freire, poète et membre de l'Académie de Santarém. Le texte nous est donné par une copie tardive, datée de 1779.

est allée jusqu'à l'affrontement physique [« houve de uma e outra parte razões descompostas »]²⁹⁴. Le roi étant saisi de la question, il aurait donné raison au musicien et donné des instructions à l'opposant pour se retirer dans un couvent. Plus importante semble avoir été la sensation provoquée par la publication par un frère augustinien de Lisbonne d'un gros volume d'hommage à la reine de Hongrie, rassemblant une grande quantité de poèmes laudatifs. Imprimée à la fin 1743 avec toutes les licences nécessaires, l'*Oração académica...* de Fr. Francisco da Cunha est empêchée de circuler peu après sa mise en circulation. Monterroio en informe Pereira de Faria par lettre du 18 janvier 1744 et déclare avoir vu « déjà » plusieurs satires à l'ouvrage (LPF, f. 142v, 18-1-1744). Le *Mercúrio de Lisboa* daté du même jour déclare que la saisie a été faite sur ordre du *Desembargo do Paço* et du *Santo Ofício*. Le 8 février, le périodique manuscrit ajoute que le livre est devenu le sujet principal des conversations de la Cour et que la cause de la prohibition a été son « indignité (FL/BN, 8-2-1744, n°6) », sans d'autres spécifications. Des satires contre l'auteur circulent, dont une publiée dans le même numéro. La gazette ne mentionne pas la polémique, mais on y retrouve des traces quelques mois plus tard, au moment où les raisons pour la suspension avaient déjà cessé. Une petite annonce de librairie publiée à la fin de mars indique les différents endroits où l'ouvrage se vendait, « une fois terminé l'empêchement qu'il a eu » [« vencido já o impedimento que a embaraçou »] (GL, 24-3-1744, n° 12).

Cet investissement idéologique dans les guerres européennes par les lecteurs de gazettes et nouvelles n'a jamais été étudié au Portugal. Son analyse

²⁹⁴ *Diario das novidades q. Socedem em Lx.a, e das noticias q. vem de fora da Corte e Reino*, BNL, Reservados, vol. II, cod 10746, f. 95v.

peut contribuer à un élargissement de la discussion récente sur les lieux de la politique à l'époque moderne²⁹⁵. Je le ferai ici à travers une analyse des nouvelles imprimées et des manuscrites, en suivant la méthodologie utilisée dans les chapitres précédents : lire la gazette accompagnée de l'autre information fondamentale qui entourait sa circulation. Car la dimension politique de la lecture des nouvelles internationales risque, encore une fois, de rester cachée si l'on ne lit que la gazette imprimée, si on ne la croise pas avec les différents textes qui lui donnent du sens.

6.2.2. Les nouvelles et leurs effets

Les nouvelles étrangères de la gazette et des *folhetos* sont des récits d'actions, qui vont des actions de diplomatie ou de propagande (rencontres d'ambassadeurs, pourparlers, publications de « manifestes') jusqu'à l'affrontement dans le champ de bataille, en passant par l'incessant mouvement des armées. Mais les publications de ces récits sont également perçues comme des actions ayant des effets sur les lecteurs. Les remarques méthodologiques faites par Christian Jouhaud dans son analyse des « mazarinades » nous sont utiles pour comprendre la lecture et l'écriture des nouvelles internationales. Pour entrer dans l'analyse de ces textes, nous devons écarter toute référence au concept de reflet : loin de correspondre à un état de l'opinion publique de l'époque, ils sont engagés dans les luttes rhétoriques qui prétendent agir sur les lecteurs. Les fonctions et les

²⁹⁵ N. G. Monteiro, « Identificação da política setecentista... », op. cit.

caractéristiques du discours peuvent être rapprochés aux finalités assignées à la rhétorique : elle ne veut pas forcément éclairer l'esprit, mais mouvoir la volonté. Comme dans les « mazarinades »²⁹⁶, les verbes qui sont présents dans les commentaires qui décrivent les effets des nouvelles des gazettes et des nouvelles à la main sont des verbes d'action et, souvent, des métaphores du duel ou de la guerre. La nouvelle prolonge, par ses bons ou mauvais effets, le coup porté à l'adversaire dans la bataille.

C'est surtout dans les manuscrits qu'il est possible de discerner une théorisation plus ou moins explicite des effets des nouvelles. D'abord, ils peuvent être comparés à ceux du combat physique. On le voit de manière particulièrement éloquente dans une lettre écrite à Monterroio par João Pereira Ramos de Azevedo Coutinho: « Je vous rends grâce par l'envoi des 'Folhetos', qui désormais ne sont pas simplement singuliers par leur excellence ; ils sont aussi uniques; car les *Préliminaires ont couvert la bouche ou attaché les mains* à certaines personnes qui les envoyaient, de la même manière qu'ils l'ont fait à l'artillerie et aux Soldats des princes belligérants » [« Rendo a VM as graças devidas pela remessa dos Folhetos, que agora não só são singulares por excelentes, mas únicos; porque os *Preliminares taparam a boca, ou ataram as mãos* a algumas pessoas, que os mandavam, assim como o fizeram à artilharia, e Soldados dos Príncipes

²⁹⁶ Chr. Jouhaud, *Mazarinades : la Fronde des mots*, Paris, Aubier, 1985, p. 37-38. La comparaison avec les « mazarinades » ne peut pas être poursuivie au-delà d'une certaine limite : le rapport à l'action politique violente est absent du contexte étudié ici. Le risque serait de prendre au pied de la lettre l'agressivité de certaines des prises de position que l'on examinera plus loin sans considérer le contexte concret dans lequel la lecture des nouvelles avait lieu. Les rivalités politico-diplomatiques sont parfois associées à des contextes ludiques, notamment à la pratique de parier sur les batailles, ou à des joutes poétiques qui relèvent de la sociabilité académique.

beligerantes »]²⁹⁷. Cette description des conséquences des nouvelles sur les lecteurs n'est possible que dans une logique où ceux-ci sont perçus comme prolongeant les factions en lutte dans le terrain de bataille. Les nouvelles sont conçues comme une continuation de la guerre par d'autres moyens. Elles seront, logiquement, « habillées » de la couleur de l'engagement des lecteurs. C'est ce qui est expliqué dans le numéro 16 du *Folheto* de 1741 (copie d'Évora), qui se réfère au grand « cortège » [« séquito »] du parti de Castille et de celui de Grande-Bretagne, en lutte en Amérique.

Les lettres de Monterroio nous renseignent sur la « partialité » des *folhetos* de Santarém. Ces derniers sont en effet remplis de nouvelles qui donnent l'avantage au parti de la reine de Hongrie. Les correspondants du périodique manuscrit manifestaient explicitement leur soutien à la reine de Hongrie. Par exemple, Fr. Francisco da Visitação Maçarelos raconte au Père Montês que plusieurs « folhetos » avaient « couru » à Coimbra dans la première semaine de mars 1742. Bien que tous favorables à la reine de Hongrie, un seul de ces « folhetos », qui assurait diffuser des nouvelles entendues au Palais Royal, « mettait en déroute » tous ses espoirs : « Cette semaine plusieurs *folhetos* ont couru ici ; et même s'ils étaient tous en faveur de la Reine de Hongrie, l'un, qui affirmait donner des nouvelles écoutées dans le Palais Royal, a mis complètement en déroute les espoirs de ceux qui, comme moi, ont une inclination pour ce parti si atténué » [« Esta semana correram aqui vários folhetos, e suposto todos vinham a favor da Rainha de Hungria, um, que afirmava dar notícias ouvidas no Paço

²⁹⁷ *Carta que escreveu o doutor João Pereira Ramos de Azevedo Coutinho, opositor às cadeiras da Univ. de Coimbra a J.F.M.M. remetendo-lhe a quarta epanaphora indica, que havia composto*, 11-11-1748, BPE, CVII/1-9 f.136 [italique de ma responsabilité].

desbaratava de todo as esperanças de quem como eu é inclinado por este atenuado partido »] (LMM, 5-3-1742, f. 217). L'affrontement est inégal comme cela peut arriver dans une bataille : une seule nouvelle entendue dans le Palais est capable de mettre en déroute tous les écrits qui venaient en faveur de la reine.

Associée à cette théorisation sur les effets des nouvelles nous trouvons la question du « sens » ou de la « direction » des récits et des événements. L'écriture-lecture des nouvelles est marquée par une précompréhension qui organise les récits qui arrivent selon l'opposition entre nouvelles favorables et défavorables. Par « nouvelles favorables » s'entend tout récit tendant à donner l'avantage au côté de Marie-Thérèse dans le conflit, que ce soit une victoire militaire ou, plus simplement, tout événement qui permette d'anticiper le triomphe final de ce « parti ». En arrivant, les nouvelles sont déjà vues comme allant en faveur d'un parti ou d'un autre. Aucune nouvelle n'est innocente ou indépendante d'une prise de parti : à chaque ordinaire, à chaque nouvelle publiée, le lecteur trouvera la victoire du parti « hongrois » ou « autrichien » derrière les exploits d'un général piémontais, d'un amiral anglais, de l'Electeur de Hanovre. Inversement, les troupes de Bavière ou de Suède représentent, tout autant que les maréchaux de France, le parti « français ». Charles de Lorraine ou Nadasti seront les héros militaires du parti autrichien que nos sources favorisent; de l'autre côté, en représentant de l'ennemi, on trouve le cardinal de Fleury et les généraux Belle-Isle, Broglio ou Mayllebois.

Enfin, le sens des événements a partie liée avec celui de la Fortune, qu'on a également abordée. Maître de la direction de l'histoire, elle est mystérieuse et toujours cachée. Les événements sont conçus comme démonstration du bon sens

de l'histoire, de la fortune: ils « vérifient » [« verificam »] la bonne faveur d'un côté, le bon côté, le côté choisi par la fortune.

L'invocation rhétorique de la Fortune ne peut pas cacher, toutefois, le fait que les rédacteurs de nouvelles, engagés dans les batailles symboliques de partis, déploient des dispositifs pour prolonger rhétoriquement la force impliquée dans la direction des événements. Il y a là comme une physique des événements à laquelle les nouvelles ont la prétention de participer en tant qu'accélérateurs ou retardateurs. Elles veulent affecter le sens des événements, en accentuant leur sens favorable ou en cherchant à contrarier leurs effets. La discontinuité créée par la périodicité joue possiblement son rôle ici : si l'événement n'est jamais clos, s'il faut toujours attendre une suite des événements, il faut conjurer l'indétermination provoquée par le vide créé dans l'attente de la suite. Les rédacteurs vont ainsi accentuer les dégâts et l'effet de détresse provoquée chez l'adversaire par une nouvelle qui lui est « défavorable ». Dans le compte-rendu d'une bataille, par exemple, il s'agit de faire pencher la balance de son côté, à travers une comptabilité des blessés et des morts, des dégâts subis et infligés, ouvrant, semaine après semaine, la perspective d'une victoire imminente. Au contraire, une nouvelle dont le sens est défavorable à son propre parti va être rhétoriquement compensée par des circonstances qui atténuent l'effet provoquée. En effet, une nouvelle défavorable ne vient jamais seule. Elle est toujours accompagnée de circonstances atténuantes. Et, dans un souci d'influencer le cours des événements, les nouvelles partisans feront feu de tout bois: indices qui permettent de prévoir la victoire imminente, utilisation des rumeurs et des nouvelles non confirmées pour

favoriser son camp, omissions sélectives, tout cela aide à pousser la « force » d'un événement dans la direction prétendue.

La métaphore de la contagion, que l'on a empruntée au diplomate Cunha Brochado, est une autre manière de rendre compte du phénomène : les lecteurs dont contaminés par l'esprit des nouvelles qui, lorsqu'elles donnent la victoire au parti adverse, peuvent se propager comme une maladie contagieuse. Sous la plume de Monterroio, voici interprétation « partisane » des nouvelles qui arrivent par la poste en juin 1743 : « toutes les nouvelles qui arrivent sont favorables au parti Hongrois. Face à la détresse provoquée par ces événements, quelques-uns des blessés du mal gallique, ont abjuré les dogmes de leur secte; il est pourtant certain que les *folhetos* font moins plausible ce que les *suplementos* réfèrent. » [« Todas as notícias que chegam são favoráveis ao partido Húngaro. Alguns dos que se achavam feridos do mal gálico como estes sucessos os fazem suar têm já abjurado os dogmas da sua seita; porém é certo que os folhetos ganham as alvissaras aos suplementos, e fazem menos plausível o que referem » [LPP, f. 118, 29-6-1743]. Le « mal gallique » et les « dogmes de leur secte » : sous ces métaphores médicales et religieuses nous trouvons l'évidente position anti-française du gazetier dans les événements européens de l'époque.

Enfin, les effets des nouvelles peuvent être simplement accompagnés par la description de sentiments de joie ou de détresse, selon le sens attribué à l'événement. Dans une lettre, Monterroio fait transmettre au Père Montês la nouvelle, déjà citée auparavant, d'une victoire piémontaise sur les espagnols témoignée par le postillon de Rome. Faisant suite à une série de défaites, elle

servirait de consolation aux lecteurs du « parti autrichien »: « Communiquez ceci au Père Montês pour qu'il l'ajoute à son *Mercúrio* afin de ne pas laisser le parti Autrichien aussi mécontent » [« Comunique VM isto ao P.e Montês para o acrescentar no seu *Mercúrio* afim de não deixar tão descontente o partido Austríaco »] (LPF, f. 157, 2-5-1744).

Prenons, pour donner un premier exemple, une nouvelle qui est une contrariété évidente pour le « parti autrichien » car il s'agit de l'enjeu même de la guerre : le couronnement impérial du prétendant rival de Marie-Thérèse, l'Electeur de Bavière, le 24 janvier 1742. Dans un premier moment, le 17 février, le *Folheto de Lisboa* met en doute la nouvelle dans le « marché de Lisbonne » (« a Praça desta Cidade »). Elle n'aurait pas parcouru les voies plus plausibles d'accréditation qu'auraient pu être un exprès de D. Luís da Cunha ou du nouvel Empereur lui-même. Ces lettres officielles auraient eu largement le temps d'arriver à Lisbonne avant la date de publication du *Folheto*. La semaine suivante, la nouvelle est pourtant confirmée par le paquebot d'Angleterre. Mais les seules circonstances qui accompagnent cette confirmation, dans la brève description qu'en fait le périodique manuscrit, sont l'opposition qui s'est manifestée à cet acte: l'Electeur de Mayence, à qui incomberait le couronnement, s'est refusé d'y assister; il a été remplacé dans cette fonction par l'Electeur de Cologne; à cela, on ajoute l'énumération des voix de protestation des ministres de la reine de Hongrie, de l'Electeur de Hanovre, du roi de Sardaigne et des états de Hollande (FL/BN, 24-2-1742, n°8).

Pendant ce temps-là, la gazette n'avait encore rien dit sur l'élection impériale. Aux premières nouvelles en circulation à Lisbonne sur le couronnement,

elle répond typiquement avec le silence. Le 27 février, trois jours après la confirmation du couronnement par le *folheto*, elle publie, dans son chapitre d'Angleterre, un récit similaire à celui du manuscrit et dont la source est visiblement commune (GL, 27-2-1742, n°9). Le dispositif narratif employé par la gazette est également le même : la nouvelle est certaine, confirmée par plusieurs voies en provenance d'Allemagne; et, comme dans le *folheto*, le coeur du récit n'est pas l'élection impériale, mais plutôt les circonstances « atténuantes » contre cet événement défavorable. Le rédacteur choisit de faire défiler aux yeux du lecteur la coalition des voix dissonantes de l'élection. En vérité, le lecteur de la gazette avait déjà pu lire un peu avant, dans la même page du périodique, un paragraphe originaire de Cologne avec le même récit électoral. Mais celui-ci non plus ne paraît pas seul : sans transition, la deuxième partie du paragraphe résume le contenu des lettres de Ratisbonne avec les échos de la protestation solennelle de la reine de Hongrie, circulant déjà en grand nombre d'exemplaires imprimés dans les Cours allemandes favorables à Marie-Thérèse.

Ainsi, que ce soit dans le « théâtre » plus public des gazettes ou bien dans celui plus discret des *folhetos* se livre, semaine après semaine une bataille que chaque nouvelle semble avoir le pouvoir de décider. Comme une balance toujours déséquilibrée, le récit s'achève toujours sur une inégalité qui crée un penchant favorable à son parti.

Comme le montre la manière dont l'élection de Charles-Albert fut traitée dans ses pages, la gazette, dont le rédacteur faisait circuler par lettre des nouvelles pour « consoler » le parti autrichien et qui caractérisait les positions pro-françaises

comme atteintes par le « mal gallique », n'était pas moins partisane de la reine de Hongrie que les *folhetos*. Sa position dans les conflits militaires et diplomatiques européens de ces années apparaît explicitement dans les textes d'introduction au premier numéro de l'année, publiés entre 1743 et 1745. L'analyse de la performance de chaque nation dans le système politique et militaire au long de l'année écoulée y est accompagnée de quelques commentaires qui, en marge des considérations obligées sur la grandeur de chaque monarque, montrent la position assumée par le périodique, celle de partisan de la Pragmatique Sanction. Pour le périodique, la reine de Hongrie défendait dans le conflit des droits à des états qui lui revenaient par « héritage incontestable » [« herança incontestável »] de ses grands parents (GL, 7-1-1744, n° 1). L'Angleterre, sa fidèle alliée, soutenait « la raison, la justice, et la droite procédure de la Reine » [« a razão, a justiça, e o recto procedimento da Rainha »]. De son côté, l'Electeur de Bavière, mal conseillé et oubliant la politique prudente de son père, avait « prétendu d'un droit supposé et mal fondé la dévolution de tous les états qui faisaient la grandeur de la Maison d'Autriche... » [« Pretendeu com um direito suposto, e mal fundado a devolução de todos os Estados, que constituíam a grandeza da Casa de Áustria »...] (GL, 1-1-1743, n°1). Plus tard, en 1745, le testament de Fernand I, sur lequel se fondaient les prétentions bavaroises, était qualifié de « fantastique ou entièrement nul » (« ou fantástico, ou inteiramente nulo ») (GL, 5-1-1745, n°1). Son alliance avec la Prusse et la France était considérée comme « contraire à toutes les constitutions de l'empire » [« contrária a todas as constituições do Império »] (Idem). La France, un ennemi de la Bavière aux faux-semblants d'ami, ne faisait que poursuivre sa

politique traditionnelle destinée à affaiblir l'empire (GL, 7-1-1744, n°1). Pour la gazette, une fois ce conflit terminé, la France devrait perdre jusqu'aux territoires que l'Autriche lui avait formellement cédés dans des accords précédents, par non-respect des engagements assumés. Enfin, parmi d'autres remarques sur la justice ou l'injustice qui reviendrait à chaque participant dans le conflit, la gazette réservait des mots particulièrement sévères au roi de Prusse, responsable de parjure, de non-respect de la parole donnée à la reine de Hongrie, et aussi de promouvoir la division parmi les allemands (GL, 5-1-1745, n°1).

Cependant, cette prise de parti explicite en faveur de la reine de Hongrie restait, dans le périodique imprimé, exceptionnelle si l'on compare la gazette avec les *folhetos* ou avec ce qui est dit dans les lettres. La comparaison entre le traitement des mêmes événements politico-militaires de la Guerre de Succession autrichienne dans les nouvelles imprimées et manuscrites nous permet de constater, encore une fois, quelques différences fondamentales entre les deux supports.

6.2.3. Le « parti autrichien » dans les nouvelles à la main

Se rappeler la différence rhétorique séparant les deux périodiques est essentiel : tandis que la gazette s'organise autour de la séparation en chapitres par ordre chronologique et géographique, comme une suite ordonnée de lettres, le sujet qui parle dans le *folheto* se place dans la Cour. Le rédacteur des *folhetos* se

situé dans la perspective locale de celui qui reçoit les nouvelles à Lisbonne. Cette position rhétorique marque également la réception des nouvelles internationales: il s'agit d'une synthèse des dernières nouvelles arrivées à Lisbonne par la poste et par les navires étrangers.

Situé dans la Cour, le nouvelliste ne se limite pas à reproduire des informations sur les batailles étrangères ; il produit en outre un récit sur l'interprétation de celles-ci à Lisbonne et sur les divisions que ces nouvelles provoquent dans la Cour portugaise. Aux nouvelles arrivées, il ajoute des informations sur leur lecture dans la Cour; il donne, encore une fois, des nouvelles sur les nouvelles. Et, dans ce récit sur la lecture des nouvelles, le manuscrit se laisse contaminer de manière plus explicite par la prise de parti que la gazette. Un exemple qui me semble particulièrement significatif : toujours en 1742, les deux périodiques annoncent la parution d'une *Relação* sur les batailles de l'armée autrichienne. Imprimée dans la typographie responsable de l'impression du périodique et traduite par les soins de Monterroio, elle est brièvement annoncée dans la gazette numéro 27 de 1742, du 3 juillet: « On imprime une Relation des progrès de la Reine de Hongrie, qui sera bientôt sous presse » [« Fica para se imprimir uma Relação dos progressos da Rainha de Hungria, que brevemente se dará ao prelo »]. Le *folheto* contemporain de cette gazette, celui du 30 juin, avait inséré la même annonce avec quelques remarques de plus : « On imprime une *Relação* avec toutes les circonstances avantageuses de l'armée autrichienne dans les batailles citées dans ce *Folheto* pour confondre nos antagonistes Français » [« Fica para se imprimir huma Relação com todas as circunstâncias vantajosas das

Armas Austríacas nas batalhas, que refere este Folheto para confusão dos nossos Antagonistas Franceses »] (FL/BN, 30-6-1742, n°26). C'est le manuscrit qui nous livre une explication sur le rôle polémique de l'impression de la *Relação*, tandis que la gazette le tait, elle qui est à l'origine même de l'initiative d'imprimer ce récit des « progrès » de la reine de Hongrie.

« Nos antagonistes Français » : voici l'ennemi clairement désigné, à la première personne, par le manuscrit. Ce que celui-ci révèle — et que la gazette de son côté essayera de cacher — est que la publication de nouvelles « en faveur » de la reine de Hongrie et « contre le parti français » a un enjeu local. Les nouvelles de la Guerre de la Succession d'Autriche ont une origine étrangère et se réfèrent à des événements lointains, mais le vrai adversaire des diffuseurs de nouvelles ce sont les tenants du « parti français » dans la Cour portugaise. Lorsqu'on raconte dans le *Folheto*, par exemple, qu'en France plusieurs maisons d'affaires sont en faillite, on y ajoute une remarque sur la « crainte » que la même chose ne succède à celles du même pays installées au Portugal (FL/BN, 5-5-1742, n°18). Malgré la séparation graphique existant à chaque numéro, la distinction entre les nouvelles de l'Europe et celles de la cour est brouillée. Dans un autre numéro de 1742, toujours dans l'espace des nouvelles étrangères, des manifestations en faveur de la reine de Hongrie en Hollande se détachent graphiquement du texte d'une nouvelle. On déclare l' « acclamation universelle » de ses victoires en augmentant la dimension des lettres : « **Vive la reine de Hongrie. Vive, vive.** » [« **Viva a Raynha de Hungria. Viva. Viva.** »] (FL/BN, 11-8-1742, n°32). Ces phrases d'acclamation, situées à la fin du récit, deviennent ainsi un titre,

une proclamation que le lecteur lit dès qu'il entre dans la page, brisant le protocole de la lecture suivie et aussi la séparation entre nouvelles étrangères et nouvelles de la Cour. L'acclamation hollandaise de la reine de Hongrie est ainsi identifiée à l'acclamation par les lecteurs portugais des *folhetos*.

Plus important encore, dans l'espace des nouvelles de la Cour, le périodique manuscrit se donne comme vocation de prolonger la circulation des textes satiriques, des épigrammes, des sonnets, des anecdotes que l'on publie au Portugal pour combattre le « parti Français » ou ceux qui le soutiennent. Le *Folheto* colporte dans ses pages des rumeurs, des anecdotes et des textes qui circulent dans la Cour mettant à mal un lectorat de nouvelles conçu comme politiquement rival. La défaite annoncée du parti rival y est glosée dans différentes formes et genres littéraires. Un exemple en sont les prophéties sur la guerre, faites par une religieuse allemande, que l'électeur de Bavière aurait lui-même consultées. Elles ont été mises à circuler à Lisbonne par le Père Carlos de Luca, à peine arrivé d'Allemagne, et le *folheto* les reproduit (FL/BN, 25-8-1742, n°34). Une semaine plus tard, on transcrit un sonnet qui « apparut ces jours-ci » au sujet de la croissante adversité du « jeu de l'Europe » pour la France [« França (...) vai vendo o jogo da Europa contra si, a cujo assunto apareceu nestes dias o seguinte soneto... »]. Celui-ci aurait provoqué la colère des Français résidents dans la Cour : « Les Français résidents dans cette Cour sont tellement fâchés à cause de ce sonnet qu'ils offrent des sommes d'argent pour connaître l'auteur; mais *alta petis* » [« Andam os Franceses residentes nesta Corte tão picados com este Soneto, que prometem moedas por saberem o seu Autor; *mas alta petis!* »] (FL/BN, 1-9-1742,

n°35). L'anonymat de l'auteur est respecté par le *folheto*, qui ne publie que ce qui peut favoriser sa partialité. Un autre sonnet, construit autour des rimes *aque*, *eque*, *ique*, *oque* et *uque*, témoigne de la pratique de parier de l'argent sur les batailles. Il se réfère au Français comme un « badaud » [« basbaque »] qui « hypothèque » son argent dans des paris favorables aux allemands (FL/BN, 24-11-1742, n° 47).

Une autre arme de ce combat est la dénonciation critique de la manipulation de l'information par l'ennemi : dans la guerre des nouvelles, celui-ci procéderait à une amplification biaisée de ses succès et à une occultation de ses pertes. Dans cette dénonciation, le *folheto* rend explicites les fonctions que la publication des nouvelles a pour l'adversaire. Dans un des *folhetos* qui racontent l'évolution du siège de Prague par les Autrichiens, on écrit: « Les Français publient qu'ils ont des ressources pour se défendre deux mois et cela est certifiée par des lettres qu'on leur a prises; pourtant, on pense qu'elles ont été écrites dans le but même de tomber en mains ennemies et imposer de la sorte les propositions françaises; on y promettait une défense qui serait célébrée dans le Monde » [« Os Franceses publicam, que têm mantimentos para se defenderem 2. meses, e assim o certificavam as cartas, que se lhes apanharam, com hum correio; porém entende-se, que foram feitas de propósito para virem a cair nas suas mãos, e com esta notícia lhe aceitarem as propostas; porque prometiam nelas sustentar um sítio que ficasse celebrado no Mundo »] (FL/BN, n°35, 1-9-1742). En même temps, les Français et ses alliés Polonais sont accusés d'interdire la circulation des nouvelles concernant les pertes de leurs armées (FL/BN, 24-3-1742, n°12). En clair, l'ennemi diffuserait de fausses « bonnes nouvelles » et il empêcherait la diffusion des vraies

« mauvaises nouvelles ». Il y aurait ainsi une mauvaise foi foncière dans la source ennemie, initiée dans les premiers témoins biaisés d'un événement et se prolongeant jusqu'à la réception des récits au Portugal. La circulation à Lisbonne de récits défavorables aux armées autrichiennes trouverait ici son principe explicatif: « à chaque jour les nouvelles en faveur de la Reine de Hongrie se vérifient ; d'où l'on déduit que tout ce qui a été répandu dans cette Cour [de Lisbonne] contre elle ne sont que des manies des mécontents [« Cada dia se vão verificando as novas a favor da Rainha de Hungria; por onde se colige, que tudo o que por esta Corte se tem espalhado contra ela foram manias dos descontentes. »] (FL/BN, 7-7-1742, n° 27). On retrouve cette vocation fondamentale du support manuscrit : il nous révèle à quoi sert la diffusion des nouvelles. Il rend explicite ce qu'on en *fait*.

6.2.4. Le « parti autrichien » dans la gazette

Là où la perspective rhétorique du manuscrit est locale, avec un rédacteur placé du point de vue de la réception à Lisbonne des nouvelles, la gazette se caractérise par le rétrécissement du point de vue local. Elle concède presque tout l'espace aux nouvelles provenant de l'étranger, qu'elle organise par chapitres géographiques en prenant soin de ne pas détacher le récit de son origine. Dans une structure d'apparence « polyphonique », elle publie des récits qui présentent le point de vue des différentes cours et chancelleries. Les nouvelles sont publiées

selon leur origine et le récit garde cette marque de dépêche issue d'un lieu où l'événement s'est produit qui prétend conférer, par le respect de la source, authenticité à un récit.

À cette organisation du discours correspond une séparation bien plus nette que dans le périodique manuscrit entre les nouvelles d'origine étrangère et celles d'origine locale. La prise de position explicite de celui qui écrit les nouvelles par rapport aux conflits internationaux disparaît. Le support local de la gazette à Marie-Thérèse va s'affirmer indirectement, en passant par le « détour » constitué par les dépêches étrangères. C'est également par le biais des chapitres étrangers que peut apparaître la dénonciation de la publication de fausses nouvelles avec un objectif politique. Dans une gazette partisane, cette utilisation provient toujours du parti français. Ainsi, au long de l'année 1742, le soutien à la reine de Hongrie, cette même acclamation enthousiasmée — *Viva a Rainha de Hungria* — que le *folheto* avait affiché en grandes lettres, est placé dans la gazette dans la bouche des autres. Il apparaît dans le chapitre de Hollande, où l'on écrit que « le Peuple est plus Autrichien que jamais » [« O Povo está mais Austríaco, que nunca »] (SGL, 13-9-1742, n°1). Ou bien, quelques jours plus tard, dans celui de Naples, où le peuple aurait acclamé de la plage la flotte anglaise (GL, 25-9-1742, n° 39). Ou enfin à travers les soldats du camp autrichien assiégeant la ville de Prague et impatients de lancer l'assaut final (SGL, 11-10-1742, n° 41). Refoulée du niveau local, la position politique de la gazette réapparaît dans les nouvelles étrangères et elle utilise le peuple comme instance d'argumentation politique: là où, comme dans le Royaume de Naples ou dans les Provinces-Unies, les dirigeants sont hostiles ou

hésitent à déclarer leur appui à la reine, c'est le peuple qui montre la voie que les souverains devraient suivre.

La différence avec le *folheto* tient également aux fonctions monumentales attribuées à l'imprimé. Se concevant comme un « théâtre » où défile la réputation de chaque nation, la gazette est tenue de conférer la dignité qu'ils méritent aux souverains des différentes monarchies. La distribution des adjectifs se veut, dans le périodique, équitable, proportionnelle à la grandeur des personnages représentés. Dans le premier numéro de 1745, on écrit : « Tous les Rois de l'Europe ont montré cette année avec évidence le caractère de leur génie » [« Todos os Reis da Europa têm mostrado neste ano com maior evidência o carácter do seu génio »] ([GL, 5-1-1745, n°1). L'éclat, la *virtù*, de chaque monarchie est en quelque sorte au-dessus de la question politique de la guerre. Pour cette raison, le périodique ne doit pas exhiber son hostilité à l'empereur Charles VII sans en même temps le compenser rhétoriquement de dignité. Lorsque la gazette énumère l'opposition des différents électeurs à son élection, par exemple, elle ajoute un « nonobstant le fait que le Très Serein Electeur de Bavière mériterait la haute dignité de tête de l'empire » [« sem embargo de ser mui merecedor da alta dignidade de Cabeça do Império o Sereníssimo Eleitor de Baviera »] (GL, 27-2-1742, n° 9). La phrase illustre parfaitement la différence de ton entre l'imprimé et le manuscrit. Si elle n'empêche pas l'identification de la gazette avec le parti impérial, elle permet au gazetier de garder une impartialité apparente. Cette impartialité de l'imprimé n'est, en vérité, qu'un effet de surface. Une lecture savante, *discreta*, du périodique imprimé, identifie parfaitement les prises de parti pro-autrichiennes et anti-françaises du

périodique. Ce qui finalement se dégage de la lecture de la gazette est une prise de position permanente, une longue litanie anti-française et favorable aux alliés de la reine de Hongrie.

Rhétoriquement, il s'agit de *construire* une lecture des événements qui permette d'en dégager un sens visiblement favorable à sa partialité, un sens qui se présente comme évident au lecteur et dispense le gazetier de toute autre réflexion. Comme il est écrit dans le premier numéro de l'année 1743, dans une référence aux difficultés militaires de la France, les événements « sont si publiques que les réflexions semblent superflues » [« os sucessos (...) são tão públicos [que] parecem superfluas as reflexões »] (GL, 1-1-1743, n°1).

Plusieurs dispositifs sont à l'œuvre pour le faire. Je m'attarderai sur la description des deux qui me semblent être les plus importants. D'abord, le chapitre de France (en provenance de Paris ou de Versailles), qui pendant cette période est systématiquement utilisé pour montrer les difficultés de la couronne française. La forme rhétorique que prend le combat contre ce parti est le coup porté contre lui-même: la meilleure façon de désarmer l'adversaire est toujours de faire retourner contre lui une nouvelle présentée comme originaire du propre camp adverse²⁹⁸. Une nouvelle sortie de la bouche de l'ennemi, avec sa sincérité implicite, témoigne mieux de la mauvaise situation d'autrui et annonce notre propre bonheur. Comme le défini un « Romance Endecassílabo » paru à Lisbonne au sujet d'une défaite du

²⁹⁸ Le même dispositif est présent dans les nouvelles de provenance française publiées dans les *Folhetos*. Elles font référence, à plusieurs reprises, à l'« incroyable consternation » [« incrível consternação »] de Versailles devant la marche des affaires militaires, avec des repercussions dans la politique intérieure (FL/BN, 21-4-1742, n°16 ; 29-9-1742, n°39). Démontrer l'impopularité du cardinal de Fleury, vu dans les *Folhetos* comme le principal responsable de la politique externe française, est l'objectif de plusieurs récits : on mentionne les « murmures » [« murmuração »] contre son ministère, on transcrit, en français, les pasquins publiés en France qui s'opposent à Fleury, on le montre désespéré, au bord du suicide face aux mauvaises nouvelles...

roi de Prusse, le meilleur « vaticinateur » de la victoire des alliés allemands-hongrois est toujours l'ennemi lui-même. En l'occurrence, il est incarné par un roi de Prusse qui essaierait de présenter comme une victoire une cuisante défaite en Moravie: « L'Allemagne ne peut pas avoir de meilleur pronostic ; car ce sont ces ennemis et non ses alliés qui lui promettent tout le bonheur » [« Vaticínio melhor não há do que este, / Nem Alemanha o pode ter mais alto, / Pois são quem lhe promete as ditas todas, / Seus inimigos não, seus Aliados »] (FL/BN, 13-10-1742, n° 41).

La Cour française est ainsi figurée à travers les mauvaises nouvelles qui lui arrivent de plusieurs origines. Par exemple, à la fin juin 1742, Versailles apprend les difficultés subies par son armée en Allemagne, commandée par le maréchal de Broglio, face aux autrichiens. Une rumeur, une « voix qui se répand » (« se espalhou a voz »), rapporte le refus du roi de Prusse, pourtant allié de la France à l'époque, de venir le secourir. En conséquence, le maréchal doit se réfugier rapidement à Prague. En même temps, un courrier exprès, envoyé par l'empereur, arrive à Versailles pour transmettre au roi de France que le roi de Prusse a fait un traité de paix avec la reine de Hongrie. (GL, n°30, 24-7-1742). Après cette accumulation de contrariétés, le récit de Versailles de la gazette, confirmé ou non par la suite, peut être interrompu pour reprendre la semaine suivante.

Un autre exemple est la transcription d'une lettre « imprimée en plusieurs relations et en plusieurs langues » [« impressa em vários papéis, e diferentes línguas »] et dont l'auteur serait le cardinal de Fleury (SGL, 27-9-1742, n°39). Dans cette lettre, Fleury s'adresserait au comte de Königseck, Feld Maréchal autrichien,

pour lui transmettre son accord personnel avec toutes les conditions de paix que celui-ci avait proposées à la France; en même temps, il lui signifie l'impossibilité, pour des raisons d'honneur de la monarchie française, d'accepter ces conditions. Fleury conseille ainsi au chef militaire autrichien de faire une proposition de paix alternative, dans des conditions plus acceptables par la France. Un doute est émis en début de cet article : il ne porte pas sur l'authenticité de la lettre, mais sur la raison pour laquelle elle aurait été publiée; pour les uns il s'agirait d'une « diligence du parti français », pour les autres, elle serait due à l' « astuce du parti opposé ». Mais cette incertitude du rédacteur de la nouvelle n'est qu'un leurre, un faux-semblant de doute. Le but évident de la publication de la lettre, dont le sens se dégage aux yeux du lecteur connaisseur du dispositif gazetier, est de faire du premier ministre français un adversaire « repenté » de la reine d'Autriche, ici représenté comme étant placé en position minoritaire dans sa Cour, contrarié et malheureux. Par l'artifice d'une lettre dont la sincérité est donnée par le fait que sa divulgation serait compromettante pour son auteur, on révèle sa « vraie » position dans le conflit. Fleury devient ainsi le messager le plus authentique de l'hégémonie autrichienne, celle de l'aveu, logée dans le cœur même de son ennemi.

Un dernier exemple, dans le chapitre de Hollande du *Supplémento* suivant, du 4 octobre (SGL, n°40, p. 502-503). Dans l'article de La Haye, on lit les justifications présentées par le Marquis de Fénelon aux Etats Généraux — dont le soutien était disputé par les Français et les Anglais à ce moment — sur les raisons qui ont forcé le roi de France à envoyer son armée de Westphalie secourir Prague. Dans le récit que la gazette fait de cette argumentation, plusieurs expressions

employés par l'auteur de l'argumentation se retournent contre lui-même : si la Cour de France prend des « mesures qui semblent *si contraires à la tranquillité Européenne* et au rétablissement de la Paix générale » [« medidas ao parecer *tão contrárias à tranquilidade da Europa, e ao restabelecimento da Paz geral* »] [c'est moi qui souligne], c'est parce qu'elle veut simplement sauver les troupes de Prague et leur procurer une retraite en sécurité, en les préservant du « manifeste danger » [« manifesto perigo »] dans lequel elles se trouvent. Même si ensuite on donne voix à une condamnation du caractère hautain de Marie-Thérèse dans les négociations de paix — elle aurait rejeté les dernières propositions de paix de la France avec une « arrogance et des façons jusqu'ici inconnues et non pratiqués entre les têtes couronnées » [« uma altivez, e com um modo até agora desconhecido, e não praticado entre testas coroadas »], le chemin avait déjà été fait pour une interprétation de la nouvelle qui souligne le rôle de la France dans la création d'instabilité en Europe et, toujours et encore, la mauvaise situation de ses armées.

6.2.5. L'exemple du siège de Prague de 1742

L'autre stratégie suivie par la gazette pour créer un sens de lecture favorable au parti de Marie-Thérèse, et peut-être la plus efficace, consiste à jouer avec l'organisation des nouvelles à l'intérieur de chaque nouvelle livraison de la gazette. Il s'agit, à nouveau, de produire un ordre des événements dont le sens se dégage de manière évidente aux yeux du lecteur. Le cas du siège et de l'assaut de

Prague par l'armée autrichienne, un des moments militaires importants de la guerre en cette année 1742, nous sert d'exemple. Annoncé comme imminent dans la gazette et dans le *folheto* au long de semaines, l'assaut à Prague par l'armée autrichienne débute le 9 août 1742. L'arrivée à Lisbonne de la nouvelle du lancement de l'attaque à la ville bohémienne coïncide avec la parution du premier *Suplemento* à la *Gazeta*, le 13 septembre. Comme on l'a vu, c'est précisément pour inclure ces nouvelles plus récentes et plus importantes venues d'Europe centrale, où se passe l'action centrale de la guerre, que cette suite de la gazette est créé. Mais, tandis que le *folheto* avait pu faire une première référence à l'assaut dans le numéro du 15 septembre, il faut attendre le *Suplemento* suivant, du 20 septembre, pour que la gazette publie un premier récit des opérations.

Le périodique imprimé se place du côté autrichien tout d'abord par le choix décisif du point de vue : le premier récit des opérations militaires de Prague est toujours fait à partir du camp autrichien. Sous la forme d'un journal de l'armée assaillante, le narrateur anonyme parle à travers un « nous » qui coïncide avec la position de l'attaquant. Il rapporte les actions observées par l'armée autrichienne dans le camp adverse. Sorties, tirs d'artillerie, mouvement des déserteurs permettent au narrateur de faire des déductions sur la capacité des forces assiégées. Le récit s'oriente vers la collecte de signes de faiblesse de l'ennemi à travers l'observation d'indices. On estime, dans les premiers jours de l'assaut, que celui-ci aurait une puissance de feu importante, mais qu'elle ne semble pas accompagnée d'une quantité proportionnelle de vivres. Les opérations initiales sont rapportées comme généralement favorables aux attaquants, qui font reculer les

défenseurs (SGL, 20-9-1742, n°39). Les pertes de l'ennemi sont rapportées par des déserteurs et le premier chapitre du journal sur l'assaut se clôt avec l'espoir de victoire et de reddition de l'adversaire rapides. Ensuite, la gazette inverse le point de vue et donne la voix à l'autre côté des tranchées. Le chapitre suivant vient de Francfort, siège de la Diète impériale et de Charles VII. On y inclut les lettres reçues de Prague avant le commencement de l'assaut, faisant état d'une bonne préparation pour la défense de la ville, avec la réparation de fortifications et la construction de nouvelles barrières. La lettre est envoyée de Francfort à la même date que celle envoyée du champ autrichien. Mais il s'agit visiblement d'un récit plus ancien que celui du journal de l'armée autrichienne : les faits rapportés sont moins actuels et de deuxième main, envoyés de Prague à Francfort, à une date par ailleurs non mentionnée, et de là enfin renvoyés pour entrer dans le circuit gazetier. Lorsqu'on lui décrit le bon état défensif de la ville, le lecteur a donc déjà lu un récit plus actuel, de première main et rapportant des faits plus récents, lui décrivant un assaut autrichien qui semble plutôt bien entamé. La première lettre annule l'effet de la deuxième, la rend inactuelle, la renvoie au passé. Le même effet est induit par la description, un paragraphe plus loin, de l'avancement de l'armée française de Mayllebois, le renfort qui, d'Allemagne, devrait aller aider les assiégés de Prague. Tout rapide que semble être la marche des renforts, l'impression de retard face à la marche des événements qui sont déjà en train d'avoir lieu, car lus dans la même livraison quelques paragraphes avant, est inévitable. Dans le présent de la marche de l'armée française, le secours promis est « déjà » en marche et il semble avancer rapidement (SGL, 20-9-1742, n°38). Mais, dans le présent réel de la lecture, il est

encore bien loin de cette Prague qui subit *déjà* l'assaut autrichien.

Ce même dispositif sera employé dans les livraisons suivantes : dans le numéro du 27 septembre, le périodique ne dispose pas de nouvelles plus récentes que celles de la livraison précédente et fait un retour sur les événements déjà racontés. Le premier récit publié est encore celui du journal du camp autrichien, et il présente les combats comme globalement favorables à l'armée autrichienne. Le 4 octobre, le journal de l'armée autrichienne se prolonge jusqu'au 26 août (SGL, 4-10-1742, n°40) Il inclut le récit d'une sortie qu'aurait fait la quasi-totalité de l'armée française de Prague et que les autrichiens, pourtant bien moins nombreux, auraient réussi à repousser. Long de quatre pages et demie, le journal autrichien occupe plus de la moitié de la livraison. Il est suivi d'un chapitre de Francfort, en apparence plus actuel, car daté du premier septembre. Mais il s'agit de douze courtes lignes de citation d'une gazette locale, avec de l'information moins actuelle, datée du 24 août. La sortie du 22 août y est présentée du point de vue français: forte de six mille hommes, elle est rapportée comme une victoire, grâce à une douzaine de canons ennemis bloqués et 400 morts infligés aux autrichiens. Or, la comptabilité des morts et des blessés du journal autrichien avait préalablement estimé le nombre de morts et de blessés de son camp à la hauteur de 800 hommes, en contraste avec les plus de 2400 pertes du côté français. Au lecteur de retirer les conclusions de ces informations contradictoires, mais dont la présentation apparaît toujours marquée par la priorité donnée au point de vue autrichien. Une semaine après, la gazette, face à la variété de versions sur l'offensive française, revient sur l'épisode. Le point de vue présenté est encore celui du camp autrichien, avec de

nouvelles « circonstances ». Les « avantages » publiés par le camp ennemi y sont démentis et considérés comme des exagérations motivées par des fins de propagande. C'est le cas de cette lettre envoyée à Paris par les assiégés, rapportant les effets ravageurs d'une « action » du Maréchal de Broglie. L'ironie, une fois n'est pas coutume, pointe dans le texte de la gazette : « L'auteur de cette lettre a seulement oublié de dire la perte de gens qu'ils ont eu en une si héroïque action » [« Só se esqueceu o autor desta carta de dizer a perda de gente, que tiveram em acção tão heróica »].

Ces différents exemples montrent comment la présentation de différentes sources d'information sur un même événement par la gazette n'est nullement synonyme d'« impartialité ». Derrière une présentation d'apparence « relativiste », avec l'existence de différents points de vue pour l'information, on peut dégager le « vrai » récit de la gazette, qui s'identifie à celui du journal de l'armée autrichienne. C'est ce récit que le lecteur est censé lire en premier et il est aussi toujours le plus actuel et le plus détaillé. L'adoption d'un point de vue « français » est toujours subordonnée à cette hiérarchie narrative. Aucun chapitre, pendant l'assaut de Prague, ne présente le point de vue de l'armée française. L'organisation du récit du siège de Prague à travers les différents chapitres de la gazette favorise une lecture qui fait toujours pencher la victoire vers le camp autrichien. Dans ce contexte, l'affirmation régulière de la valeur des deux armées engagées, donnant un aspect d'équité au récit, prend un tout autre aspect : « Le siège de Prague continue avec une vigueur réciproque: les Autrichiens attaquent la ville avec vaillance et méthode; les Français la défendent avec valeur et constance » [« Continua com recíproco

vigor o sítio de Praga: atacando os Austríacos valerosa, e metodicamente esta Cidade; defendendo-a os Franceses com valor, e constância »] (SGL, 27-9-1742, n°39). Cette apparente égalité de traitement n'est qu'une manière de rendre plus brillante la victoire autrichienne. La « constance » de la défense française rend plus « formidables » les opérations de conquête autrichienne (SGL, 4-10-1742, n°40). Surtout, la gloire des assiégés est toujours relative, mentionnée à l'intérieur d'une situation globalement défavorable. Le journal de l'armée autrichienne rapporte : « on doit avouer que les assiégés ont non seulement obtenu une grande gloire par la valeur avec laquelle ils ont fait leurs sorties, mais également par l'extraordinaire habileté avec laquelle ils courent à *réparer leurs ruines* » [« deve confessar-se, que os sitiados não só têm conseguido uma grande glória pelo valor, com que fizeram as suas saídas; mas pela extraordinária destreza, e agilidade, com que acodem a *reparar as suas ruínas* »] (SGL, 18-10-1742, n°42). Je souligne « ruines » parce qu'il s'agit évidemment ici du mot-clé, celui que le rédacteur de l'article écrit de façon à ne pas laisser des doutes sur le sens global de la bataille.

La suite des événements, rapportée le long du mois d'octobre 1742, montre que, malgré la position engagée de la gazette, l'armée française résiste toujours et encore aux proclamations de victoire anticipée. Et même le *folheto* doit à un moment donné reconnaître la mauvaise situation de la reine de Hongrie : « L'espoir que les bienheureux progrès de ses armes donnaient à la reine de Hongrie se ternit dans la fleur » [« Vai-se murchando na flor toda a esperança, que davam à Rainha de Hungria os felizes progressos das suas Armas »] (FL/BN, 10-11-1742, n° 45]. Charles de Lorraine décide alors d'abandonner Prague pour aller rencontrer

l'armée de Mayllebois en Allemagne. Le siège est transformé en blocus. Des pourparlers sur l'évacuation sont entamés entre les généraux des deux camps, et sommairement décrits par la gazette dans ses différents chapitres. L'incompatibilité des versions des faits tels qu'ils sont présentés par l'un et l'autre côté est encore la règle, chaque côté présentant la fin du siège comme une capitulation de l'adversaire. Mais le dispositif hiérarchique de présentation des récits est toujours là. Le chapitre de Versailles prête à la voix française l'admission explicite de la détresse française, malgré un triomphalisme de surface — « nos sorties fréquentes et nombreuses ont obligé nos ennemis à nous demander la capitulation » [« As nossas frequentes, e vigorosas saídas fizeram resolver aos inimigos a pedir-nos capitulação »] (GL, 18-10-1742, n°42). Cette affirmation optimiste se trouverait dans le texte d'une « relation » que les maréchaux de France auraient envoyé de Prague à Versailles et qui aurait réussi à percer le blocus de l'ennemi. La gazette s'attribue ici une position utopique, toute puissante, en procédant comme à une inversion des arcanes de la politique : une lettre secrète dirigée au roi de France aurait réussi à passer secrètement à travers les lignes autrichiennes, mais non pas à travers celles du périodique. Le contenu du texte attribué aux généraux français entre ainsi au service des fantasmes partisans de la gazette : les Français se seraient réjouis de l'implacable refus autrichien d'accepter leurs propositions de paix, « car nous nous trouvons en mesure d'attendre un secours qui obligera l'ennemi à lever le siège (...) Nous n'avons absolument pas besoin de munitions, ni de vivres: *nous serions bien contents d'être aussi bien pourvus de fourrages, dont nous avons un manque total. La perte de notre Cavalerie est une moindre affaire...*

« [« porque nos achamos em estado de dar tempo bastante a que chegue o socorro, e lhes faça levantar o sitio (...) nós absolutamente não temos necessidade, nem de munições, nem de mantimentos: *bem desejáramos, que estivéssemos tão bem providos de forragens, de que totalmente carecemos. A perda da nossa Cavalaria, para nós é coisa de pouca importância...* »]. [c'est moi qui souligne]. Si des doutes étaient encore restés dans l'esprit du lecteur sur le sens à donner à ce récit, le paragraphe se termine avec une mise en cause de la valeur de la nouvelle rapportée par la lettre : elle aurait causé une grande joie dans la Cour et dans le Peuple, mais les ministres étrangers, ici transformés en instance de jugement impartial, l'auraient évalué comme « plus politique que vraie » [« mais política, que verdadeira »]. (SGL, 18-10-1742, n°42).

6.3. La contradiction entre l'esprit partisan et la vérité

Malgré le biais pro autrichien de nos périodiques — où précisément à cause de ce biais —, une contradiction structurelle en émerge visiblement. Si les rédacteurs de nouvelles se perçoivent et apparaissent à leurs lecteurs comme prolongeant les factions militaires de la guerre, la référence à la vérité n'en est pas moins importante. Comment alors concilier un engagement partisan qui, explicite ou implicite, ne peut pas échapper au lecteur averti, avec des critères de sélection des nouvelles qui, eux, affirment avoir la vérité comme référence? Le problème est d'autant plus important que l'inclination en faveur d'une faction est considéré comme moralement reprochable. Dans un récit qui se veut historique, l'esprit partisan doit céder face à la vertu de l'impartialité. Fr. Francisco da Visitação Maçarelos donne une parfaite illustration de cette contradiction des rédacteurs-lecteurs de nouvelles lorsqu'il affirme son inclination pour l' « atténué » parti de la reine de Hongrie. L'esprit de parti doit être accompagné par un adjectif qui le mitige.

La contradiction que la phrase illustre est, d'une certaine manière, insoluble. Il n'y a pas de juste milieu, et la circulation de versions logiquement incompatibles d'un même événement en est la preuve. Lorsque cette incompatibilité se vérifie, donc, chaque côté va revendiquer la vérité du récit choisi et, des deux côtés, on va considérer que l'adversaire déforme la vérité parce qu'il est aveuglé par la passion partisane, affection malade qui contamine les nouvelles et nous oblige à les mettre en quarantaine. Le problème avec cette

accusation est qu'elle est toujours en proie à la circularité : la dénonciation des entorses à la vérité du camp adverse ne peut que se retourner contre celui qui la profère. Les remarques critiques sur l'information en circulation sont toujours subordonnées à une logique polémique, celle de combattre les nouvelles produites dans le camp adverse. La critique de la qualité de l'information — invraisemblance du récit, mise en suspicion de la source utilisée, dénonciation des méthodes de propagande — n'est bonne que pour être appliquée à l'adversaire. Le statut ambivalent de l'utilisation de la source ennemie en est la meilleure démonstration: suspecte quand elle est favorable au camp adverse, elle est digne du plus haut crédit lorsqu'on l'utilise comme l'instrument rhétorique d'un aveu de faiblesse. Les périodiques pro-autrichiens se révèlent aussi partisans que le « parti français » qu'ils attaquent. Ils utilisent les mêmes méthodes qu'ils dénoncent, tout en demeurant aveugles à l'autocritique.

Un exemple, toujours de l'année 1742 : de France, on annonce la réunion des 20 mille hommes de l'armée française en Bohême avec 20 mille autres soldats de l'armée de Saxe. On ajoute que cette grande armée devrait conquérir toute la Bohême et qu'ensuite, renforcée de 40 mille hommes encore, elle devrait assiéger Vienne. La gazette le raconte dans un chapitre de Bruxelles (GL, 15-5-1742, n° 20). Le *folheto* contemporain, daté du 12 mai, avait publié cette même information, mais en la faisant précéder de considérations sur l'« arrogance » des deux partis dans la publication des nouvelles sur la guerre, chacun annonçant sa victoire éminente : « Si l'on donne crédit aux arrogances de chacun des partis des Puissances qui à présent sont en guerre, le discours ne saura pas à qui donner l'avantage » [« Se se

há-de dar crédito às arrogâncias, com que se fala em cada um dos partidos das Potências, que ao presente andam em guerra, não saberá o discurso fazer juízo, de quem ficará com a vantagem »]. (FL/BN, 12-5-1742, n°19). Ce que le *folheto* entend par « arrogances » de chaque parti sont les deux nouvelles qu'il publie dans cette livraison, de sources différentes et de sens totalement contradictoire : dans un premier paragraphe, on trouve ce même récit, de source française, que la gazette publiera trois jours plus tard, racontant le renforcement de l'armée française en Bohême et le dessein affiché de passer à l'assaut à Vienne; dans un deuxième paragraphe, on trouve une déclaration de Marie-Thérèse au collège électoral de Ratisbonne lui manifestant l'espoir de bientôt chasser les étrangers de l'Empire. Un troisième paragraphe vient résoudre la contradiction aux yeux des lecteurs du *folheto*: on déclare que les armées française et saxonne sont moins importants que ce que l'on annonce et l'on estime peu probable la conquête par eux de la ville bohémienne d'Egra, car elle aurait déjà été annoncée à d'autres reprises sans confirmation (FL/BN, 12-9-1742, n°19). La nouvelle sur la puissance militaire française au coeur de l'Empire autrichien est réduite à des fonctions de propagande: elle serait sans fondement et n'aurait été publiée par la partie intéressée que pour créer l'illusion d'un avantage en réalité inexistant. Lorsque le *folheto* déplore ainsi l' « arrogance de chacun des partis », une arrogance qui, trois paragraphes plus loin, se trouve réduite à la seule arrogance du parti français, c'est à peine qu'il cache sa propre « arrogance ». Il dément les informations provenant de ce parti sans argumentation.

La précarité du travail critique et la fragilité de la possibilité

d'authentification des nouvelles périodiques sont les principaux responsables de cette contradiction structurelle. Dans ce système, plus que la vérification d'un fait, c'est la référence à des témoins dignes de crédit qui sert à créditer ou au contraire à rendre apocryphe une information. Les sources sont hiérarchisées selon un rapport plus ou moins proche au crédit, mais, d'une manière générale, cette attribution de crédit est fondée sur des qualités affectives qui ne permettent pas un consensus, car ces qualités sont traversées précisément par une précompréhension partisane. L'attribution de crédit n'a pas derrière soi une justification critique susceptible de démonstration rationnelle. Une vérité transversale aux partis ne trouve pas une place consensuelle entre les deux camps, elle est agitée par chaque parti, qui voit dans l'autre l'incarnation de l'affectation et de la déformation de la vérité. C'est toujours l'adversaire qui démontre un esprit partisan. Ce sont toujours les autres qui ont l'habitude d'exagérer les pertes de l'ennemi et de fausser ses succès. Notre parti est par définition discret, « atténué », peu tendancieux. La logique circulaire, au-delà de sa revendication persistante, rend indémontrable une vérité commune et alimente indéfiniment la possibilité de polémique (FL/BN, 12-5-1742, n°19).

C'est sans doute cette contradiction permanente qui nourrit la vente de gazettes dans les années 1740. Elle nourrit également la publication de *papéis*, annoncés par la gazette et par les *folhetos*, qui prolongent sur un mode polémique la réception des événements de la guerre européenne. La publication de ces *papéis*, qu'ils soient des traductions ou bien des textes écrits originellement au Portugal, est toujours une manière de prolonger la question que, souvent, la lecture

des récits d'information n'avait pas permis de résoudre : l'interprétation du sens des batailles et la désignation d'un vainqueur. Loin d'être décidées sur le terrain, les actions militaires se prolongent dans la distance, favorisés par la poussière créée par des décalages du temps et de l'espace et aussi par la multiplicité des témoignages et des versions des événements. Le bref examen d'une de ces polémiques nous permet de voir de quelle manière les luttes partisans, initiées dès la réception des nouvelles, se prolongent dans une argumentation plus élaborée.

6.3.1. La polémique du « repassage » du Rhin par Charles de Lorraine

Un des événements importants de la guerre, la retraite d'Alsace en Allemagne de l'armée autrichienne en août 1744, donne lieu à un débat qui s'exprime dans la publication d'une série d'au moins six *papéis*, presque tous anonymes. Ayant franchi le Rhin vers l'ouest au début du mois de Juillet 1744 pour attaquer l'armée française dans son propre territoire, l'armée du Duc de Lorraine repasse le Rhin en direction de l'Allemagne le 23 août suivant. L'événement, immédiatement relayé par toutes les sources de diffusion de nouvelles, sera l'objet d'une polémique autour du sens à donner à cette retraite. Deux premiers *papéis*, adoptant la forme rhétorique de lettres écrites à un ami, structurent les positions²⁹⁹.

²⁹⁹ *Resposta a huma carta, que certo cavalheiro escreveu a hum seu afeiçoado Austriaco, querendo saber, se o Principe Carlos havia repassado o Rheno...*, Lisboa, ofic. Luís José Correia de Lemos, 1744 ; *Carta escrita por hum anonymo, a certo cavalheiro, que pedio a hum seu afeiçoado Austriaco lhe dissesse, se o Principe Carlos de Lorena havia repassado o Rheno...*, Lisboa, ofic. Pedro Ferreira, 1744.

Ensuite, et autour de ces deux textes principaux, quelques autres réponses vont paraître, y compris une réplique du premier auteur, mais prenant toujours les deux premiers *papéis* comme point de référence³⁰⁰. À partir de 1745, le repassage du Rhin perd de l'actualité et c'est le sort de l'armée prussienne en Bohême qui vient cristalliser les prises de parti. La perception de la polémique comme ayant été définie par les deux premiers *papéis*, correspondant à deux « partialités » [« parcialidades »], n'en demeure pas moins présente³⁰¹.

Le premier *papel*, que l'on a déjà rencontré au quatrième chapitre, a possiblement été rédigé par Monterroio lui-même³⁰². Publié avec le privilège de Correia de Lemos et imprimé dans l'atelier de la gazette, il s'intitule *Resposta a huma carta, que certo cavalheiro escreveu a hum seu afeiçoado Austriaco...* Il s'agit d'une justification de la retraite de l'armée autrichienne. Le texte adopte la forme d'une lettre en réponse à une première lettre qui aurait été écrite par un personnage illustre, un « cavalheiro » qui, « inquiet à cause des passionés du camp français » et « opprimé par le sentiment » [« os apaixonados por França o inquietam, e (...) o sentimento o oprime »]³⁰³, aurait demandé à un ami « dévoué Autrichien » la confirmation de la nouvelle du « repassage » du Rhin. La réponse est mue par cet esprit de « consolation » que nous avons déjà retrouvé plus haut

³⁰⁰ *Carta de hum anonymo verdadeiro, e naõ fingido...*, Lisboa, ofic. de Luís José Correia de Lemos, 1745. *Censura politica, e catholica sobre o papel intitulado resposta a huma carta... por Joseph Caetano*, mestre de Grammatica nesta Corte, Lisboa, ofic. Miguel Rodrigues, 1745; *Sol da verdade contra as sombras da ignorancia Com que o Author da Censura chamada Politica, e Catholica quiz obscurecer as luzes da eloquencia... por Manoel de Passos Mestre de latir em Lisboa*, en Sevilla, Juan Francisco Blas de Quesada, 1745. *Carta escrita ao muito egregio partido austriaco de Portugal, ... por hum anonymo*, Lisboa, nova ofic. Silviana, 1745.

³⁰¹ *Carta escrita ao muito egregio partido austriaco de Portugal...*, op. cit., p. 10.

³⁰² L'auteur du *Sol da Verdade contra as sombras da ignorancia...*, op. cit., p. 10, suggère également la possibilité que Monterroio soit l'auteur de la *Resposta...*

³⁰³ *Resposta a huma carta, que certo cavalheiro escreveu a hum seu afeiçoado Austriaco...*, op. cit., p. 3.

sous la plume du gazetier : le « dévoué autrichien » défend que la retraite de l'armée de Charles de Lorraine a eu un but stratégique, celui de venir en secours des états de la Reine de Hongrie, qui seraient mis en danger en Haut-Palatinat et en Bohême par une nouvelle coalition de princes Allemands, commandée par le roi de Prusse. Il s'agirait donc d'une retraite stratégique, qui pouvait être interprétée comme un moyen prudent pour obtenir des fins plus glorieuses³⁰⁴. L'argumentation est véhiculée, encore une fois, par l'allégorie de la fortune : là où son correspondant craignait dans la confirmation de la nouvelle un signe de son changement de côté, l'auteur de la *Resposta...* réaffirme la présence de la fortune à côté de l'armée autrichienne. La fortune accompagnerait toujours les armées de la reine de Hongrie à travers un mouvement qui, au-delà des apparences de défaite, vise à conjurer des périls plus importants.

La deuxième pièce de la polémique, la *Carta escripta por hum anonymo...*, conteste cet argument. Ce *papel* reprend la forme rhétorique de la première et s'adresse toujours au premier correspondant. Elle reprend les images utilisées par la première lettre, en discutant leur adéquation au sujet. C'est une caractéristique commune à ce genre de textes : ils assument la forme de la résolution problématique d'un sujet ou d'un « concept » [« conceito »], où l'on examine la pertinence d'un ensemble d'arguments ou d'images. Dans la rhétorique partagée par ces deux textes, le « concept » en discussion est l'image de la fortune utilisée par l'auteur de la *Resposta...* La *Carta escripta por hum anonymo...* réfute le « concept » de cette première lettre, pour soutenir inversement qu'on ne peut admettre que le repassage du Rhin soit considérée comme « fortune » que si on le

³⁰⁴ *Resposta*, p. 5.

considère à l'intérieur d'une « infortune » [« desdita »] plus grande.

Le coeur de la discussion et la structure argumentative dans ces deux *papéis* ne tourne donc pas autour du problème de la vérité historique et des fondements du crédit. Des arguments d'ordre littéraire, comme l'adéquation rhétorique d'un événement du présent à un répertoire d'exemples historiques et d'autorités classiques invoquées, ou bien des arguments d'ordre moral, comme celui de la « passion » et de la « modération » avec lesquelles les événements doivent être perçus, occupent une position bien plus importante. Personnification du sens des événements, la fortune permet l'invocation d'une quantité d'exemples historiques et esthétiques qui sont tout autant importants, voire plus, que la question de la vérité historique des événements. Les *papéis*, bien plus que les récits de la gazette, citent les auteurs de la tradition greco-romaine, comme le peintre Appelles, Ovide, Tite-Live, Polybe, Tacite ou Sénèque, et ceux de la tradition religieuse, comme Saint Jérôme, Saint Augustin ou Saint Ambroise. Notons que les images littéraires de ces textes peuvent venir du récit de la gazette — c'est le cas de l'image d'Amphion ou d'Apollon sonnant sa lyre devant la construction de Thèbes ou de Troie, empruntées respectivement à Pedro Castalio et Ovide, employées dans un *Suplemento* pour illustrer les rapports entre la France et la Prusse³⁰⁵. Ensuite, à l'intérieur d'une rhétorique dense, marquée par le caractère allusif des références et des citations, les événements s'orientent par rapport à des fins morales. Ces fins morales sont celles que l'on assigne à la réputation des personnages historiques: la vaillance, l'honneur, la gloire, le crédit d'une grande figure ou d'un pays.

³⁰⁵ *Resposta*, p. 5-6.

Dans quelques-uns de ces textes, la conscience de la contradiction entre l'esprit de parti et la vérité peut affleurer. L'exemple le plus intéressant en est précisément le deuxième *papel* de cette polémique, la *Carta escrita por hum anonymo...* L'auteur s'en prend aux « passionnés » [« apaixonados »] des deux partis dans la Guerre de Succession d'Autriche qui « retirent des conséquences totalement opposées des mêmes prémisses » [« tirando cada um dos partidos das mesmas premissas consequências totalmente opostas »]³⁰⁶. La question se prête à un raisonnement philosophique sur le relativisme de la perception : l'Optique nous apprend que les différents sujets voient les mêmes objets avec une grande diversité. Ce relativisme est encore plus accentué si on lui ajoute la manière de juger les faits : « mais cela [la diversité de la perception], qui est difficile à démontrer mathématiquement, se laisse comprendre moralement à chaque occasion » [« mas isto [a diversidade da percepção], que matematicamente é dificultoso de averiguar, moralmente se deixa a cada passo perceber »]³⁰⁷. L'idée est démontrée à travers le recours au « très docte Historien » [« doutíssimo Historiador »] de Charles XII, un Voltaire que l'on cite sans dire son nom. L'illustration en est donnée par les différentes versions historiographiques sur l'occupation des états Saxons par Charles XII, roi de Suède, selon l'appartenance à l'une ou l'autre nation, suédoise ou saxonne. Il s'agit de « contradictions impossibles à concilier si l'on ignore combien les hommes voient différemment les mêmes objets » [« contradições impossiveis de conciliar-se, a não saber-se quão diferentemente vêem os homens os mesmos objectos »]³⁰⁸. Cet égarement

³⁰⁶ *Carta escrita por hum anonymo, a certo cavalheiro...*, op. cit., p. 2.

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 3.

³⁰⁸ *Carta escrita por hum anonymo, a certo cavalheiro...*, op. cit., p. 3.

permanent de la perception est provoqué par les « passions » [« paixões »], qui ne sont pas aveugles mais plutôt « hallucinées » [« alucinadas »].

Pourtant, cette réflexion sur le relativisme de la perception présente au début de la *Carta escripta por hum anonymo...* ne débouche pas sur la proposition d'un regard extérieur qui, par hypothèse à travers un essai de compréhension critique, annulerait l'effet d'aveuglement et les querelles sur les événements. Écrit en réponse à la première lettre pro autrichienne, ce deuxième texte prétend se situer au-dessus des querelles de partis, mais seulement par l'introduction d'un esprit de modération, d'impartialité, d'abandon des extrêmes dans la façon de représenter les événements. Contre la passion et l'exagération avec lesquelles le parti autrichien veut « peindre » [« pintar »] la décadence de ses ennemis, il défend un esprit tempéré capable de, comme une forme de lui rendre justice, concéder la vérité également aux victoires françaises. La gloire de la reine de Hongrie ne devrait pas, selon cet esprit, impliquer le déshonneur dans la façon de représenter l'autre camp. La capacité à concéder les victoires ennemies permettrait, au contraire, une modération réciproque et en général, l'apaisement de l'esprit de controverse³⁰⁹ (p. 6). L'auteur du *papel* n'échappe pas au cercle dont nous avons parlé tout à l'heure : il attaque la passion de son interlocuteur pour présenter la « vérité nue » [« em que a verdade vá de todo nua »] contre ceux qui la font apparaître « habillée » [« quem a faz apparecer vestida »]³¹⁰. Mais son argumentation est essentiellement morale, non philosophique : on critique des traits comme la passion et l'arrogance et l'on vante la modération et la prudence. C'est

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 6.

³¹⁰ *Ibid.*, p. 2.

vers des conclusions morales liées aux passions et à leurs excès que la polémique est orientée, sans que la contradiction sur l'affirmation de la vérité puisse disparaître.

CONCLUSION

Pour terminer, je voudrais revenir brièvement sur quelques points fondamentaux abordés, afin de souligner ou rendre plus explicites certaines idées qui ont déjà été avancées ou suggérées au long du texte.

La première idée est que la non-opposition entre nouvelles imprimées et nouvelles manuscrites, qui a structuré toute notre démarche, permettait, dans le milieu social associé à la diffusion de nouvelles, la conciliation entre différents discours et pratiques sociales, souvent contradictoires entre eux. L'existence de « différents mondes de publication », dont la meilleure illustration me semble être le parcours et la carrière de Monterroio Mascarenhas, permettait de résoudre, au quotidien, la contradiction fondamentale entre méfiance et curiosité envers le nouveau, entre l'imprimé et manuscrit, ces deux mondes voisins de la publication de nouvelles. Selon le support où elle se faisait, la lecture et écriture de nouvelles instituaient un rapport différent à l'information : celui de la gazette imprimée se caractérisait par le déploiement de mécanismes de refoulement des nouvelles, celui des nouvelles à la main permettait d'alléger ce refoulement. Le même type de phénomène se vérifiait, à l'intérieur de la gazette, dans la grande différence politique existant entre les nouvelles de la Cour et celles de l'étranger.

La différence que le support introduisait dans la manière de lire et écrire les nouvelles se matérialisait, d'un point de vue socioculturel, par une idéologie forte des frontières sociales et littéraires, avec notamment la distinction entre une lecture

discreta et une lecture « vulgaire ». Ce qui à l'intérieur de relations entre érudits était valorisé comme qualité intellectuelle, notamment la « curiosité », et qui alimentait la circulation d'information de nouvelles de tous les genres dans ce cercle, était refoulé comme « populaire » au niveau de l'imprimé, là où se perdait le pouvoir de contrôle sur la circulation des textes. L'« amour » des nouveautés devenait alors qualité vulgaire et vénale, instabilité dangereuse des versions des faits, de l'opinion et de la vérité.

La relative autonomie du travail de sélection des nouvelles qui paraissaient dans la gazette est une autre conséquence qu'il faut retirer de cette recherche. Même si seule une petite partie de l'information échangée arrivait au périodique, le milieu savant qui était lié à la diffusion de nouvelles procédait, avant même l'existence de mécanismes formels de censure, à un contrôle de l'information qui passait par des choix et des exclusions. Les nouvelles circulaient collectivement et les grands critères du travail de sélection étaient partagés. Cela permettait, au-delà des différentes versions des événements en circulation, la construction d'un récit commun. Là encore, la différence entre les supports de circulation des nouvelles jouait son rôle, avec la création de récits contrastés selon les supports et le déploiement de mécanismes d'exclusion dans les passages d'un support à l'autre. Le rapport du périodique au pouvoir politique doit être évalué à la lumière de cette idée : observée du point de vue de Monterroio et de ses correspondants, la publication de nouvelles dans la gazette devient une manière de participer à la société de Cour. Elle est une modalité de l'adhésion au pouvoir, à travers des actes de publication, de la part des sujets de la monarchie.

La perspective adoptée ici n'est pas, bien entendu, indépendante des sources utilisées. La richesse de documents créés autour du gazetier et de ses multiples liens sociaux contraste avec la rareté des sources sur la gazette provenant de l'administration centrale. Un travail sur la gazette fait à partir d'autres documents — par exemple, un travail sur l'information envoyée à partir du palais royal pour les différentes parties du Royaume, ou circulant dans les réseaux politiques et diplomatiques — nous donnerait une image bien différente des rôles sociaux et politiques joués par les nouvelles. La même idée s'applique aux modalités de la lecture du périodique, que nous avons pour l'essentiel fait correspondre à celles d'une lecture *discreta*. Le risque ici est celui, bien connu, de la tautologie. La richesse de sources produites autour de la gazette nous révèle les prescriptions de lecture et les modalités d'appropriation du texte qui sont celles du milieu social qui les produit³¹¹. D'autres sources auraient certainement produit une image différente de la lecture du texte imprimé. La lecture à haute voix, par exemple, est absente des textes que j'ai analysés, sauf dans les registres où la lecture de nouvelles est parodiée. Mais, là encore, ces registres sont produits pour moquer une lecture « populaire » des nouvelles, qui serait par définition illégitime, car marquée par l'absence de critères savants.

Le « point de vue du gazetier », inséparable de celui du nouvelliste, serait ainsi, par le choix des sources effectué, un titre alternatif pour cette recherche. Plus qu'une prise de position méthodologique « relativiste », elle correspond à un regard particulier sur la circulation de textes. Sans ce regard, resterait notamment cachée celle qui me semble être la conclusion méthodologique la plus importante de ce

³¹¹ Voir, par exemple, les remarques de Chr. Jouhaud sur les prescriptions savantes pour juger les mazarinades construites par Gabriel Naudé : *Mazarinades : la Fronde des mots*, Paris, Aubier, 1985, p. 32-36.

travail, en tout cas celle qui a été la plus féconde pour le développement de ma recherche : l'idée que les lettres, *folhetos* et autres formes de circulation de nouvelles à la main nous offrent un point de vue sur les gazettes. Et sur l'oralité, d'ailleurs, dont elles dépendent et qui est si présente et, en même temps, si absente des textes écrits. Mais là on touche déjà à des questions qui seraient pour une autre recherche, pas pour celle qui se termine ici.

SOURCES

Manuscrits

LISBONNE

IANTT — Arquivo Nacional da Torre do Tombo

Chancelaria de D. João V, Livro 43, fls. 219v-220 (privilège pour l'impression de gazettes et nouvelles étrangères de 1715)

Desembargo do Paço, Corte, Estremadura e Ilhas, Livro 118, f. 26v-27 (privilège pour l'impression de gazettes et nouvelles étrangères de 1760)

Chancelaria de D. João V, livro 103, f. 344 (privilège pour l'impression de *Mercúrios* de 1742)

Real Mesa Censória, Cx. 179 (procès contenant des privilèges de librairie, 1756-1769)

Registos paroquiais, Óbitos, Santa Catarina, Livro 9, f. 50v (décès de António Correia de Lemos)

Carta q. escreveo Jozeph Freyre de Monterroyo Mascarenhas ao Conde da Eiriceira por occasiam da nova Academia da Historia Portugueza, dans *Manuscritos da Livraria*, n°1096, f. 204v-206v

BNL — Biblioteca Nacional de Lisboa, Reservados

[FL/BN] *Folheto de Lisboa/Mercúrio de Lisboa* — cod. 8065 (1740), cod. 8066 (1742), cod. 554 (1743-1745)

Diario das Novidades q. Socedem em Lisboa (1732-1749) — cod. 10745-10746

Noticias annuaes do anno de 1740 athe o anno de 1749 Trazidas a esta colleçao com a possível diligencia por Luis José de Figueiredo — cod. 480

Gazeta composta em forma de carta..., par José Soares da Silva — cod. 512

Papéis vários: Fr. Lucas de Santa Catarina — cod. 9636, n°75 (gazette satirique)

Mélanges poétiques et en prose de différents auteurs, compilés par J. F. Monterroio Mascarenhas (1726-1748) — Pombalina, n° 126 à 132 et 672

BACL — Biblioteca da Academia das Ciências de Lisboa

[LMM] *Cartas de Fr. Apolinário da Conceição e de diversos sujeitos ao P.e Luís Montez Matoso, 1740-1749* — Ms. Vermelhos 835.

Mercúrio de Lisboa e memórias pertencentes ao mesmo (1744) — Ms. Vermelhos 873

BA — Biblioteca da Ajuda

Entremêz intitulado Noticias da Gazeta do Mundo da Guerra da Europa do Anno de =1734= Critica a chusma dos levantados apaixonados das Potencias discordes. Figuras Hum Estudante= Hum Sapateiro Hum Sacristaõ, par Félix da Silva Freire, BA, 50-I-18, f. 137-171.

Lettres destinées à J. F. Monterroio Mascarenhas et à la gazette :

Documentos avulsos — 54-VI-53, n° 22; 54-VIII-27, n°29; 54-IX-21, n°53; 54-IX-24 n°158 à 174; 54-X-6, n° 32 a 49, n° 52 à 56; 54-X-7, n°133, 197; 54-XI-23, n°165; 54-XIII-11, n° 24 à 31; n° 42 et 43; 54-XIII-12, n°99; 54-XIII-13, n°5 à 8

ÉVORA

BPE — Biblioteca Pública de Évora

[LPF] *Cartas originais de José Freire Montarroio Mascarenhas para o Dr. Rodrigo Xavier Pereira de Faria* (1741-1749), cod. CVIII/1-4

Carta que escreveu o doutor João Pereira Ramos de Azevedo Coutinho, opositor às cadeiras da Univ. de Coimbra a J.F.M.M. remetendo-lhe a quarta epanaphora indica, que havia composto, 11-11-1748, dans cod. CVII/1-9, f.136

Cartas de Caetano José da Rocha Freire a Rodrigo Xavier Pereira de Faria (1744-1754), cod. CX/1-20

Carta que se mandou pelo correio a JFMM, Autor da Gazeta Portuguesa, recebida em Lisboa a 17 de Out.o de 1749 — cod. CVII/1-9, f. 134

Mapa da despeza, que se fazia annualm.te com a impressão da Gazeta, e Suplemento; como tambem os lucros que destes exemplares se percebiam sendo Administrador Jozé Roiz Roles desde o anno de 1740, té 1748, dans cod. CXXVIII/2-16, f. 58-58a

Diário (1729-1740) — cod. CIV/1-5 à 1-8

[FL/BPE] *Folhetos e Mercúrios de Lisboa* (1741-1754) — cod. CIV/1-9 à 22

Mercúrios et lettres de différents auteurs à Rodrigo Xavier Pereira de Faria (1741-1745) — cod. CIV/1-23

Adições à Gazeta (1736-1738) — cod. CIV/1-24

COIMBRA

BGUC - Biblioteca Geral da Universidade de Coimbra, Manuscritos

Papéis vários cod. 586 (f. 18 : *Várias notícias dos sucessos acontecidos desde os annos de 1699 até 1746*)

Imprimés³¹²

PÉRIODIQUES

Gazeta de Lisboa (1715-1760) [BNL J. 2510 M.] ;
-années 1728, 1731 et 1753 : Centre Culturel Calouste Gulbenkian, Paris [PRA 242] ;
-année 1724 (notes manuscrites) : BGUC, 7-66-1

Folheto de Ambas Lisboas (1730-1731) [BNL, Res. 113 et Res. 740]

Expresso da Corte, e emprego da curiosidade, nas Cidades de Lisboa Occidental, e Oriental, em todas as semanas do Anno de 1740 [BA, 153-I-24]

Gazette de France (1724-1725)

Gazette d'Amsterdam (1724-1725, 1745)

PAPÉIS ET RELAÇÕES

Écrits ou traduits par J. F. Monterroio Mascarenhas :

Relation de l'Entrée publique de M. le Prince Seneschal de Ligne, Ambassadeur Extraordinaire du Roi de Portugal, à la Cour de Vienne..., in *Lettres historiques contenant ce qui se passe de plus important en Europe ; et les Réflexions nécessaires sur ce sujet*. Tome X. Mois de Juillet, 1696, à la Haye, Chez Adrian Moetjens, Marchand Libraire près la Cour, à la Librairie Française, 1696, p. 47-56.

Eclipse da Lua Ottomana ou relação individual da famosa batalha de Peter-Varadin..., Lisboa, na ofic. de Pascoal da Silva, com privilégio real, 1716, 24 p.

Prodigiosas apariçoens & successos espantosos vistos no presente anno de 1716. E nos fins do passado em varias partes do mundo, Lisboa, na ofic. de Pascoal da Silva, 1716, com privilégio real, 12 p.

Brados do Ceo à insensibilidade dos Homens : ou casos formidaveis, e horrorosos succedidos em diferentes partes do mundo no anno de 1717. Com hum discurso compilativo dos successos mais memoraveis do mesmo anno, que servirá de

³¹² Les livres sont présentés dans la bibliographie qui suit, indexés par nom d'auteur ou par titre.

introdução a historia annual, ou gazetas do presente. Por J. F. M. M., Lisboa Occidental, na ofic. de Pascoal da Silva, com privilégio real, 1718, 30 p.

Oran Conquistado, ou Relaçam Histórica, Em que se dà noticia desta Praça, da sua conquista, e da/sua perda, e restauraçã, colhida de varios avizos..., Lisboa Occidental, na ofic. de Pedro Ferreira, com privilégio real, 1732

Epanaphora bellica, em que se referem os gloriosos progressos das Armas Imperiaes na Italia por noticiais mais imparciaes, e mais seguras..., Lisboa Occidental, na ofic. de António Correia de Lemos, com privilégio real, 1735, [8] 70 p.

Epanaphora Indica... continuação-se e finalização-se os progressos do... Marquez de Alorna, Parte VI, Lisboa, na ofic. de Francisco da Silva, 1752, [6] 72 p.

Intégrés dans les polémiques sur la guerre de Succession d'Autriche :

Resposta a huma carta, que certo cavalheiro escreveu a hum seu afeiçoado Austriaco, querendo saber, se o Principe Carlos havia repassado o Rheno. Por hum anonimo, Lisboa, na ofic. de Luís José Correia de Lemos, com privilégio real, 1744, 14 p.

Carta escrita por hum anonymo, a certo cavalheiro, que pedio a hum seu afeiçoado Austriaco lhe dissesse, se o Principe Carlos de Lorena havia repassado o Rheno, etc..., Lisboa, na ofic. de Pedro Ferreira, 1744, 8 p.

Carta de hum anonymo verdadeiro, e não fingido, correspondente de certo Cavalheiro Austriaco há mais de seis annos, em resposta de outra, que recebeu sua com fecha de sete do corrente, na qual lhe pedia algumas noticias do Paquete, e se era certa a derrota dos Prussianos..., Lisboa, na ofic. de Luís José Correia de Lemos, com privilégio real, 1745, 22 p.

Censura politica, e catholica sobre o papel intitulado resposta a huma carta, que certo cavalheiro escreveu a hum seu afeiçoado Austriaco, querendo saber se o Principe Carlos havia repassado, o Rheno, composta por Joseph Caetano, mestre de Grammatica nesta Corte, Lisboa, na ofic. de Miguel Rodrigues, 1745, 23 p.

Sol da verdade contra as sombras da ignorancia Com que o Author da Censura chamada Politica, e Catholica quiz obscurecer as luzes da eloquencia com que se illustrou a Carta do Anonymo. Escrita sobre a repassagem que fez no Rheno o Principe Carlos de Lorena oferecido a Tomé Cabral de Negreiros por Manoel de Passos Mestre de latir em Lisboa, en Sevilla, por Juan Francisco Blas de Quesada, 1745, [2] 21 p.

Carta escrita ao muito egregio partido austriaco de Portugal, dedicada ao invicto martyr Saõ Joaõ Nepomuceno, pela circunstancia do evidente milagre, que a favor do Exercito Austriaco obrou na ponte do rio Moldau a sua veneravel estatua... por hum anonymo, Lisboa na nova ofic. Silviana, 1745, [2] 11 p.

BIBLIOGRAPHIE

ALÇADA, Isabel et MAGALHÃES, Ana Maria, *O dia do terramoto*, Lisboa, Éd.Caminho, 1989

ALMEIDA, Fortunato de, *História de Portugal*, Coimbra, Imprensa da Universidade, vol. IV, 1926

ALMEIDA, Manuel Lopes de (éd.), *Algumas notícias de Luiz Montez Mattozo referentes à universidade e ao corpo académico. 1740*, Coimbra, Imprensa da Universidade, 1965

BARBOSA MACHADO, Diogo, *Bibliotheca Lusitana, Historica, Critica e Chronologica...* Édition en CD-ROM de la Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses (col. «Ophir — Biblioteca Virtual dos Descobrimentos Portugueses»), 2, Lisboa, 1998 [éd. orig. 4 vols., 1741-1759]

BELO, André, *As gazetas e os livros. A Gazeta de Lisboa e a vulgarização do impresso (1715-1760)*, Lisboa, Imprensa de Ciências Sociais, 2001

BÉLY, Lucien, *Les relations internationales en Europe: XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, PUF, 1992

BLOCH, Marc, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, édité par Étienne Bloch. Paris, Armand Colin, 1993 [éd. orig. 1949]

BLUTEAU, Rafael, *Vocabulario Portuguez, e Latino...*, Coimbra, Colégio das Artes da Companhia de Jesus, 8 vols., 1712-1720

BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art. Genèse et structures du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992

BOUZA, Fernando, *Corre manuscrito. Una historia cultural del Siglo de Oro*, Madrid, Marcial Pons, 2001

BRAGA, Maria Luísa, « A polémica dos terramotos em Portugal », in *Cultura. História e Filosofia*, Lisboa, Imprensa Nacional Casa da Moeda, vol. V, 1986, p. 545-573.

BRAUN, Theodore et RADNER, John, *The Lisbon Earthquake of 1755: representations and reactions*, Oxford, Voltaire Foundation, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 2, 2005

BROCHADO, José da Cunha, *Cartas*, édité par António Álvaro Dória, Lisboa, Sá da Costa, 1944

BUESCU, Ana Isabel, « Cultura impressa e cultura manuscrita em Portugal na Época moderna: uma sondagem », *Memória e Poder. Ensaios de história cultural (séculos XV-XVIII)*, Lisboa, Cosmos, 2000, p. 29-48.

CALVINO, Italo, *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, Paris, Seuil, 1995 [éd. orig. 1979]

CARDOSO, José Luís ; CLUNY, Isabel ; DORES COSTA, Fernando ; FREIRE COSTA, Leonor ; MARTINS, Conceição ; MONTEIRO, Nuno Gonçalo ; PEDREIRA, Jorge M., *O Tratado de Methuen (1703). Diplomacia, guerra, política e economia*, Lisboa, Horizonte, 2003

CHARTIER, Roger, « Lectures et lecteurs 'populaires' de la Renaissance à l'âge classique », in G. Cavallo et R. Chartier, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 2001 [éd. orig. 1995]

CHARTIER, Roger, *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998

CHARTIER, Roger, « Espace public et opinion publique », *Les origines culturelles de la Révolution Française*, Paris, Seuil, 1990

CHARTIER, Roger, « Nouvelles à la main et gazettes imprimées. Cymbal et Butter », *Inscrire et effacer : culture écrite et littérature, XI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, Le Seuil, 2005, p. 79-100

CHARTIER, Roger, « Pamphlets et gazettes », in R. CHARTIER et H.-J. MARTIN (éds.), *Histoire de l'édition française. I. Le livre conquérant. Du Moyen Âge au milieu du XVII^e siècle*, Paris, Fayard/Cercle de la Librairie, 1989 [1^{ère} éd. 1982] p. 501-526

CHARTIER, Roger, *Publishing Drama in Early Modern Europe*, London, The British Library, 1998

CLAVERO, Bartolomé, *La grâce du don. Anthropologie catholique de l'économie moderne*, Paris, Albin Michel, 1996 [éd. orig. 1991]

CUNHA, Alfredo da, *Elementos para a história da imprensa periódica portuguesa (1641-1821)*, Lisboa, sep. Memórias da Acad. Ciências - Classe de Letras, t. IV, 1941

CUNHA, Alfredo da, *La presse périodique en Portugal. Bref mémoire présenté au cinquième congrès international de la presse, à Lisbonne*, Lisboa, Diário de Notícias, 1898

CUNHA, Fr. Francisco da, *Oração academica, panegyrica, historica, encomiastica, profana-sacra, consagra, tributa e oferece à mesma soberana e Senhora D. Maria Theresa Augusta, Christina, Amélia Walburga de Austria*, Lisboa, Ofic. Alvareense, 1743

CUNHA, Xavier da, *Impressões Deslandesianas. Divagações bibliográficas*, Lisboa, Imprensa Nacional, 1894

D. João V. Subsídios para a história do seu reinado, édité par Eduardo Brazão, Porto, Portucalense editora, 1945

DESLANDES, Venâncio, *Documentos para a história da tipografia portuguesa nos séculos XVI e XVII*. Éd. fac-similée de l'original de 1888, avec une introd. de Artur Anselmo, Lisboa, INCM, 1988

Diário de D. Francisco Xavier de Menezes, 4º Conde da Ericeira (1731-1733), éd. Eduardo Brazão, Coimbra, Coimbra Editora, 1943

Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de Gens de Lettres ; mis en ordre & publié par M. Diderot,...& quant à la partie mathématique, par M. D'Alembert, Stuttgart, Bad Connstatt, Fr. Fromman Verlag — G. Holzboog, vol. 7, 1995 [fac-similé de l'édition originale de 1757]

DIDI-HUBERMAN, Georges, *Devant le temps. Histoire de l'art et anachronisme des images*, Paris, éd. Minuit, 2000

DOOLEY, Brendan et BARON, Sabrina A. (éds.), *The politics of information in Early Modern Europe*, Londres et New York, Routledge, 2001

DOOLEY, Brendan, «De bonne main. Les pourvoyeurs de nouvelles à Rome au XVIIe siècle», *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 6, nov-déc. 1999

DURANTON, Henri, LABROSSE, Claude et RÉTAT, Pierre (éds.), *Les gazettes européennes de langue française (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1993

ENCISO RECIO, Luis Miguel, *La Gaceta de Madrid y el Mercurio Histórico y Político, 1756-1781*, Universidad de Valladolid, col. Estudios y Documentos, n° 11, 1957

FARGE, Arlette, *Dire et Mal Dire. L'opinion publique au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1992

FEYEL, Gilles, *L'annonce et la nouvelle. La presse d'information en France sous l'Ancien Régime (1630-1788)*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000

FELGUEIRAS GAIO, M. J. C., *Nobiliário de Famílias de Portugal*, Braga, éd. Carvalhos de Basto, vol. VI, 1992 [fac-similé de l'édition originale de 1938]

FOGEL, Michèle, *Les cérémonies de l'information dans la France du XVI^e au milieu du XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1989

FRANÇA, José Augusto, *Une ville des Lumières: la Lisbonne de Pombal*, Paris, Centre Culturel Portugais, diff. J. Touzot, 2. éd. revue et augmentée, 1988 [éd. orig. 1965]

GUINARD, Paul, «Situação da imprensa e da livraria em Portugal nos meados do século XVIII», *Arquivo de Bibliografia Portuguesa*, IV, n° 13-14, Coimbra, 1958, p. 62-66

GUINARD, Paul, *La presse espagnole de 1737 à 1791. Formation et signification d'un genre*, Paris, Centre de Recherches Hispaniques, 1973

GINZBURG, Carlo, « Montrer et citer », *Le Débat*, n° 56, Sept-Oct. 1989, p. 43-54

HABERMAS, Jürgen. *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. Paris: Payot, 1997 [éd. orig. 1962]

HAFFEMAYER, Stéphane, *L'information en France au milieu du XVII siècle : la Gazette de Renaudot (1647-1663)*, Paris, Honoré Champion, 2002

HARTOG, François, « L'oeil de Thucydide et l'histoire 'véritable' », *Poétique*, 49, 1982, p. 22-30

HARTOG, François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003

HATIN, Eugène, *Histoire de la presse en France avec une introduction historique sur les origines du journal et la bibliographie générale des journaux depuis leur origine*, tom. I, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1859

HESPANHA, António Manuel, *História das Instituições. Época medieval e moderna*, Coimbra, Almedina, 1982

HESPANHA, António Manuel, *As vésperas do Leviathan. Instituições e poder político. Portugal - séc. XVII*, Coimbra, Almedina, 1994 [éd. orig. 1989]

HESPANHA, António Manuel, « Pré-compréhension et savoir historique. La crise du modèle étatiste et les nouveaux contours de l'histoire du pouvoir », dans Claus PETERSON (éd.), *Juristische Theoriebildung und rechtliche Einheit. Beiträge zu einem rechtshistorischen Seminar in Stockholm im September 1992* (= *Rättshistoriska Studier*, serien II, Nittonde Bandet), Lund, Bloms Boktryckeri, 1993, p. 49-68

HOMERO, *Odisseia*, trad. Frederico Lourenço, Lisboa, Cotovia, 2003

JAUSS, Hans-Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978 [éd. orig. 1974]

JONSON, Ben, *The Staple of News*, éd. par Anthony Parr, Manchester et New York, Manchester Univ. Press, 1999 [éd. orig. 1631-1640].

JOUHAUD, Christian, « Histoire et histoire littéraire. Naissance de l'écrivain » (Note critique à Alain Viala, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, 1985), *Annales Économies, Sociétés, Civilisations*, n° 4, juil.-août 1988, p. 849-866

JOUHAUD, Christian, *Mazarinades : la Fronde des mots*, Paris, Aubier, 1985

JOUHAUD, Christian, VIALA, Alain (éds.) et GRIHL (Groupe de Recherches Interdisciplinaire d'Histoire du Littéraire), *De la Publication. Entre Renaissance et Lumières*, Paris, Fayard, 2002

KOSELLECK, Reinhart, « Histoire des concepts et histoire sociale », *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, EHESS, 1990 [éd. orig. 1979]

LABROSSE, Claude, « Le récit des gazettes », in Pierre RÉTAT (éd.), *L'attentat de Damiens. Discours sur l'événement au XVIIIe siècle*, Lyon, CNRS - P. Univ. Lyon, 1979, p. 15-46

LABROSSE, Claude; RÉTAT, Pierre, *L'Instrument périodique. La fonction de la presse au XVIIIe siècle*, Lyon, P. Univ. Lyon, 1985

LABROSSE, Claude; RÉTAT, Pierre, « Le texte de la gazette », in H. Duranton, Cl. Labrosse et P. Rétat (éds.), *Les gazettes européennes de langue française, (XVII^e-*

XVIII^e siècles), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, p. 135-144.

LEPETIT, Bernard; HOOCK, Jochen, « Histoire et propagation du nouveau », dans Bernard LEPETIT, *Carnet de Croquis. Sur la connaissance historique*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 142-168

LISBOA, João Luís, *Mots (dits) écrits. Formes et valeurs de la diffusion des idées au 18^{ème} siècle au Portugal*, thèse présentée à l'Institut Universitaire Européen, Florence, 1998

LISBOA, João Luís, « Gazetas feitas à mão », in João Luís LISBOA, Tiago MIRANDA,; Fernanda, OLIVAL, *Gazetas manuscritas da Biblioteca Pública de Évora, v. I, 1729-1731*, Lisboa, Edições Colibri, 2002, p. 13-42

LOVE, Harold, *The culture and commerce of texts. Scribal publication in Seventeenth-Century England*, Univ. Massachusetts Press, 1998 [éd. orig. 1993]

LÜSEBRINK, Hans-Jürgen, «Le tremblement de terre de Lisbonne dans les périodiques français et allemands du XVIII^e siècle», in Henri DURANTON et Pierre RÉTAT (éds.), *Gazettes et information politique sous l'Ancien Régime*, Centre d'Etudes du XVIII^e siècle, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1999, p. 303-311

LÜSEBRINK, Hans-Jürgen e MOLLIÉ, Jean-Yves, avec Susanne Greilich (éds.), *Presse et événement: Journaux, gazettes, almanachs (XVIII^e-XIX^e siècles): Actes du Colloque international « La perception de l'événement dans la presse de langue allemande et française » (Université de la Sarre, 12-14 mars 1998)*, (Convergences, 16.) Berne, P. Lang, 2000

MANASTER, Jane, «The Gazetas de Lisboa: an Archive of Portugal», *Portuguese Studies*, vol. IX, 1993

MATOSO, Luís Montês, *Anno Noticioso e Histórico*, 1740, 2 vols., Lisboa, Biblioteca Nacional 1933-1934

MCKENZIE, Donald F., *La Bibliographie et la sociologie des textes*, Paris, Cercle de la Librairie, 1991 [éd. orig. 1985]

MCKENZIE, Donald F., *Making meaning. « Printers of the mind » and other essays*, édit. par Peter D. McDonald

MENDES, Margarida Vieira, *A oratória barroca de Vieira*, Lisboa, Caminho, 1989

Meu pai e meu senhor muito do meu coração. Correspondência do conde de Assumar para seu pai, o marquês de Alorna, éd. par N. G. Monteiro, Lisboa, ICS/Quetzal, 2000

MONTEIRO, Nuno G., *O crepúsculo dos grandes. A casa e o património da aristocracia em Portugal (1750-1832)*, Lisboa, Imprensa Nacional Casa da Moeda, 1998

MONTEIRO, Nuno G., « Identificação da política setecentista. Notas sobre Portugal no início do período joanino », *Análise Social*, vol. XXXV (157), 2001, p. 961-987

MOUREAU, François, « Les nouvelles à la main dans le système d'information de l'Ancien Régime », in F. MOUREAU (éd.), *De bonne main. La communication manuscrite au XVIIIe siècle*, Paris-Universitas/Oxford-Voltaire Foundation, 1993, p. 117-134

MOUREAU, François (éd.), *De bonne main. La communication manuscrite au XVIIIe siècle*, Paris-Universitas/Oxford-Voltaire Foundation, 1993

MOUREAU, François (éd.), *Répertoire des nouvelles à la main. Dictionnaire de la presse manuscrite clandestine. XVI^e-XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, 1999

MOTA, Isabel Ferreira da, *A Academia Real da História. A história e os historiadores na primeira metade do séc. XVIII*, thèse présentée à l'Univ. de Coimbra, 2001,

MOTA, Isabel Ferreira da, « Os historiadores, o mecenato e o clientelismo. Autonomia e dependência (1700-1750) », *Revista de História das Ideias*, vol. 19, 1998, pp. 471-493

PAIVA, Manuel José de, *Governo do mundo em seco, palavras embrulhadas em papeis, ou Escritorio da Razaõ exposto no progresso do hum Dialogo*, Lisboa, na ofic. de Francisco Luís Ameno, vol. I, 1748

PANSINI, Valeria, *L'Oeil du topographe et la science de la guerre. Travail scientifique et perception militaire (1760-1820)*, thèse présentée à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 2002

POMIAN, Krzysztof, *Sur l'Histoire*, Paris, Gallimard, 1999

POPKIN, Jeremy D., *News and politics in the age of revolution. Jean Luzac's Gazette de Leyde*, Ithaca, Cornell Un. Press, 1989

POPKIN, Jeremy D., « La presse et la politique étrangère de l'Ancien Régime à la Révolution », in H. DURANTON et P. RÉTAT (éds.), *Gazettes et information politique sous l'Ancien Régime*, Centre d'Etudes du XVIII^e siècle, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1999, p. 281-289

Portugal, Lisboa e a Corte nos Reinados de D. Pedro II e D. João V. Memórias históricas de Tristão da Cunha de Ataíde 1^o Conde de Povolide, éd. par António

Vasconcelos de Saldanha et Carmen M. Radulet, Lisboa, Publicações Chaves Ferreira, 1990

RAYMOND, Joad, *News, newspapers and Society in Early Modern Britain*, London, Portland, 1999

RÉTAT, Pierre (ed.), *L'attentat de Damiens. Discours sur l'événement au XVIII^e siècle*, Lyon, CNRS - P. Univ. Lyon, 1979

RÉTAT, Pierre (éd.), *La Gazette d'Amsterdam, miroir de l'Europe au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 6, 2001

RÉTAT, Pierre (éd.), *Le journalisme d'Ancien Régime. Questions et propositions* (Table Ronde CNRS, 12-13 Junho 1981), Centre d'Etudes du XVIII^e siècle de l'Université Lyon II, Lyon, P. Univ. Lyon, 1982

RÉTAT, Pierre (éd.), *Textologie du journal*, Cahiers de Textologie, Paris, Minard, 1990

RÉTAT, Pierre, « Analyse et histoire politique de la gazette: les tables (1692-1761) », in P. RÉTAT (éd.), *La Gazette d'Amsterdam, miroir de l'Europe au XVIII^e siècle*, Oxford, Voltaire Foundation, Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 6, 2001

REYNAUD, Denis, « Le temps de l'information dans la presse politique au XVIII^e siècle. Grandeur et décadence du modèle gazette », *Gazetas : a informação política nos finais do Antigo Regime. Cadernos de Cultura*, n° 4, coord. J. L. Lisboa, 2002, p. 13-29

REYNAUD, Denis e THOMAS, Chantal (éds.). *La Suite à L'Ordinaire prochain: La représentation du monde dans les gazettes*. Lyon, P. Univ. Lyon, 1999

ROCHE, Daniel, «Le livre, un objet de consommation entre l'économie et la lecture», in Hans-Erich Bödeker (éd.), *Histoire du livre. Nouvelles orientations*, Paris, IMED, 1995, p. 225-240

SCHAPIRA, Nicolas, « Quand le privilège de librairie publie l'auteur », in Chr. JOUHAUD, A. VIALA, (éds.) et GRIHL (Groupe de Recherches Interdisciplinaire d'Histoire du Littéraire), *De la Publication. Entre Renaissance et Lumières*, Paris, Fayard, 2002

SGARD, Jean (ed.), *Dictionnaire des Journaux, 1600-1789*, Paris, Universitas ; Oxford, Voltaire foundation, 2 vols, 1991

SGARD, Jean, « La multiplication des périodiques », in R. CHARTIER et H.-J. MARTIN (eds.), *Histoire de l'édition française, II, Le livre triomphant, 1660-1830*, Paris, Fayard-Cercle de la Librairie 1990 [1.e éd.Promodis, 1984]

SGARD, Jean, « La presse militante au XVIIIe siècle. Les gazettes ecclésiastiques », in P. RÉTAT (éd.), *Textologie du journal, Cahiers de Textologie*, Paris, Minard, 1990

SGARD, Jean e RÉTAT, Pierre (éds.), *Presse et histoire au XVIIIe siècle: l'année 1734*, Paris, CNRS, 1978

SHAPIN, Steven, *A Social History of Truth. Civility and Science in 17th C. England*, Chicago, University of Chicago Press, 1994

SHAPIN, Steven ; SHAFFER, Simon, *Leviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*, Paris, La Découverte, 1993 [1^{ère} éd.1985]

SHEPENS, Guido, *L'« autopsie » dans la méthode des historiens grecs du Ve siècle avant J.-C.*, Brussel, Awlisk, 1980

SILVA, Inocêncio Francisco et ARANHA, Brito, *Diccionario Bibliographico Portuguez*. Édition en CD-ROM de la Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses (col. «Ophir — Biblioteca Virtual dos Descobrimentos Portugueses»), 9, Lisboa, 1998 [éd. orig. 23 vols: 1858-1923]

SUBTIL, José, *O Desembargo do Paço (1750-1833)*, Lisboa, Universidade Autónoma de Lisboa, 1996

TENGARRINHA, José Manuel, *História da imprensa periódica portuguesa*, Lisboa, Edit. Caminho, 1989 [éd. orig., 1965]

TENGARRINHA, José, « imprensa », in Joel Serrão (éd.) , *Dicionário de História de Portugal*, Porto, Figueirinhas, vol. III, 1985, pp. 246-272 [éd. orig. 1965]

TENGARRINHA, José, « Diário do Governo », in A. BARRETO et M. F. MÓNICA (éds.), *Dicionário de História de Portugal . Suplemento A/E*, Porto, Figueirinhas, vol. VII, 1999, p. 524-525

TORGAL, Luís Reis; MENDES, José Maria Amado; CATROGA, Fernando, *História da história em Portugal*, s.l., Temas e Debates, 2 vols., 2^e éd, 1998 [éd. orig. 1996].

VALENSI, Lucette, *Fables de la mémoire: la glorieuse bataille des Trois Rois*, Paris, Seuil, 1992

VIALA, Alain *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, Minuit, 1985

VITTU, Jean-Pierre, *Le journal des savants et la république des lettres (1665-1714)*, thèse présentée à l'Université de Paris I-Sorbonne, 1998

ZANGARA, Adriana, *Voir l'histoire: expérience et représentation dans l'historiographie à l'époque hellénistique et romaine*, thèse présentée à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 2001

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1	dernière page de la GL, 6-11-1755, avec la nouvelle du séisme	p.2
Figure 2	page de titre du volume annuel de 1740	p.52
Figure 3	première page de la Gazeta de Lisboa Occidental, 7-1-1740	p.80
Figure 4	Mercurio de Lisboa, 24-10-1744 (BACL, Ms. Vermelhos 873)	p.136
Figure 5	rapports entre rédacteurs de nouvelles	p.140

1. ANACHRONISME, BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES.....	1
1.1. Questions.....	1
1.1.1. Le tremblement de terre.....	1
1.1.2. Loisirs royaux et enfants abandonnés.....	13
1.2. Anachronisme.....	17
1.2.1. Le finalisme dans l'historiographie sur la presse au Portugal.....	20
1.2.2. Le caractère « officiel » des gazettes.....	33
1.3. « Retour » aux sources.....	41
1.3.1. Encore le tremblement de terre.....	41
1.3.2. Texte et contexte.....	46
2. LA GAZETTE ET LE ROI.....	58
2.1. L'ordre des privilèges.....	58
2.1.1. Les privilèges de librairie.....	58
2.1.2. Les conflits dans l'administration du privilège.....	69
2.2. Nouvelles et politique.....	81
2.2.1. La censure préalable.....	81
2.2.2. Le contrôle social dans les nouvelles de la Cour.....	86
2.2.3. Le point de vue du gazetier.....	91
2.2.3. Nouvelles de l'étranger et nouvelles de la Cour.....	98
2.2.4. Un incident diplomatique : l'affaire Livry.....	101
2.2.5. L'horreur du désordre.....	110
2.2.6. Refoulement et retour du refoulé.....	117
3. LA GAZETTE ET LES NOUVELLES À LA MAIN.....	122
3.1. Les nouvelles à la main.....	122
3.1.1. Une relecture de la crise diplomatique.....	123
3.1.2. Un réseau d'échange d'informations.....	133
3.2. Principales caractéristiques des nouvelles à la main.....	146
3.2.1. La rapidité.....	148
3.2.2. Le récit du désordre.....	152
3.2.3. Plusieurs degrés de publicité.....	161
3.3. Le contrôle social de l'information.....	174
3.3.1. Sélection des nouvelles et distinction.....	174
3.4. Le manuscrit comme point de vue sur l'imprimé.....	181

4. LE GAZETIER ET L'HISTORIEN.....	191
4.1. Le parcours de Monterroio.....	193
4.1.1. L'entrée frustrée dans l'Académie Royale de l'Histoire.....	193
4.2. Les catégories du discours gazetier.....	202
4.2.1. Le discours historique de la gazette.....	204
4.2.2. Nouvelles et mémoire.....	207
4.2.3. Exemplarité et temps cyclique.....	212
4.3. Du crédit pour les nouvelles.....	217
4.3.1. Le témoignage de vue.....	218
4.3.2. Des correspondants dignes de foi.....	223
4.3.3. Témoignage et inégalité de statut.....	230
4.3.4. Vers un crédit autoréférentiel.....	235
5. LA PÉRIODICITÉ.....	241
5.1. La contrainte périodique.....	245
5.1.1. Dans le manuscrit : le « désir » de nouveautés.....	249
5.2. Échapper à la contrainte périodique.....	256
5.2.1. Les <i>papéis</i>	256
5.2.2. Le volume annuel : importance de la forme-livre.....	261
5.2.3. L'attente de la suite et la correction des erreurs.....	266
5.2.4. La dépendance de la conjoncture courte.....	270
5.3. La gazette entre 1742 et 1752 : croissance et conflits.....	273
5.3.1. Une périodicité encore plus courte : les <i>Suplementos</i>	273
5.3.2. Les conflits autour du texte.....	279
6. LECTURES PARTISANES.....	287
6.1. Quelques notes marginales.....	287
6.2. Lectures partisans de la Guerre de Succession d'Autriche.....	292
6.2.1. Les deux partis.....	292
6.2.2. Les nouvelles et leurs effets.....	299
6.2.3. Le « parti autrichien » dans les nouvelles à la main.....	308
6.2.4. Le « parti autrichien » dans la gazette.....	313
6.2.5. L'exemple du siège de Prague de 1742.....	319
6.3. La contradiction entre l'esprit partisan et la vérité.....	327
6.3.1. La polémique du « repassage » du Rhin par Charles de Lorraine.....	331
CONCLUSION.....	338

SOURCES.....	342
BIBLIOGRAPHIE.....	348
TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	362